4. 4. 65

122

XVII
FELIB

Ex Legato D. Ludovici
Ant. Francisci
de Marmis

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES;
AVEC
LA VIE DES ARCHITECTES
PAR MONSIEUR FELIBIEN.

NOUVELLE EDITION, REVUE, CORRIGÉE
& augmentée des Conferences de l'Académie Royale
de Peinture & de Sculpture;

De l'Idée du Peintre parfait, des Traitez de la Miniature, des Deſſeins, des Eſtampes, de la connoiſſance des Tableaux, & du Goût des Nations;

DE LA DESCRIPTION DES MAISONS DE Campagne de Pline, & de celle des Invalides.

TOME SECOND.

A TREVOUX,
DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

ENTRETIENS SUR LES VIES ET SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

TROISIEME ENTRETIEN.

QUoique nous euſſions reſolu, Pimandre & moi, de nous revoir bien-tôt, pour continuer les Entretiens que nous avions commencez ſur les vies & ſur les Ouvrages des Peintres; néanmoins Pimandre ayant été obligé de quitter Paris pour ſes affaires particulieres, nous demeurâmes près de ſix mois ſans nous voir. Étant de retour de ſon voyage, une des premieres choſes qu'il me demanda, fut, en quel état étoient les bâtimens du Louvre. Je ne puis, lui dis-je, vous en rien dire: il faut que vous ayez le plaiſir de voir ce que l'on a fait aux Tuilleries pen-

dant votre abſence; & ſi vous n'avez point d'affaire qui vous retienne, nous pourrons, ſi vous voulez, employer le reſte du jour à viſiter cet agreable Palais.

Je n'eus pas ſi-tôt parlé, que me prenant la main, Allons, me dit-il, ne tardons pas davantage; il y a trop long-tems que je ſouhaite de voir ces bâtimens, qui font aujourd'hui l'entretien de tout le monde.

Quand nous fûmes arrivez dans la place qui eſt devant les Tuilleries, & que nous pûmes voir toute la face qui eſt depuis la grande galerie juſques au bout de la Sale des Machines, où l'on a déjà commencé une autre Galerie pareille à celle qui eſt du côté de la riviere, nous nous arrêtâmes pour conſiderer d'une ſeule vûë tout ce grand ouvrage. Pimandre, qui avoit toûjours été abſent pendant qu'on avoit travaillé à ce Palais, demeura ſurpris; & après avoir été quelque tems à le regarder, ſe tournant vers moi, me dit: Eſt-ce un charme que ceci? Ne ſuis-je point dans un lieu enchanté? Et ce Palais peut-il être le Palais des Tuilleries, où quand je ſuis parti de Paris, il n'y avoit rien de tout ce que je voi? Ne m'avez-vous point conduit ſans que je m'en ſois apperçû, dans cette Sale des machines, où les yeux & la raiſon même ſe trouvent ſi fort trompez, que je pourrois bien croire que

que ces bâtimens & tout ce que je voi, ſeroit plûtôt un effet des admirables changemens qui s'y font, que de veritables édifices ?

Pimandre voyant que je ne lui repondois rien ; Hé quoi, pourſuivit-il, en regardant au tour de lui, où eſt cette ruë ſi étroite, par où l'on venoit du quartier S. Honoré ? Où ſont ces grands foſſez revêtus de pierres, qui ſervoient autrefois de clôture au jardin qui accompagnoit cette maiſon ? Qu'eſt devenuë cette grande place, où l'on couroit les têtes, il n'y a que trois ou quatre ans ? Qu'a-t'on fait enfin de tout ce qui étoit ici, il y a ſi peu de jours, & que je n'y voi plus ? Tout cela peut-il avoir ſi promptement changé de forme ſans le ſecours de la magie ?

Alors ne pouvant m'empêcher de ſourire, En effet, lui dis-je, tout ce que vous voyez n'eſt qu'un echantement : vous n'êtes pas où vous penſiez être : Paris eſt plein de preſtiges, & l'on n'y voit plus ce qu'on y voyoit autrefois.

Mais vous ſerez encore bien plus étonné, quand vous aurez vû les dedans de ce Palais. Cependant regardez bien, je vous prie, ſa beauté exterieure ; obſervez-en toutes les parties ; & pour en mieux juger, entrez, s'il ſe peut, dans les mêmes conſiderations qu'on a eûës

de les faire de la ſorte qu'elles ſont.

Nous étant approchez de l'entrée du veſtibule, Pimandre s'apperçût que l'ancien eſcalier n'y étoit plus. Il fut ſurpris de voir, qu'au lieu de deſcendre comme on faiſoit autrefois, par un endroit aſſez difficile & aſſez obſcur, pour traverſer ce Palais, l'on trouve preſentement un grand lieu ouvert & dégagé, d'où la vûë s'échapant par les arcades qui ſont au milieu du veſtibule, ſe porte avec plaiſir dans le jardin des Tuilleries, qui forme une perſpective ſi agréable, que l'art & la nature n'ont jamais rien fait de plus beau ni de plus ſurprenant. Je voi bien, me dit-il, qu'on a eû raiſon d'ôter l'ancien eſcalier, puiſque, quelqu'excellent qu'il fût, il ne pouvoit ſubſiſter dans le lieu où il étoit, ſans gâter toute la ſimetrie de ce Palais, qui paroît bien plus noble & plus magnifique de la ſorte que je le voi.

Après avoir traverſé le veſtibule, nous montâmes dans les appartemens d'en haut; où ayant demeuré aſſez long-tems pour en conſiderer la diſpoſition, les ornemens & les peintures, nous deſcendîmes en bas, où nous eûmes occaſion de faire encore pluſieurs belles remarques.

Mais ce fut dans l'antichambre de l'appartement du Roi, que nous nous arrêtâmes le plus, parce que nous étant mis à regarder

regarder pluſieurs Statuës antiques & très-rares, elles nous fournirent une agréable matiere pour nous entretenir de la beauté du corps humain, & de quelle ſorte toutes les parties en doivent être compoſées pour le rendre parfait.

Parmi ces Antiques, l'on y voit deux belles images de la Venus de Medicis, qui eſt le corps le plus beau, & l'Ouvrage le plus accompli que l'Art ait jamais formé; une femme aſſiſe, & enveloppée d'un manteau; douze buſtes de porphire, repreſentant les douze Ceſars; une Pallas auſſi de porphire; une Diane, qu'on dit avoir rendu des oracles; une Atalante, & pluſieurs autres figures d'une ſinguliere beauté. Mais entre tous ces riches monumens de l'antiquité, il y a une tête d'Alexandre d'un travail admirable.

Vous voyez bien, dis-je, à Pimandre, que ceux qui peignent Alexandre, ont raiſon d'en faire un beau Prince, puis qu'il paroît tel par les médailles, & par tous les marbres qui nous reſtent de lui; & qu'un Peintre ne peut jamais manquer à donner de la bonne mine à ſes Héros, principalement lors qu'il eſt engagé à des reſſemblances particulieres, & connuës de tout le monde, parce que la beauté a beaucoup de force pour regner ſur les eſprits, & qu'elle releve les perſonnes qui la poſſedent.

Comme cette qualité eſt rare & précieuſe, on a toûjours crû que ceux à qui la nature a donné une forme plus parfaite qu'au reſte des hommes, ont auſſi l'eſprit plus grand & l'ame plus noble ; chacun ayant peine à s'imaginer que dans un beau corps, il y puiſſe loger une ame baſſe & un eſprit groſſier.

Cependant parce qu'une belle ame & une haute vertu ſe rencontrent aſſez ſouvent dans un corps difforme, il ſemble que l'on ſupporteroit volontiers les incommoditez de pluſieurs perſonnes mal-faites, ſi l'on n'avoit remarqué que (1) ſouvent les défauts du corps ſemblent être un témoignage des vices de l'ame. Et de cette opinion qui n'eſt pas nouvelle, il eſt arrivé qu'on a crû que les Magiciens pouvoient être reconnus, & portoient ſur leurs viſages quelque choſe de farouche & d'extraordinaire. C'eſt pour cela, qu'en peignant un grand perſonnage, s'il a quelques défauts naturels, il faut les cacher autant qu'il (2) ſe peut, comme fit celui qui repreſenta Periclés.

Mais outre la beauté qui vient de la juſte proportion des parties, & cette grace dont

(1) *Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luſcus;*
Rem magnam præſtas, Zoile, ſi bonus es.
MART. lib. 12. Ep. 81.

(2) Plus

dont nous avons déjà parlé autrefois : il y a encore d'autres qualitez, qui ſe remarquent dans les perſonnes de grande condition, comme ce que l'on nomme Majeſté, qui ne paroît pas ſimplement ſur le viſage, mais qui dépend de toute la compoſition du corps. Ciceron, à mon avis, la diſtingue dans les hommes & dans les femmes par deux noms differens (1). La premiere ſe connoît dans les hommes, lors qu'ils ſe font voir avec un aſpect plein d'une veritable nobleſſe, qu'il ſe trouve un je ne ſçai quoi dans leur taille, dans leur port, & ſur leur viſage, qui les fait reverer, & qui remplit d'admiration & de reſpect ceux qui les regardent (2). L'autre ſe rencontre dans les femmes, quand on y remarque une contenance noble, & une certaine bienſéance dans tout ce qu'elles font; que la taille en eſt grande, bien faite & aiſée; qu'elles portent bien le corps, & font toutes leurs actions avec grandeur; qu'elles parlent gravement, rient avec modeſtie, tiennent, s'il faut ainſi dire, un certain avantage ſur les autres femmes; & qu'avec tout cela on voit ſur leur viſage un air plein de pudeur & de chaſteté, que Zeuxis avoit ſi bien repreſenté dans une figure de Penelope.

(1) *Dignitas.* (2) *Venuſtas.*

C'eſt encore cet air noble que l'on remarque dans les enfans bien nez, qui non ſeulement reſulte de cette majeſté entiere de tout le corps, mais qui a particulierement ſon ſiege ſur le viſage, & qui n'eſt autre choſe qu'un certain ſigne, qui découvre la ſanté de l'ame, & la netteté de l'eſprit.

Auſſi lors qu'un homme nous paroît avec un mechant air, & une mine funeſte, c'eſt bien ſouvent la malignité de l'ame qui ſemble ſortir au dehors, & donner des marques du deſordre ou des mauvais deſſeins qui ſe paſſent au dedans.

C'eſt donc ce bon air qu'un Peintre doit figurer, quand il peint des enfans; & vous pouvez vous ſouvenir comment Raphaël a doctement obſervé cela dans ſes Ouvrages, de même que M. Pouſſin a fait en diverſes occaſions. Car comme l'innocence de l'âge laiſſe aux enfans une conſcience pure, & un eſprit tranquille; l'ouvrier doit s'étudier à bien repreſenter les effets que peuvent imprimer de ſi nobles cauſes, ſoit dans la vivacité des yeux, ſoit dans un ſouris qui ſe repand par tout le viſage, ſoit dans une fraîcheur de teint, & un embonpoint, qui eſt la marque d'une bonne nourriture; ſoit enfin dans des actions aiſées, & dans une vivacité de mouvemens qui marquent une naiſſance libre. Une

Une des choſes, dit Pimandre, qui me paroît la plus difficile, & pour laquelle néanmoins un Peintre doit être fort circonſpect, c'eſt non ſeulement de repreſenter ſur le viſage des jeunes gens cet air gracieux, & cette douce majeſté qui doit diſtinguer les enfans de qualité & bien élevez, d'avec ceux qui ne ſont pas de grande naiſſance ; mais encore de marquer ce qui doit paroître plûtôt ſur le viſage des garçons que ſur ceux des filles, afin qu'on les puiſſe connoître. Car il y a une ſi grande reſſemblance entre les uns & les autres, quand ils ſont jeunes, qu'il eſt quaſi impoſſible de les reconnoître. Cependant il me ſemble qu'il eſt neceſſaire de faire voir la difference de ces deux ſexes.

Pour ſçavoir, repartis-je, comment l'on y doit proceder, il faudroit examiner les Ouvrages des plus ſçavans Peintres qui ont heureuſement réüſſi dans ces ſortes d'expreſſions. Toutefois je crois, qu'on peut s'en acquiter dignement, en repreſentant dans les filles plus de douceur & plus de délicateſſe, puis qu'on (1) ne reconnut le changement d'Iphis en garçon, qu'en voyant paroître plus de force dans les traits de ſon viſage. L'on n'y doit

(1) *Cultus erat pueri, facies quam, ſive puella,*
Sive dares puero, fieret formoſus uterque.
OVID. Metam. lib. 10. v. 13. 14.

pourtant rien voir de trop fier : au contraire, il faut qu'il y demeure toûjours quelque choſe de gracieux & de délicat ; & même il arrive ſouvent, que cette difference eſt peu ſenſible entre les garçons & les jeunes filles, qu'on peut prendre les uns pour les autres, (1) comme Horace rapporte d'un certain Gygés, qui étoit d'une beauté ſi délicate, qu'il eût pû paſſer parmi les filles ſans être reconnu pour ce qu'il étoit.

Si les garçons, reprit Pimandre, tirent quelque avantage de la reſſemblance avec les filles, je crois auſſi que la beauté des filles s'augmente, lorſqu'il s'y rencontre quelque choſe de fier, de vigoureux, & de mâle ; au moins ſi nous en voulons croire ceux qui nous ont fait les portraits de Paleſtre (2), d'Atalante (3) & des filles (4) du Roi Licomedes.

Il faut prendre garde, lui dis-je, de ne pas tomber d'une extrémité dans une autre, & ne pas s'imaginer qu'une fille ſoit belle, quand elle a ſeulement quelque choſe de mâle ; car ce ſeroit un grand défaut ſi elles manquoient de cette modeſtie, & de cette pudeur ſi naturelle & ſi bien ſeante à leur ſexe.

Mais

(1) Hor. Car. 2. Od. 5. (2) Philoſt. Icon.
(3) Ovid. Metam. 8.
(4) *His decor eſt, formæ ſpecies permiſta virili.*
STAT. 2. Achil.

Mais ſi nous voulions remarquer toutes les parties qui contribuent à la perfection du corps de l'homme, il ne faudroit pas s'arrêter ſeulement à conſiderer celles (1) qui ſont propres aux jeunes perſonnes; il faudroit obſerver auſſi celles des hommes & des femmes, & même avoir égard aux âges & aux conditions.

He bien, dit Pimandre, qui nous empêche d'employer une heure de tems dans un entretien ſi agréable, puiſque nous ſommes dans un lieu commode pour cela, & qu'il y a devant nous des objets très-favorables pour un tel deſſein?

Pour ce qui regarde, repartis-je, le corps de l'homme, il faut demeurer d'accord qu'il ne merite point le nom de beau, s'il n'y a dans toutes ſes parties (2) cette juſte proportion, & cette parfaite harmonie dont nous avons déjà parlé, c'eſt-à-dire, ſi ſa taille n'eſt plûtôt grande que moyenne,

Cependant, interrompit Pimandre, l'on remarque (3) qu'Agricola étoit un homme bien fait, quoiqu'il ne fût pas grand, mais ſeulement bien compoſé, & ſemblable en cela à Veſpaſien, qui étoit

(1) Qualitez neceſſaires à la perfection du corps de l'homme.

(2) Proportion des Parties.

(3) *Decentior quàm ſublimior fuit.* Tacit.

d'une taille que Suetone (1) nomme quarrée, & de membres forts : de ſorte qu'il faut conſiderer ce qui ſied le mieux. Cela eſt vrai, repondis-je, mais cette bienſéance ſe trouve dans un grand homme, lors que tous ſes membres ſont proportionnez. Je (2) n'ignore pas que quelques uns ne veüillent qu'un corps bien fait ſoit quarré, c'eſt-à-dire, d'une grandeur moyenne, ni trop menu, ni trop gros; parce qu'ils diſent, que la grande taille, qui veritablement eſt belle en jeuneſſe, ſe détruit & ſe courbe par l'âge. Mais ces conſiderations, qui regardent les perſonnes vivantes, & ſujettes aux accidens de la vieilleſſe, ne ſont pas pour les Peintres, qui peuvent toûjours repreſenter leurs Heros dans l'état le plus parfait, & choiſir une grande taille, comme la plus avantageuſe & la plus convenable pour les bien figurer, pourvû toutefois qu'elle n'ait rien d'extraordinaire, ni qui reſſemble à un geant. Et même Ariſtote ne croit pas qu'une femme puiſſe avoir rang parmi les belles, ſi elle n'eſt d'une grande taille.

N'en déplaiſe à Ariſtote, & à vous auſſi, reprit Pimandre, en ſoûriant; ſi c'eſt la proportion qui engendre la beauté, pourquoi voulez-vous, qu'un grand homme

(1) In vita Veſpaſ. (2) Cornel. Celſus. lib. 2.

ne ſoit plus parfait qu'un petit, ou même que celui qui n'eſt que d'une moyenne grandeur, s'ils ſont tous également proportionnez dans les parties de leur corps.

N'eſt-il pas vrai, lui repartis-je, que quand nous voulons conſiderer toute la nature, pour en admirer la belle compoſition, nous regardons principalement cette admirable proportion qui eſt dans tous les corps, par rapport les uns aux autres, & de quelle ſorte Dieu, ce ſuprême Artiſan, a rangé & lié toutes les parties de ſes Ouvrages, pour les faire conſpirer enſemble à former une ſeule beauté? Or de même que les membres d'un corps doivent correſpondre les uns aux autres, pour faire un beau tout; il y a auſſi une autre proportion de ce corps particulier, qui eſt rélative à tous les autres corps en general, & qui l'oblige à s'accorder harmonieuſement avec eux. Ainſi une tête qui ſera accomplie dans toutes les parties qui la compoſent, n'empêchera pas néanmoins qu'un corps ne ſoit difforme, ſi cette même tête eſt trop groſſe, ou trop petite, & qu'elle ne ſoit pas proportionnée au reſte des autres parties de ce même corps. C'eſt pourquoi une perſonne trop petite dans ſon eſpece, ne peut être parfaitement belle, ſi elle eſt trop éloignée de la grandeur ordinaire des autres.

autres. Si toutes les femmes étoient petites, une petite femme ſans doute ſeroit belle, parce qu'elle ſe trouveroit dans l'ordre naturel à toutes celles de ſon ſexe. Mais lorſqu'elles ſont au deſſous de la meſure la plus grande & la plus noble, ce leur eſt un défaut, non pas par l'irrégularité des parties, mais par la diſſonance, ſi j'oſe uſer de ce terme, où elles ſe rencontrent à l'égard de toutes les autres femmes en général. Pour preuve de cela, ſi une petite femme bien proportionnée, eſt ſeule, ou avec des enfans, ſa taille paroîtra moins difforme; mais ſi elle ſe trouve avec de plus grandes perſonnes, alors elle ſemblera une naine.

Après avoir ainſi remarqué combien l'on doit faire état d'une grande taille, nous vinmes à parler de toutes les parties du corps; & conſiderant tous ces buſtes & ces belles têtes que nous avions devant nous, nous remarquâmes que la tête, qui eſt la premiere & la plus noble de toutes les parties, doit être d'une forme preſque ronde, parce qu'il y a de la difformité en celles qui ſont trop pointuës, comme étoit celle de Therſite, dont Homere décrit les défauts. Et nous nous ſouvinmes, qu'encore que Periclés eût (1) le corps bien fait, il étoit néanmoins deſagréable, à cauſe qu'il avoit la tête trop longue, &

(1) Plut. d'une

d'une groſſeur qui n'avoit point de proportion avec le reſte du corps. Ainſi nous concluyons de ces exemples, que la tête étant une partie ſi conſiderable dans la ſtructure du corps de l'homme, les Peintres qui ne veulent rien repreſenter qui ne ſoit tres-parfait, doivent être fort exacts à bien obſerver ces choſes, lorſqu'ils travaillent à imiter la belle nature, & même corriger ſes défauts, quand ils en rencontrent dans les hommes qui leur ſervent de modéles.

C'eſt ce que faiſoit Lyſippe, cet excellent Sculpteur, qui cherchoit encore les moyens de ſurpaſſer le naturel dans ſes Ouvrages. En Effet, ce fut lui qui le premier obſerva combien les petites têtes avoient meilleure grace que les groſſes; & qui laiſſa cet enſeignement aux Peintres & aux Sculpteurs, de prendre garde, après avoir proportionné la grandeur de leurs figures par la meſure de la tête, de diminuer enſuite la groſſeur de cette même tête, ſelon qu'ils jugeroient être mieux, imitant en cela l'Architecte ſçavant, qui après avoir arrêté l'ordre & les meſures de ſon bâtiment dans ſon premier deſſein, ne laiſſe pas, quand il vient à l'examiner, d'en faire avancer ou retirer quelques membres, ſelon qu'il le juge à propos, pour le plaiſir de la vûë & la bienſéance de ſon édifice.

Or

Or comme la tête eſt compoſée de pluſieurs parties tres-conſiderables, il doit être ſoigneux de les étudier toutes ; & il a bien fallu que ces ſçavans Sculpreurs de l'Antiquité ayent parfaitement connu celles qui contribuent davantage à la beauté, & celles auſſi qui rendent une perſonne difforme, pour avoir fait des Ouvrages auſſi parfaits que ceux qu'ils nous ont laiſſez.

Le front, qui eſt la partie la plus avancée, ne doit pas être trop grand. Au contraire, Pymandre, en regardant celui de la Statuë de Venus, me fit remarquer par pluſieurs paſſages de l'Hiſtoire & des Poëtes anciens, que pour former le viſage d'une belle femme, il faut que le front ſoit petit, la chair d'un blanc lumineux ; que la forme n'en ſoit ni trop plate, ni trop relevée ; mais qu'en s'arondiſſant doucement des deux côtez, il paroiſſe uni & ſans tâche ; & c'eſt ce qu'ils appelloient ſerain : car c'eſt un défaut tres-grand dans cette partie, d'être ou ridé, ou trop enflé, ou trop grand. Il faut prendre garde néanmoins, que ſi l'on eſtime quelquefois un petit front, ce n'eſt pas qu'il ſoit neceſſaire que l'eſpace qui eſt entre la racine des cheveux & les ſourcils ſoit trop ſerré ; mais il doit paroître moins grand, lors qu'on y laiſſe tomber les cheveux.

Sur cela Pymandre me demanda, ſi je croyois qu'anciennement les femmes ajuſ-

taſ-

taſſent leurs coiffures avec autant de ſoin qu'elles font aujourd'hui, puis que nous voyons dans les bas-reliefs, & dans les médailles, que leurs cheveux étoient negligemment reſſerrez autour de leur tête: & même vous voyez, me dit-il, en me montrant celle de la Venus de Medicis, combien les Sculpteurs affectoient de retrouſſer les cheveux des femmes, pour faire paroître cette partie du col qui s'attache à la jouë au-deſſus de l'oreille.

Il ne faut pas douter, repartis-je, qu'ils n'imitaſſent tout ce qu'ils voyoient de plus beau & de plus avantageux pour l'accommodement des coiffures. Mais je ſçai bien auſſi que les femmes de ce tems là ſe coiffoient en bien de manieres, & qu'elles étoient auſſi curieuſes de leurs cheveux que celles d'à preſent, puis que c'eſt en effet le plus bel ornement que la tête puiſſe recevoir, & qu'Homere (1) ne trouve pas de plus belle épithete pour Helene, que de la nommer Helene à la belle chevelure.

L'on a bien raiſon, dit Pymandre, de faire cas des beaux cheveux; car il n'y a ni or, ni pierreries capables de reparer ce défaut principalement en une femme. C'eſt pourquoi, repris-je, nous voyons que de tout tems, & preſque parmi tous les

(1) Iliad.

les peuples, les beaux cheveux ont été en grande eſtime. Vous ſçavez de quelle ſorte il eſt parlé de ceux d'Abſalon dans l'Ecriture Sainte; combien Scipion, ce grand Capitaine, étoit curieux d'ajuſter les ſiens: & il falloit que cette Reine d'Egypte, qui offrit ſa chevelure dans le Temple de Venus pour le retour de ſon mari, n'en fît pas peu de cas, puis qu'elle la donna comme la choſe la plus précieuſe qu'elle eût. En effet, elle étoit un ornement ſi neceſſaire à ſa beauté, que Ptolomée étant de retour, les Mages ne trouverent point de meilleur moyen pour le conſoler de l'état où il trouva ſa femme, qu'en lui perſuadant que les cheveux de la Reine avoient été ſi eſtimez des Dieux, qu'ils les avoient enlevez du Temple, pour les placer dans le Ciel, & changez en ces ſept étoiles, qui paroiſſent à la queuë du Lion, & qu'ils appellerent depuis la chevelure de Berénice.

Dans cet Entretien nous ne nous contentions pas de dire combien l'on a toûjours fait cas des beaux cheveux; mais parce que dans les chambres où nous avions été, il y a des figures, dont les airs de tête, & les coiffures étoient aſſez differentes, la varieté de ces agréables peintures nous donna encore plus d'occaſion de nous étendre davantage ſur cette matiere,

&

& de rapporter de quelle façon les hommes & les femmes portoient anciennement leurs cheveux, & quels étoient ceux qu'on priſoit davantage: car il eſt certain qu'il y a differens goûts, ſelon les differens païs. En France l'on aime les blonds, quoique les noirs n'y ſoient pas mépriſez. Les femmes d'Italie font ce qu'elles peuvent, pour paroître d'un blond doré; & il y a des lieux où l'on porte les cheveux plus grands qu'en d'autres. C'eſt pourquoi après avoir examiné ces differences, nous remarquâmes premierement, que pour être bien arrangez, ils doivent paroître aux hommes un peu ſur le front. Il ne faut pas qu'ils deſcendent ſi bas, qu'ils le cachent entierement: mais ils doivent être de cette belle (1) maniere, dont Philoſtrate repreſente ceux de Patrocle; & que (2) Caliſtrate dépeint ceux de Cupidon & de Narciſſe, qui brilloient, dit-il, comme de l'or, & qui tombant ſur le haut du viſage, étoient bouclez & faits par petits anneaux. C'eſt pour cela que (3) Lucien voulant repreſenter les cheveux d'une laide femme, remarque qu'ils étoient courts, plats & comme colez deſagreablement ſur ſon front. Et Anacréon parlant de ces vieilles qui n'ont point de

(1) In Heroïcis. (2) In 2. Prax. Cup. deſcript.
(3) Dialog. Meret.

de cheveux, dit qu'elles ont le front nud.

Ainſi (1) la chevelure épaiſſe a toûjours été fort recommendable; (2) & les femmes portoient d'ordinaire les cheveux ſeparez par le milieu, (3) & renverſez de part & d'autre. Quand l'on conſidere bien toutes les ſtatuës, les bas-reliefs antiques, & les peintures des plus grands Maîtres, on y voit des exemples de toutes ces differentes maniéres.

Pour ce qui regarde leur couleur, il eſt certain que les Anciens ont toûjours eſtime davantage les blonds, & les attribuoient (4) à Bacchus, à Venus, & à Apollon; & à meſure qu'iis tiroient ſur le noir, ſur le châtain, ou ſur le roux, ils leur donnoient des noms particuliers, pour en marquer la difference.

Ce n'eſt pas une choſe qui ſoit peu neceſſaire aux Peintres, d'étudier dans les Poëtes de quelle ſorte de cheveux ils ont repreſenté les divinitez, & les perſonnes les plus conſiderables dont ils ont décrit les actions, afin de les peindre de même. Car la faute ne ſeroit pas petite, ce me ſemble, de peindre Apollon & l'Aurore avec des cheveux noirs, puis qu'ils ſont toû-

(1) *Spiſſa te nitidum coma.*
(2) *Puro te ſimilem, Telephe, veſpero.* Horat. Car. L. 3. Od. 19. (3) *Ecce Corinna venit*, &c. Ovid. Am. l. 1. El. 5. (4) Ovid. Am. l. 1. El. 14.

toûjours décrits par les Poëtes avec une chevelure blonde, auſſi-bien qu'Achilles (1), Atalante (2), Alexandre (3), Ptolomée Philadelphe (4), Ariadne (5), Europe (6), Didon (7), Lucrece (8) & Oenone (9); & que ſi on les repreſentoit d'un autre façon, ceux qui ſont ſçavans dans la fable & dans l'hiſtoire, ne les connoîtroient pas.

Il y a des perſonnes qui s'imaginent, que quand les Peintres & les Poëtes parlent d'un jaune doré, c'eſt une couleur rouſſe, pour laquelle tout le monde a de l'averſion. Mais il y a bien de la difference entre ces deux ſortes de cheveux: car nous entendons par ce beau jaune, une couleur, ou plus forte, ou plus pâle, qui ſe fait en diminuant, ou en augmentant la blancheur. Quand (10) Ovide dit que la chevelure de Phaëton étoit d'un jaune (11) brillant, c'eſt d'un jaune plus vif, à cauſe de la lumiére qu'il répand, mais ce n'eſt pas ce roux dont parle Martial. Néanmoins encore que les (12) Poëtes tiennent ordinairement les cheveux blonds pour les plus agréables, les noirs ne laiſſent

(1) Iliad. (2) Æliani var. hiſt. 13. 2.
(3) Idem 12. 14. (4) Theocr. Idyl. 17.
(5) Ovid. de Art. am. (6) Id. Faſt. 5.
(7) Æneid. 4. (8) Ov. Faſt. 2. (9) Id. Heroï. ep. 5.
(10) Metam. (11) *Ruruli Capilli.* (12) *Crine rubet.*

ſent pas d'avoir leur beauté, & de convenir parfaitement bien, non ſeulement aux hommes (1), mais encore aux femmes. Leda & Panthée, qui n'étoient pas des moindres beautez de leur tems, avoient les cheveux noirs ; & il ſont quelquefois d'autant plus avantageux, qu'ils font paroître davantage la blancheur du col, parce que les couleurs claires ont meilleure grace auprès de celles qui ſont plus obſcures, ce contraſte des unes & des autres donnant d'ordinaire un merveilleux éclat à un beau viſage.

Sur cela je fis remarquer à Pymandre, que les Peintres évitent ſouvent de faire des cheveux trop noirs dans leurs Tableaux, diſant qu'il y a certains ſujets où il ne faut pas mettre le noir près du blanc, parce qu'étant oppoſez l'un à l'autre, ce ſont deux couleurs qui en certaines rencontres trenchent trop, & font comme des pieces détachées. Or dans la Peinture il faut que les choſes ſe nouënt, & ſe joignent l'une & l'autre inſenſiblement, & non pas qu'elles ſe ſeparent tout d'un coup : & même vous remarquerez qu'une femme blonde a quelque choſe de plus doux à la vûë, à cauſe que le blanc & le blond s'uniſſent tendrement enſemble. Ce n'eſt pas que je n'approuvaſſe le ſentiment

(1) Ovid. Am. l. 2. El. 4. Philoſt.

ment de Pymandre, qui rapporta que ſi les noires n'ont ni tant de douceur, ni tant de délicateſſe, elles ont plus de force & plus de fierté; & qu'on ne puiſſe dire, que ſi les unes nous attirent avec douceur, les autres nous forcent avec empire à les aimer. Cependant, parce qu'il faut varier les chevelures auſſi bien que les airs de tête, les Peintres ſe ſervent bien ſouvent d'une couleur qui eſt moyenne, comme eſt celle des cheveux que nous appellons cendrez & châtains, qui font un aſſez bel effet dans les Tableaux, que les Anciens mêmes eſtimoient beaucoup. Les (1) Poëtes Latins nomment cette couleur *Mirrhaus* & *Mirtheus*, que les commentateurs interpretent, pour ce qui eſt entre le noir & le blond. Elle étoit ſi eſtimée anciennement, que les femmes, pour la donner à leurs cheveux, ſe ſervoient d'une teinture (2) faite avec des noix encore vertes.

Après avoir examiné ce qui regarde les cheveux, nous vinmes à diſcourir des parties du viſage; & Pymandre prenant preſque toûjours pour modéle cette belle figure de Venus, J'admire, dit-il, avec combien de ſcience & de beauté le Sculpteur a fini cet Ouvrage. Voyez ces yeux

à

(1) Hor. Car. 3. Od. 14.
(2) Ælian. Varro. Plin. Mart.

à couvert du front & des ſourcils, mais ſi bien placez à fleur de tête, & ſi bien fendus, qu'on ne peut rien imaginer de plus beau.

Auſſi eſt-il tres-certain, lui répondis-je, que l'œil eſt la partie la plus précieuſe de tout le corps, puis que par ſa lumiére il met la difference entre la vie & la mort. Du moins, repartit Pymandre, c'eſt dans les yeux que conſiſte le plus grand éclat de la beauté; Et que paroiſſent auſſi quelque fois, repris-je, les plus grandes taches de la laideur. Il y a bien des choſes qui les rendent difformes; & pour ne pas tomber dans ces défauts, il eſt neceſſaire que les Peintres & les Sculpteurs ſçachent quelle en doit être la grandeur & la couleur.

Pour ce qui eſt de la grandeur, repliqua Pymandre, je ſçai bien que ſi les Peintres ſont du ſentiment des Poëtes, ils n'eſtimeront pas les petits yeux: car Homere (1) voulant montrer que Junon les avoit beaux, dit qu'elle a des yeux de bœuf; & Panthée (2), & Aſpaſie (3), ont été loüées à cauſe de la grandeur de leurs yeux.

Ce ſont auſſi, continuai-je, les grands yeux

(1) Libavius in Progym. (2) Philoſt. Icon. l. 2.
(3) Æliani var. hiſtor. l. 12. 1.

yeux qui ſont les plus parfaits. Si vous regardez toutes les Statuës antiques, & les Tableaux des plus excellens Maîtres, vous n'en verrez point d'autres; & ſi vous liſez la ſixieme Satyre de Juvenal, vous pourrez remarquer combien il mépriſe les petits yeux. Quant à la forme, elle dépend du deſſein & de la belle proportion: mais pour la couleur, il y a diverſes choſes à obſerver. Philoſtrate (1) en remarque trois principales. La premiere eſt celle qui tire ſur un jaune verdâtre, ou tané; la ſeconde eſt celle qui rend les yeux gris, pers, ou bleus; & la troiſieme eſt noire. Pour bien comprendre la nature de ces trois couleurs, il faut ſe ſouvenir que dans le Latin *Ravus color* eſt une couleur rouſſe & tanée; & que *Cæſius* dans les Poëtes, ſe prend diverſement pour un bleu de la couleur du Ciel, pour celui que l'on nomme pers, & pour celui qui tire un peu ſur le verd. Car Homere (2) appelle Minerve aux yeux verds; & (3) Ciceron qui lui donne une épithete qui a la même ſignification, dit que Neptune a les yeux bleus. Or (4) *Cæſius*, à l'égard de Minerve, ſe prend pour verd, quoiqu'il ſignifie auſſi bleu; & cette ſorte de verd, ſe-

(1) In Prœm. Icon.
(2) Iliad. (3) Lib. 1. de Natura Deor. *Cæſios oculos Minervæ, Cæruleos Neptuni.* (4) Iliad.

lon mon avis, eſt ce que nous appellons pers, qui eſt un bleu pâle, & un peu verdâtre. Les Poëtes appellent encore cette couleur *Flavus color*, qui ſignifie blond. Il faut donc remarquer, que les yeux qui ſont d'un bleu foible, ſont beaux; mais ceux qui ſont d'un bleu trop fort & trop azuré, ſont toûjours difformes; c'eſt ce que les Poëtes appellent *Ravidus color*.

Les yeux noirs ſont fort agréables, & d'ordinaire les plus vifs. Homere (1) en parle ſouvent comme d'une beauté; & Philoſtrate les attribuë à Patrocle, de même qu'Anacreon à ſon Bathille, & Horace à Lycus. Mais ce n'eſt pas aſſez que la couleur des yeux ſoit agréable; il faut encore qu'ils ſoient clairs & nets, & qu'il y ait un brillant qui témoigne de la vivacité. Auguſte les avoit ſi clairs & ſi beaux, qu'il étoit bien aiſe qu'on les crût remplis d'une force toute divine, & il prenoit plaiſir lorſqu'on le regardoit, comme ſi en conſiderant ſes yeux, on ſe fût expoſé à ſoûtenir l'éclat des rayons du Soleil.

Il y a des yeux, dit (2) Pymandre, que vous n'approuverez pas, qui ſont d'un blanc verdâtre, & que des Latins appellent *Herbei*.

Pour

(1) Iliad.

(2) *Quis hic eſt homo cum collativo ventre atque oculis herbeis?* Plaut. Curcul. act. 2. ſc. 1.

Pour ces yeux-là, lui repondis je, je crois qu'ils ne ſeroient pas trop beaux à peindre : car ce qui donne de la force & de la vivacité à l'œil, eſt quand l'orbe principal eſt d'un blanc tirant un peu ſur le gris-de-lin, mais ſi peu, que cela ne paroît preſque pas ; que le milieu de la prunelle eſt noir & luiſant : ce petit contraſte de clair & d'obſcur étant la ſeule cauſe de ce brillant & de cette grace qui ſe trouve dans les plus beaux yeux. Outre la force & la netteté qui doit être dans cette partie, il me ſemble qu'on y peut encore deſirer une certaine joye, & une gayeté pour les rendre accomplis; mais cependant c'eſt une choſe à quoi le Peintre doit bien prendre garde, & qu'il doit ménager avec beaucoup de diſcretion. Car il y en a qui en penſant donner cette gayeté, repreſentent bien ſouvent ſur le viſage des femmes trop de hardieſſe, pour ne pas dire de, l'effronterie ; & qui font paroître les hommes trop effeminez, par l'afferterie & la douceur des yeux. Enfin pour les faire beaux, il faut qu'ils ſoient vifs, doux, brillans & couverts d'un ſourcil, qui commençant auprès du nez, vienne à ſe courber doucement en forme d'un demi-cercle, juſqu'à l'angle exterieur de l'œil ; car la difformité des ſourcils arrive ſouvent de ce qu'ils ſont de travers. Les noirs ont beau-

coup de grace ſur un front blanc: c'eſt pourquoi Homere dépeint Jupiter de la ſorte. Pour les ſourcils roux, ils ne ſont pas mieux reçûs que les cheveux qui ſont de cette couleur. Il faut prendre garde auſſi qu'ils ne ſoient pas rangez, comme ceux de ces femmes qui ſe les raſent; mais qu'ils ſoient plus épais ſur le milieu, venant à diminuer aux deux extrémitez: car il n'y a point de ſi petite partie dans le viſage, qui ne doive être conſiderée exactement.

Les jouës contiennent un eſpace ſi ample, qu'il s'y trouve mille differentes beautez: & ſi nous en croyons Philoſtrate, (1) elles doivent être eſtimées lorſqu'elles ſont convenablement pleines d'embonpoint; qu'une fermeté delicate s'y rencontre; que le rouge & le blanc y ſont bien mêlez; & qu'il s'y remarque une gayeté admirable, jointe à un certain éclat, qui procede de la blancheur & de la fraîcheur du teint: car la blancheur eſt une qualité qui les rend ſi recommendables, que les Peintres ne doivent non plus omettre à la bien repreſenter, que les Hiſtoriens ſont exacts à la bien décrire. Il me ſouvient qu'Heliodore parlant de Théagene, qui étoit tout couvert de ſang, dit que la blancheur de ſon viſage en receyoit un plus grand éclat. Je voudrois que

(1) Icon. l. 2.

que nous puſſions voir l'original de ce tableau du Titien, où il a peint cette belle femme qui dort. J'ay appris de pluſieurs ſçavans hommes, que tout ce qu'on a écrit de la beauté d'Aſpaſie (1) nice qu'on a pris plaiſir de dire des jouës de la belle Iſmenie, n'approche point de ce que (2) Titien a repreſenté dans cette belle dormeuſe. C'eſt ſur ſon viſage qu'on peut remarquer ce beau mélange de blanc (3) & d'incarnat, qu'Ovide compare aux pommes & aux raiſins qui commencent à meurir.

Pour moi, dit Pymandre, je ne ſçai ſi je me trompe; mais il me ſemble que ce ſont les jouës qui forment ce beau tour, ſi agréable dans la compoſition du viſage. Je crois même que les Peintres, qui découvrent d'ordinaire les oreilles, y trouvent quelque choſe qui ne doit pas être caché.

Puis que Suétone, repartis-je, a remarqué la beauté de celles d'Auguſte, il faut bien qu'elles cauſent un ornement à la tête, quand elles ſont bien faites, comme d'avoir une grandeur mediocre, avec tous ces petits tours & replis colorez d'un vermeil agréable, principalement ſur ce qui eſt le plus relevé. (4) Ælian décrivant la beauté d'Aſpaſie, dit qu'elle avoit les oreil-

(1) Æliani var. hiſtor. 12. 1. (2) Euſt. l. 3. de Amor. Iſm. (3) Metam. 3.
(4) Var. hiſt. lib. 12. 1.

les courtes ; & Martial (1) met au nombre des difformitez, celles qui ſont trop grandes.

Je voi bien, dit alors Pymandre en ſouriant, que nous ferons ici l'anatomie de toutes les parties du corps. Mais puiſque nous avons ſi bien commencé, & que nous en ſommes venus ſi avant, il faut un peu examiner la beauté de nez ; ce n'eſt pas, comme vous ſçavez, ce qui paroît le moins ; & il eſt vrai qu'un vilain nez eſt capable de rendre une perſonne tres difforme, encore qu'il y ait dans ſon viſage, d'autres parties qui ne ſoient pas laides. C'eſt pourquoi (2) Catule voulant parler de la laideur d'une fille, commence par ſon nez.

Il faut remarquer, lui dis-je, que les Anciens avoient beaucoup d'averſion pour les petits nez, & ne trouvoient jamais difformes les grands nez, que quand il y avoit de l'excès. Mais ils eſtimoient ſur tous un nez aquilin, que (3) Platon nomme par excellence un nez Royal. C'eſt ainſi que Martial (4) repreſente auſſi celui d'un beau garçon ; & qu'on a depeint celui d'Aſpaſie (5), ceux d'Achille & de Paris (6). Les Perſes même avoient une

(1) Mart. 6. 9. (2) *Iſta turpiculo puella naſo.* Cat.
(3) Lib. 5. Polit. (4) Lib. 4. Epig. 42.
(5) Æliani var. hiſt. 12. 1. (6) Philoſt. in Her.

une eſtime particuliere pour ceux dont le nez étoit aquilin, à cauſe que Cyrus (1) l'avoit de la ſorte.

Cependant, reprit Pymandre, ſi vous avez pris garde dans Plaute (2), il y a un endroit où il blâme ces ſortes de nez.

Cela eſt bon, repliquai-je, quand ils ſe courbent tout d'un coup, & avec difformité; alors on les appelle des nez de perroquet: mais les autres ſont des nez d'aigle, qui ſont doucement courbez, non pas tout d'un coup, mais par un doux & preſque inſenſible panchement. Cependant un nez droit & quarré eſt tenu pour le plus parfait, lorſque diviſant le viſage en deux parties égales, l'on voit les yeux poſez dans une juſte diſtance, & qu'il eſt taillé en ſorte, que s'élevant un peu ſur le milieu, il donne une certaine grace que je ne vous puis bien dire, mais que vous pouvez voir en cette Statuë de Venus, & que l'on reconnoît dans les belles Antiques, & dans les beaux tableaux, où les Ouvriers ont pris plaiſir à bien exprimer la nobleſſe de cette partie.

Il me ſouvient, reprit Pymandre (3) que Platon, & pluſieurs autres Ecrivains ne mépriſent pas les nez camus, & qu'ils les appellent gracieux.

(1) Plut. in Apopſ. Reg. (2) Heaut. Act. 5. ſc. 5.
(3) Pollux Onomaſt. l. 2.

Quelque autorité, répondis-je, que ces Meſſieurs ayent parmi les perſonnes doctes, les Peintres vous diront quils ne peuvent ſouffrir cette ſorte de nez dans la compoſition d'une beauté parfaite. Ils ne s'en ſervent que pour repreſenter des Satyres, ou des Faunes.

Une partie, dit Pymandre, qui accompagne bien le nez, c'eſt la bouche. Conſiderez donc, lui dis-je, combien celle de cette Venus eſt agréable. Vous voyez que pour être belle, elle ne doit pas être grande; mais auſſi il ne faut pas qu'elle ſoit trop petite. Il doit y avoir une proportion entre la grandeur de ſon ouverture, & la forme des levres, qui doivent être bien tournées, petites, delicates, & teintes d'une couleur vive. On remarque aſſez la difformité de la bouche, quand elle eſt trop grande, & que les levres ſont trop petites, plates, également épaiſſes, ou trop groſſes, ou pâles. L'on compare une belle bouche à une roſe qui commence à s'épanouïr; & lorſqu'en s'ouvrant on y apperçoit des dents fort blanches, on peut dire qu'elle eſt d'une beauté achevée.

Il me ſemble, dit Pymandre, que dans les Ouvrages de Peinture, il arrive rarement qu'on repreſente les dents. Cela s'obſerve, repartis-je, dans des figures dont les actions ſont extraordinaires, com-

comme quand des ſoldats crient avec effort, ou bien lors qu'on repreſente des perſonnes mortes; car les nerfs venant à ſe retirer, les levres ſe retirent auſſi, & laiſſent les dents découvertes: ce qui arrive encore, & preſque toûjours à ceux qui rient. Lucien faiſant (1) le Portrait de Panthée, dit que lorſqu'elle ſe mettoit à rire, elle découvroit des dents extrémement blanches, mais ſur tout ſi bien faites, & d'une grandeur ſi égale, qu'elle reſſembloient à un rang de perles, dont le luſtre tiroit un grand avantage du vermeil de ſes levres. Et ſans doute la beauté des dents n'eſt pas un ornement qui ſoit peu conſiderable dans les belles perſonnes, puis qu'encore qu'on n'examine guéres ces ſortes de choſes dans les hommes qui ſe rendent recommendables par des qualitez plus excellentes, on n'a pas laiſſé de remarquer qu'Auguſte (2) avoit les dents tres-deſagréables, en ce qu'elles étoient éloignées les unes des autres, trop petites, inégales & raboteuſes.

Ce n'eſt pas encore un petit défaut de les avoir noires, ou jaunes; d'en avoir de manques, ou de les avoir trop grandes Mais il eſt vray qu'on ne particulariſe ces choſes-là que très-rarement, comme dans

(1) In Imag.
(2) Suet. in Aug.

des combats, où l'on repreſente des ſoldats, qui, comme je viens de dire, crient, & ouvrent la bouche en mourant; & encore dans quelques autres occaſions, où la laideur eſt une beauté dans la compoſition d'un Ouvrage.

En effet, dit Pymandre, je crois qu'il n'eſt pas neceſſaire que les Peintres & les Sculpteurs s'étudient ſi fort pour bien repreſenter les dents, & qu'ils doivent encore moins, continua-t-il en riant, ſe mettre en peine de mettre une langue dans la bouche de leurs figures, puis que cette partie-là n'eſt ſouvent que trop incommode en pluſieurs femmes.

Je ne ſçaurois ſouffrir, interrompis-je, que vous maltraitiez ainſi un ſexe ſi doux & ſi paiſible. Quel ſujet avez-vous d'en dire du mal? A-t-on jamais reconnu que cette Venus, ni la Flore, ayent fait autant de bruit que Paſquin & Marfore? Cependant il me ſemble qu'elles auroient meilleure grace à parler que ces miſerables eſtropiez, qui tout mutilez & contrefaits, ſe font ſouvent entendre de toutes parts, & ſont cauſe de mille querelles.

Pymandre me regardant, Je voi bien, dit-il, qu'il n'eſt pas neceſſaire que les Sculpteurs ſe mettent trop en peine de faire une langue à aucune de leurs Statuës, puiſqu'elles ſont ſi enclines à cauſer. Mais

aimez

aimez-vous mieux qu'ils apprennent à bien faire la barbe? Car ſi nous voyons des figures qui ont de grandes barbes, comme le Moïſe de Michel-Ange, il y en a auſſi pluſieurs autres qui n'en ont point du tout.

Ne penſez pas vous railler, lui repartis-je : ils doivent en cela ſurpaſſer les meilleurs barbiers: car il faut qu'ils ſçachent de quelle ſorte les hommes de toutes les nations portoient leurs barbes & leurs cheveux. C'eſt une faute dont l'on reprend Albert Dure, qui dans doutes ſes Hiſtoires repreſentoit les hommes avec des mouſtaches de Suiſſe, n'ayant pas penſé qu'un Peintre qui entreprend de traiter un ſujet, doit obſerver la condition, le païs, & les coûtumes de ceux qu'il figure.

Conſiderez, je vous prie, ces têtes antiques; vous verrez qu'elles ſont toutes différentes les unes des autres. Celle d'Ariſtote que voilà devant nous, repreſente ce Philoſophe avec une barbe, telle que les Sages de ce tems-là affectoient d'en porter. Vous pouvez voir encore dans ces Empereurs, qu'il y en a quelques-uns qui ne paroiſſent qu'avec un peu de coton aux joüës, & dont la plûpart ſont raſez. Regardez, je vous prie, de quelle ſorte les Ouvriers ont travaillé à faire le menton. C'eſt une partie qui eſt conſiderable, pour former

un beau viſage. Si vous prenez bien garde à ceux des hommes, des femmes & des enfans qui ſont bien faits, vous verrez qu'ils ſont d'une grandeur mediocre, d'une chair délicate & blanche, d'une forme ronde, & non pas pointuë, ni quarrée.

Pour ce qui eſt du col, dit Pymandre, pourvû qu'il ſoit bien droit & bien blanc, je penſe que c'eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter.

Il faut encore ajoûter à cela, lui dis-je, qu'il ne doit être ni court, ni de travers, ni roide, comme étoit celui de (1) Tibere: ni trop gras, comme celui de (2) Caïus-Céſar dont vous voyez ici les imagines, enflé, comme celui de (3) Vatinius. Un homme bien fait le doit avoir nerveux, plein de chair, droit, & facile à ſe mouvoir, plûtôt long que court, principalement ceux des femmes; car outre que (4) la blancheur & la délicateſſe du col leur eſt tres-recommendable, il leur ſied bien quand il eſt un peu long. Helene l'avoit de la ſorte; & c'eſt à quoi on a dit aſſez plaiſamment, qu'on voyoit bien qu'elle étoit fille d'un Cigne. Ne vous ſouvient-il pas que je vous fis remarquer un jour cette beauté dans la Danaé du Titien qui eſt à Farneſe?

Il

(1) Suet. (2) Id.
(3) Cic. in Vat. (4) *Intonſi crines longâ ceruice fluctant*, Tibul.

Il m'en ſouvient fort bien, dit Pymandre, & je vous avouë que je n'ay jamais rien vû de ſi beau, ni de ſi naturel. Je ne m'étonne pas ſi les Peintres retrouſſent preſque toûjours les cheveux, pour découvrir cette partie qui eſt ſi agréable.

Puis que vous jugez ſi à propos, continuai-je, que nous examinions toutes les parties du corps, il faut donc que je vous diſe encore, que pour connoître ſi un col eſt parfaitement beau, il doit être plus menu auprès de la tête, & s'élargir doucement vers les épaules, & ne pas ſortir du corps tout droit comme un pieu, ce qui eſt tres-deſagréable.

La blancheur & la délicateſſe du col ſe doit étendre particuliérement à la gorge, & aux épaules, où l'on commence à juger de la beauté de tout le reſte du corps.

Je voy, dit Pymandre, des tableaux, où il y a tant de ſortes de coloris, & des carnations ſi différentes, que je n'oſerois quelquefois dire leſquelles ſont les plus belles, de crainte de me méprendre. Il y a des corps qui ſont fort blancs; il y en a d'autres d'une couleur plus rouge; quelques-uns ſont olivâtres; d'autres ſont encore plus bruns; & enfin il s'en trouve qui ſont preſque noirs. Ce qui m'embarraſſe, eſt que je voi des amateurs de Peintures, qui eſtiment davantage les tableaux dont

les

les figures ſont d'une couleur brune, que ceux où il y en a qui ſont blanches, leſquels cependant plaiſent bien plus au reſte des hommes.

La plus grande perfection dans la Peinture, lui repartis-je, eſt de faire que toutes les parties du corps conviennent à la perſonne qu'on veut repreſenter, ſoit dans la force des membres, ſoit dans la couleur de la chair. Par exemple, une femme, ou un jeune homme de condition, doivent avoir le corps blanc, délicat, & gracieux; comme dans le tableau du Corege, dont je vous ay déjà parlé, où il y a un Saint Jean tout nud qui s'enfuit du Jardin des Olives, & dans celui du Titien qui eſt à l'Hôtel de Sourdis, où Venus retient Adonis. Car ſi vous remarquez le coloris de Venus, vous y verrez une grande tendreſſe; & dans celui du Chaſſeur vous y connoîtrez qu'un homme moins délicat, & qui s'addonne aux exercices penibles, doit avoir la chair plus haute en couleur; mais qu'un vieillard qui ſera repreſenté plus maigre, doit avoir la peau plus baſannée, & plus brune, de même qu'un Soldat & un Marinier, qui ſont ordinairement dans le travail, & qui ont le corps nud, & expoſé à l'air & au Soleil: ce que l'on peut remarquer dans les perſonnes qui ſe plongent ſouvent dans la mer (1), &

(1) Plin. l. 31. c. 9.

& qui même, ſelon Pline, ont la peau ſi ſeche & ſi dure, qu'elle ſemble de la corne, à cauſe du ſel & du Soleil qui l'endurcit.

Apulée a bien (1) exprimé un beau corps, quand il a dit que la peau en étoit comme de plume & de lait, c'eſt-à-dire, blanche, & douillette, parmi laquelle doit paroître un peu de rouge. Mais, comme je viens de dire, ce qui doit marquer une grande différence entre les conditions des hommes & des femmes, eſt la force, la douceur, ou la grace qui ſe trouvent dans les membres du corps. La taille d'un homme bien fait conſiſte principalement dans les épaules, ainſi que (2) Virgile l'a dignement exprimé en parlant d'Enée (3). Homere remarque comme un grand défaut, que Theſiſte avoit les épaules courbées; & l'on repreſente Apollon (4) & Diane (5) avec de belles épaules. Pour être parfaites, il faut qu'elles ſoient blanches, & larges. Les hommes les doivent avoir encore plus larges, & plus marquées; & pour bien connoître la différence qui s'y trouve, il ne faut que regarder à preſent celles de cette Venus; & quelque jour vous remarquerez encore celles de l'Hercule, de l'Antin, & de l'Apollon, qui

(1) Metam. 3.
(2) 1. Æn. (3) Iliad. (4) Valer. Flac. l. 2. Arg.
(5) Claud. de Nup. 3. & Mar.

qui ſont les plus beaux modéles qu'on vous puiſſe donner. C'eſt dans toutes ces figures que vous pourrez voir que les bras, pour être compoſez, doivent être nerveux, principalement, dans la partie qui eſt entre l'épaule & le coude, qu'on appelle le petit bras, & l'endroit que les Latins nomment *Lacerti*.

Le Sculpteur qui a fait l'Hercule de Farneſe, dit Pymandre, ne pouvoit manquer d'en repreſenter la force par cette partie, puiſque c'eſt dont les Poëtes l'ont toûjours loûé, & que c'étoit un homme extraordinairement puiſſant. Mais un Peintre ne commettroit-il pas une faute, s'il repreſentoit cette même force de bras dans un corps plus délicat ?

Il n'y en a point, répondis-je, où cette partie que je viens de marquer, ne doive paroître. Elle (1) l'étoit dans Hypolite, bien qu'il fût jeune, & délicat. Et pour mieux connoître cela par l'exemple des plus excellentes Peintures, il ne faut que vous ſouvenir de ce que Raphaël a fait à Ghiſe, où il a peint Mercure, Ganimede, & Cupidon; & quelle différence il y a entre ces figures & celles de Jupiter, de Neptune, & des autres Divinitez qui ſont dans la voûte de cette loge. Si vous conſiderez bien encore la Nature, vous verrez com-

(1) Senec. in Hyp.

comme dans les jeunes gens la force des bras paroît principalement par la fermeté d'une chair délicate ; & aux hommes plus forts & plus vigoureux, par l'apparence des nerfs & des muſcles, qui pourtant doivent toûjours être marquez tendrement. Quant aux bras des femmes, ils ſont beaux lorſqu'ils ſont ronds, fermes, blancs, & couverts d'une peau déliée, particulierement depuis le coude juſques à la main, qui doit ſe joindre inſenſiblement au bras, & qui eſt bien faite lorſqu'elle eſt ſemblable à celle de cette Venus.

Alors Pymandre ſe levant de ſon ſiege, Approchons-nous, dit-il, de cette figure, afin d'en remarquer mieux toutes les belles parties.

M'étant auſſi levé, pour conſiderer avec lui cette ſtatuë, Voyez-vous, lui dis-je, combien le Sculpteur, pour rendre ſon Ouvrage accompli, a été ſoigneux de ne rien oublier de toutes les choſes qui peuvent ſervir à former de belles mains? Regardez, je vous prie, comme elles ſont longues & delicates. Conſiderez-les tant qu'il vous plaira, vous n'y trouverez nulle apparence de ſechereſſe, ni de dureté, ſoit au lieu où ſont les nerfs, ſoit dans les jointures, ſoit aux endroits où paroiſſent ordinairement les venes : il ſemble qu'elles

ſont

ſont couvertes d'une chair très-blanche & très-délicate. N'eſt-il pas vray que s'il y avoit un peu de rouge mêlé parmi la blancheur de ce marbre, elles paroîtroient de veritables mains? Car il faut, comme vous ſçavez, que cette blancheur ſoit relevée d'une couleur vermeille, principalement dans le creux de la main, & au bout des doits: c'eſt pourquoi Homere (1) appelle l'Aurore aux doigts de roſe. Pour être beaux, ils doivent donc être un peu rouges, longs, de forme ronde, & couverts de (2) chair, en ſorte qu'ils ne ſoient ni trop gras, ni trop ſecs; menus par le bout, & dont les ongles un peu longs, couvrent agréablement la chair.

Comme j'eûs ceſſé de parler, nous demeurâmes quelque tems ſans rien dire. Mais enſuite, reprenant la parole, Une des grandes differences, dis-je alors, qui ſe trouve entre le corps de l'homme & celui de la femme, eſt dans l'eſtomac. Il faut que celui de l'homme ſoit large, & qu'il avance un peu plus que le ventre. L'on repreſente toûjours Mars & Hercule avec une poitrine fort large; & même à cauſe que Pallas eſt d'une nature guerriere, & plus robuſte que les autres femmes, les Poëtes ont dit qu'elle avoit la poitrine large. Mais le plus grand avantage que les fem-

(1) Iliad. (2) Ovid. 3. de Art.

femmes reçoivent de cette partie, & qui rend leur forme plus recommendable, c'eſt à cauſe qu'elle eſt le lieu où paroît la beauté de leur ſein, qu'on peut nommer en elles le charme des yeux.

Vous avez raiſon, dit Pymandre, de dire que cette partie eſt le charme des yeux, puis que Phryné étant accuſée d'impieté devant le Senat d'Athénes, Hyperide qui la défendoit, voyant que ni la force de ſes raiſonnemens, ni tout ce que l'Art de bien dire a de plus touchant, ne pouvoit émouvoir ſes Juges, il ordonna à cette fameuſe Courtiſane de découvrir ſa gorge: ce qu'elle fit avec un ſuccès ſi favorable, que ceux qui avoient réſiſté à l'éloquence de ce célebre Orateur, & aux larmes de cette belle ſuppliante, ſe trouverent charmez par la beauté de ſon ſein, & tellement épris, qu'ils lui donnerent la vie, & l'envoyerent abſoûte du crime dont elle étoit accuſée.

Une gorge, repris-je, eſt parfaitement belle, lorſque les deux principales parties qui la forment, ſont égales en rondeur, en blancheur & en fermeté; qu'elles ne ſont ni trop hautes, ni trop baſſes; qu'elles s'élevent inſenſiblement comme deux petites colines, qui ſont ſeparées d'un eſpace conſiderable, qui les empêche de ſe toucher; enfin qu'elles ſont ſemblables à ce

que

que vous voyez dans cette admirable figure de Venus, & à ce que Raphaël a peint dans ſa Galathée, où toutes les parties du corps d'une belle femme ſont dignement exprimées.

C'eſt dans ces Ouvrages que l'on peut voir ce que les Poëtes ont tant éſtimé dans les belles femmes (1), & qui ſert ſi fort à former une belle taille, à ſçavoir, les côtez longs & amples. Les (2) femmes ont d'ordinaire les hanches un peu plus larges que les Epaules, au contraire des hommes qui ont les epaules plus larges que les hanches. Mais ſi vous prenez bien garde à ces Statues, & aux peintures dont je vous parle, vous verrez comme les cuiſſes paroiſſent fermes, & pleines de chair, diminuant peu à peu, lorſqu'elles viennent s'attacher aux genoux. Il y a de la rondeur & de la delicateſſe; on y voit un jarret tendu, un genouïl uni, & bien tourné, des jambes proportionnées au corps. Elles ſont rondes & blanches; & le molet qui eſt un peu enflé, empêche qu'elles ne paroiſſent trop droites, & les rend d'une forme très-agréable. Ces qualitez qui ſont eſſentielles à la beauté du corps d'une femme, ne conviennent pas toutes aux hommes. Il n'eſt pas neceſſaire que dans leurs cuiſſes & dans leurs jam-

(1) *Fœmina per longum conſpicienda latus,*
(2) Ovid. 3. de Art.

jambes, il y paroiſſe tant de rondeur & de délicateſſe. Il faut y voir des muſcles & des nerfs, qui marquent de la force & de la vigueur. Cependant n'admirez-vous point que pour ſoûtenir le corps de l'homme, ce bel Ouvrage de la nature, où tant de parties ſont neceſſaires à ſa compoſition, il faut que le pied ſoit petit, ſi l'on veut garder une juſte Symmetrie, & faire une beauté parfaite?

L'on n'a, interrompit (1) Pymandre, qu'à regarder les pieds de cette Venus, pour juger combien ils ſont beaux, lorſqu'ils ſont petits, & ſe ſouvenir de ce que dit Ovide, parlant d'une belle fille. Et pour temoigner (2) encore que la blancheur n'eſt pas moins recommendable dans les pieds que dans les mains, ſouvenez-vous qu'Homere nomme Thetis aux pieds d'argent.

Enfin, lui dis-je, il n'y a rien qui ne ſoit merveilleux dans la ſtructure de l'homme. Il n'eſt pas juſques aux doigts des pieds qui ne méritent d'être conſiderez. L'arangement en eſt ſi admirable, qu'étant joints les uns aux autres, & diminuant peu à peu de grandeur, on voit qu'ils ont été ordonnez de la ſorte par le ſouverain Artiſan, tant pour la beauté du pied, que pour la commodité de marcher. Car encore qu'il ne ſemble pas neceſſaire que

(1) *Pes erat exiguus.* (2) Amor. l. 3. ep. 5.

que le doigt qui eſt le plus grand, ſoit différent des autres; néanmoins ſi l'on examine la compoſition de tous les doigts enſemble, on la trouvera ſi belle, ſi utile, qu'on jugera aiſément, que la maniere avec laquelle il ſont rangez, ne ſert pas d'un petit ſecours à l'action que ſont les pieds quand ils cheminent, puiſqu'il eſt impoſſible de courir, ſi auparavant les doigts ne preſſent la terre, & en faiſant violence contr'elle, ne font qu'on s'élance avec quelque ſorte d'effort. Cependant, comme j'ay dit aſſez de fois, il faut en toutes choſes conſiderer la condition, l'âge, & le ſexe des perſonnes que l'on veut peindre. Car en repreſentant des gens forts & ruſtiques, on ne doit pas les figurer dans cette grande délicateſſe, mais obſerver un caractere qui convienne à leur emploi.

Comme j'eûs ceſſé de parler, Enfin, dit Pymandre, c'eſt qu'il y a tant de parties neceſſaires à former une beauté parfaite, & tant de choſes à étudier pour être ſçavant, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a ſi peu de beaux Ouvrages, puiſque la Nature même ne produit que rarement des corps qui ſoient accomplis.

Après cela nous ſortîmes du lieu où nous étions; & ayant traverſé la ſalle des Gardes & le Veſtibule qui la ſépare de l'Eſcalier, nous allâmes dans le Jardin, à deſſein

ſein de nous y promener, & d'y paſſer une partie du jour.

Comme nous fûmes ſur cette grande Terraſſe qui contient toute la face du Bâtiment, Pymandre, qui vit des baſſins de fontaines, des routes & des allées nouvelles, fut ſurpris de ces grands changemens; & après avoir été quelque tems ſans parler, il ſe tourna vers moi, & me dit:

Je ſuis hors de moi-même, & mes ſens éperdus,
Par tant de grands ſujets ſe trouvent confondus:
Je ne puis concevoir que les lieux où nous ſommes,
Si beaux & ſi délicieux,
Soient bâtis de la main des hommes,
Et non pas de la main des Dieux.

Quoi, dis-je, en le regardant, quel feu divin vous inſpire? Vous croyez donc auſſi n'être plus parmi les mortels, & devoir parler le langage des Divinitez?

Pymandre, en ſouriant, Que voulez-vous, me repliqua-t-il? Il faut des termes extraordinairement forts pour exprimer ce qu'on reſſent à la vûë de tant de grandes choſes. Quand je penſe à ce murs abbatus, à ces chemins changez; & quand je conſidere ces grands édifices élevez ſi promptement, je dé-

Apol-

Apollon & Neptune qui bâtirent Troye, de faire de pareils Ouvrages en auſſi peu de tems. Je leur donnerois bien encore Mercure & Vulcain pour les ſervir, & qui plus eſt, le Dieu des richeſſes, dont le ſecours n'eſt pas moins neceſſaire pour bâtir, que l'eau & le beau tems dont Neptune & Apollon diſpoſent comme il leur plaît.

Mais quel Jardinier aſſez adroit a ſçû ſi bien careſſer la Nature, pour l'obliger à faire en ſa faveur les miracles que je voi? Quoi, des Jardins tous neufs, dont les arbres cependant ſemblent y avoir toûjours été!

Pymandre ſe retournant du côté du Palais, & voulant s'arrêter à le conſiderer, Ce n'eſt pas d'ici, lui dis-je, qu'il faut regarder un Ouvrage d'une ſi grande étenduë. En diſant cela nous deſcendîmes ſix marches, pour entrer dans le Parterre; & comme je l'eûs conduit juſques au-delà des quatre grands quarrez, & à l'endroit où le Jardinier induſtrieux a formé comme un demi-cercle, dans une diſtance commode pour bien conſiderer toute la face de ce ſuperbe édifice, C'eſt delà, lui dis-je, l'ayant fait retourner, que vous devez regarder le Château des Thuilleries; & quand vous l'aurez bien conſideré, vous me

me direz ſi vous avez rien vû de plus grand & de plus magnifique.

Alors Pymandre s'étant arrêté, & après avoir demeuré quelque tems ſans rien dire, Où êtes-vous, s'écria-t-il, Catherine de Medicis ? Où êtes-vous, ſon celébre Architecte, qui penſiez avoir fait des Ouvrages d'une grandeur & d'une beauté ſi extraordinaire, que ceux qui viendroient après vous, ſe contenteroient de les admirer, ſans jamais y toucher, ni oſer entreprendre d'y faire le moindre changement?

Vous voyez bien, lui repartis-je, qu'ils n'auroient pas ſujet de ſe plaindre, puis que bien loin de changer ce qu'ils ont fait, on y a ſeulement ajoûté des beautez & des ornemens, qui font voir l'eſtime qu'on en fait, & lui donnent un nouvel éclat.

Je voi bien, repliqua Pymandre, que les colonnes qui font le premier ordre du Dôme du milieu, & celles des Galeries, ſont les mêmes que j'y ay vûës autrefois; & je m'étonne de ce qu'on ne les a pas ôtées, pour en mettre qui fuſſent pareilles à ces autres Colonnes canelées qui me ſemblent beaucoup plus agréables. Car quelque habile que fût l'Architecte qui les a fait faire, je penſe néanmoins que ſon goût n'étoit pas des plus exquis, & qu'il ne poſſedoit pas une aſſez parfaite connoiſ-

noiſſance de cette beauté qu'on voit dans les Ouvrages d'Italie.

Sans doute, repartis-je, vous trouvez à redire de ce que les groſſes Colonnes du Portail & celles des Galeries ſont ornées de bandes.

C'eſt en effet, répondit Pymandre, que cet ornement ne me paroît pas ordinaire, & je n'en ay point vû de ſemblable dans les bâtimens anciens.

Ne reconnoiſſez-vous pas, lui dis-je, que ces Colonnes ont été faites ainſi, parce qu'étant les premieres, & ayant à porter un plus grand fardeau, elles doivent être plus fortes.

Mais on pouvoit, répondit Pymandre, leur donner plus de force, ſans leur donner cette figure, qui me paroît bizarre.

Si les anciens, continuai-je, ont trouvé les ordres de l'Architecture par la lumiere de la raiſon, qui enſuite les a conduits dans la parfaite connoiſſance de cet Art, & qui leur a enſeigné à ſe ſervir d'ornemens convenables à chaque choſe, ne demeurerez-vous pas d'accord, que tout ce qui eſt fait par le ſecours de cette même raiſon, doit être bien; & que ne nous étant pas moins favorable aujourd'hui, qu'elle l'a été à nos prédeceſſeurs, nous ne pouvons faillir, quand, à leur imitation, nous la prendrons pour notre guide?

C'eſt

C'eſt, me repartit auſſi-tôt Pymandre, une choſe dont perſonne ne peut douter.

Si cela eſt ainſi, repris-je, & qu'on vous faſſe voir que le premier Architecte de ce Palais n'a rien fait ſans la conſulter; vous avouërez donc qu'il n'y a point de defaut dans ſes Ouvrages, & que quand il auroit changé, où ajoûté quelque choſe à la maniere des Anciens, il n'eſt tombé pour cela dans aucune faute. Les Grecs, à qui l'on attribuë l'invention de la belle Architecture, ne l'ont pas miſe tout d'un coup dans l'état de perfection. D'un ordre groſſier ils ont paſſé à un ordre plus poli. Ils ont trouvé l'ordre Dorique; enſuite ils ont inventé l'Ionique, pour des Ouvrages plus délicats; & pour ceux où ils ont voulu encore plus de beauté, ils ont formé le Corinthien. Les Romains même ne ſe contentant pas d'imiter les Grecs, de tous leurs ordres en ont compoſé un, pour ajoûter encore plus de richeſſe & de magnificence à leurs édifices.

Je ne m'arrête pas à vous rapporter les diverſes raiſons que les uns & les autres ont eûës dans l'inſtitution de ces ordres différens; des meſures qu'ils leur ont données, ni des rapports qui s'y rencontrent. Vous en avez entendu parler; & il me

ſemble qu'aſſez ſouvent nous avons eû occaſion d'en faire des remarques, pour connoître qu'ils ne faiſoient rien au hazard. Mais ce que je veux dire maintenant, eſt que ſi ces Anciens ont eû la liberté de choiſir & d'accommoder les choſes comme ils ont voulu, lorſque la raiſon ne s'y oppoſoit point; pourquoi ſerions-nous aujourd'hui ſi eſclaves de leurs ſentimens, que de ne rien faire de nous-mêmes, ſi nous avons auſſi-bien qu'eux, des lumieres qui nous empêchent de faillir, & que la raiſon, bien loin de condamner nos penſées, approuve nos nouvelles inventions?

Or jugez, s'il vous plaît, ſi l'Architecte, qui a le premier bâti ce Palais, a manqué en quelque choſe, pour avoir fait ces Colonnes de la ſorte que vous les voyez. N'ayant point ici de marbre, comme en Grece & en Italie, il a été obligé de ſe ſervir de la pierre du païs: mais parce que pour faire des Colonnes tout d'une piece, il ne ſe trouve pas de pierres aſſez grandes, il a fallu faire ces Colonnes de pluſieurs morceaux; & c'eſt dont il y a lieu de louër l'induſtrie de l'Ouvrier. Car comme il eſt difficile d'empêcher que les joints ne paroiſſent, ce qui rend un Ouvrage pauvre & deſagreable, il a crû avec raiſon qu'en garniſſant les Colonnes avec ces ſortes de bandes ſi artiſtement gravées, non

non ſeulement il en répareroit tous les defauts, mais qu'il en rendroit encore l'invention plus riche. En effet, ſi vous voulez vous dépouïller de toute préoccupation, vous verrez que cette compoſition de Colonnes, ſi legeres & ſi égayées, eſt belle & agréable; & que les ornemens qu'on a taillez tant ſur le plein que ſur les bandes, & qui ſont faits avec ſoin & avec amour, leur donnent beaucoup de grace.

Si les premiers Architectes, au rapport de Vitruve, ont tiré de la nature des choſes toutes les raiſons des divers membres de l'Architecture, en ſuppoſant que les Colonnes repreſentent les troncs des arbres, dont les premiers hommes ſoûtenoient leurs maiſons; que l'Architrave figure ces pieces de bois qui portent les ſolives; que les modillons ſont comme les bouts des chevrons, & ainſi des autres choſes qui ont rapport aux pieces de charpenterie dont l'Architecte, en les imitant en quelque ſorte, compoſe la beauté de ſes ordres; & même que la baſe des Colonnes, & le deſſous de leurs chapiteaux, où l'on voit des ornemens ronds, que ceux de l'Art appellent aſtragales & tores, ſont mis là pour repreſenter les anneaux & les cercles de fer dont on fortifioit les extrémitez de ces troncs d'arbres, de crainte

quils ne vinſſent à ſe fendre : ne peut-on pas encore aujourd'hui en ſuppoſer d'autres dans le milieu des groſſes Colonnes, pour leur donner plus de force, principalement quand cela ſe fait avec tant de jugement & de bienſéance, qu'au lieu d'y cauſer de la difformité, on les embellit davantage, & on les rend plus magnifiques ?

Auſſi, quoique les Anciens ne ſe ſoient pas ordinairement ſervis de Colonnes tout-à-fait ſemblables à celles-ci, parce que, comme je vous ay dit, ils avoient le marbre, dont ils les faiſoient d'une ſeule piece ; toutefois il s'en trouve en Italie qui en approchent, & qui ſont ſi belles & ſi excellentes, qu'elles pourroient ſervir d'excuſe à Philibert de Lorme, s'il en avoit beſoin, auſſi-bien que d'exemple à d'autres Architectes pour en faire de pareilles. Car il y a pluſieurs Portes dans Rome, où non ſeulement l'ordre Ionique eſt joint avec l'ordre Dorique, mais encore avec le ruſtique. Il ne faut que voir celles de la Vigne Farneſe, qui ſont de Michel-Ange : Jule Romain, qui a ſoigneuſement imité tout ce qu'il y a de plus grand & de plus noble parmi les bâtimens antiques, en a auſſi fait à Rome & à Mantouë, où les Colonnes ſont fortifiées de diverſes bandes qui tiennent au corps du bâti-

timent, pour mieux joindre le tout enſemble.

Il ne ſert de rien de dire qu'ils ont pratiqué cette maniere en des Ouvrages, où il eſt neceſſaire que les choſes ſoient fortes & ſolides, puiſque, ſi l'on fait voir qu'ils ont joint les ordres les plus délicats avec le ruſtique, cela ſuffit pour mettre Philibert de Lorme à couvert du blâme qu'il pourroit recevoir, ſi en cela la nouveauté étoit blâmable. Ayant beſoin de Colonnes puiſſantes dans le bas de ce Dôme & dans ces Galeries, il remedia au défaut de la pierre, par la forme qu'il leur a donnée; & même il ſatisfit par ce moyen en peu de tems à l'intention de la Reine qui le preſſoit de travailler, & qui l'obligea de faire ces Colonnes beaucoup plus riches que n'étoient celles qu'il avoit marquées dans ſon premier deſſein.

Je vous prie donc de conſiderer que notre Architecte François n'étoit pas ſi peu entendu dans ſon Art, que quelques-uns ont voulu faire croire. Mais comme les François ont naturellement cette coûtume, de n'eſtimer pas aſſez les hommes ſçavans qui naiſſent parmi eux, & d'eſtimer trop ce qui vient des païs étrangers, pluſieurs croyent qu'ils ne paroîtroient pas habiles connoiſſeurs, s'ils ne trouvoient à redire à ce que l'on fait ici; & pour don-

ner des marques qu'ils ont beaucoup de diſcernement & de connoiſſance des bonnes choſes, ils ſacrifient volontiers l'honneur de leur païs, pour priſer davantage les Ouvrages de leurs voiſins.

Cependant je voudrois que ces Critiques me fiſſent voir ailleurs un Palais auſſi accompli que celui-ci. De la maniere que le Roi entreprend les grandes choſes, & qu'il eſt ſervi par celui qui s'applique avec tant de ſuccès à faire exécuter ſes volontez, j'eſpere que nous guerirons bien-tôt ces perſonnes-là, d'un mal qui dure il y a trop long-tems; & que reconnoiſſant de bonne foi les avantages que nous avons ſur tous les autres peuples, ils ne ſeront plus ſi injuſtes à leur patrie, de croire que les François ſoient incapables de faire de grandes choſes, & de ſe paſſer des autres nations dans toutes ſortes d'Arts.

Ne direz-vous pas que de Lorme, en bâtiſſant ce Palais, fut heureuſement inſpiré de le faire d'ordre Ionique, comme s'il eût prévû que le Roi y devoit loger, & qu'un jour l'image du Soleil y étant repreſentée de toutes parts, cette Maiſon ſeroit comme le Palais d'Apollon, à qui l'ordre Ionique étoit autrefois particuliérement dédié?

Ce fut, dit Pymandre, la Reine Catherine qui connut cela, puiſqu'on dit qu'elle

le donna les deſſeins de cette Maiſon. Il eſt vrai, repartis-je, que de Lorme a écrit lui-même qu'elle en fut le principal Architecte, ſoit qu'il voulût alors la flater de cet honneur, ſoit peut-être qu'il ait voulu l'écrire pour empêcher qu'on ne lui imputât les defauts qu'on auroit pû remarquer dans la diſtribution des appartemens, & dans l'élevation de l'édifice: car il dit qu'elle ne lui avoit donné que la conduite de ce qui regarde l'ordre & la beauté de l'Architecture, & la convenance des ornemens, auſquels on ne peut pas trouver à redire. Auſſi n'ignoroit-il rien de toutes les choſes qu'un veritable Architecte doit ſçavoir. Et ſi nous conſiderons ce que Serlio a fait à Fontainebleau dans la Cour de l'Ovale & au vieux Château de Saint Germain en Laye, nous pourrons faire avouër que les Italiens n'étoient pas plus ſçavans que les François; car c'étoit en ce tems-là que la belle Architecture commençoit à paroître de nouveau; & de Lorme a été le premier des François qui lui a ôté ſon habit Gottique, s'il faut ainſi dire, & qui nous l'a fait voir vêtuë à la Grecque & à la Romaine. Il avoit fait une longue étude de cet Art; il avoit vû en Italie ce qui reſte de plus beau des anciens édifices; il en avoit obſervé toutes les proportions, & meſuré exactement les parties; il poſſedoit une parfaite connoiſſance

de la Géometrie ; & le trait qu'il avoit donné pour l'Eſcalier qui étoit ici, ce qu'il a bâti à Villers-Coterets, à Anet, & en pluſieurs autres endroits, fait bien voir qu'il a égalé les plus habiles de ſon tems, & même qu'il a peut-être ſurpaſſé les Anciens dans ce qui regarde la coupe des pierres, & dans l'Art de bien faire les voûtes.

Il paroît qu'il étoit ſçavant dans l'Optique ; qu'il n'ignoroit pas de quelle maniere il faut donner les proportions aux divers membres d'Architecture : l'on voit même qu'il a obſervé de ne pas mettre enſemble dans une même corniche, des modillons & des denticules, bien qu'ils ſe trouvent en beaucoup d'anciens bâtimens de Rome, où les ouvriers commençoient à s'éloigner des regles des premiers Maîtres, & de ce que Vitruve enſeigne. Que s'il n'a pas eû cette grande délicateſſe, & ce beau choix des parties qui perfectionne entierement un Ouvrage, il ne faut pas s'en étonner, ſortant comme il faiſoit, d'un ſiecle où la maniere de bâtir étoit ſi différente de la belle Architecture. Il y a même dans cet Art, comme dans la Peinture, ce qu'on appelle goût ; & chaque ouvrier a le ſien. C'eſt une diſpoſition de l'eſprit, qui, ſelon la force & la netteté de ſes penſées, regarde les choſes d'une

telle maniere, qu'il en voit toûjours le plus beau, & donne un tour agréable à tout ce qu'il veut faire. Ainſi il arrivera que de deux hommes qui tailleront, ſi vous voulez, deux Colonnes, bien qu'ils travaillent ſur une même meſure & ſur une même matiere, toutefois l'Ouvrage de l'un aura beaucoup plus de grace que celui de l'autre. Mais ce qu'un excellent Architecte eſt indiſpenſablement obligé de ſçavoir, eſt l'effet que chaque choſe doit faire ſelon le lieu où elle eſt poſée, par les regles de l'Optique, & par les raiſons naturelles; comme de connoître que les Colonnes iſolées & qui ſont à l'air, doivent être un peu plus groſſes & plus renflées que celles qui ſont contre une muraille, parce que l'air qui les environne, diminuë toûjours de leur groſſeur; qu'il faut avoir égard au poids qu'elles portent, à leur élévation, à la diſtance d'où elles ſont vûës, & faire toûjours que celles des extrémitez ſoient un peu plus groſſes que les autres, étant plus éloignées du point de l'œil, & diminuées par l'air qui les termine.

Ces différences ont été la cauſe de tant de meſures diverſes que les Architectes modernes ont trouvées dans les ordres, & ce qui embaraſſe ſi ſouvent ceux qui ne travaillent que de pratique. Auſſi l'on me diſoit il y a quelque tems, qu'il y avoit une

perſonne qui s'étonnoit, de ce que parmi ces Colonnes Ioniques que vous voyez, il s'en rencontre une plus belle que les autres, vû qu'après l'avoir meſurée, il n'avoit pas trouvé qu'elle eût les proportions qu'elle devoit avoir. Si cet homme eût bien ſçû les raiſons de l'Art, il eût regardé d'abord quelles proportions elle avoit; & de là il eût conclu que ces proportions étoient celles qui lui étoient neceſſaires, & qui lui étoient propres dans le lieu où elle étoit placée, puiſqu'elle y paroiſſoit avec plus de beauté que les autres.

D'où vient, interrompit Pymandre, que cette Colonne eſt ſinguliere en beauté, puiſqu'elle eſt parmi celles qui compoſent ce Bâtiment, qui vraiſemblablement ſont toutes d'une même meſure?

C'eſt, repartis-je, qu'il y a, comme je viens de vous dire, des Ouvriers qui travaillent avec plus d'Art & de lumiere, les uns que les autres. L'Architecte peut-être avoit donné un deſſein genéral des Colonnes qui devoient paroître à la face de ſon bâtiment. Il ſe rencontra un Ouvrier, qui ayant conſideré l'endroit où l'on devoit placer la Colonne qu'il tailloit, connut l'effet qu'elle y devoit faire. Pour cela il lui donna un peu plus ou moins de groſſeur dans les parties où il le jugea neceſſaire; & c'eſt ce qui l'a renduë plus gracieuſe que les autres. Car comme dans

dans la Peinture, le mélange des couleurs s'y doit faire avec tant de diſcrétion, qu'un peu plus de clair, ou un peu plus d'obſcur, fait differens effets ; & que dans la Muſique un ton, ou un demi-ton plus haut ou plus bas, cauſe une diſſonance capable de gâter tout un concert : de même dans l'Architecture, un peu plus de groſſeur à une Colonne, plus de ſaillie à une Corniche, plus de hauteur à une Friſe, engendre beaucoup de grace, ou apporte beaucoup de difformité. Mais il eſt vrai que tous ceux qui ſont employez à tailler la pierre, ne ſçavent pas ces regles ; & les Architectes ne prennent pas toûjours la peine d'avoir l'œil ſur eux, & de regarder exactement ce qu'ils font.

Il falloit, dit Pymandre, que ce Tailleur de pierre en ſçût plus que les autres. Il y a bien apparence, repliquai-je ; & peut-être que c'étoit quelque homme hors du commun, qui voulut laiſſer ici des preuves de ſa ſcience. Car on remarqua deſlors qu'il ne fit que cette ſeule piéce, & qu'après l'avoir finie, on ne le vit plus. Quelques-uns croyent pourtant qu'elle eſt de la main de Jean Gougeon, ce célebre Sculpteur qui a fait la Fontaine de Saint Innocent.

Ayant ceſſé de parler, nous demeurâmes encore quelque tems à conſiderer ce Palais, ſans rien dire. Enfin Pymandre ſe tour-

tournant tout d'un coup vers moi, me dit: C'eſt trop long-tems regarder ces belles choſes, qui ont cela de commun avec la lumiere, qu'enfin on en demeure ébloui. Entrons, je vous prie, dans ces allées couvertes, où, ſi vous le voulez bien, nous acheverons la journée d'une maniere convenable à ce que nous avons fait juſques à cette heure.

Ce ne ſera pas, lui dis-je, en examinant des bâtimens & des figures; car l'on n'a pas encore eû le tems d'embellir ces promenoirs de toutes les fontaines & de toutes les Statuës qui les doivent rendre un jour encore plus beaux & plus charmans.

Si nous ne voyons pas, dit Pymandre, des édifices, ni des figures de marbre, vous pourrez me faire voir, au moins en idée, des tableaux qui ne laiſſeront pas de nous remplir agréablement l'eſprit. Et pour cela vous n'avez qu'à continuer les remarques ſur les Ouvrages des Peintres anciens, dont vous vous engageâtes de rapporter la ſuite, lorſque vous eûtes achevé ce qui regarde André del Sarte.

Il ne faut pas, continua-t-il, voyant que je le regardois, que cela vous ſurprenne, puiſque vous me l'avez promis, & qu'il y a long-tems que j'attends cette occaſion. Comme vous êtes toûjours aſſez préparé ſur cette matiere, je crois que nous ne pou-

pouvons prendre une heure ni un lieu plus favorable pour cela.

Ayant témoigné à Pymandre que j'étois diſpoſé à faire tout ce qu'il deſiroit, nous nous cherchâmes un endroit pour nous retirer à l'écart; & nous étant aſſis au bout d'une allée, je repris ainſi le diſcours que j'avois quitté autrefois.

Encore que le ſujet que vous venez de me propoſer, ſoit aſſez capable de fournir à notre converſation; toutefois ne croyez pas, s'il vous plaît, qu'ayant encore à vous parler d'une infinité de Peintres qui ont vécu juſques à ce jour, & d'une très-grande quantité d'Ouvrages qu'ils ont faits, j'aye la memoire aſſez heureuſe, ni l'eſprit aſſez preſent, pour vous les rapporter avec tout l'ordre que vous pourriez deſirer. Quand même je me ſerois préparé pour cela, il me ſeroit aſſez difficile de vous ſatisfaire, puiſque je dois remarquer pluſieurs perſonnes qui ont vécu en même tems, & en différents lieux. Mais ce que je tâcherai de faire, ſera de garder une certaine conduite, où en vous nommant les Peintres de chaque païs, vous puiſſiez voir auſſi dans quel tems ils ont vécu, ſans être trop exact à parler de tous, mais ſeulement des plus fameux.

Pendant qu'André del Sarte travailloit

à

à Florence avec beaucoup de réputation, LE DOSSE, dont je vous ay déjà dit quelque choſe, étoit en crédit auprès d'Alfonſe Duc de Ferrare. Il avoit un frere nommé Baptiſte; & s'étant tous les deux addonnez à la Peinture dans le même tems que l'Arioſte étoit en grande eſtime parmi les Poëtes, on peut dire qu'ils contribuerent tous à rendre le lieu de leur naiſſance encore plus conſiderable par l'excellence de leurs Ouvrages.

Bien que ces deux Peintres entrepriſſent toutes ſortes de travaux, la partie néanmoins dans laquelle ils excelloient, étoit le Païſage; & j'en ay vû de leur façon dans la Vigne Aldobrandine, d'un maniere ſi belle, qu'ils approchent fort de ceux du Titien.

Cependant ils ne s'arrêterent pas à faire ce qu'ils ſçavoient le mieux: car lorſque François Maria, Duc d'Urbin, fit bâtir ſon Palais de l'*Imperiale*, ils furent employez avec pluſieurs autres Peintres, à travailler dans les appartemens de cette Maiſon. Le Genga étoit celui qui en conduiſoit l'Architecture, & qui ordonnoit de tous les ornemens dont on devoit l'embellir. Les Doſſes ne furent pas plûtôt arrivez à l'*Imperiale*, qu'ils commencerent à blâmer la plus grande partie des choſes qu'on avoit déjà faites, & ne manquerent point de

de promettre au Duc de faire des Ouvrages beaucoup plus excellens que tout ce qu'on voyoit. Le Genga, qui étoit habile & diſcret, ne dit rien à cela; & jugeant bien de ce qui arriveroit, il leur donna un appartement particulier, où s'étant mis à peindre, ils employerent toute leur induſtrie, pour faire voir ce qu'ils ſçavoient. Mais ſoit qu'ils euſſent formé un deſſein beaucoup au deſſus de leurs forces, & que leur ambition, & le deſir de paroître leur eût fait entreprendre un trop grand travail; ſoit que pour une juſte punition du mépris qu'ils avoient fait des autres, ils ſe fuſſent eux-mêmes aveuglez, il eſt certain que cet Ouvrage parut le moindre de ceux qu'ils avoient faits; & le Duc d'Urbin en fut ſi mal ſatisfait, que les ayant renvoyez honteuſement, il fit effacer ce qu'ils avoient peint, & commanda au Genga de faire des deſſeins pour d'autres tableaux que l'on mit à la place.

L'aîſné des Doſſes ne laiſſa pas de conſerver les bonnes graces du Duc de Ferrare, qui lui donnoit une penſion conſiderable. Il demeura toûjours à Ferrare, où il mourut fort vieil; & Baptiſte, qui lui ſurvécut, fit encore pluſieurs Ouvrages depuis la mort de ſon frere. L'on ne voit pas en France beaucoup de leurs tableaux. Il y en a un néanmoins dans le Ca-

Cabinet du Roi, repreſentant la Nativité de Notre Seigneur. Il a quatre pieds & demi de haut, ſur ſept pieds de large. J'en ay vû encore un autre, preſque de pareille grandeur, chez Monſieur le Préſident Ardier.

Il y avoit dans ce même tems un BERNAZZANO de Milan, excellent Païſagiſte, & qui faiſoit fort bien les animaux : mais parce qu'il ne pouvoit deſſiner de figures, il s'étoit aſſocié avec un certain Ceſar da Seſto, qui travailloit d'une maniere aſſez agréable. L'on dit que Barnazzano imitoit ſi bien des fruits, qu'ayant peint quelques Païſages à fraiſque contre une muraille où il avoit auſſi repreſenté des fraiſes, les unes mûres, & les autres encore en fleur, il y eût des Paons, qui trompez par l'apparence de ces fruits, allerent ſi ſouvent les bequeter, qu'enfin ils rompirent la muraille.

Mais comme nous avons lieu de remarquer de plus grandes beautez dans les autres Ouvrages de ce tems-là, & qu'il y avoit des Peintres plus conſiderables dont nous pouvons parler, je ne m'arrêterai pas à ceux dont le nom à peine eſt venu juſques à nous.

Je ne vous dirai donc rien d'un JEAN MARTIN da Udine, ni de PELEGRIN DA SAN-DANIELO, tous deux diſci-

ſciples de Jean Belin, & qui imiterent beaucoup ſa maniere de peindre, ni de quelques autres qui ont été leurs diſciples. Mais je n'oublieray pas un Peintre qui a travaillé avec réputation dans pluſieurs lieux d'Italie, particuliérement à Veniſe, où même il prétendoit aller d'égal avec le fameux Titien. C'eſt Jean Antoine Regillo, dit LICINIO DE PORDENONE, à cauſe d'un Bourg ainſi appellé, où il étoit né, & qui eſt dans le Frioul, à huit lieuës d'Udine. Quelques uns diſent qu'il étoit de la famille des Sacchi, encore qu'on l'appellât Licinio, & n'eût pris le nom de Regillo, que quand l'Empereur l'honora du titre de Chevalier renonçant à celui de ſa famille, par la haine qu'il portoit à un de ſes freres, qui avoit voulu l'aſſaſſiner d'un coup d'arquebuſe dont il fut bleſſé à la main.

Il commença à deſſiner d'après les tableaux que Pelegrin da San-Daniele avoit faits dans l'Egliſe Cathedrale d'Udine: mais enſuite il alla à Veniſe, où il étudia ſous Giorgion, & y prit une bonne maniere de peindre. A quelque tems de là étant retourné en ſon païs, il fit pluſieurs Ouvrages à fraiſque & à huile. Il alla à Trevigi, où il peignit la Tribune de la grande Egliſe.

En-

Enſuite le Cardinal Marino Grimani l'ayant engagé à travailler à Ceneda, il y fit dans le lieu où l'on plaide, trois tableaux à fraiſque, dans leſquels il repreſenta trois Jugemens mémorables. Le premier eſt celui de Daniel, lorſqu'il ſauva Suſane de la fauſſe accuſation des deux vieillards.

Le ſecond repreſente Trajan, qui donne ſon fils à une femme, qui tient entre ſes bras le corps mort de ſon enfant. Et il fit cela ſur ce que quelques-uns ont écrit, que lorſque cet Empereur faiſoit la guerre aux Daces, ſon fils ayant de ſon cheval malheureuſement tué le fils unique d'une pauvre veuve, cette mere affligée vint ſe jetter aux pieds de Trajan, & lui demander juſtice; que ce Prince mit pied à terre pour l'écouter, & qu'il fut ſi touché de ſes larmes, que ne ſçachant de quelle ſorte réparer aſſez ſon malheur, après lui avoir accordé tout ce qu'elle demandoit, lui donna encore ſon propre fils, pour prendre la place de celui qu'elle avoit perdu.

Dans le troiſiéme tableau, le Pordenone, en repreſentant le Jugement de Salomon, fit voir les différentes actions, qui vraiſemblablement parurent dans cette occaſion.

Ce Peintre travailla long-tems en di-

vers

vers endroits du Frioul. Mais enfin Martin d'Anna, qui étoit un riche Marchand, natif de Flandres, & qui demeuroit à Veniſe, l'ayant mené chez lui, lui fit peindre la façade de ſa maiſon. Ce fut cet Ouvrage qui commença à donner à Pordenone une grande réputation dans Veniſe; & Michel-Ange en ayant ouï parler comme d'une choſe extraordinaire, fut exprès le voir, & reconnut qu'en effet ce qu'on lui en avoit dit d'avantageux, n'étoit point une exaggeration.

Le Pordenone avoit une maniere de peindre très-agréable; de ſorte que par la beauté de ſes couleurs, il charma les yeux de beaucoup de perſonnes, qui devenus ſes amis & ſes protecteurs, lui procurerent de l'emploi dans les meilleures maiſons de la ville. Je ſerois trop long, ſi je rapportois tous les Ouvrages qu'il fit à Veniſe. Les plus conſiderables furent douze tableaux à fraiſque, qu'il peignit dans le Cloître de Saint Etienne. C'étoit en ce tems-là que le Titien & lui travailloient à l'envi l'un de l'autre; & même l'on dit que leur jalouſie étoit telle, que le Pordenone craignant quelque inſulte de la part du Titien, ſe tenoit toûjours ſur ſes gardes; & que pendant qu'il travailloit à Saint Etienne, il avoit l'épée au côté, & une rondache auprès de lui.

Ces

Ces deux ſçavans Peintres firent deux tableaux dans l'Egliſe de Saint Jean *de Rialto*. Le Pordenone repreſenta Sainte Catherine, Saint Sebaſtien & S. Roch; mais quoique ſon travail fût jugé très-excellent, il ne diminua rien de la haute eſtime que l'on eut pour celui du Titien, qui peignit Saint Jean l'Aumonier. Le Senat ayant arrêté que l'on acheveroit de peindre les Sales du Palais de la Republique, le Pordenone eut en partage le Lambris du lieu qu'ils appellent *Scrutinio*.

Après avoir travaillé à Veniſe, il alla à Cremone, où il fit pluſieurs tableaux dans l'Egliſe Cathedrale. Il paſſa enſuite à Mantouë, & y laiſſa des marques de ſon ſçavoir. De là il ſe rendit à Gennes, où il peignit encore pour le Prince Doria. Enſuite étant allé à Plaiſance, il y fit pluſieurs ouvrages; mais enfin las de courir de ville en ville, il retourna à Veniſe, où entr'autres choſes il fit pour Hercules II. Duc de Ferrare, des deſſeins de tapiſſeries, dans leſquels il repreſenta les Travaux d'Uliſſe. Et comme il n'avoit pas dans Veniſe tout le tems neceſſaire à finir ſes deſſeins, le Duc l'obligea d'aller à Ferrare, pour les achever: mais à peine y fut-il arrivé, qu'il y demeura malade, & mourut avant que d'avoir fini ſon ouvrage. Quelques-uns ont crû qu'il avoit été empoiſon-

poiſonné par des perſonnes jalouſes des graces que le Duc lui faiſoit. Quoi qu'il en ſoit, étant mort âgé de cinquante-ſix ans (1), le Duc lui fit faire de ſomptueuſes funerailles. La plûpart de ſes tableaux ne ſe voyent qu'en Italie. Il y en a pourtant un dans le Cabinet du Roi, repréſentant un Saint Pierre à demi-corps.

Il eut pour diſciple POMPONIO AMALTEO, qui étoit ſon gendre; & pour imitateurs un BERNARDINO LICINIO, & quelques autres qui ont peint dans le Frioul.

C'étoit preſque dans ce même tems que JEAN ANTOINE SOLIANI Florentin, travailloit auſſi à Gennes pour le Prince Doria. Je ne dirai rien de tout ce qu'il a fait à Gennes, à Piſe, & en d'autres endroits d'Italie. Il ſuffit de remarquer, qu'après avoir demeuré vingt-quatre ans avec Lorenzo di Credi, il fut employé à des Ouvrages conſiderables; & qu'il eut pour diſciple un certain BENEDETTO, qui vint en France avec ANTOINE MIMI, diſciple de Michel-Ange.

Comme il y avoit une infinité de Peintres en Italie, pluſieurs d'entr'eux paſſoient en France, en Allemagne, & en divers autres lieux. JERÔME DE TREVISI, après avoir long-tems travaillé en ſon

(1) L'an 1540.

ſon païs & à Veniſe, fut enfin conduit en Angleterre par quelques-uns de ſes amis, qui le preſenterent au Roi Henri VIII. Ce fut là qu'il fit pluſieurs tableaux, qu'il s'appliqua à l'Architecture civile & militaire; & qu'après avoir bâti quelques maiſons en Angleterre, il fut employé comme Ingenieur dans l'armée du Roi. Il n'exerça pas long-tems cette charge: car les Anglois ayant aſſiegé Boulogne en Picardie, il y fut tué d'un coup de canon, l'an 1544. en la 36e année de ſon âge.

Mais ſans nous arrêter davantage à des Peintres, qui bien que recommendables, ſe trouvent néanmoins comme obſcurcis par de plus grandes lumieres, il vaut mieux que je vous parle à preſent de deux hommes qui ont paru dans Rome, avec d'autant plus d'éclat, qu'ils s'y ſont élevez d'une maniere toute ſurprenante. C'eſt de POLIDORE de Caravaggio en Lombardie, & de MATHURIN, natif de Florence. L'on peut dire du premier, que les longues études n'ont point eû de part dans les belles choſes qu'il a faites, & que la nature ſeule a montré combien elle eſt capable de faire des miracles en un moment. Polidore vint à Rome pendant que le Pape Leon X. faiſoit travailler au Vatican, & lors que Raphaël avoit l'intendance de ſes bâtimens. Il n'étoit alors qu'un

qu'un ſimple manœuvre, qui portoit le mortier aux maſſons, & qui les ſervit dans ce pénible métier juſques à l'âge de dix-huit ans. Mais s'étant rencontré que Jean da Udiné peignoit alors à fraiſque, Polidore à qui la nature avoit donné toutes les diſpoſitions neceſſaires pour la Peinture, commença à conſiderer attentivement ſes ouvrages, parce qu'il le connoiſſoit particulierement, & en même tems fit amitié avec tous les jeunes gens qui travailloient au Vatican, afin d'avoir occaſion de les voir peindre, & d'apprendre d'eux les regles de l'Art. Entre ceux qu'il hantoit, il choiſit pour ſon camarade, Mathurin, qui peignoit dans la Chapelle du Pape, & qui étoit en reputation de bien imiter les choſes antiques. Communiquant ſouvent avec lui, il devint ſi paſſionné pour la peinture, & ſe mit à travailler avec une ſi grande application, qu'en peu de mois il fit des choſes qui ſurprirent tout le monde, particuliérement ceux qui peu de tems auparavant, l'avoient vû dans un emploi bas, & bien éloigné d'un Art ſi noble & ſi relevé. Il travailla aux loges du Vatican; mais en même tems ſe rendit ſi ſçavant, que ce grand ouvrage étant fini, il remporta la gloire d'être un des plus forts & des plus beaux genies de tous ceux qui avoient contribué à l'achever.

Cette haute eſtime qu'on eut pour Polidore, fit auſſi que l'amitié que Mathurin avoit pour lui, augmenta davantage; & comme Polidore de ſon côté répondoit à l'affection de ſon camarade, ils reſolurent de vivre dorénavant comme deux freres, ſans jamais ſe ſeparer. Pour cet effet, ayant mis enſemble tout ce qu'ils poſſedoient, & n'ayant plus qu'une même volonté, ils entreprirent pluſieurs ouvrages. Et parce qu'alors il y avoit à Rome beaucoup de Peintres qui avoient acquis de la réputation, & dont les tableaux étoient recherchez pour la beauté du coloris, & qui avoient en effet des graces que les leurs ne poſſedoient pas, ils penſerent qu'ils devoient s'attacher entierement à ce qui regarde la grandeur du deſſein. Baltaſar Peruzzi avoit déjà peint de clair-obſcur quelques façades de maiſons en pluſieurs endroits de Rome; de ſorte que trouvant cette maniere de peindre en uſage, ils reſolurent de l'imiter. Ils commencerent d'en faire l'épreuve proche Saint Silveſtre à Monte-Cavallo, & ce premier eſſai qu'ils firent conjointement avec Pelegrin de Modéne, leur réüſſit ſi bien, qu'il leur donna plus de hardieſſe pour d'autres entrepriſes. Ayant donc enſuite achevé pluſieurs ouvrages, & voyant l'eſtime qu'on en faiſoit, ils penſerent

ſerent que pour ſe rendre encore plus conſiderables en cette ſorte de travail, dont l'excellence conſiſtoit dans la force du deſſein & dans la belle expreſſion des ſujets, ils devoient faire une étude très-exacte de toute l'antiquité. Ils recherchererent ce qu'il y avoit dans Rome de plus beau & de plus ancien, ſoit dans les basreliefs, ſoit dans les ſtatuës, ſoit dans les médailles, à quoi ils s'appliquerent ſi fort, qu'il n'y avoit ni colonne, ni ſtatuë, ni même pas un vaſe antique, qu'ils ne deſſinaſſent avec un ſoin tout particulier. Auſſi c'eſt dans leurs ouvrages qu'on peut remarquer quantité d'armes, de vêtemens & d'autres choſes qu'ils ont tirées des monumens les plus anciens, & qui même rendent ce qu'ils ont fait, conſiderable par la belle repreſentation de beaucoup d'ornemens & d'habits dont nous ſçavons les noms, mais dont l'on auroit peine à connoître la forme & l'uſage, s'ils n'en avoient laiſſé des marques dans ces belles friſes qu'ils ont peintes.

Leur étude n'étoit pas ſeulement de remettre au jour, des choſes qui étoient à demi enſevelies dans les ruïnes des anciens édifices : ils ſe formoient tellement l'eſprit ſur l'idée de ces belles ſtatuës & de ces basreliefs antiques, qu'on voit une force, une grandeur & une majeſté ſi bien expri-

mée dans leurs figures, qu'il ne ſemble pas qu'ils ayent travaillé après les excellens Sculpteurs qui ont autrefois taillé ces rares ouvrages : mais on diroit plûtôt qu'ils étoient de ce tems-là, & qu'un même eſprit les a également conduits dans toutes les choſes que les uns & les autres ont miſes au jour.

Bien que Mathurin ne fût pas ſi avantageuſement pourvû des dons de la nature que Polidore ; néanmoins comme ils étoient toûjours enſemble, ils ſe conformoient tellement l'un à l'autre dans leur maniere de peindre, qu'il ſemble que leurs ouvrages ſortent d'une même main, y ayant ſi peu de difference dans leur travail, qu'on ne s'en apperçoit pas.

Vous vous ſouvenez bien de ces belles friſes que nous avons vûës autrefois dans Rome, & qui ne ſont que les reſtes de tant d'autres ouvrages qu'ils ont faits. Le raviſſement des Sabines, l'hiſtoire de Porcenna, celle d'Ancus Martius, & tant d'autres, dont il y en a pluſieurs de gravées, ſont encore aujourd'hui d'excellens modéles pour ceux qui veulent étudier ce qu'il y a de plus particulier dans les choſes antiques. Combien de beautez dans l'hiſtoire de Niobé, où l'on voit non ſeulement une curieuſe recherche de vaſes, & d'autres ornemens antiques, mais encore

core d'admirables expreſſions de triſteſſe & de douleur ? Je vous ennuyerois, ſi je voulois faire un détail de ces belles choſes, dont il eſt vrai que j'ai l'eſprit encore plus rempli, que de beaucoup d'autres que j'ai vûës à Rome, à cauſe de tant de grandes & nobles parties qu'on y voit, qui plaiſent à l'imagination, & qui ne s'effacent que difficilement de la memoire, lors qu'une fois elles y ont fait impreſſion.

Comme il n'y a rien, interrompit Pimandre, qui nous donne une plus belle idée du merite des grands hommes, & qui nous entretienne plus agreablement que la lecture de leurs hiſtoires, il n'y a rien auſſi qui nous repreſente ſi bien les ſiécles paſſez, & qui nous mette mieux devant les yeux les grandes actions qui s'y ſont faites, que ces excellentes peintures, & ces reſtes de l'Antiquité.

C'eſt pour cela, lui repartis-je, que je prends un plaiſir ſingulier à repaſſer dans mon eſprit, les triomphes que ces deux ſçavans Peintres ont repreſentez, parce qu'en effet il y a des beautez de l'art qui ſont incomparables, & de certaines choſes qui ne ſe voyent point ailleurs. Mais outre cela je ſens que ces images me donnent une haute idée de la grandeur de l'Empire Romain, parce qu'elles forment dans l'imagination, d'autres figures

encore plus veritables, & qui me repreſentent ce que j'aurois vû, ſi j'avois vécu du tems de Paul Emile, ou de Camille. Je me figure ces deux grands Capitaines avec le même air de viſage, qu'ils avoient au milieu de cette foule de gens qui les accompagnoit; & j'y vois ces anciens & genereux Romains, dont le courage ſubjuguoit tous les autres peuples. Si vous avez quelque ſouvenir de ces peintures dont je parle, il me ſemble que vous pouvez vous en divertir encore preſentement.

Je ne l'ai pas ſi bien conſervé que vous, me repliqua Pimandre; mais néanmoins pour peu que vous m'aidiez, je pourrai me les remettre comme devant les yeux; & j'ai une telle eſtime pour tout ce qui ſe faiſoit autrefois dans Rome, que je n'ai pas moins de joye que vous, lors que j'y penſe.

Allons-y donc en eſprit, lui repartis-je, pour y revoir ces belles friſes de Polidore; mais en conſiderant ces triomphes qu'il a ſi bien peints, faiſons encore quelque choſe de plus. Rappellons les ſiécles paſſez, & figurons-nous de voir ces vaillans hommes, qui, après avoir vaincu leurs ennemis, entrent dans la ville, précedez & ſuivis de tout ce grand cortege qui faiſoit la magnificence de leur triomphe.

Il me ſouvient qu'un jour étant avec deux de mes amis au logis du Cavalier del Pozzo, dont vous avez connu la perſonne & le merite, entre une infinité de rares deſſeins qu'il nous fit voir, & dont il avoit fait une recherche toute particuliere, il nous en montra pluſieurs de Polidore & de Maturin, faits à la plume & lavez avec une netteté admirable. Il y avoit des vaſes, des trophées, & particulierement tout ce qui regarde les triomphes. Et comme les perſonnes, avec qui j'étois, prenoient un très-grand plaiſir à examiner toutes ces choſes, pour y conſiderer ce que les Hiſtoriens en ont écrit, & auſquelles ils ont donné des noms ſi differens, que cela ne ſert bien ſouvent qu'à embarraſſer l'eſprit, & à confondre les idées qu'on en peut avoir: le Cavalier del Pozzo, qui en avoit fait une étude particuliere, en conferant avec les médailles & les bas-reliefs ce que les Auteurs en ont dit, nous donnoit là-deſſus tous les éclairciſſemens que nous pouvions ſouhaiter. Car ſur les figures mêmes il nous rapportoit les differens noms que les Anciens donnoient, ſoit à leurs vaſes, ſoit à leurs armes, ſoit à leurs vêtemens. Mais ce qui fut de plus curieux & de plus particulier dans cette rencontre, eſt qu'il nous montra dans une longue ſuite de deſſeins faits

& lavez par ces deux excellens Peintres dont je parle, l'ordre qui s'obſervoit anciennement dans les Triomphes. De ſorte que depuis ce jour-là, il m'en eſt demeuré une image ſi vive dans l'eſprit, qu'il me ſemble voir Rome dans ſa ſplendeur, & même y voir entrer ces Conquerans dans l'état pompeux & magnifique où ils paroiſſoient alors.

Comme je n'étois pas un de ceux, dit Pimandre, qui vous accompagnerent dans cette viſite, vous pouvez me faire part du plaiſir que vous y reçûtes; & le recit que vous en ferez aujourd'hui, ne me ſera pas moins agreable & avantageux, que ſi j'y euſſe été alors.

D'abord, repris-je, il nous mit devant les yeux pluſieurs deſſeins de Trophées antiques, où l'on voyoit des cottes-d'armes, des caſques, & de ces grands boucliers à huit pans, tout cela deſſiné d'une maniere admirable. Mais il nous fit remarquer en même tems l'origine des Trophées, & comme quoi les Grecs commencerent à s'en ſervir, pour honorer leurs Capitaines, lors qu'ils avoient mis en fuite leurs ennemis. Car ôtant les branches du premier arbre qu'ils rencontroient dans le lieu où la déroute étoit arrivée, & ne laiſſant que le tronc, ils y attachoient les boucliers, les caſques, les cuiraſſes, & les autres

tres ſortes d'armes que l'ennemi avoit abandonnées en s'enfuyant, de même (1) qu'Enée arbora les dépouilles de Meſence à un chêne. Or ces armes ainſi appenduës, & qui étoient un témoignage de la honte du vaincu, & de la gloire du victorieux, demeuroient-là l'eſpace de quelques jours, juſques à ce que les deux partis ſe fuſſent accordez: car alors on ôtoit ce Trophée, pour ne pas laiſſer plus longtems cette marque de la confuſion de ſon ennemi, laquelle n'auroit fait qu'entretenir la guerre. C'eſt pourquoi Plutarque blâme les Grecs, qui les premiers changerent cet uſage, pour élever des Trophées de marbre & de bronze, qui demeurant toûjours en état, ne ſervent qu'à nourrir un deſir de vangence, par le reſſouvenir des maux ſoufferts, & des injures qu'on a reçûës.

Cependant les Romains, imitant ces derniers Grecs, en élevoient de ſemblables, comme on peut voir par les reſtes de ceux de Marius, que Sylla avoit fait abattre, mais que Céſar fit redreſſer.

Le Cavalier del Pozzo nous en ayant fait voir un deſſein fort net, il nous montra enſuite des triomphes, & nous fit obſerver qu'il y en a eû de deux ſortes; le petit & le grand triomphe. Le premier s'appel-

(1) Æn. 12.

loit Ovation : c'eſt celui dont ils honoroient ceux qui avoient remporté la victoire ſur des Eſclaves ou des Corſaires (1), ou bien ſur des ennemis lâches qui ne s'étoient pas défendus. Le General qui jouiſſoit de ce triomphe, entroit à pied dans la ville, la tête couronnée de mirthe, & ſeulement accompagné du Senat, qui marchoit après. Ce que l'on nous fit bien remarquer, parce qu'il y en a qui ont écrit qu'il entroit à cheval, ſuivi de ſon armée qui l'accompagnoit juſques au Capitole, où l'on immoloit une brebis, à la difference du grand triomphe où l'on ſacrifioit un taureau.

Il me ſemble, interrompit Pimandre, que Pline rapporte (2) que Poſthume Tuberte fut le premier qui reçût dans Rome l'honneur du petit Triomphe, après avoir vaincu les Sabins; que M. Marcellus reçût le même honneur à ſon retour de Syracuſe, & qu'Auguſte (3) triompha deux fois de la même maniere. Mais laiſſant à part cette façon particuliere de triompher parmi les Romains, voyons, je vous prie, ce que vous remarquâtes touchant le triomphe en general, & l'ordre qu'on y obſervoit.

Vous ſçavez, repartis-je, que pour ſon origine, elle eſt fort ancienne, ſi nous en croyons

(1) Aul. Gell. (2) L. 15. c. 9. (3) Suet.

croyons pluſieurs Auteurs, puis qu'ils diſent que ce fut Bacchus qui en fut l'inventeur (1), & que depuis il y eut pluſieurs Princes qui le voulurent imiter, comme fit Alexandre, qui à ſon retour des Indes ordonna à ſes ſoldats de ſe couvrir la tête de couronnes de lierre, ainſi que Bacchus avoit fait. Nous voyons auſſi que l'uſage de triompher a été pratiqué en Europe, en Aſie & en Afrique, puis qu'Aſdrubal (2) avoit triomphé quatre fois dans Carthage, lors qu'il mourut. Mais comme il n'y a point eû de nation ſi floriſſante, & qui ait étendu ſon Empire auſſi loin que les Romains; ils ont été de tous les peuples, ceux qui ont le plus triomphé, & avec davantage de magnificence.

Le Fondateur de Rome fut le premier qui joüit de la gloire du triomphe (3); car Romulus, après avoir vaincu Acron Roi des Ceniciens, rentra dans la ville ſur un chariot, tiré par quatre chevaux, avec une couronne de laurier ſur la tête.

Il eſt vrai que comme nous parlions de toutes ces choſes, il y eut une perſonne de la compagnie, qui ſoûtint que Titus Tatius triompha le premier; & un autre encore rapporta quelques autoritez, pour

(1) Plin. l. 7. Diod. 5. Solin. (2) Juſt. l. 9.
(3) Dioniſ. Halicarn. l. 2.

prouver que ce fut le premier Tarquin (1), après avoir vaincu les Sabins. Mais ſoit que Romulus ait triomphé le premier, ou Titus, ou Tarquin, il eſt certain que depuis ce dernier juſques à ce que les Romains euſſent chaſſé leurs Rois, il n'y eut point de triomphe dans Rome, & que Valerius Publicola, Conſul, fut le premier qui reçût cet honneur de la Republique. On remarqua même que dans les commencemens, ils n'accordoient le triomphe qu'à ceux qui étoient déjà dans les charges de Dictateur, de Conſul, ou de Préteur. Comme notre intention étoit principalement de voir par ces deſſeins, la plûpart tirez des bas-reliefs antiques, de quelle maniere les victorieux triomphoient; nous apprîmes que ceux qui entroient en triomphe, étoient aſſis ſur un chariot à deux roües: ce que nous remarquâmes par pluſieurs médailles, & comme on le peut voir encore dans l'arc de Tite, où le chariot de cet Empereur eſt tiré par quatre chevaux.

Si nous voulons en croire Plutarque (2), Camille fut le premier qui triompha de la ſorte, après avoir vaincu Vejus (3). Il y en eut auſſi après lui, qui au lieu des chevaux ſe firent tirer par des taureaux blancs;

(1) Eutropius l. 1. (2) In vit. Camill.
(3) Tit. Liv. l. 5.

blancs; & d'autres qui ſe ſervirent d'élephans (1) comme fit Pompée à ſon retour d'Afrique; & C. Céſar, qui monta de nuit au Capitole, à la lumiere des flambeaux que quarante élephans portoient. Aurelien triompha dans un chariot tiré par deux cerfs.

La ſuite de ces triomphes étoit quelquefois ſi grande, qu'on y employoit pluſieurs journées, comme il arriva à ceux de T. Quintius Flaminius, de C. Céſar & d'Auguſte. Quelquefois auſſi les enfans du Triomphant étoient avec lui dans ſon chariot, comme l'on vit ceux de Paul Emile.

Pline rapporte, que les premiers qui triompherent dans Rome, avoient un anneau de fer au doigt, & qu'à la mode des Toſcans ils étoient couronnez d'une couronne d'or, ſoûtenuë par un eſclave qui étoit derriere eux. Ce que nous remarquâmes ſur cela par les médailles & les bas-reliefs, eſt qu'on repreſente toûjours une figure ayant des aîles au dos, qui d'une main tient une couronne d'olivier, & de l'autre une branche de laurier. Et l'opinion commune eſt, que cette figure étoit de ſculpture, & faite exprès, au derriere du chariot, pour repreſenter la victoire. Cependant vous pouvez voir dans

(1) Suet.

dans le cabinet du Roi un tableau de Jule Romain, où Veſpaſien & Tite étant peints triomphans dans un même chariot, la figure qui eſt derriere eux & qui les couronne, eſt repreſentée au naturel, quoi qu'elle ait des aîles au dos. Ce que les Peintres & les Sculpteurs ont pû faire, pour donner plus de grace à leurs ouvrages, & peut-être même qu'anciennement cela ſe pratiquoit de la ſorte, attachant au dos de leurs eſclaves, des aîles poſtiches.

Il me ſeroit mal-aiſé de vous rapporter tout ce qui fut dit alors, pour marquer la ſuite de tant de triomphes qui ont paru dans Rome, & dont la magnificence augmentoit à meſure que la Republique ſe rendoit plus puiſſante. Ces cérémonies devinrent ſi conſiderables parmi eux, que les jours qu'on y employoit, paroiſſoient plûtôt des fêtes ſolennelles, où l'on adoroit des Dieux, que de ſimples rejoüiſſances publiques, deſtinées à recevoir des hommes.

Le triomphe de Camille que Polidore a peint, n'a pas été un des plus conſiderables pour la magnificence. Mais cette peinture eſt digne de remarque, pour les belles expreſſions qu'on y voit. Celui de Papirius Curſor parut quelques années après avec plus d'éclat, à cauſe de la beauté des écus dorez que les ſoldats Romains

avoient

avoient remportez ſur leurs ennemis.

L'on vit enſuite en divers tems, ceux de Q. Fabius & de Papirius Curſor, Conſul, fils de cet autre Papirius Dictateur. Ce dernier fut le plus celebre, tant par les dépoüilles des ennemis, que par le nombre des priſonniers, entre leſquels il y en avoit de trés-grande qualité. Il y eut auſſi beaucoup de richeſſes, & de couronnes murales & civiles, qui furent diſtribuées aux ſoldats.

Je ne vous parlerai pas des autres: je vous dirai ſeulement que celui de Tit. Quintius Flaminius dura trois jours, & qu'on vit paſſer devant ſon chariot parmi les priſonniers, Demetrius, fils du Roi Philippe, & Armene, fils de Nabite, Tiran de Lacedemone. Cornelius Naſica triompha auſſi par après; mais ſon triomphe ne fut pas un des plus conſiderez. Celui de M. Fulvius parut bien autrement; car outre la grande quantité d'or & d'argent qu'il rapportoit de l'Etolie & de Cephalonie, il fit montre de deux cens quatre-vingt-cinq ſtatuës de bronze, de deux cens trente figures de marbre, & d'une grande quantité d'armes & de machines de guerre. Cn Manlius Volſonius triompha auſſi des Gaulois (1) qui étoient dans l'Aſie; & ce fut lui qui répandit dans Rome

(1) Tit. Liv.

me les premieres ſemences de tout le luxe, & de la diſſolution qui s'y accrût bientôt après, parce qu'il apporta d'Aſie ces beaux lits garnis de bronze, ces grands tapis en broderie, ces tables de marqueterie, ces vaſes où l'art ſurpaſſoit encore de beaucoup le prix de la matiere, quoique très-riche; & une infinité d'autres choſes précieuſes qu'on n'avoit point encore vûës à Rome, & qui n'étoient en uſage que parmi les peuples les plus mols & les plus efféminez. Il fut même le premier, qui, à l'exemple des peuples d'Orient, commença de ſe faire ſervir dans les feſtins par des jeunes filles, qui par le ſon de divers inſtrumens & par des chanſons laſcives, divertiſſoient la compagnie. Tous ces triomphes étoient d'agreables ſpectacles, mais pourtant ce n'étoit encore rien au prix de ceux qui ſuivirent.

Il me ſemble, interrompit Pimandre, que vous en parlez un peu trop ſuccinctement. Eſt-ce que vous craignez de me faire part de ce que vous remarquiez de ſingulier dans ces agréables ſpectables?

Je ne vous ai pas voulu particulariſer toutes ces choſes, repondis-je, croyant qu'il ſeroit trop ennuyeux de s'y arrêter. Mais ſi vous le deſirez, je vous dirai plus amplement ce qui ſe paſſa au triomphe de Paul Emile, duquel je voulois vous parler

parler quand vous m'avez interrompu; & vous verrez comme alors la Republique Romaine étoit dans une telle opulence, qu'encore que Paul Emile fût le plus modeſte de tous les hommes, & le moins deſireux d'honneurs & de richeſſes, néanmoins cette action parut une des plus éclatantes & des plus magnifiques qui ſe ſoient vûës.

Mais pour en faire un recit qui vous puiſſe plaire, permettez-moi de me ſervir de ce que je remarquai alors parmi tous les deſſeins du Cavalier del Pozzo, & de tout ce que j'entendis dire à ceux avec qui j'étois, afin que faiſant un amas de toutes ces choſes; je puiſſe vous en former une image d'autant plus agreable, qu'elle ſera fidélement tirée ſur de bons originaux.

Imaginez-vous donc de voir, non pas un deſſein fait à la plume, ou une de ces grandes friſes faites par un des plus excellens Peintres, mais plûtôt la ville de Rome même, bâtie comme elle étoit, avant que ces ſuperbes édifices dont nous avons tant de fois admiré les ruïnes, fuſſent abattus & à demi-enterrez, comme ils ſont aujourd'hui. Repreſentez-vous tout le peuple Romain paré de ſes plus riches habits, s'aſſembler en foule dans les places où la ceremonie devoit paſſer. Figurez-vous les fenêtres des palais remplies

de

de monde, les temples ornez de feſtons, & fumans de parfums. Et afin que la multitude du peuple ne cauſe pas de confuſion, imaginez vous pluſieurs Officiers, qui le bâton doré à la main, font ranger le peuple, & mettent l'ordre par tout. Mais diſpoſez vous à regarder pendant trois jours entiers, toutes les richeſſes que le victorieux fait porter devant lui. Durant la premiere journée, il ne paroîtra que des chariots chargez d'une infinité de rares ſtatuës, & d'excellens tableaux que l'on a conquis, & que l'on portera au Capitole. Le ſecond jour, vous verrez ſur d'autres chariots les belles armes des Macedoniens diſpoſées d'une maniere negligée; mais pourtant il y a de la beauté dans cette confuſion. Enſuite trois cens hommes ſeront chargez de ſept cens cinquante vaſes remplis de l'argent monnoyé, & qui peſent chacun trois talens. Il y en a qui porteront de riches coupes, & d'autres vaiſſeaux très-agréables & très-précieux.

Le troſiéme jour, avant que le ſoleil ſoit levé, les trompetes & les autres joueurs d'inſtrumens commenceront à cheminer vers le Capitole, faiſant retentir l'air d'un bruit, non pas ſemblable à celui des fanfares douces & agreables qui marquent les actions de joye & de divertiſſement, mais au bruit éclatant & terrible

ble qui anime les ſoldats au plus fort du combat, ou lorſqu'on donne l'aſſaut à quelque place. Derriere eux marcheront ſix-vingts bœufs blancs, ayant les cornes dorées, & d'où pendent des écharpes de lin, & des guirlandes de fleurs. Ils ſeront conduits par de jeunes hommes bienfaits, & qui étant prépoſez pour les ſacrifier, auront devant eux des tabliers faits à l'aiguille. Pluſieurs autres jeunes garçons qui les doivent accompagner porteront les haches d'or ſervant au ſacrifice.

Enſuite vous allez voir paſſer ceux qui portent l'or monnoyé dans 77. grands vaſes, peſans trois talens chacun; après cela cette grande coupe ſacrée que Paul Emile fit faire d'or maſſif, enrichie de pierres précieuſes, & du poids de dix talens, pour en faire une offrande aux Dieux.

Imaginez-vous encore de voir ceux qui portent les vaſes d'or de Perſée, d'Antigone & de Seleucus, ſuivis du char de Perſée, dans lequel ſont ſes armes & ſon diadême. Les enfans de ce malheureux Prince vont après, accompagnez de leurs Gouverneurs & de leurs Officiers.

Bien que la magnificence de ce Triomphe donnât en ce tems-là beaucoup de joye aux ſpectateurs, la vûë néanmoins de ces Princes infortunez, & d'une infinité de jeunes enfans, compagnons de leur malheur,

malheur, ne laiſſoit pas de faire naître dans le cœur des honnêtes gens, de ſentimens de compaſſion.

Après eux doit ſuivre Perſée, vêtu de noir, qui eſt une couleur lugubre, & répondant à l'état préſent de ſa mauvaiſe fortune; & derriere lui, un grand nombre de ſes amis, qui pleurent leur eſclavage.

Vous allez voir paroître quatre cens couronnes d'or, dont les Villes de Grece avoient honoré Paul Emile, à cauſe de ſes grandes vertus; & enſuite ce vaillant capitaine, infiniment plus conſiderable par le ſeul mérite de ſa perſonne, que par la richeſſe de ſes ornemens. Il eſt dans un char d'un Ouvrage précieux. Son manteau eſt tiſſu d'or, & de pourpre; & de la main droite il tient une branche de laurier: les ſoldats qui le ſuivent, portent auſſi chacun une branche de laurier, & en marchant, chantent pluſieurs ſortes de chanſons.

Par ce que je viens de vous dire, vous pouvez juger de tous les autres Triomphes, qui n'étoient différens que par la diverſité des conquêtes. Car lorſqu'on avoit ſubjugué des provinces remplies de plus grandes richeſſes, & de quelques raretez particulieres, le ſpectacle en étoit plus ou moins magnifique. Ainſi les Triomphes de Pompée eurent quelque choſe d'extraordinaire, puiſqu'après avoir vaincu Mytridate, il

entra

entra dans un char tiré par quatre élephans. On vit la Statuë de Pharnaces toute d'argent. On vit des chariots d'argent, & ſur des tables d'or trente-trois couronnes de perles, avec un nombre infini d'autres raretez d'un prix ineſtimable.

Le Triomphe de Céſar ne parut pas moins grand, après qu'il eut vaincu les Gaulois. Il alla au Capitole, à la lumiere des flambeaux qui étoient portez par quarante élephans. Cependant, ſi nous en voulons croire Joſeph, le Triomphe de Veſpaſien & de Tite ſurpaſſa encore tous ceux-là. Celui d'Aurelien parut longtems après. Il y avoit vingt élephans qui marchoient les premiers, & deux cens animaux feroces amenez de Lybie & de la Paleſtine, leſquels étoient apprivoiſez. Il y avoit quatre tigres, des cameleopards, & quantité d'autres bêtes ſauvages que l'on conduiſoit avec un ordre merveilleux. On y vit ſix cens gladiateurs, & une infinité d'eſclaves de toutes nations. Après cela ſuivoient trois chariots, dont deux lui avoient été donnez par Odenat, & par le Roi de Perſe. Ils étoient d'or & d'argent, enrichis de pierres précieuſes. Le troiſieme étoit le char que Zenobie avoit fait faire, à deſſein de s'en ſervir pour aller à Rome; ce qui lui arriva en effet (1), mais eſclave, & non pas triomphante, comme

(1) *L'an 274.*

comme elle avoit penſé. Il y avoit un autre char tiré par quatre cerfs, qui étoit le char du Roi des Goths, & dans lequel Aurelien monta au Capitole, pour y ſacrifier les cerfs à Jupiter.

Parmi le grand nombre de priſonniers qui parurent à ce Triomphe, on vit des femmes vêtuës en hommes, leſquelles avoient été priſes combatant généreuſement parmi les Goths. Tetricus leur Roi y étoit couvert d'un manteau d'écarlate, & d'une eſpece de haut de chauſſe à la mode de ſon païs. Il étoit accompagné de ſon fils, qu'il avoit un peu auparavant déclaré Empereur. Mais ce qui attiroit davantage les yeux de tout le monde, étoit la Reine Zenobie. Elle étoit richement vêtuë & chargée des chaiſnes d'or, qu'elle s'étoit fait elle-même.

Ce Triomphe fut ſuivi les jours d'après, de chaſſes, de comedies, de combats de gladiateurs, de combats ſur l'eau & d'autres jeux publics.

De tous les Empereurs qui triompherent dans Rome, Probus fut le dernier. Je ne me ſouviens pas à preſent des particularitez de ſon Triomphe; & je ne crois pas même qu'il ſoit neceſſaire de vous arrêter davantage ſur cette matiere, où je ne me ſuis déjà que trop étendu. Mais comme je ne la crois pas inutile à ceux qui ſont cu-

curieux de l'antiquité, & particulierement lorſqu'on veut voir avec plaiſir les bas-reliefs, & les peintures qui en repreſentent quelques-uns, je n'ay pas fait difficulté de vous en parler, parce qu'en voyant quelques deſſeins de ces anciennes cerémonies, cela vous les fera obſerver plus exactement: car pour moi je vous avouë que je prends un grand plaiſir à voir dans ce qui ſe trouve de gravé, ou de peint, la longue ſuite de gens qui accompagnoit ces Empereurs. Jule Romain, qui a fait les deſſeins de cette belle tapiſſerie du Roi, où l'on voit le Triomphe de Scipion, n'a pas manqué de repreſenter ce qui ſe paſſoit dans ces occaſions. Vous y pouvez remarquer le même ordre, & les mêmes ajuſtemens dont je vous ay parlé.

Comme ces Triomphes, dit alors Pymandre, faiſoient une fête publique & très-ſolennelle dans toute la Ville, vous pourriez bien dire encore ce que la Ville faiſoit de ſon côté, pour témoigner ſa joye & ſa reconnoiſſance à l'Empereur: car cela étant aſſez conſiderable, je m'imagine que vous en avez fait des remarques.

Il eſt vray, lui dis-je, qu'il ſe faiſoit des ſacrifices, dont je ne vous ay rien dit, quoique cette cérémonie ſoit repréſentée dans les bas-reliefs, dans les médailles, & dans pluſieurs excellens deſſeins que nous vîmes.

vîmes. Outre cela, le Senat & le peuple contribuoient beaucoup à la grandeur du ſpectacle ; & puiſque vous ne vous ennuyez pas d'un ſi long recit, je vous en repreſenterai encore quelque choſe le plus brévement que je pourrai.

Le jour du Triomphe étant arrivé, l'Empereur ſe rendoit hors de Rome, proche le temple d'Iſis. Toutes les compagnies étant en bon ordre, le Triomphant faiſoit un ſacrifice, la tête couverte. Le ſacrifice achevé, l'ordre des prêtres commençoit à marcher, faiſant porter devant eux les images de leurs Divinitez. Après cela ſuivoient les tenſes, ou chariots à deux roüës, qui étoient d'argent, & ſur leſquels étoient les Ancilles, ou petits boucliers, le Palladium, & les autres choſes ſacrées. Les prêtres Saliens marchoient les premiers devant les tenſes. C'étoient des perſonnes vénérables, & des principaux de la Ville. Leurs habits étoient de grands manteaux tombant juſques à terre, de ſoye bleuë, avec de petites rayes blanches. Ils portoient chacun une Ancille au bras, comme s'ils euſſent été au combat. Trois ou quatre de ces Saliens ſe détachoient du rang des autres, & ſe mettant au milieu de tous, faiſoient des ſauts en danſant & en chantant certains vers rudes & mal faits, auſquels tout le reſte de la troupe répon-

répondoit. Ces actions, qui devoient paroître ridicules en des perſonnes ſi graves, n'avoient rien néanmoins de meſſéant en cette occaſion : au contraire, il étoit glorieux de bien ſauter & de bien danſer. Les plus ſerieux ſe piquoient d'y paroître diſpos & de belle humeur ; & Fabius ce grand perſonnage, à l'âge de quatre-vingts ans, ſe vantoit de ſurpaſſer encore les plus jeunes de ſon college à bien danſer, & à bien ſauter.

Il me ſeroit difficile de vous rapporter tous ceux qui ſuivoient les Saliens. Je me contenterai de dire, que tous les temples de Rome ayant leurs prêtres, il y en avoit une grande quantité qui augmentoient l'aſſemblée, & qui marchoient en chantant d'une maniere toute extraordinaire. Mais ce qui eſt de plus remarquable, eſt que chaque ordre de prêtres, & ceux qui conduiſoient les chariots chargez de tableaux & de Statuës, avoient leurs bâteleurs, leurs muſiciens, leurs *Pantomimi* ou farceurs, qui les ſeparoient les uns des autres, & en marquoient la différence. Parmi les uns on voyoit cette ſorte de bouffons, qu'ils nommoient *Petreia* ou Mimes, qui repreſentoient de vieilles femmes yvres. Il y avoit des ordres de prêtres des plus riches, qui pour rendre la pompe de leur college plus agréable, faiſoient al-

ler devant eux certains bouffons (1), dont la tête paroiſſoit d'une groſſeur prodigieuſe. Ils avoient des maſques, dont les joûës étoient fort enflées, & les dents d'une grandeur extraordinaire Avec ces dents ils faiſoient un bruit étrange, & en ouvrant la bouche, feignoient d'avaler pluſieurs ſortes de choſes: ce qui ſervoit fort à divertir le peuple, & à faire fuir les enfans.

Dans cette pompe l'on voyoit encore des hommes vêtus en femmes; mais qui avoient des têtes poſtiches, & fort diſproportionnées au reſte du corps: toutefois il ſembloit que les paroles qu'ils prononçoient, ſortoient de leurs feintes bouches, tant elles étoient bien articulées. Ils alloient de côté d'autre railler un chacun, & dire quelques paroles piquantes, de même que l'on fait encore à Rome aux jours de Carnaval. Dans cette pompe l'on voyoit une troupe de ſonneurs de cornet & joueur d'inſtrumens, leſquels ils nommoient Lydiens. Ils étoient vêtus de ſoye & d'or, avec des couronnes ſur la tête. Parmi ceux-ci il y en avoit d'autres qui chantoient, & danſoient tout enſemble, & au milieu de tous un bâteleur, qui faiſoit mille tours de ſoupleſſe. Il étoit vêtu d'une longue robbe bordée d'une bande en broderie d'or, qui traînoit juſqu'à terre.

Les

(1) Les Italiens les nomment *Manduchi*.

Les Veſtales mêmes ſe trouvoient à cette ceremonie, accompagnées de femmes qui ne marchoient qu'en ſautant, & en contrefaiſant les folles.

Les Bachantes, qui ſuivoient les prêtres de Bacchus, faiſoient des actions encore plus étranges; car elles avoient les cheveux épars, les épaules découvertes, & n'allant que par bonds & par ſauts, ſembloient marcher moins à terre qu'en l'air.

Enfin, c'étoit à qui feroit le plus d'actions extravagantes & ridicules, toute cette fête ne conſiſtant qu'en une vraye maſcarade, où le peuple témoignoit ſa joye, & contribuoit à la ſolennité du Triomphe.

Mais il eſt tems de finir ces remarques, où je me ſuis peut-être un peu trop arrêté, par le plaiſir que je ſens encore, en penſant aux agréables momens que j'ay autrefois paſſez avec les curieux de ces belles choſes, & particulierement dans le cabinet de ce digne amateur des beaux Arts, le Chevalier del Pozzo.

Pour revenir donc à ces deux amis, Polidore & Mathurin, vous ſçaurez qu'après avoir demeuré aſſez long-tems enſemble, ils furent contraints de ſe ſéparer, lorſqu'en l'an 1527. l'armée de l'Empereur, commandée par le Duc de Bourbon, mit

le ſiege devant Rome. Mathurin s'étant retiré d'un côté, pour éviter les deſordres de la guerre, fut attaqué de la peſte, dont il mourut. Quand à Polidore, il prit le chemin de Naples, où il trouva ſi peu de perſonnes curieuſes de la peinture, qu'il penſa y mourir de faim. Il fut obligé de travailler pour des Peintres de la ville, afin d'avoir ſeulement de quoi ſubſiſter. Néanmoins, après avoir demeuré chez eux quelque tems, & s'être fait connoître, il fit des tableaux d'Egliſe : mais comme il n'y avoit pas de quoi l'employer, & qu'il voyoit que toute la nobleſſe du païs étoit alors portée à monter à cheval, & ne faiſoit pas grand cas de la peinture, il s'en alla en Sicile, où ayant été mieux reçû, il prit auſſi plus de plaiſir à travailler. Ce fut là qu'il fit pluſieurs Ouvrages, qui enſuite ſe ſont répandus en divers endroits de l'Europe.

Comme il étoit ſçavant dans l'Architecture, il fut employé à dreſſer des Arcs de Triomphe, lorſque l'Empereur Charles-Quint paſſa à Meſſine, à ſon retour de Thunis (1).

Son dernier tableau fut un Chriſt qui porte ſa croix. Il y repreſenta une multitude de figures ſi bien peintes, & dans une diſpoſition ſi admirable, qu'il ſembloit

(1) En 1539.

bloit alors que la nature eût fait en lui un dernier effort, pour montrer ce qu'elle étoit capable de produire. Deſirant retourner à Rome, & n'étant arrêté que par les careſſes d'une femme qu'il aimoit, il retira l'argent qu'il avoit à la banque, & ſe mit en état de partir. Mais ſon valet voyant tout cet argent amaſſé, fut tenté de s'en ſaiſir; & ne pouvant réſiſter à ſa tentation, ni exécuter lui ſeul le deſſein qu'il avoit formé de voler ſon maître, il chercha des gens auſſi méchans que lui, avec leſquels s'étant aſſocié, ils reſolurent enſemble de tuer Polidore pendant qu'il dormiroit, ce qu'ils effectuerent bientôt; car dès la nuit ſuivante l'ayant ſurpris dans ſon lit, ils l'étranglerent avec une ſerviette, & le percerent de coups de poignard. Après avoir commis cet horrible aſſaſſinat, ils porterent le corps de Polidore proche la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que les parens de cette femme, ou quelques autres de ſes rivaux l'avoient tué dans ſa maiſon. Cependant leur deſſein ne réüſſit pas de la ſorte qu'ils l'avoient projetté, & le crime de ce miſerable valet ne demeura pas caché long-tems. Ayant été pris par la Juſtice, il avoüa de quelle ſorte la choſe s'étoit paſſée, & reçût la punition dûë à une action ſi enorme. Polidore fut regretté de toute la vil-

le, & enterré dans l'Egliſe Cathedrale de Meſſine, l'an mil cinq cens quarante-trois.

Entre les Peintres qui étoient dans Rome, lorſque la ville fut ſaccagée par l'armée de l'Empereur Charles-Quint, il s'en rencontra un, dont vous avez aſſez oüi parler, & que l'on appelloit en France Maître Roux.

Voulez-vous parler, dit Pymandre, de celui qui a travaillé à Fontainebleau?

C'eſt de lui-même, repartis-je. Il étoit natif de Florence, bien fait de corps, & agréable dans la converſation. Il ſçavoit la muſique; il étoit aſſez bon philoſophe; & ce qui eſt plus neceſſaire à un Peintre, il étoit fécond dans l'invention, & deſſinoit facilement. Dans ſa jeuneſſe il étudia ſeulement après les cartons de Michel-Ange, & ne voulut point d'autre maître pour le conduire que ſon ſeul génie. Auſſi avoit-il une maniere toute particuliere, & qu'il n'avoit empruntée d'aucun autre. Il étoit, comme je viens de remarquer, abondant en inventions, & repreſentoit aiſément ſes penſées. Mais auſſi l'on peut dire, qu'il y a plus d'imagination & de feu dans ce qu'il a fait, que de vrayſemblance, travaillant beaucoup plus de caprice que de jugement. La grande facilité qu'il avoit à deſſiner, étoit cauſe qu'il n'étudioit pas aſſez

aſſez l'antique & le naturel. Auſſi toutes ſes figures ſont, pour uſer des termes de l'Art, manierées, & ne ſont pas naturelles. Il travailla beaucoup à Rome du tems de Raphaël, & même il a fait quelques Ouvrages dans l'Egliſe de la Paix, qui ſont les moindres que l'on voye de lui. Ayant été pris lorſque les troupes de l'Empereur entrerent dans la ville, il fut aſſez maltraité par les Allemans, qui non-contens de l'avoir mis tout nud, s'en ſervirent encore pour porter les meubles qu'ils enlevoient de différens lieux. S'étant échapé d'eux, il ſe retira à Perouſe, & y fut favorablement reçû d'un Peintre nommé Dominique de Paris. Il travailla enſuite en pluſieurs endroits d'Italie : mais ayant deſſein de paſſer en France, où il eſperoit trouver une meilleure fortune qu'en ſon païs, ce qui eſt ordinaire à ceux de ſa nation qui ont toûjours été bien reçûs des François, il eût un démêlé qui lui fit hâter ſon voyage. De ſorte qu'étant allé à Veniſe, & après y avoir deſſiné pour l'Aretin l'hiſtoire de Mars & de Venus, dont l'on voit les eſtampes, il vint enſuite en France, où il trouva pluſieurs Peintres Florentins.

Il fit d'abord pour François I. quelques tableaux qui lui plurent fort, & lui même ſe rendit agréable à ce grand Prince. Car

outre qu'il étoit, comme je vous ay dit, bien fait de corps, il avoit un air noble, parloit bien, & conduiſoit les actions avec plus de grace & de jugement que ſes Ouvrages. De ſorte que le Roi lui donna une penſion conſiderable, avec la direction de tous les Ouvrages de peinture que l'on faiſoit alors à Fontainebleau, où il avoit ſon logement. Il y fit beaucoup de choſes qui ne ſe voyent plus, parce qu'après ſa mort, le Primatice les fit abbatre, pour en mettre d'autres à la place. Cependant il en reſte aſſez pour juger du merite de ce Peintre. Lorſque l'Empereur Charles-Quint vint en France en l'année 1540. le Roi, pour honorer ſon entrée, fit dreſſer quantité d'Arcs de Triomphe, & décorer les ruës de Paris par où il devoit paſſer. Roux & le Primatice en eurent toute la conduite, & s'en acquiterent dignement.

Le Roi, qui prenoit plaiſir à récompenſer les perſonnes de merite, particulierement ceux qui étoient attachez à ſon ſervice, lui donna une Chanoinie de la Sainte Chapelle; & avec cela il joüiſſoit de ſes penſions, & de tant d'autres bienfaits, qu'il menoit une vie très-douce.

Il avoit ſous lui pluſieurs perſonnes, dont les unes travailloient aux ornemens de ſtuc, & les autres exécutoient en peinture tous ſes deſſeins. Les plus remarquables

bles furent un Lorenzo Naldino Florentin, François d'Orleans, Simon & Claude, qui étoient de Paris, Laurent natif de Picardie. Mais les plus ſçavans de tous étoient Dominique del Barbieri, Peintre & excellent Stucateur, qui deſſinoit fort bien, comme on peut voir pas ce qu'il a gravé; Luca Penni, frere de Jean Franceſque ſurnommé *il Fattore*, qui fut diſciple de Raphaël, & dont je crois vous avoir parlé; un Flamand nommé Leonard, qui exécutoit en couleurs les deſſeins de Roux; & quelques autres encore dont il ſe ſervit, pendant que le Primatice alla à Rome par l'ordre du Roi, pour faire mouler le Laocoon, l'Apollon, & pluſieurs autres Statuës antiques qu'on devoit jetter en bronze.

Outre les grands Ouvrages que Roux a faits à Fontainebleau, & dont je ne vous ferai point le détail, il fit pluſieurs tableaux particuliers, entre leſquels il y en eut un, repreſentant un Chriſt mort, qu'il peignit pour mettre à Equan, dans le château du Connétable de Montmorancy.

Il fit auſſi pour le Roi pluſieurs Ouvrages de miniature, & outre cela quantité de deſſeins pour des vaſes, des baſſins, & autres pieces d'Orfevrerie auſquelles on travailloit alors.

Enfin ce Peintre, qui étoit dans une

grande réputation, fort aimé d'u Roi, poſſedant beaucoup de biens, joüiſſant d'une ſanté vigoureuſe, ſe priva lui-même de tous les avantages qui rendent aux hommes la vie douce & agréable. La cauſe ne vous en paroîtra pas conſiderable; mais la maniere vous en ſemblera horrible. Ayant été volé d'une ſomme aſſez notable, il crut que ce ne pouvoit être autre qu'un Florentin de ſes plus intimes amis, nommé François Pellegrin, qui étoit ſouvent chez lui. Sur ce ſoupçon il le fit arrêter, & mettre à la queſtion. Mais l'accuſé qui fit voir ſon innocence, fut delivré incontinent après, & pour ſe venger de celui qui l'avoit traité ſi cruellement, publia contre lui un libelle, dont Me Roux fut ſi touché, & d'autant plus encore qu'il ſçavoit avoir donné un juſte ſujet à ſon ami de le traiter de la ſorte, que deſeſperé de pouvoir jamais reparer le mal qu'il lui avoit fait, ni ôter de l'eſprit de tout le monde la mauvaiſe eſtime qu'on pouvoit avoir concûë de lui, il réſolut de s'empoiſonner. Pour cet effet, ayant envoyé à Paris prendre des drogues, propres à compoſer un venin fort ſubtil, ſous prétexte de faire quelque vernis, il exécuta ſon mauvais deſſein à Fontainebleau, où il mourut miſerablement l'an 1541. Mais ne nous arrêtons pas davantage à parler de la mort de ce Pein-

Peintre, puiſqu'elle a deshonoré ſa vie. Le Roi fit achever ce qu'il avoit commencé par le Primatice, qui étoit déjà en grande conſideration. Nous parlerons de lui en ſon lieu. Retournons en Italie, afin de n'interrompre la ſuite des tems, que le moins qu'il nous ſera poſſible.

Il y avoit quantité de Peintres dont je ne vous dirai rien. Leurs Ouvrages ſont ſi peu recherchez, qu'il ne nous ſerviroit de guéres d'en faire des remarques, n'ayant pas deſſein de parler d'une infinité de gens preſque inconnus, s'il n'y a quelque choſe digne d'être obſervé dans leur vie, ou dans leurs tableaux.

Laiſſons donc là un BARTOLOMEO da bagnacavallo Romain, qui a peint du tems de Raphaël; un FRANCIA BIGIO Florentin, concurrent d'André del Sarte; un MORTO DA FELTRO, qui rechercha curieuſement parmi les antiquitez d'Italie tout ce qu'il y avoit de plus beau: car bien qu'il ait eû un talent particulier pour ce qui regarde les ornemens & les groteſques, il me ſemble que nous ne devons pas nous y arrêter, puiſque nous avons des choſes plus importantes à obſerver.

Je viens de vous dire, que quand l'armée de l'Empereur Charles V. ſaccagea la Ville de Rome, il s'y rencontra pluſieurs Peintres, qui eurent part aux maux que

les habitans ſouffrirent dans cette occaſion. FRANÇOIS MAZZUOLI Parmeſan fut un de ceux-là. Il n'étoit alors âgé que de 23. ans; & néanmoins ayant déjà donné des marques de ſon excellent génie, il avoit été introduit par un de ſes oncles auprès du Pape Clement VIII. pour faire pluſieurs tableaux.

Lorſque les troupes de l'Empereur entrerent dans la Ville, & que les ſoldats ſe jettoient confuſément dans les palais, & dans les maiſons particulieres pour y piller, ce Peintre, ſans s'étonner du bruit & du deſordre qu'ils faiſoient, demeura dans ſa chambre, où les Allemans le trouverent, qui à l'exemple de cet ancien Peintre de Grece, travailloit avec toute la tranquillité poſſible à finir un tableau; de ſorte qu'ils furent eux-mêmes ſurpris. Ils regarderent ſon Ouvrage; & au lieu de le prendre priſonnier, le laiſſerent achever, & même le protegerent, & firent en ſorte qu'il n'eût aucun mal. Il paya ſeulement cette courtoiſie avec quelques deſſeins qu'ils lui firent faire, s'en étant rencontré parmi eux qui avoient de l'eſtime pour cet Art. Néanmoins comme l'on changea la garniſon, il fut pris par d'autres ſoldats, auſquels il fut obligé de donner le peu d'argent qu'il avoit pour ſe tirer de leurs mains.

Son oncle le voyant dans un ſi fâcheux

état,

état, & conſiderant encore celui où la Ville étoit réduite, & le Pape même priſonnier des Eſpagnols, le renvoya à Parme, où il ſe diſpoſa de faire graver par un certain Antonio da Trento, pluſieurs pieces en taille de bois, de clair-obſcur. Il n'exécuta pas néanmoins alors ſon deſſein, ayant été obligé de faire quelques tableaux qu'on lui demanda.

Lorſque Charles-Quint fut à Bologne, où Clement VII. le couronna (1), François Mazzuoli ne manqua pas de ſe trouver à cette cerémonie; & un jour il obſerva ſi bien l'Empereur, pendant qu'il dînoit, qu'étant de retour chez lui, il en fit un portrait parfaitement reſſemblant. Il accompagna la figure de l'Empereur d'une renommée, qui lui mettoit une couronne de laurier ſur la tête, & d'un jeune enfant en forme d'un petit Hercule, qui lui preſentoit une boule, comme s'il lui eût offert toute la terre à gouverner. Ce tableau ne fut pas ſi-tôt fini, qu'il le fit voir au Pape, qui envoya ſon Dataire, l'Evêque de Vaſona, vers l'Empereur, pour lui preſenter l'Ouvrage & le Peintre tout enſemble. Ce Prince le reçût fort bien; & voulant garder le tableau, le Mazzuoli fut ſi mal conſeillé, que de lui dire qu'il n'étoit pas achevé: & ainſi l'ayant remporté, il perdit la récompenſe qu'il en eût reçûë de l'Empereur.

(1) En 1530.

reur. Ce portrait tomba enſuite entre les mains du Cardinal Hypolite de Medicis, qui le donna au Cardinal de Mantouë.

Mazzuoli, après avoir travaillé en pluſieurs lieux d'Italie, ſe retira en ſon païs avec beaucoup d'honneur, mais peu de bien. Et comme il avoit autre-fois lû quelque choſe de Chimie, il voulut en faire des épreuves, & enſuite négligea ſi fort la peinture, que ne s'occupant preſque plus à autre choſe qu'à des fourneaux, il y conſomma le peu d'argent qu'il avoit; & paſſa ainſi le reſte de ſes jours, qui ne furent pas longs: car il mourut l'an 1540. âgé ſeulement de 36. ans.

Ce que je vous puis dire de ſes Ouvrages, eſt qu'il y paroît beaucoup de grace & de facilité; & quoique dans ſa maniere de peindre, il ait toûjours ſuivi la maxime des Lombards, & qu'il ſe ſoit attaché à la partie du coloris plus qu'à toute autre, il n'a pas néanmoins negligé celle du deſſein, ayant d'abord beaucoup conſideré les tableaux de Michel-Ange, & particulierement ceux de Raphaël, dont il tâchoit d'imiter cette agréable expreſſion, qui les rend ſi recommendables. Il ſe trouve peu de tableaux de ce Peintre en France: néanmoins vous en pouvez voir dans le cabinet du Roi; & comme il y a beaucoup d'eſtampes gravées d'après ſes

deſ-

ſeins, vous pouvez bien juger en les voyant qu'il a été un des plus gracieux Peintres de toute la Lombardie. Il eut un couſin nommé JERÔME MAZZUOLI, qui imita beaucoup ſa maniere : s'il ne donna pas un air auſſi agréable à ſes figures, il ne laiſſa pas pourtant d'être fort eſtimé, & de faire beaucoup d'Ouvrages.

Mais un de ceux qui a peint dans ce tems-là avec plus de force de deſſein & d'une plus grande beauté de couleurs, fut JACQUES PALME, qu'on nomme d'ordinaire le vieux Palme. Dès ſes premieres années il s'addonna à la peinture ; & ayant fait connoiſſance avec le Titien, il reçût de lui des enſeignemens dont il ne tira pas un petit avantage. D'abord il fit paroître dans ſes Ouvrages tout ce qu'il avoit reçû de la nature, & ce qu'il avoit acquis par ſon travail. Comme il mourut à quarante-huit ans, & lorſqu'il étoit dans une haute réputation, l'on peut croire qu'il ſe fût perfectionné encore beaucoup davantage.

Un des plus beaux tableaux que vous puiſſiez voir ici de la main de ce Peintre, eſt dans le cabinet des tableaux du Roi : c'eſt une Vierge avec pluſieurs autres figures qui l'accompagnent, entre leſquelles il y a un Saint François fort bien peint. Ce tableau étoit autrefois au Cardinal Mazarin. Il y en a encore un autre dans le même

même lieu, qui a été à M. Jabac, où eſt repreſenté le corps de Notre Seigneur, que l'on porte au tombeau.

Lorſque M. du Houſſay Ambaſſadeur à Veniſe, & depuis Evêque de Tarbe, revint de ſon Ambaſſade, il apporta deux tableaux de ce Peintre. Il y en a auſſi un à l'Hôtel de Condé, repreſentant la Vierge, le petit Chriſt, & Saint Joſeph, avec un païſage, lequel étoit autrefois dans le cabinet de M Lope.

Dans ce même tems vivoit encore LORENZO LOTTO, qui ayant imité d'abord la maniere de Jean Belin, s'arrêta enſuite à celle de Georgion. Il travailla beaucoup à Veniſe, lorſqu'un nommé Rondinello, auſſi diſciple de Jean Belin, y étoit en quelque ſorte de conſideration.

L'Italie étoit ſi fertile alors en ſçavans Ouvriers, qu'il n'y avoit point de Ville quin'en eût de recommendables. Il ſortit de Verone un nommé JOCONDE, qui fut ſi univerſel & d'un eſprit ſi excellent, qu'il merite bien qu'on faſſe mention de lui, encore que ſes tableaux n'ayent pas rang parmi ceux des plus grands Peintres. S'étant fait Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, où il porta toûjours le nom de Frere Jean Joconde, il s'appliqua à l'étude de la Philoſophie & de la Théologie, & ſur tout il apprit la langue Grecque,

que, qu'il ſçût en perfection : ce qui alors étoit d'autant plus rare & plus eſtimable, que les belles lettres ne commençoient qu'à renaître en Italie. Lorſqu'il fut a Rome, il fit une recherche très-particuliere de toutes les antiquitez, non ſeulement pour ce qui regarde l'Architecture & la Sculpture, mais auſſi pour les inſcriptions, dont il compoſa un Livre, qu'il envoya à Laurent de Medicis. Il écrivit auſſi ſur les Commentaires de Céſar certaines obſervations qui ſont imprimées, & fut le premier qui deſſina le pont que cet Empereur fit faire ſur le Rhône, & dont la deſcription ſe voit dans ſes Commentaires.

Comme il étoit ſçavant Architecte, l'Empereur Maximilien le retint à ſa Cour ; & pendant le tems qu'il y demeura, il enſeigna les langues Latines & Grecques au ſçavant Scaliger. Budée reconnoît auſſi qu'il fut ſon Maître dans l'Architecture ; qu'il lui expliqua les livres de Vitruve, où il lui fit remarquer pluſieurs fautes, que ſa grande connoiſſance dans le Latin & dans le Grec lui avoit fait découvrir : que ce fut par ſon moyen, qu'on trouva dans une ancienne biblioteque de Paris la plus grande partie des Epîtres de Pline, qui furent depuis imprimeés par Alde Manuce. Etant alors au ſervice du Roi Louïs XII. il bâtit le Pont Notre-Dame, & celui qu'on ap-

appelle le Petit pont, où l'on voit encore écrit ſur une table de marbre ce diſtique, que Sanazar fit à ſon honneur:

Jocondus geminum impoſuit tibi, Sequana, pontem;
Hunc tu jure potes dicere Pontificem.

Il fit outre cela quelques autres Ouvrages pour le Roi. S'étant rencontré à Rome, lorſque Bramante mourut, on lui donna la conduite de Saint Pierre conjointement avec Raphaël d'Urbin, & Julien da ſan Gallo, avec une ordre particulier pour faire achever ce que Bramante avoit commencé. Ceux de Veniſe ſe ſervirent auſſi de ſes deſſeins, & de ſes conſeils en pluſieurs rencontres fort conſiderables. Je ne puis vous dire quand il mourut; mais il vécut long-tems, & en réputation d'un très-bon Religieux. Il eut pour amis Paul Emile, Sanazar, Alde Manuce, Budée, & tous les ſçavans hommes de ce tems-là, & pour ſon diſciple Jules Céſar Scaliger.

Verone eſt une des plus agréables Villes d'Italie, & qui dans ſa ſituation & dans ſes coûtumes reſſemble beaucoup à Florence. Auſſi dans le même tems qu'il paroiſſoit beaucoup d'excellens Peintres dans Florence, il s'en élevoit dans Verone qui n'ont pas eû une mediocre réputation; & l'on peut dire, que non ſeulement en peinture, mais dans toutes

ſortes d'autres profeſſions, il en eſt ſorti des hommes tres-ſçavans. Cependant, comme nous n'avons à preſent deſſein que de parler des plus grands Peintres, je ne m'arrêterai pas ſur d'autres ſujets. Vous ſçaurez donc que dans ce tems-là, il y avoit encore à Verone un Peintre appellé LIBERALE, qui imita la maniere de Jacques Belin; JEAN FRANCESCO CARATO; FRANCESCO TORBIDO, dit le MORE, dont je vous ay déjà parlé, qui ſuivit de fort près la maniere de Georgion; FRANCESCO MONSIGNORI, qui peignit beaucoup à Mantouë, & qui a fait quantité de portraits fort eſtimez; & pluſieurs autres Peintres, dont quelques-uns travaillerent parfaitement bien de miniature.

Lorſque le Pape Leon X. alla à Florence (1), il y avoit un Peintre nommé GRANACCI, qui fut employé aux décorations que l'on fit pour ſon entrée; mais ſur tout il étoit ingenieux à bien ordonner de ces ſortes de Maſcarades qui étoient alors en uſage à Florence aux jours de Carnaval. Il en compoſa une par l'ordre de Laurent de Medicis, qui fut le premier inventeur de celles où l'on repreſente des actions heroïques & ſerieuſes; ce que ceux de Florence nommoient *Canti*. Le Triomphe de Paul Emile lui ſervit de ſujet; & bien

(1) *En* 1503.

bien qu'il fût encore fort jeune, néanmoins il y conduiſit toutes choſes avec tant d'eſprit & de jugement, qu'il en reçût beaucoup de loüange.

Alors Pymandre m'interrompant, Je m'imagine, dit-il, que cette Maſcarade étoit plus agréable que celle dont vous me parliez il y a quelque tems, où l'on ne voyoit que des morts, & des objets lugubres.

Il n'en faut pas douter, lui repartis-je; car étant une imitation de ce qui ſe pratiquoit autrefois dans les Triomphes, l'on n'y voyoit rien que de fort divertiſſant. Mais ce qu'il fit pendant que Leon X. demeura à Florence, ſurpaſſoit encore les autres choſes qu'on avoit vûës de lui. Il fit une repreſentation du Triomphe de Camille; & Jacques Nardi, homme docte, & qui avoit part à la conduite de toutes ces magnificences, compoſa une chanſon, qui commençoit:

Contemplà in quanta gloria ſei ſalita
Felice alma Florenza,
Poi che dal Ciel diſceſa, &c.

Ce Granacci travailla ſous Michel-Ange à ſes cartons, & mourut l'an 1543.

L'Art de peindre eſt un champ ouvert à toutes ſortes de perſonnes; & bien qu'elles n'y remportent pas un ſemblable honneur,

neur, ou une pareille récompenſe, ceux néanmoins qui ont aſſez de courage pour entrer en lice, ne laiſſent pas d'éterniſer leur nom. Entre les ouvriers qui ont tâché d'aquerir un honneur qui durât longtems, je n'en voi point qui ayent mieux réüſſi dans leur deſſein que ceux qui jugeant bien n'avoir pas aſſez de force pour devancer tous les autres dans cette carriere, ſe ſont contentez de ſuivre les plus habiles, & de ſe mettre ſous leur protection, pour avoir part dans leur aventures. J'appelle ainſi une infinité d'excellens Graveurs, qui n'ayant pas reçû de la nature aſſez de talens pour produire, comme ils euſſent bien voulu, de nobles idées & de belles inventions, ont mieux aimé mettre au jour celles de ces grands hommes qu'ils voyoient plus favoriſez du Ciel, parce qu'en travaillant à multiplier leurs Ouvrages dans le monde, ils ſe ſont rendus en quelque ſorte compagnons de leur gloire. Car c'eſt par une infinité d'eſtampes faites après les deſſeins de Raphaël, de Jules Romain, de Michel-Ange, & de tous les plus ſçavans Peintres, que quantité de Graveurs ſe ſont fait connoître, & ont trouvé le moyen d'éterniſer leur memoire, en mettant leur nom au bas des Ouvrages de ces excellens hommes.

Comme l'invention de la Gravûre a ſuivi

celle de la Peinture à huile, & a paru quelque tems après, peut-être ne ſerez-vous pas fâché que je vous marque ſon commencement, & que je voudiſe ceux qui ont les premiers contribué à cette découverte, & à qui on a l'obligation de tant de belles choſes que nous poſſedons.

Il eſt certain, que comme les Grecs ont travaillé de Sculpture d'une maniere qu'on peut preſque dire inimitable, puiſque juſques à preſent l'on n'a rien fait qui égale leurs Ouvrages; il eſt vrai auſſi que pour ce qui regarde la Gravûre des pierres, comme de ces belles Agathes, & de ces Criſtaux dont vous avez pû voir une aſſez grande quantité dans le Cabinet du Roi, je ne dis pas de ceux qui ſont élevez en boſſe, je parle de ces figures gravées dans la pierre, il eſt vrai, dis-je, qu'il n'y a rien de ſi beau que ce qui reſte de ces anciens Maîtres. Cependant, comme la Sculpture & la Peinture ſe ſont relevées dans l'Italie, auſſi cet Art de graver ſur les pierres a commencé d'y renaître; & ſi les derniers qui ont travaillé, n'ont pas réüſſi auſſi excellemment que les Anciens, toutefois ce ne leur eſt pas peu de gloire d'avoir remis au jour un Art qui étoit comme perdu.

Pluſieurs étoient donc addonnez à gra-

ver ſur des Cornalines, ſur des Agathes, & autres pierres précieuſes, auſſi-tôt que l'on vit renaître l'Art de peindre, & de tailler des figures de marbre; mais on peut dire, que ces Ouvrages ne commencerent à ſe perfectionner que du tems du Pape Martin V.

Cependant, comme l'eſtime qu'on a pour les ouvriers, leur donne auſſi plus de courage pour bien faire, & pour ſe rendre habiles; Laurent de Medicis & Pierre ſon fils, qui avoient une curioſité particuliére pour les pierres gravées, & qui en faiſoient un grand amas, donnerent occaſion à pluſieurs perſonnes de s'occuper dans cette ſorte de travail, & d'en apprendre l'Art de quelques étrangers que Laurent de Medicis avoit fait venir chez lui.

Un des premiers qui s'y addonna, fût un jeune homme de Florence, appellé JEAN DELLE CORNIGVOLE, à cauſe qu'en effet il grava excellemment ces ſortes de pierres. Il eut enſuite pour concurrent DOMINIQUE DE'CAMEI Milanois qui grava ſur un Rubi balais le portrait du Duc Louïs ſurnommé le More. Et ſous Leon X. il y eut un PIERRE MARIA da Peſcia, & un MICHELINO qui furent recommendables dans ces ſortes d'Ouvrages. Ce furent eux qui mirent davantage en lumiere cet Art ſi difficile & ſi caché. Car dans cette

cette ſorte de gravûre il ſemble qu'on n'y travaille que dans l'obſcurité, & comme à tâtons, puiſqu'il faut de moment en moment, voir avec de la cire molle ce que l'on fait. Cependant ils ſurmonterent ces difficultez, & donnerent moyen aux autres de les ſuivre, & d'aller encore plus avant. JEAN da Caſtel Bologneſe, VALERIO VINCENTINO, MATHEO DAL NASARO, & quelques autres commencerent à faire paroître des pieces tres-achevées. Je ne vous dirai point tous les Portraits, & les autres Ouvrages encore plus délicats que Jean da Caſtel Bologneſe fit pour Alphonſe Duc de Ferrare, pour Clement VII. & pour l'Empereur Charles-Quins. Jugez ſeulement de ſon ſçavoir, & de ſon induſtrie, en apprenant que dans de fort petites pierres il gtavoit, non pas un ſeul portrait, ou quelque figure entiere, mais de grandes compoſitions d'Hiſtoires, comme le raviſſement des Sabines qu'il fit pour le Cardinal Hypolite de Medicis, des Baccanales, des combats ſur mer, la priſe de Goulette, la Guerre de Thunis, & pluſieurs autres grands ſujets qu'il grava après les deſſeins de Michel-Ange, de Pellerin del Vague, & d'autres excellens hommes. Il mourut à Faence âgé de ſoixante ans, l'an 1555.

Pour Mathieu dal Oaſaro il étoit natif de

de Verone. S'étant rendu fort excellent Graveur, il vint en France, où il preſenta pluſieurs de ſes Ouvrages à François I. qui les reçût agréablement, & le retint à ſon ſervice. Il fit même quelques deſſeins pour des draps d'or & de ſoye, & pour des tapiſſeries que le Roi faiſoit faire en Flandres, où Sa Majeſté l'envoya pour en prendre la conduite. Quelques mois après, il retourna en ſon païs porter l'argent qu'il avoit amaſſé ici. C'étoit dans le tems que le Roi & l'Empereur ſe faiſoient une forte guerre, & qu'il arriva malheureuſement que François I. (1) fut pris devant Pavie, & conduit en Eſpagne. Lorſque ce Prince fut de retour à Paris, il fit revenir Mathieu del Naſaro, & le fit Maître de la Monnoye. Comme il ſe vit ſi bien établi, il réſolut de demeurer en France; & pour cet effet il s'y maria, & y vécut juſques un peu après la mort de François I. qui arriva le dernier jour de Mars 1547.

Quant à Valerio Vincentino, il eſt certain que s'il eût été auſſi bon deſſinateur qu'il étoit habile à graver nettement, il auroit égalé les Anciens, dont il imitoit autant qu'il ſe peut, la plus belle maniere. Il fit pour Clement VII. une caſſete de cryſtal de roche, où il grava toute l'hiſtoire de

(1) *En* 1525.

de la Paſſion de Notre Seigneur. Lorſque ce Pape vint en France pour le mariage de ſa niece Catherine de Medicis avec le Duc d'Orleans, qui fut depuis Henri II. il en fit preſent au Roi, qui en échange lui donna une bague de très-grand prix, & une riche tapiſſerie de Flandre.

Outre cela Vincentino repreſenta pour le même Pape ſur pluſieurs vaſes de cryſtal, diverſes hiſtoires, dont Sa Sainteté faiſoit preſent aux Princes. Il grava les douze Empereurs, & fit tant de médailles & d'autres ſortes d'Ouvrages, que c'eſt une choſe étonnante, de ce qu'un ſeul homme en ait pû faire une ſi grande quantité, vû la longeur & la difficulté de ce travail. Il vécut (1) ſoixante-huit ans, & laiſſa une fille heritiere d'une infinité de deſſeins & de recherches antiques, laquelle auſſi grava parfaitement bien.

Marmita, natif de Parme, acquit encore beaucoup de réputation dans ce genre de travail. Et depuis ceux-là, il en a paru d'autres, qui n'ont pas fait de moindres Ouvrages. Car on a vû à Veniſe Luigi Anichini de Ferrare, dont la délicateſſe du travail a été tout-à-fait admirable. Il fit une médaille pour le Pape Paul III, où d'un côté l'ayant repreſenté d'une maniere tout-à-fait animée, il gra-

va

(1) Il mourut l'an 1546.

va dans le revers Alexandre le Grand, lorſqu'il fut à Jeruſalem, & qu'il ſe jetta aux pieds du Grand-Prêtre. Ces figures étoient ſi admirables, que Michel-Ange les conſiderant avec étonnement, dit que cet art étoit arrivé à ſa derniere perfection, étant impoſſible qu'il pût aller plus avant.

Il fit encore une médaille du Pape Jule III. pour l'année du Jubilé 1550. où dans le revers il repreſenta les priſonniers qu'on avoit accoûtumé de delivrer anciennement. Il fit auſſi le Roi Henri II. dans une médaille, qui eſt une des plus belles qui ſoit ſortie de ſes mains.

Il y eut encore un nommé JEAN ANTONIO DE ROSSI, Milanois; un BENEVENTO CELLINI, qui étoit Orfévre, & qui travailloit à Rome du tems de Clement VII. & dont l'on voit un traité de l'art d'Orfévrerie; un PIETRO PAOLO GALEOTTO, Romain; un PASTINO de Siene, & pluſieurs autres dont je ne parlerai pas, voulant paſſer à ceux qui ont gravé ſur le cuivre, & auſquels nous ſommes redevables des belles eſtampes que nous avons encore aujourd'hui, & qui ſont la cauſe en partie de ce que je vous ay parlé des Graveurs en pierres; qui en effet ont été les premiers inventeurs de ce que l'on nomme la Taille-douce.

Car ſon origine vient de MASO FINIGUERRA, Florentin, qui travailloit d'Orfévrerie en 1460. Il avoit accoûtumé de faire une empreinte de terre de toutes les choſes qu'il gravoit ſur de l'argent, pour émailler; & comme il jettoit dans ce moule de terre, du ſouffre fondu, ces dernieres empreintes étant frotées d'huile & de noir de fumée, elles repreſentoient la même choſe que ce qui étoit gravé ſur l'argent. Il trouva enſuite moyen d'avoir les mêmes figures ſur du papier, en l'humectant, & paſſant un rouleau bien uni pardeſſus l'empreinte: ce qui lui réüſſit ſi bien, que non ſeulement ces figures paroiſſoient imprimées, mais même deſſinées avec la plume. Comme en toute choſes il n'y a que les premieres inventions qui ſoient difficiles, & auſquelles il eſt aiſé d'ajoûter, quand elles ſont ſeulement à demi decouvertes: auſſi Maſo n'eût pas plûtôt divulgué ſon ſecret, qu'un autre Orfévre de la même ville, nommé BACHIO BALDINI, non ſeulement trouva moyen de le bien imiter, mais fit encore paroître quelque choſe de mieux, parce qu'il ſe ſervit des deſſeins de Sandro Boticelli pour faire ſes gravûres. Néanmoins tout ce qu'ils avoient fait juſques alors, n'étoit pas encore aſſez conſiderable: mais André Mantegne en ayant eû connoiſſance,

ce, commença à faire graver pluſieurs de ſes Ouvrages, qui donnerent plus de vogue à cet Art qu'il n'avoit eû juſques alors. Et comme cette nouvelle invention ſe répandit bien-tôt de tous côtez, il y eut un Peintre d'Anvers nommé MARTIN, qui ſe mit auſſi à graver ſes propres Ouvrages, & envoya pluſieurs eſtampes en Italie, qui étoient marquées d'une M. & d'un C.

Je ne m'arrêterai point à vous rapporter les diverſes pieces qui parurent de ſa façon. Je vous dirai ſeulement qu'elles ſemblerent ſi bien gravées, qu'il y eût un nommé GHERARDO de Florence, qui ſe mit à les contrefaire.

Depuis ce Martin, Albert Dure s'addonna auſſi à graver; & comme il étoit meilleur deſſinateur, & qu'il travailloit avec beaucoup plus de ſcience & de jugement, ſes eſtampes furent bien plus recherchées. En l'an 1503. il grava un petite Vierge, où l'on connut auſſi-tôt de combien il ſurpaſſoit tous ceux qui avoient paru auparavant.

J'aurois de la peine à vous dire toutes les pieces que fit Albert. C'eſt aſſez que vous ſçachiez, qu'après avoir deſſiné trente-ſix pieces repreſentant l'hiſtoire de la Paſſion de Notre Seigneur, & après les avoir gravées ſur du bois, il s'accorda avec

Marc-Antoine de Bologne pour en faire le débit. Comme celui-ci les eût apportées à Veniſe, pluſieurs les volurent imiter. Il y eût entr'autres MARC-ANTOINE, ſurnommé Franci, à cauſe qu'il étoit éleve de François Francia de Bologne, qui ſe mit à les contrefaire, & à les graver ſur du cuivre d'une maniere auſſi forte qu'Albert les avoit gravées en bois; & il y réüſſit ſi bien, que les ayant marquées de mêmes lettres que les originaux, tout le monde y fut trompé & les achetoit pour être d'Albert: de ſorte que comme l'on en tranſporta quelques-unes en Flandres, Albert Dure en fut ſi fâché, qu'il partit auſſi-tôt, & s'en alla à Veniſe, où il ſe plaignit à la Republique de ce que Marc-Antoine avoit contrefait ſes Ouvrages. Ce qu'il pût obtenir, fut que Marc-Antoine ne mettroit plus le nom d'Albert aux choſes qu'il graveroit.

Après cela ils partirent tous deux de Veniſe. Marc-Antoine fut à Rome, où il s'addonna entiérement à deſſiner; & Albert étant retourné en Flandres, y trouva Lucas de Holande, qui s'étoit mis auſſi à Graver. Bien qu'il ne fût pas ſi bon deſſinateur qu'Albert, néanmoins il ſçavoit mieux manier le burin, & travailloit avec plus de délicateſſe. Ses premiers Ouvrages parurent en 1509. & ce qu'il fit depuis, mon-

monte à une ſi grande quantité de pieces, que je ne puis vous les dire. Je retournerai ſeulement à Marc Antoine, qui étant à Rome, grava ſur du cuivre un deſſein de Raphaël, où Lucrece étoit repreſentée. Cette piece parut ſi belle, & d'une maniere ſi agréable, que Raphaël l'ayant vûë, ſe réſolut de faire graver quelques autres deſſeins. Il commença un Jugement de Paris, dont l'excellence ſurprit auſſi-tôt tous ceux qui le virent ; & enſuite il grava le Martyre des Innocens; un Neptune, autour duquel on voit l'hiſtoire d'Enée, & pluſieurs autres pieces.

Raphaël avoit auprès de lui un garçon nommé Baviere, qui ſervoit à broyer ſes couleurs; il l'employa à imprimer les eſtampes que Marc-Antoine gravoit; & ainſi il les occupoit tous deux à mettre au jour pluſieurs de ſes ouvrages. Dans les Eſtampes gravées d'après Raphaël, il y avoit une S. & une R. pour ſignifier Raphaël Sanzio ; & dans celles de Marc-Antoine une M. & une S. Raphaël en envoya pluſieurs à Albert Dure, qui les eſtima beaucoup, & qui en échange lui fit preſent de toutes celles qu'il avoit gravées, & de ſon portrait qu'il avoit peint lui-même.

Comme Marc-Antoine fut en réputation de bon Graveur, pluſieurs jeunes

gens ſe mirent ſous lui, pour apprendre ce nouvel Art. Ceux qui réüſſirent le mieux, furent Marc de Ravennes & Auguſtin Venitien. Le premier marqua ſes planches du nom de Raphaël avec une S. & une R. & l'autre avec un A & un V. Outre les eſtampes qu'ils firent d'après les deſſeins de Raphaël, ils en graverent encore d'autres d'après Jule Romain. Il s'en voit quelques-unes marquées d'une M. & d'une R. à cauſe que le Graveur ſe nommoit Marc Ravignano.

Après la mort de Raphaël, Baccio Bandinelle, Sculpteur, entretint chez lui Auguſtin, & lui fit graver pluſieurs de ſes deſſeins; & Marc-Antoine grava pour Jule Romain, qui avoit eû ce reſpect pour Raphaël, de ne rien mettre au jour pendant la vie de ſon maître, pour ne paroître pas vouloir entrer en concurrence avec lui. Marc-Antoine grava donc d'après les deſſeins de Jule, vingt planches; & l'Aretin fit pour chacune de ces planches un Sonnet auſſi deshonnête que l'étoient les actions repreſentées, qui auroient attiré ſur Jule un très-rigoureux châtiment, s'il eût été à Rome lors que le Pape Clement VII. en fut averti. L'on ſaiſit tout ce qui s'en pût rencontrer, & Marc-Antoine ayant été mis en priſon, étoit en danger de perdre la vie, ſi le Cardinal

dinal de Medicis & Baccio Bandinelli n'euſſent employé tout leur credit pour le ſauver.

Quelque tems après, Rome ayant été priſe & pillée par les troupes de l'Empereur, comme je vous ai déjà dit, Marc-Antoine perdit tout ce qu'il avoit, & après être ſorti de la ville, il n'y retourna plus; & même on ne voit pas qu'il ait gravé beaucoup de choſes depuis. Auguſtin Venitien & Marc de Ravenne s'aſſocierent enſuite, pour travailler enſemble. Il y a eû pluſieurs autres Graveurs qui les ont imitez, & qui ſe ſont rendus conſiderables par quantité d'ouvrages qu'ils ont mis au jour. Ugho da Carpi, dont je vous ai déjà parlé, ſe mit en reputation. Baltaſar Peruzzi imita ſa maniere de graver dans quelques planches qu'il mit en lumiere. Franceſque Parmeſan a auſſi gravé pluſieurs pieces, où l'on voit qu'il s'eſt ſervi du burin & de l'eau forte. La maniere de graver à l'eau forte, que l'on trouva alors, eſt une invention très-avantageuſe, & d'une grande utilité; car quoique les eſtampes n'en ſoient pas ſi nettes que des planches qui ſont gravées avec le burin, néanmoins il y a beaucoup plus d'art & d'eſprit.

Je pourrois vous nommer après ceux-là un Baptiſte, Peintre Venitien; un Bap-

tiſte del Moro de Verone; Jerôme Cock, Flamand; Baptiſte de Veniſe; Baptiſte Franc, & une infinité d'autres, qui parurent preſque en même tems. Car ce fut alors que Baviere, dont je vous ai parlé, fit graver pluſieurs ouvrages d'après Mᵉ Roux, & d'après Perin del Vague, par Jean Jacques Caraglio de Bologne qui tâchoit, autant qu'il pouvoit, d'imiter la maniere de Marc-Antoine. Il y eut auſſi Jean-Baptiſte Mantuan, diſciple de Jule Romain, dont les eſtampes ſont marquées par un B. un I. & une M. Eneas Vicus de Parme, & une infinité d'autres, dont l'on pourroit faire un juſte volume, ſi l'on vouloit s'arrêter à la recherche de leurs noms & de leurs Ouvrages.

Je vous diſpenſe, me dit Pimandre, de ce travail; car après avoir vû le catalogue des eſtampes de M. l'Abbé de Marolles, il faudroit avoir une furieuſe memoire pour ſe ſouvenir de tous ceux qui ſe ſont mêlez de graver; & j'avouë que le Recuëil general qu'il a fait de leurs Ouvrages, & de tout ce qui a jamais été gravé, meritoit bien d'entrer dans la Bibliotheque du Roi, où j'ai appris qu'il eſt depuis peu.

Puis que vous avez vû ce catalogue, repartis-je, il n'eſt donc pas neceſſaire de vous parler davantage des Graveurs, ni de ce qu'ils ont fait. Je vous entretiendrai

drai de JULE ROMAIN, pendant qu'il m'en ſouvient, & je vous dirai que de tous les diſciples de Raphaël, il n'y en a point eû qui l'ayent ſi bien imité, ſoit dans l'invention, ſoit dans le coloris; ni qui ayent approché de cette fierté, de ce correct, de ces beaux caprices, de cette abondance, & de cette varieté de penſées qu'on voit dans ſes ouvrages. Les beaux talens de Jule, ſon humeur douce & affable, ſa converſation plaiſante & gracieuſe, furent cauſe que Raphaël n'eût pas moins d'amitié pour lui que s'il eût été ſon propre frere. C'eſt pourquoi il l'employa toûjours dans les plus importantes entrepriſes, comme l'on voit particulierement dans ces belles loges qu'il fit pour Leon X. Raphaël ayant fait tous les deſſeins de l'architecture, des ornemens de Stuc, & des peintures, laiſſa l'exécution de pluſieurs tableaux à Jule, entr'autres ceux de la création d'Adam & d'Eve & des Animaux; celui où Noé eſt repreſenté lors qu'il fait bâtir l'Arche, & celui où il ſacrifie; celui encore où Moïſe eſt retiré des eaux par la fille de Pharaon, & dont le païſage eſt ſi agreable; & quelques autres, où l'on voit aſſez la maniere de Jule Romain.

Il travailla encore avec Raphaël dans la chambre de *Torre Borgia*, & fit la plus

grande partie de ce qui est à fraisque dans la loge de Ghisi. Il peignit aussi un tableau à l'huile, representant Sainte Elisabeth, que Raphaël acheva pour François I. & fit presqu'entierement la Sainte Marguerite, qui est encore à Fontainebleau, & que Raphaël envoya au Roi avec le portrait de la Vice-Reine de Naples, dont il ne fit que la tête, le reste étant de la main de Jule.

Raphaël étant mort, Jule Romain demeura le principal héritier de tous ses biens, avec Jean Francesque, surnommé *il Fattore*, comme je vous ai déjà dit, & furent choisis pour finir les ouvrages que Raphaël avoit commencez, dont ils s'acquiterent très-dignement.

Ensuite de cela, le Cardinal Jule de Medicis, qui fut depuis Clement VII, ayant dessein de faire bâtir un Palais hors de Rome, choisit un endroit proche de *Monte-Mario*, dont la situation est très-avantageuse, à cause des eaux, du couvert, & de la belle vûë, qui y sont plus agreables qu'en aucun lieu des environs de Rome. Il en donna toute la conduite à Jule, qui bâtit ce Palais, & l'orna de diverses Peintures. Vous pouvez vous en souvenir ; car c'est cette vigne, qu'on appelle la vigne Madame, & que l'on nommoit autrefois la vigne de Medicis. Ce

Palais

Palais étoit rempli de très-belles ſtatuës antiques, entre leſquelles il y avoit un Jupiter qui fut envoyé à François I. C'eſt dans ce lieu, & au bout d'une loge que Jule Romain, à l'imitation de cet ancien Peintre de Grece, a repreſenté un Poliphême qui paroît d'une grandeur prodigieuſe, étant comparé aux Satires & aux petits enfans qui ſe joüent autour de lui. Le Pape Leon X. étant mort pendant que Jule travailloit à ces ouvrages, ils furent interrompus; car Adrien VI. ayant été créé Pape, le Cardinal de Medicis s'en alla à Florence; & non ſeulement ce qu'il faiſoit faire, demeura ſans être achevé, mais encore tous les autres ouvrages publics qui étoient commencez à Rome. Jule & Jean Franceſque avoient fini beaucoup de choſes, que Raphaël en mourant avoit laiſſées imparfaites dans le Vatican, & ſe diſpoſoient encore à travailler d'après les cartons qu'il avoit faits pour la grande ſale du Palais du Pape, où il avoit déjà commencé de peindre quatre tableaux de l'hiſtoire de Conſtantin: mais voyant qu'Adrien n'avoit aucun amour pour la peinture, ni pour la ſculpture, ils abandonnerent tout.

Ce Pape, interrompit alors Pimandre, ſe trouva chargé d'autres ſoins, lorſqu'il fut mis dans la Chaire de Saint Pierre.

Vous

Vous ſçavez qu'elle étoit ſon origine (1), & comme ſon grand ſçavoir l'ayant rendu digne d'être Precepteur de Charles V. il fut enſuite promû à la dignité de Cardinal, gouverna l'Eſpagne en l'abſence de Charles, & enfin fut élevé à la plus haute de toutes les dignitez, lors qu'on y penſoit le moins, & qu'il y avoit peu d'apparence que dans le Conclave on élût une perſonne de-delà les monts, & qui n'avoit point encore été à Rome.

Il eſt vrai auſſi, repartis-je, que cette élection ſurprit tellement ceux de Rome, & leur déplût ſi fort, que tout le peuple crioit après les Cardinaux lorſqu'ils ſortirent du Conclave, de ce qu'ils avoient nommé pour Pape un étranger. Et comme ils paſſoient de compagnie ſur le pont Saint Ange, & que la populace leur diſoit mille injures, le Cardinal de Gonzague la remercia, de ce qu'elle ne les aſſommoit pas à coup de pierre; tant cette canaille étoit irritée de n'avoir pas un Pape de leur païs. Mais voulez-vous une plus grande marque du peu de ſatisfaction qu'en avoient tous les Italiens? Il ne faut que lire ce qu'écrit Vaſari dans la Vie d'Antonio da San Gallo, où il ne peut s'empêcher de dire, que ſous le Pontificat d'Adrien, tous les Arts & toutes les vertus, c'eſt-

(1) Il étoit natif d'Utrec en Hollande.

c'eſt-à dire, les ſciences curieuſes, étoient tellement abattuës, que s'il eût vécu plus long-tems, il ſeroit arrivé dans Rome, pendant ſon Pontificat, ce qui arriva autrefois, lorſque les Goths ruïnerent toutes les ſtatuës antiques, & mirent le feu dans la ville, parce que le Pape avoit déjà parlé de faire abattre les peintures de Michel-Ange, qui ſont dans la Chapelle du Vatican, diſant que ce lieu reſſembloit à une étuve remplie de perſonnes nuës; & n'ayant aucune eſtime pour les tableaux, ni pour les belles ſtatuës, il ne les regardoit que comme des choſes laſcives, qu'il nommoit même des ſujets abominables.

Je vous dirai, repliqua Pimandre, qu'Adrien n'ayant pas été élevé dans une famille auſſi éclatante, & qui eût autant d'amour pour les beaux Arts que celle de Medicis, & que s'étant toûjours appliqué à l'étude de la Philoſophie & de la Theologie, & enſuite attaché à des emplois fort éloignez de ceux de la Cour de Rome, il ne faut pas s'étonner ſi ſes inclinations en étoient fort differentes. Outre cela, étant arrivé d'Eſpagne où il étoit quand il fut élû Pape, d'abord il employa tous ſes ſoins à s'acquiter de ſes veritables obligations. Il y avoit alors tant d'occaſions qui l'engageoient à travailler pour le bien de la Chrétienté, qu'il ne faut pas trouver étrange

étrange, s'il penſoit ſi peu à la décoration de ſon palais, pendant que l'Egliſe ſouffroit ſi cruellement dans tous ſes membres. Les Princes Chrétiens étoient en guerre les uns contre les autres. Luther infectoit une partie de l'Europe de ſa nouvelle héréſie ; & Soliman qui venoit de prendre par force la ville de Bellegrade, aſſiegeoit Rhodes avec deux cens mille combatans : vous ſçavez qu'il n'y eut jamais de ſiege plus conſiderable. Les aſſiegeans & les aſſiegez y firent paroître une fermeté & un courage que l'on a de la peine à s'imaginer ; & il eſt certain que la valeur & la patience des Chevaliess auroit ſurmonté la force & l'opiniatreté de tout l'Empire Ottoman, ſi la jalouſie d'un particulier n'eût lâchement trahi ces genereux défenſeurs de la Foi. Car lors que les Turcs étoient laſſez d'avoir ſi longtems ſouffert devant une place où ils recevoient ſans ceſſe des pertes conſiderables, & que Soliman qui étoit venu en perſonne pour obliger ſes troupes à demeurer fermes, ne pouvoit plus retenir ſes ſoldats, il eût avis par un Medecin Juif, qui étoit entré dans la ville pour ſervir d'eſpion, & par des lettres mêmes du (1) Chancelier de l'Ordre, que la plûpart des

(1) André Amaral Portugais, Commandeur de Caſtille.

des ſoldats Chrétiens étoient morts, & que la Place étoit en très-mauvais état : ce qui le fit demeurer encore, & obligea le Grand-Maître, qui avoit pendant tout ce ſiege donné des marques d'une valeur & d'une generoſité ſans exemple, de compoſer avec le Grand Seigneur : mais ce fut d'une maniere ſi avantageuſe, qu'il n'eût guéres moins de gloire d'avoir été vaincu, que s'il eût été vainqueur. Avant que de traiter, il découvrit la trahiſon du Chancelier, qui fut puni comme il le meritoit. Ce qui eſt remarquable dans cette rencontre, eſt, que le ſerviteur qu'il employa dans ſa trahiſon, étant Juif de religion, & ne s'étant fait baptiſer que pour mieux couvrir ſon jeu, mourut bon Catholique; & ce miſerable Chevalier, qui avoit reçû la grace du baptême dès ſa naiſſance, perdit la vie impenitent, & dans un état pire que celui d'un Turc.

La vertu du Grand-Maître (1) parut avec tant d'éclat dans cette funeſte occaſion, qu'elle ſe fit même admirer de ſes plus grands ennemis; & Soliman étant entré dans Rhodes, lui fit toutes ſortes de careſſes, & lui demanda ſon amitié.

Etant ſorti de l'Iſle, il paſſa en Sicile, & de là à Rome, où il fut fort bien reçû du

(1) Il ſe nommoit Philippe de Villiers, François, & de l'ancienne maiſon de l'Iſle-Adam.

du Pape. Mais il eſt vrai pourtant, qu'on accuſoit Sa Sainteté de n'avoir pas fait tout ce qu'elle pouvoit pour ſecourir Rhodes, ayant preferé les interêts de Charles V. à ceux de toute la Chrétienté, en lui donnant ce qu'il y avoit de forces dans l'Etat Eccleſiaſtique, pour aller contre les François, au lieu d'en aſſiſter les Chevaliers. Quoiqu'il en ſoit, pendant qu'Adrien demeura dans la Chaire de Saint Pierre, il y parut avec les ſentimens d'un très-bon Pape, ne cherchant qu'à remedier aux maux dont l'Egliſe étoit affligée.

Pimandre ayant ceſſé de parler, je repris la parole. Pendant, lui dis-je, qu'Adrien renfermoit donc tous ſes ſoins aux devoirs de ſa charge, Jule Romain, Jean Franceſque, Perin del Vague, & une infinité de très-excellens Peintres & Sculpteurs demeurerent ſans travailler dans Rome. Mais comme ce Pontificat ne dura pas long-tems, & qu'Adrien étant venu à mourir vingt mois après ſon exaltation (1), Jule de Medicis fut élû Pape, & nommé Clement VII, l'on vit en un moment tous les Arts qui commencerent à revivre.

Jule & Jean Franceſque eurent auſſitôt ordre du Pape de finir la grande Sale du Vatican. D'abord ils commencerent à

(1) A la fin de l'année 1523.

à faire abattre l'endroit qui avoit été préparé pour peindre à huile, ne laiſſant que deux figures, dont l'une repreſente la Juſtice, & l'autre la Charité, qu'ils avoient déjà peintes quelque tems auparavant; & enſuite travaillerent à ces grands ſujets que Raphaël avoit diſpoſez avant ſa mort, & que Jule executa ſi bien, qu'il ne ſe peut rien voir de mieux.

Il eſt vrai que dans les ouvrages de Jule, il faut encore plûtôt conſiderer la grandeur des conceptions, & la force du deſſein, que la beauté des couleurs, & la grace du pinceau. Et même l'on voit dans ſes deſſeins encore plus de fierté, de vivacité & d'action, que dans ſes tableaux, à cauſe peut-être que comme il faiſoit un deſſein en fort peu de tems, il y repandoit plus de feu que dans ſes peintures, ſur leſquelles s'arrêtant pluſieurs mois à travailler, cette ardeur qui l'échauffoit d'abord, venoit à diminuer peu à peu. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi dans ſes tableaux il y a moins de feu que dans ſes deſſeins, qui ſont les premiers & les plus forts mouvemens de ſon eſprit.

Il ſe diſpoſa donc à faire quatre grands tableaux dans les quatre côtez de cette Sale, pour y repreſenter quatre principales actions de Conſtantin, premier Empereur Chrétien.

Ce

Ce Prince, qui étoit né en Angleterre de Conſtantius & de Sainte Hélene, fut élû Empereur des Romains l'an trois cent ſix, & choiſi de Dieu pour abolir le Paganiſme.

L'hiſtoire rapporte, que pour cet effet il entreprit la guerre contre Maxence, & ne fit qu'obéïr aux ordres du ciel, dont il apprit la volonté, par une apparition merveilleuſe, en preſence de toute ſon armée. Un jour qu'il étoit au milieu de ſes ſoldats, & lors que le ſoleil commençoit à pancher vers le couchant, il vit au milieu de cet aſtre une lumiere encore plus éclatante que celle du Soleil, qui formoit une croix avec ces mots : EN TOYTΩ NIKA. Comme il demeura ſurpris d'une viſion ſi extraordinaire, la nuit ſuivante Notre Seigneur lui apparut avec le même ſigne, lui commanda d'en faire fabriquer de ſemblables, & de le porter dans ſes enſeignes. Ce qu'il fit auſſi-tôt, mettant une croix au but d'une pique, avec ces deux lettres Grecques X. P. au haut de la croix, pour marquer le nom de Notre Seigneur.

Cette apparition, par laquelle Jeſus-Chriſt jetta dans l'ame de Conſtantin les premiers traits de ſa grace, fait le premier ſujet des tableaux de cette Sale.

Celui qui ſuit, eſt la bataille où cet Empereur

pereur vainquit Maxence. Il avoit déja éprouvé le ſecours du ciel en pluſieurs autres rencontres, comme à Turin, à Breſſe, & à Verone, où il avoit remporté de ſignalées victoires ſur les troupes que Maxence avoit envoyées au-devant de lui. Mais enfin étant arrivé à Rome, ce fut aux bords du Tibre qu'il acheva de ſurmonter entierement ce tyran.

Maxence qui étoit ſorti de Rome avec une armée de plus de cent ſoixante-dix mille combatans, fut contraint de donner bataille. Il avoit fait faire un pont ſur le Tibre, à l'endroit même où eſt à préſent *Ponte-Mole*; & il avoit fait conſtruire ce pont de telle ſorte, que Conſtantin venant à y paſſer, il y avoit certaines machines diſpoſées à s'ouvrir, & à faire tomber dans l'eau tous ceux qui ſeroient deſſus, auſſitôt qu'on en lâcheroit les reſſorts. Mais ce piege qu'il avoit tendu à ſon ennemi, ne ſervit qu'à le précipiter lui-même. Car Conſtantin ayant vigoureuſement attaqué ſon armée, il la mit ſi fort en déroute, que Maxence étant contraint de ſe retirer parmi les fuyards, il tomba du haut du pont dans le Tibre, où il ſe noya; ſoit que la machine eût fait ſon effet, ou que le pont étant trop chargé, ſe rompît de lui-même. Le corps de Maxence fut auſſi-tôt retiré par les plongeurs, qui lui couperent la

tête,

tête, la mirent au bout d'une pique; & après l'avoir fait voir dans Rome, on la porta juſques en Afrique, pour conſoler cette Province des maux que ce tiran y avoit faits.

Après cette inſigne victoire, Conſtantin entra triomphant dans Rome. On lui dreſſa cet arc magnifique qu'on voit encore auprès du Colliſée, entre le mont Celius & le mont Palatin. Et parce qu'alors il n'y avoit plus de Sculpteurs dans Rome, on l'embellit de pluſieurs bas-reliefs, & de divers ornemens, qu'on prit en differens endroits, comme il eſt aiſé de juger qu'on en ôta qui avoient été autrefois élevez à l'honneur de Trajan & de Marc-Aurelle.

Dans cette bataille que Jule Romain a peinte ſur les deſſeins de Raphaël, l'on voit d'un côté *Monte-Mario*, & toute l'armée de Conſtantin, où il paroît des premiers avec une javeline à la main, pourſuivant les ennemis fuyant devant lui, & qui tâchent de paſſer le pont. Mais au milieu du Tibre on reconnoît Maxence monté ſur un cheval qui commence à ſe noyer.

C'eſt une choſe admirable de voir la diverſité des actions qui ſe rencontrent dans ce tableau, ſoit que l'on conſidere le parti des victorieux qui attaquent les ſoldats

de

Maxence, ſoit qu'on regarde ces ſoldats qui ſe défendent contre ceux de Conſtantin, ſoit que l'on examine encore le nombre des corps morts, ceux qui ſont bleſſez, leurs vêtemens, leurs armes, & juſques aux moindres choſes qui ſe rencontrent dans de pareilles occaſions. Auſſi l'on peut dire, que cet ouvrage, où Jule Romain a pris un ſoin tout particulier, a ſervi depuis d'un excellent modéle à tous ceux qui ont voulu repreſenter de ſemblables ſujets, parce qu'il étudia dans la colonne Trajane, dans celle d'Antonin & dans tous les monumens antiques, les diverſes armures, les machines, & les autres choſes dont les Romains ſe ſervoient anciennement dans la guerre. Et il eſt certain que cette étude eſt très-neceſſaire à un Peintre, puiſque les armées Romaines étant ſi nombreuſes, & compoſées de toutes ſortes de nations, il y avoit une très-grande diverſité d'armes & d'habits parmi tant de combatans.

Penſez-vous, dit Pimandre, que Jule Romain eût connoiſſance de toutes ſortes d'armes dont chaque peuple ſe ſervoit, & qu'il ſongeât à faire une aſſez grande difference entre un ſoldat Thrace & un ſoldat Gaulois? Je crois bien qu'il imitoit dans ſes tableaux ce qu'il voyoit dans les Antiques; mais il ne ſe mettoit pas en pei-

ne d'autre choſe. Il me ſouvient de vous avoir dit autrefois, en regardant cette bataille de Conſtantin, que je trouvois fort à redire, que dans un combat comme celui-là, il eût repreſenté les deux Empereurs la tête nuë, & avec une ſimple couronne qui environne leurs cheveux.

N'entrons pas à preſent, lui repartis-je, dans une critique de ce tableau, dont les belles parties ont acquis une ſi haute reputation, que nous aurions mauvaiſe grace de nous arrêter à y reprendre ſi peu de choſe. Diſons ſeulement, que ſi Jule a emprunté des armes & des vêtemens antiques pour couvrir ſes figures, il les a reçûës de gens qui auroient bien ſçû rendre raiſon de ce qu'ils ont fait, & qu'il n'ignoroit pas lui-même la raiſon que les Anciens ont eû de faire les choſes comme nous les voyons. Mais il eſt vrai, que quand un Peintre entreprend ces ſortes d'ouvrages, il doit ſçavoir, ou du moins ſe faire inſtruire des differentes façons de s'armer, ſelon qu'elles ſe pratiquoient parmi toutes ſortes de Nations. Car ne ſeroit-ce pas une faute groſſiere d'armer les Perſes comme les Romains, & de repreſenter les Indiens de la même ſorte que les Grecs ? Ne vous ſouvient-il plus des obſervations que nous faiſions il y a quelque tems, ſur toutes ces differentes façons

de

de ſe vêtir, en conſiderant ces beaux ouvrages que Monſieur Colbert fait faire pour le Roi, & de ce que je vous faiſois remarquer dans cette bataille de Conſtantin que l'on a gravée d'après M. le Brun? Je ne parle pas ſeulement du Caſque qu'il a mis ſur la tête de Conſtantin, dont vraiſemblablement elle étoit couverte, ſur lequel méme l'on dit qu'il fit mettre une Croix, enſuite de celle qui lui apparut au Ciel; mais je parle encore de la machine du pont qui eſt repreſentée dans cette bataille, où l'on voit certaines pieces de bois qui forment un baſcule, qui venant à manquer, cauſe la chûte de Maxence & de pluſieurs de ſes ſoldats. Je parle de ces enſeignes Romaines, où Conſtantin fit mettre au-deſſus le ſigne de la Croix; de ce *Labarum* qui étoit en forme de Banniere, & comme le Drapeau Royal, dans lequel il y avoit une Croix; & de mille autres circonſtances qu'un Peintre ne peut avoir repreſentées ſans une recherche toute particuliere de l'antiquité.

Quelque ſoin, dit alors Pimandre, que les Peintres apportent dans leur travail, il eſt mal-aiſé qu'ils réüſſiſſent ſi bien, qu'on n'y trouve toûjours quelque choſe à reprendre: car ce qu'ils tirent des basreliefs, ou des médailles, peut ſervir ſou-

vent à les condamner, lors qu'on examine leurs ouvrages avec rigueur, à cauſe, comme vous diſiez tantôt, que les mêmes armes, & les mêmes vêtemens qui peuvent ſervir dans un ſujet avec bienſéance, ne ſeront pas propres dans un autre.

C'eſt pourquoi, lui repartis-je, quand on penſe bien à toutes les parties qui doivent rendre un ouvrage accompli, ſi d'un côté l'on a une haute eſtime pour ceux qui ſont dans cette perfection, d'un autre il ne faut pas mépriſer entierement ceux qui n'ont pas toutes ces belles parties : car il eſt vrai que la Peinture embraſſe tant de choſes à la fois, qu'il eſt difficile qu'un même eſprit poſſede au dernier degré toutes les connoiſſances neceſſaires à cet Art.

Quel tems & quel travail ne faut-il point employer pour voir, & pour bien conſiderer toutes les médailles, & les reſtes de l'antiquité, lors qu'on veut ſçavoir ce qui regarde ſeulement les differentes façons de s'armer ? Car bien que cette recherche ne ſemble pas ſi difficile à quelques-uns, à cauſe des images qui en reſtent en divers endroits : vous m'avoüerez néanmoins, que quand on veut examiner les tems & les lieux auſquels on s'eſt ſervi des differentes ſortes d'armes que nous voyons, il faut beaucoup d'appli-

cation

cation & de travail pour en faire la difference, & les diſtinguer les unes des autres, dans cette confuſion où elles ſe trouvent depuis qu'on fait la guerre.

Il eſt vrai que des Peintres n'auroient pas beaucoup de peine à mettre des ouvrages au jour, qui dans une bataille des derniers ſiécles ne ſe ſoucieroient pas d'armer les ſoldats à la façon des anciens Romains, & qui dans la maniere de vêtir les figures n'auroient nul égard à l'uſage des temps & des lieux. Mais un excellent genie, qui veut que dans ſes tableaux on reconnoiſſe aux armes & aux habits de ſes figures, en quel païs, & en quel ſiécle une action s'eſt paſſée, & qui veut encore qu'on y remarque la coûtume des peuples qu'il repreſente, doit ſans doute faire un grand fond de ſcience. Si nous ne nous détournions pas trop de notre diſcours, je vous ferois voir juſques où cette connoiſſance peut s'étendre, & même cela ne nous ſerviroit pas peu, pour remarquer avec encore plus de plaiſir tout ce qu'il y a de conſiderable dans les tableaux de ces ſçavans hommes.

Bien loin de ſortir de notre ſujet, en faiſant cette obſervation, dit Pimandre, il me ſemble qu'elle en fait une partie, & que ces remarques non ſeulement ſont très-neceſſaires aux Peintres, mais auſſi à

ceux qui veulent s'instruire en voyant leurs ouvrages.

J'avoüe, repartis-je, que la plus grande satisfaction qu'on puisse recevoir en considerant un tableau, c'est qu'au même tems que les yeux voyent avec joye le beau mélange des couleurs, & l'artifice du pinceau, l'esprit apprenne quelque chose de nouveau dans l'invention du sujet, & dans la fidéle representation de l'action que le Peintre a prétendu faire voir; & l'on ne peut bien s'instruire, si l'action n'est representée avec toute la vraisemblance possible. Or cette vraisemblance consiste à rappeller une idée des choses passées, & en former une image, où tout ce qui se pouvoit rencontrer alors, soit exactement observé.

(1) Puisque nous en sommes sur la maniere dont l'on s'armoit anciennement, je dirai en premier lieu, que celui qui entreprend de representer de tels sujets, doit sçavoir que tous les peuples ne se sont pas servis de casques & de cuirasses de fer comme les Grecs & les Romains. Les Egyptiens avoient des corselets, qui n'étoient que de lin retors: ce qui a été aussi en usage parmi les Grecs, puisque nous voyons qu'Ajax, Adraste & Alexandre même s'en sont servis. Les Troglodites & la

(1) Differentes manieres de s'armer.

la plûpart des Scythes marchoient preſque nuds, quand ils alloient au combat, & n'avoient point d'autres armes que des frondes & des dards. Les Maſſagetes étoient vêtus de la même ſorte que les Scythes, & combatoient à pied & à cheval. Ceux d'entr'eux qui portoient un arc & une lance, ſe ſervoient auſſi de marteaux & de haches, employant l'or & le cuivre dans la fabrique de leurs armes, plus que tous les autres metaux : car la pointe de leurs fleches, le tour de leurs carquois, & leurs marteaux étoient de cuivre pur, & les autres choſes qui ſervoient d'ornement à leurs armes, étoient d'or. Leurs chevaux mêmes, qui étoient couverts de plaſtrons d'airain, avoient des brides & des harnois d'or pur, le fer & l'argent n'étant point en uſage parmi eux. Les Amazones mêmes (1) qui avoient toujours une partie de la gorge découverte, ne ſe batoient qu'avec des dards & des pierres. Leur habit étoit d'une étoffe fort legere, & pardeſſus elles ſe couvroient le corps d'un corſelet de cuir, ou d'écaille de poiſſon, ne ſe ſervant jamais de lances ni d'épées.

Dans la Colonne Trajane, l'on voit que les Daces étoient tous vêtus d'une même ſorte, & n'avoient à la guerre que leurs

 habits

(1) Herodot. in Clio.

habits ordinaires. Les ſoldats Grecs, ſelon Homere, avoient de fortes cuiraſſes. Ils portoient une lance, une épée & un bouclier, & ſe couvroient la tête d'un caſque orné de grandes plumes teintes de diverſes couleurs. Mais il faut remarquer qu'il n'y avoit que les gens de pied qui ſe ſervoient de cuiraſſes, & que les Macedoniens portoient des piques de dix-huit pieds de long, & de grands pavois, ſur leſquels ils mettoient leur bagage, lors qu'il leur falloit paſſer quelque riviere.

Pour bien connoître, dit Pimandre, ces differentes ſortes d'armures, il ne faut conſiderer de toutes les nations que la Romaine.

Il eſt vrai, repondis-je, qu'on pourroit s'étonner de voir parmi ce peuple tant de differens habits, & tant de ſortes d'armes offenſives & défenſives, puiſqu'il ſemble qu'il ne devroit pas être ſi diſſemblable dans ſes vêtemens. Mais ceux qui ont connoiſſance de la milice des Romains, & de quelle ſorte elle étoit gouvernée, ſçavent bien qu'elle étoit compoſée de leurs citoyens, & de leurs alliez; que les uns ſervoient à leurs propres dépens, & les autres au frais de la Republique; que le nombre des Alliez, & même des Provinces tributaires étant fort grand, ils n'en tiroient pas un petit ſecours; &

que

que ce renfort de peuples étrangers étoit ſans doute ce qui faiſoit paroître tant de difference dans leurs armes : car employant leurs ſoldats à ce qui leur étoit le plus convenable, ces ſoldats portoient auſſi des armes conformes à leur emploi, & ſelon l'uſage de leur païs.

Il n'eſt pas neceſſaire de dire de quelle ſorte ils étoient diviſez parmi les Romains ; que leurs Legions compoſées de leurs Citoyens faiſoient comme un corps ſeparé, & que leurs Alliez en faiſoient un autre de cavalerie & d'infanterie, qu'ils appelloient extraordinaire. Mais pourtant il eſt bon de ſe ſouvenir que dans les legions Romaines il y avoit des gens de pied & des gens de cheval ; que les premiers étoient diviſez en ceux qu'ils appelloient *velites*, *haſtati principes & triarii*. Je ne prétends pas remarquer tout l'ordre & le nombre de ces differens ſoldats, ni pourquoi ils les diviſerent de la ſorte, & leur donnerent ces differens noms ; je les nomme ſeulement pour vous dire quels vêtemens & quelles armes leur étoient propres. Premierement, ceux qui étoient nommez *velites*, c'eſt-à-dire, prompts & legers, ſe ſervoient d'une longue épée à l'Eſpagnole, d'une lance de trois pieds de long, & de ces petits boucliers ronds, qu'ils appelloient *parma*

tripedalis. Ils ſe couvroient la tête d'une eſpece de bonnet nommé *galea*, qui étoit fait de cuir, ou de la peau de quelque animal; comme l'on voit en pluſieurs endroits d'Homere, que les Grecs en avoient de peau de belette, de chevreau, de chien & d'autres ſortes de bêtes; & ces bonnets, à mon avis, pouvoient reſſembler à ceux dont ſe ſervent aujourd'hui les Polonois, & ne differoient de ceux qu'ils appelloient (1) *caſſis*, ſinon dans la matiere qui étoit de metal.

Ces *velites*, qui étoient les ſoldats les plus diſpos, étoient choiſis parmi toutes les troupes (2) pour ſuivre la cavalerie dans les plus promptes & les plus perilleuſes entrepriſes. Mais afin de ne ſe pas méprendre, il faut ſe ſouvenir que ces ſortes de Gensd'armes ne furent inſtituez que dans la ſeconde guerre Punique; & peut-être les Romains firent-ils cela à l'exemple des Gaulois (3) & des Allemans, qui avoient auſſi des fantaſſins armez à la legere pour ſuivre leur cavalerie, comme Céſar (4) & Tite-Live l'ont remarqué.

Parmi les *velites* ſont compris ceux qui lançoient le dard, les archers & les frondeurs.

Ceux qu'ils nommoient *haſtati principes*

(1) Iſidore. (2) Tit. Liv. l. 26. (3) Celſ. l. 1. Gall. (4) Tit. Liv. l. 7. Dec. 42.

pes & *triarii*, portoient un bouclier (1) long de quatre pieds, & large de deux. Leur épée étoit à l'Eſpagnole (2), c'eſt-à-dire, longue, à deux trenchans, & ferme de pointe. Leur caſque (3) étoit d'airain, avec ſa crête de même matiere. Ils avoient une eſpece de bottes (4), qui couvroient particulierement le devant de la jambe; & de la maniere qu'elles paroiſſent dans ces bas-reliefs, elles ſembloient des placques de fer, ou de cuivre, qui s'attachoient avec des courroyes. Ils portoient deux javelines; l'une plus grande, qui étoit ronde ou quarrée; & l'autre plus petite, ſemblable à celle dont on ſe ſervoit à la chaſſe. Leurs corſelets, qu'ils appelloient *lorica*, étoient de diverſes façons. Les uns étoient de fer, les autres d'airain: quelques-uns étoient faits de petites mailles, de même que nos anciennes jaques de medailles, ou même par petites écailles. Il n'y avoit ordinairement que les plus riches qui en portoient.

Quant à la cavalerie, elle avoit pour armes offenſives une javeline & une épée; & pour ſe défendre des ennemis, elle étoit couverte d'une cuiraſſe, d'un caſque & d'un écu. Vous pourrez obſerver toutes ces choſes, lorſque vous verrez la batail-

(1) *Scutum.* (2) *Gladius Hiſpanienſis.*
(3) *Galea ærea cum criſtis.* (4) *Ocreæ.*

le de Conſtantin, & que vous prendrez la peine de regarder les figures de la Colonne Trajane. C'eſt là que vous remarquerez tous ces differens ſoldats dont je viens de parler. Vous y verrez les porte-enſeignes, les uns appellez *Imaginiferi*, à cauſe de l'image du Prince qu'ils portoient; les autres *Aquiliferi*, à cauſe qu'ils portoient un aigle au bout d'une pique; d'autres appellez *Draconiferi*, ou *Dragonarii*, à cauſe qu'ils portoient un dragon, dont la tête étoit d'argent, & le reſte de taffetas. Vous y verrez ce *labarum* dont je vous parloistantôt, qui étoit l'enſeigne particuliere de l'Empereur, & qui ne paroiſſoit que quand il étoit dans le camp. Elle étoit de couleur de pourpre, bordée d'une grande frange d'or, & enrichie de pierreries. Vous y verrez des gens à cheval, qui portoient une lance à la main droite, & un écu à la gauche. Ils ſont couverts d'une cotte de maille, qui deſcend juſques aux genoux. L'on en voit encore d'autres qui ſont les Archers à cheval, qui portoient un arc, un carquois & des fleches. Les Officiers que nous appellons Cornettes de cavalerie, portoient un aigle au bout d'une lance, & pardeſſus leur caſque ſe couvroient de la dépoüille d'un lion, d'un ours, ou de quelqu'autre bête ſauvage, comme faiſoient auſſi ceux qui

qui portoient les enſeignes dans l'infanterie. Il y avoit de trois ſortes de trompetes: les unes étoient toutes droites, les autres courbées preſque comme un cor de chaſſe, & les autres n'étoient que de petits cornets. Cette difference d'inſtrumens étoit cauſe que l'on donnoit differens noms (1) à ceux qui en ſonnoient. Ils avoient auſſi la tête couverte de peaux, ſemblables à celles des Porte-Enſeignes, le corps armé d'une cuiraſſe, de petites chauſſes, & un poignard au côté droit.

Je pourrois vous parler de divers ornemens dont les armes de tous les gens de guerre étoient enrichies, comme d'animaux, de feüillages, de maſques, de groteſques, & d'autres ſortes de choſes, que chacun faiſoit faire à ſa fantaiſie. Mais il vaut mieux laiſſer cela pour une autrefois, que nous pourrons les remarquer d'après les tableaux, ou les eſtampes qu'on a tirées des anciens bas-reliefs.

Toutes ces obſervations, dit Pimandre, ſont en effet très-neceſſaires aux Peintres: mais il me ſemble que pour s'en ſervir utilement, il faudroit encore donner quelque petit éclairciſſement à ce que vous venez de rapporter, pour mieux connoître la mode, & les differens uſages de chaque ſiécle; car les Romains n'ont pas toûjours

(1) *Tubicines, Liticines, Cornicines.*

été armez de la ſorte que vous venez de dire.

Il eſt vrai, repartis-je, que la forme des armes non ſeulement a changé dans la ſuite des tems, mais elles ont été faites de differentes matieres. Les premieres dont les Grecs ſe ſervoient, étoient de cuivre; & Plutarque (1) dit, que les playes faites par ces ſortes d'armes offenſives, ſont plus aiſées à guerir que celles qui ſont faites par le fer, le cuivre ayant une proprieté naturelle à guerir les playes.

C'étoit peut-être, interrompit Pymandre, de ce metal dont la lance d'Achilles étoit faite.

Ceux, repartis-je, qui veulent davantage relever la vertu des anciens Heros, diſent que dans toutes leurs entrepriſes ils n'avoient deſſein que de ſurmonter leurs ennemis, & non pas de les faire mourir. Et ſans avoir recours à l'Antiquité, ſi nous conſiderons l'hiſtoire des derniers tems, nous trouverons que ce généreux chevalier Bayard qui vivoit ſous Louis XII. & ſous François I. & dont la veritable bravoure ne cherchoit que les belles aventures, ne pardonnoit jamais à ceux qui ſe ſervoient d'armes à feu, quand ils tomboient entre ſes mains, ayant une haine

(1) Plut. in Theſ. Homerus. Lucretius l. 5. 3. Symp.

haine mortelle pour des hommes qui ne ſe portoient point au combat par une noble valeur, & qui employoient d'armes à feu dont le plus lâche peut tuer de loin le plus vaillant homme du monde.

Mais pour reprendre notre diſcours, il eſt certain que chaque nation a mis quelque différence dans les armes. Ceux de Carie (1) ont été les premiers à porter des crêtes ſur leurs caſques, à peindre leur boucliers, & les garnir d'anſes & de poignées pour les tenir; car avant cela les ſoldats ſe contentoient de les pendre à leur col.

Quant aux Romains, ils ne portoient au commencement que de petites (2) rondache; mais bientôt après ils apprirent des (3) Samnites à ſe ſervir de ces grands écus (4) de forme quarrée (5), qui d'abord n'étoient que de bois, ou d'oziers couverts de peau: ce qui ſe pratiquoit encore, non ſeulement (6) parmi les (7) Perſes & les Parthes (8), parmi les Allemans & les Gaulois (9), mais auſſi parmi les (10) Macedoniens avant qu'ils

(1) Herod. in Clio. (2) Plut. in Rom.
(3) *Clypei.* (4) *Scutum.* (5) Plin. l. 16. c. 40.
(6) Euſtatius. (7) Eumapius. (8) Tacit. 2. Ann. (9) Comm. Cæſ. (10) Quint. Curt. l. 10.

qu'ils les euſſent changez en argent pendant les grandes conquêtes d'Alexandre. Vous avez pû remarquer que les Juifs étant aſſiegez par Veſpaſien (1), & ne trouvant pas de quoi ſoulaget l'extrême faim qui les tourmentoit, dechiroient le cuir de leurs boucliers pour le manger, faiſant leur nourriture de ce qui ne pouvoit plus ſervir à les défendre. Or les Romains voyant que ces ſortes d'écus n'étoient pas d'une aſſez forte matiere (2), ils y remedierent. Premierement, ils les garnirent tout autour d'une bande de fer, (3), pour empêcher qu'ils ne ſe gâtaſſent contre terre. Il y en a qui diſent (4), que ce fut Camille qui en donna la premiere invention dans la guerre contre les Gaulois, à cauſe qu'ils avoient de grands coutelas, dont les Romains craignoient la décharge. Quoi qu'il en ſoit, l'uſage vint enſuite d'y mettre dans le milieu un petit rond élevé, qu'ils appelloient *Umbo*, comme qui diroit éminence. L'on peut voir dans les anciens Hiſtoriens (5) à quoi ces *Umbones* ſervoient, & l'avantage qu'ils en tiroient contre leurs ennemis, ſoit en attaquant, ſoit en défendant. Comme cela n'eſt pas de notre ſujet, je ne m'y arrête-

(1) Hageſippus. (2) Suidas. (3) Polyb. (4) Plut. in Camil. (5) Suet. in Jul. Q. Curt. l. 3. T. Liv. l. 9. & 30.

rêterai pas. Je dirai ſeulement, que ces boucliers étant de figures fort differentes, les Romains en portoient de ronds, comme ceux qu'ils appelloient *Clypei* & *Parma*; & d'autres qui étoient quarrez & longs, nommez *Scuta*. Cependant ceux des Samnites (1), dont Céſar veut que les Romains ayent pris leurs armes, étoient larges par le haut, pour couvrir l'eſtomac & les épaules, & venoient en diminuant par le bas, comme ceux des Liguriens & des (2) Gaulois. Quant à leur épée, j'ay remarqué en pluſieurs figures antiques, qu'ils la portoient au côté droit; ce qui paroît une façon aſſez incommode pour s'en ſervir.

Il faut bien, interrompit Pymandre, qu'il y ait eû des changemens, parce que (3) Joſeph écrit qu'ils avoient deux épées, l'une longue au côte droit, & l'autre courte au côté gauche.

Pour les caſques, repris-je, nous avons déjà remarqué qu'il y en avoit de pluſieurs ſortes; & que les Grecs, les Allemans & les Romains, les ornoient de differentes figures, de panaches, & de longues jubes ou crinieres, pour paroître davantage, & donner quelque terreur à leurs ennemis.

Quand

(1) Saluſtius. (2) T. Liv. l. 44. Diod. l. 6.
(3) Lib. 3.

Quant à ce qui regarde les armes qui couvrent le corps, l'uſage en eſt fort vieux; & les Anciens en ont eû non ſeulement de plus de différentes ſortes qu'il n'y en a aujourd'hui, mais preſque de ſemblables. Il eſt vrai qu'avant qu'ils euſſent employé les metaux à faire des cuiraſſes, ils ne ſe couvroient le corps que de bandes de cuir.

Et non ſeulement les Romains & les Grecs ſe ſont ſervis de ces armes, mais encore les Perſes. L'on remarque qu'Alexandre (1) ne donna à ſes ſoldats que le devant des corps de cuiraſſe, voulant bien qu'ils fuſſent armez pour faire tête à leurs ennemis, mais qu'ils fuſſent découverts par derriere, & en danger, ſi leur lâcheté les faiſoit fuïr. Il y avoit donc des cuiraſſes de pluſieurs matieres. Les Grecs & les Romains en portoient qu'ils appelloient *Hamata*, c'eſt-à-dire, faites de petites chaînes, de même que nos cottes de mailles, comme nous avons déjà dit. Ils en avoient d'autres, qui étoient de petites lames de fer, en façon d'écailles de poiſſon, ſemblables à celles dont (2) Lucullus étoit couvert lorſquil combatit contre Tigrane. On appelloit auſſi ces ſortes de lames (3) *Pluma*; & parmi les Parthes

(1) Polyænus l. 4. (2) Plut. in Lucul.
(3) Juſt. l. 4. Q. Cur. l. 4.

Parthes (1) non ſeulement les hommes, mais auſſi leurs chevaux en étoient armez.

Il falloit, interrompit Pymandre, que toutes ces petites parties fuſſent jointes enſemble avec une admirable induſtrie, pour ne pas ôter aux chevaux la liberté du mouvement. La premiere fois que je conſiderai ces ſortes d'armes dans les tableaux de Raphaël, & dans les figures de la Colonne Trajane, je ne pouvois comprendre que des ſoldats euſſent des habits de fer ſi juſtes ſur leurs corps, qu'on pût remarquer tous leurs mouvemens, & je penſois que ce fût une licence du Peintre & des Sculpteurs, qui euſſent trouvé plus de beauté à les repreſenter de la ſorte, qu'à imiter la véritable forme des armes.

En cela, repartis-je, ni Raphaël, ni les Sculpteurs n'ont pas entierement ſuivi le naturel; mais trouvant plus de beauté dans cette maniere d'adjuſtement, ils ſe ſont un peu éloignez de la verité pour donner plus de grace à leurs Ouvrages, en faiſant paroître le nud au travers des vêtemens.

Non, non, repliqua Pymandre, ils ne s'en ſont pas ſi éloignez que je me l'étois imaginé. Car après avoir bien penſé à ces ſor-

(1) Ammianus l. 24.

ſortes d'habits, où d'abord je trouvois à redire, il m'eſt ſouvenu d'avoir lû autrefois (1) qu'il y en avoit de ſi artiſtement faits & ſi propres à ceux qui les portoient, qu'ils n'étoient nullement empêchez dans aucun mouvement : au contraire, tout y étoit ſi délicatement obſervé, que ces armes n'étoient pas ſimplement des armes miſes ſur le corps d'un homme, mais les hommes qui en étoient couverts, reſſembloient à des Statuës de métal, ou plûtôt paroiſſoient des hommes de fer.

Les Parthes, repris-je, n'ont pas été ſeuls qui ſe ſont ſervis de ces ſortes d'armes; les Sarmates (2) en avoient auſſi qui n'étoient pas travaillées avec moins d'induſtrie; & ce qui eſt remarquable, eſt que non ſeulement elles étoient faites de lames de fer (3), mais auſſi de la corne des chevaux. Car comme ces peuples en nourriſſoient quantité (4) pour s'en ſervir à la guerre, & pour leurs ſacrifices, étant obligez d'en immoler ſouvent à leurs Dieux, ils amaſſoient la corne des pieds de tous leurs chevaux, & après l'avoir fait ſecher, la coupoient en forme d'écailles de ſerpent, ou d'écorce de pommes de pin. Ayant percé toutes ces petites pieces, ils les couſoient enſemble, pour en former

(1) Ammianus l. 16. (2) Valer. Flac. l. 6.
(3) Ammianus l. 17. (4) Pauſanias.

mer des armes, qui étoient à l'épreuve des coups, & qui n'avoient point mauvaiſe grace ſur le corps d'un gendarme. Je trouve encore que les fantaſſins ſe ſervoient de bottes: mais j'ay obſervé que ceux qui en ont écrit, ne parlent que d'une botte, comme fait Vergece (1) qui dit que les gens de pied étoient obligez de porter une botte à la jambe droite; & Tite-Live (2) rapporte que les Samnites la portoient à la gauche. Néanmoins nous voyons dans les anciens bas-reliefs, qu'ils en avoient aux deux jambes.

Il faut encore remarquer que les Anciens n'avoient point d'étriers pour monter à cheval, & que les Chefs & les grands Seigneurs avoient roûjours auprès d'eux un palefrenier, qui leur aidoit à monter & (3) à deſcendre, & même on leur portoit une eſpece de degré, que les Grecs appelloient *Anabolaus*.

Mais, dis-je, en regardant Pymandre, toutes ces remarques ne vous ſont-elles point ennuyeuſes; & ne vous ſemble-t-il pas que nous ſoyons ſortis des ſales du Vatican, & que nous ayons abandonné les Ouvrages de Jule Romain?

Au contraire, repartit Pymandre, il me ſemble que j'y ſuis encore; & je m'imagine

(1) L. 2. c. 15. (2) L. 19. (3) Euſtathius in Hom. Ody. v. 155.

ne de voir dans cette grande bataille de Conſtantin toutes ces differentes choſes dont vous venez de parler. Néanmoins, pour ne vous pas laſſer davantage ſur cette matiere, je conſens volontiers que vous repreniez votre premier diſcours.

Enſuite de la bataille, repris-je, Jule a repreſenté le Batême de Conſtantin. Vous ſçavez bien qu'après cette grande victoire qu'il remporta ſur Maxence avec le ſecours du ciel, il fit profeſſion du Chriſtianiſme; & qu'après avoir élevé au milieu de Rome une figure tenant une croix, & par des inſcriptions publiques reconnu les graces qu'il avoit reçûës du vray Dieu, il fit preſent au Pape Melchiade de ſon palais appellé Latran (1), & protegeant hautement les Chrêtiens, les favoriſa dans toutes ſortes de rencontres. Néanmoins quelque tems après oubliant tant de graces qu'il avoit reçûës de Dieu, il tomba dans l'idolatrie, & conſulta les démons. Ce crime abominable attira ſur lui la colere du ciel; & ce Prince fut tellement abandonné à ſes paſſions, qu'il fit mourir Criſpe ſon fils, Licinius ſon neveu & ſa femme Fauſte, & tombant d'une abîme dans un autre, ne penſant plus à la vraye religion qu'il avoit profeſſée avec tant de zele,

(1) *A cauſe de Plantius Lateranus, à qui cette maiſon appartenoit & que Ne ron fit mourir.* Tac. ann. 15.

zele, il ne fit plus que des actes de payen. De ſorte que les Chrêtiens ſe virent de nouveau perſecutez dans Rome ; & comme il vouloit même les obliger à conſulter les Augures, le Pape Sylveſtre fut contraint d'en ſortir, & de ſe cacher dans un lieu fort retiré. Cependant Dieu, qui permit une ſi grande chûte, ne voulut pas ſouffrir la perte entiere de ce Prince, qu'il avoit élevé ſur le trône de l'Empire pour être le protecteur de la Religion Chrêtienne. Il le frappa d'une lepre ſi horrible, que ne ſçachant quel remede y apporter, il conſulta les Augures & les Prêtres Payens, pour ſçavoir de quelle maniere il pourroit ſe purger des crimes qu'il avoit commis, & dont il voyoit bien que ſon mal étoit une juſte punition. Zozime a écrit que ces Prêtres lui firent réponſe, qu'ils ne ſçavoient point de moyen pour purger des fautes auſſi énormes que les ſiennes ; mais qu'ils avoient appris d'un certain Magicien Eſpagnol, venu nouvellement d'Egypte, que la Religion Chrêtienne avoit un ſecret infaillible pour effacer toutes ſortes de pêchez. L'on croit que cet Eſpagnol étoit le ſçavant Ozius Evêque de Cordoûë, qui le porta à ſe faire baptiſer. Quoi qu'il en ſoit, les meilleurs Auteurs (1) attribuent la gueriſon de ſa lepre

(1) Hincmar. in vit. S. Rémig. Greg. Tur. 2. hiſt. 31.

lepre au Baptême qu'il reçût. Et ce n'eſt pas merveille ſi Conſtantin fut frappé de la lepre, Dieu ayant puni pluſieurs fois les grands crimes par cette maladie, particulierement ceux des Rois (1) ſuperbes. Les actes du Pape Sylveſtre portent, qu'il avoit eû pour réponſe des Augures, que pour guerir ſon mal, il falloit qu'il ſe baignât dans le ſang de petits enfans; & que pour cet effet en ayant fait chercher un grand nombre de ceux du menu peuple, les meres de ces innocentes victimes faiſant de tous côtez retentir l'air de leurs cris lamentables, il fut touché de pitié, & commanda qu'on ne les fit point mourir. Qu'en récompenſe de cette bonté, Saint Pierre & Saint Paul lui apparurent la nuit, & lui commanderent de faire venir Sylveſtre du lieu où il s'étoit retiré, & qu'il gueriroit ſa lepre. Qu'on chercha auſſi-tôt le Pape, qui ayant fait voir à l'Empereur les images des Apôtres, il les reconnut ſemblables à ceux qui lui étoient apparus, & demanda la rémiſſion de ſes pechez, & le Sacrement de Baptême. Le Pape Sylveſtre lui enjoignit de demeurer au moins ſept jours tout ſeul, ſelon la coûtume, pour faire penitence. Il ordonna un jeûne & des prieres publiques; & le ſamedy ſuivant, Conſtantin entra revêtu d'une robe blanche dans les

(1) Num. 12. & 4. Reg. 5. Paralip. 26.

les Fonts baptiſmaux, qui furent auſſi-tôt éclairez d'enhaut d'une lumiere divine, au milieu de laquelle l'Empereur témoigna avoir vû Notre Seigneur qui lui tendoit la main; & au même inſtant qu'il eût été baptiſé par le Pape, il fut gueri de ſa lepre.

C'eſt dans le tableau de Jule qu'on voit Saint Sylveſtre ſous la figure de Clement VII. qui baptiſe Conſtantin dans les mêmes Fonts qui ſont encore aujourd'hui à Saint Jean de Latran, que l'Empereur fit faire exprès.

De l'autre côté de la ſale, au deſſus de la cheminée, Jule Romain a mis en perſpective l'Egliſe de Saint Pierre, où l'on voit toute la cerémonie qui ſe fait lorſque le Pape tient Chapelle. L'on y remarque les Chantres & les Muſiciens, l'ordre des Cardinaux & des Prélats & le Pape Clement dans ſa chaire, repreſentant Saint Sylveſtre, aux pieds du quel Conſtantin eſt à genoux, qui lui offre la figure d'une femme d'or, qui repreſente la ville de Rome, pour ſignifier la donation que ceux de Rome tiennent avoir été faite de l'Etat de l'Egliſe par cet Empereur. Il eſt vrai qu'après avoir été régenéré dans les eaux ſalutaires du baptême, il ne penſa plus qu'à conſerver les nouvelles graces qu'il avoit reçûës par ce Sacrement, à proteger

teger les Chrêtiens, & augmenter la Foi, ſans toutefois uſer pur cela de violence, ni contraindre perſonne. Il fit des Edits pour l'avantage de la Religion, pour le bien de l'Etat, & le ſoulagement des pauvres. Il bâtit des Temples magnifiques au vrai Dieu, & renverſa autant qu'il pût, ceux des fauſſes divinitez, pour leſquelles il conçût une ſi grande horreur, qu'étant arrivé un jour de Fête, auquel ſelon la coûtume l'armée devoit monter au Capitole, il encourut la haine du Senat & du peuple (1), à cauſe du mépris qu'il fit de leurs idoles.

Dans cette peinture, qui eſt remplie d'une infinité de perſonnes de toutes conditions, Jule prit plaiſir à repreſenter au naturel pluſieurs de ſes amis, & s'y peignit lui-même.

Pendant qu'il étoit occupé à ces grands Ouvrages, il ne laiſſoit pas d'en faire encore d'autres. Il envoya un tableau à Perouze repreſentant l'Aſſomption de la Vierge auquel Jean Franceſque avoit travaillé avec lui. Depuis qu'ils furent ſeparez, & que Jule fut ſeul, il fit ce beau tableau que vous avez vû dans le cabinet du Palais Farneſe, où il repreſenta une Vierge; & parce qu'il y a peint un chat qui ſemble vivant, tant il a pris de ſoin à le

(1) Zozim. l. 2.

le bien faire, on a toûjours nommé cet Ouvrage *il Quadro della Gatta.*

Il fit encore dans le même tems un tableau du martyre de Saint Etienne, qui eſt d'une beauté admirable, & qui fut porté à Génes.

Je ne puis me ſouvenir de tous les autres qu'il acheva pour des particuliers, & de ceux qui ſont encore dans pluſieurs Egliſes de Rome. Il avoit des gens auprès de lui qui le ſoulageoient dans cette multitude d'Ouvrages. Ceux dont il ſe ſervoit volontiers, & qui travaillerent beaucoup à la ſale de Conſtantin, & aux autres tableaux qu'il fit en même tems, furent Jean de Lion & Raphaël dal Colle, qui étoient fort pratiquez à bien imiter ſa maniere.

Jule ne s'arrêtoit pas ſeulement à la peinture, il s'addonnoit encore à l'Architecture, qu'il ſçavoit excellemment. Il bâtit ſur le Janicule un petit palais d'une beauté admirable. Il en orna les chambres, d'Ouvrages de ſtuc & de tableaux conformes au lieu & aux appartemens. C'eſt-là qu'il peignit l'hiſtoire de Numa Pompilius; & dans les bains de cette maiſon il repreſenta les fables de Venus, de Cupidon, d'Apollon & d'Hyacinte, dont l'on voit les eſtampes. Il fit auſſi pluſieurs deſſeins de bâtimens. Et comme le

Comte Baltazar Caſtillon, ſon intime ami, eût ordre du Marquis de Mantouë (1), dont il étoit Ambaſſadeur près du Pape, de lui envoyer quelque ſçavant Architecte, & de tâcher que ce fut Jule Romain, qui depuis la mort de Raphaël tenoit le premier rang dans Rome; le Comte l'en ſollicita ſi inſtamment, qu'enfin par prieres & par promeſſes, il s'engagea d'aller avec lui, pourvû qu'il en eût la permiſſion du Pape. Ce que le Comte ayant obtenu, ils allerent enſemble à Mantouë, où Jule fut reçû avec toutes ſortes de careſſes.

Après que le Marquis l'eût régalé de pluſieurs preſens, il le mena hors la ville dans un lieu appellé le T, où au milieu d'une prairie il y avoit de grandes écuries pour ſes haras. Lui ayant témoigné, que ſans démolir les vieux bâtimens, il eût ſouhaité qu'on eût fait quelques appartemens propres pour aller s'y divertir, Jule en leva auſſi-tôt le plan, & fit un deſſein, où ſans rien rompre des murailles anciennes, il diſpoſa une grande ſale dans le milieu, avec une ſuite de chambres des deux côtez. Et parce qu'il n'y avoit pas moyen de ſe ſervir de pierre pour les portes & pour les fenêtres ſans faire de grands arrachemens, il n'employa que de la brique, qu'il revetît de ſtuc dont il fit des colonnes, avec

(1) Frederic Gonzague.

avec tous les autres ornemens, d'un travail & d'une beauté admirable.

Cet Ouvrage fut cauſe que dans ce lieu, qui étoit peu conſiderable auparavant, le Marquis réſolut de pourſuivre un plus grand édifice, & d'en faire un magnifique palais. De ſorte que Jule en ayant fait le deſſein, on y travailla avec tant d'application, qu'il fut achevé en peu de tems.

Il eſt certain que ce fut un grand bonheur au Marquis de Gonzague d'avoir rencontré Jule Romain: mais ce ne fut pas un moindre avantage à Jule de trouver un Prince amateur des beaux Arts, qui lui donna lieu de faire connoître la force de ſon eſprit, & de montrer en même tems dans ſes Ouvrages de peinture & d'Architecture, des choſes que tous les autres grands Peintres n'ont point eû occaſion d'expoſer au jour.

Car c'eſt dans ces grands travaux qu'on peut remarquer toutes les belles parties qui font un excellent Peintre.

L'on voit combien celui dont je parle, étoit fecond dans l'invention, agréable dans l'ordonnance, & ſçavant dans la convenance des choſes neceſſaires à ce qu'il traitoit, qui ſont trois parties, d'où dépend principalement la belle compoſition d'un Ouvrage.

La fecondité de ſes penſées, & la no-

bleſſe des inventions paroiſſent dans ce palais juſques aux moindres ornemens, ſoit de ſtuc, ſoit de peinture, où l'on voit qu'il n'y a rien qui ne convienne au lieu, & aux tableaux qui l'embelliſſent.

On peut conſiderer l'invention d'un tableau en deux manieres; ſçavoir, celle qui vient purement de l'eſprit du Peintre, & celle qu'il emprunte de quelqu'un. La premiere eſt, quand il invente lui-même quelque ſujet, qui n'a lieu ni dans la fable, ni dans l'hiſtoire, & qu'il diſpoſe entierement à ſa fantaiſie. La ſeconde, eſt celle qu'il emprunte de quelqu'un, & qui n'eſt pas un entier effet de ſon imagination, comme la repreſentation de choſes allegoriques, hiſtoriques, ou fabuleuſes; & encore de celles qui ſont mixtes, c'eſt-à-dire, où la fable, l'hiſtoire & l'allegorie ſont mêlées. Or comme il eſt certain que ces ſujets doivent être traitez différemment, chacun ſelon les endroits où ils ſont placez, le jugement de l'ouvrier paroît davantage lorſqu'il ſçait diſpoſer chaque choſe, en ſorte qu'elle ait rapport au lieu où elle eſt miſe, & qu'elle y cauſe un ornement & une beauté convenable.

Car dans les grands Palais ces différentes ſortes d'inventions ſemblent chacune en particulier, y avoir un lieu qui leur eſt naturellement propre. C'eſt pourquoi

il

il eſt du devoir d'un bon Peintre de conſiderer quels ſujets il traite,& dans quels appartemens il doit les repreſenter.

Les Anciens étoient ſi exacts à cela, qu'ils ne manquoient point d'orner leurs maiſons de peintures différentes, ſelon les différens logemens qu'ils occupoient. Ceux où ils demeuroient au Printems, étoient enrichis de Tableaux conformes à la ſaiſon ; & ceux qui leur ſervoient pendant l'hiver,étoient peints d'une autre maniere. Comme l'intention des premiers Peintres étoit de repreſenter par la force de leur Art, ce qui n'étoit pas en effet, & de ſuppléer par les couleurs au défaut des choſes réelles, dans les lieux mêmes où elles devoient être ; il eſt certain qu'ils commencerent d'abord à feindre des corps d'Architecture dans les appartemens qui étoient ſimples, comme vous avez vû que Jule Romain a fait dans la ſale de Conſtantin dont nous parlions tantôt, où il a repreſenté un lambris tout autour, au deſſus duquel cette grande bataille, & ces autres tableaux forment une eſpece de tapiſſerie.

Dans les galeries, à cauſe de leur longueur, ils feignoient des pilaſtres ou des colonnes d'eſpace en eſpace, afin que la vûë fût bornée, & pût mieux conſiderer les païſages où ils prenoient plaiſir de peindre

des naufrages, des bâtimens, & d'autres objets qui divertiſſent les yeux. Enfin, dans les lieux les plus importans ils y repreſentoient de plus grands ſujets, comme d'hiſtoires & de fables.

Cependant vous remarquerez que Vitruve ſe plaint de ce que l'on pechoit de ſon tems contre la vraiſemblance, qu'il vouloit ſur toutes choſes qu'on gardât dans l'invention, les Ouvriers d'alors s'arrêtant plûtôt à figurer des monſtres & des chimeres dans les ornemens qu'ils faiſoient, que des images de quelque choſe de ſolide & de vraiſemblable.

Si Vitruve, interrompit Pymandre, vivoit encore, il auroit beau écrire contre cet abus, puiſque non ſeulement dans l'Architecture, mais auſſi dans la Peinture, l'on voit bien des Ouvrages où le jugement n'a guéres eû de part. Pour moi, je crois qu'il en a été de tout tems de la ſorte; car dans tous les ſiecles les doctes ont toûjours déclamé contre les ignorans; & je penſe même que l'ignorance eſt en quelque ſorte neceſſaire pour faire connoître les ſçavans. Hé, que ſeroit ce, ſi tout le monde avoit un eſprit égal? Si tous les Peintres étoient auſſi intelligens que Jule Romain, n'eſt-il pas vray qu'il n'auroit pas été diſtingué d'eux par cette réputation que ſon grand mérite lui a acqui-

acquiſe ? Et ſi j'étois bien informé de tous les ſecrets de cet Art, ajouta-t-il, je ſerois privé à préſent du plaiſir que je reçois à vous entendre parler, & à m'inſtruire de beaucoup de choſes que j'ignorois auparavant.

Pour continuer donc à vous donner quelque ſorte de ſatisfaction, repartis-je en le regardant, je vous dirai comment Jule Romain a ſçû dignement obſerver toutes les choſes que nous avons remarquées neceſſaires à un Ouvrage accompli. Ayant une parfaite connoiſſance de l'Architecture, il a conduit ces bâtimens de telle ſorte, que les pilaſtres, les colonnes, & tous les ornemens s'accordent parfaitement avec les peintures, & ont une union admirable les uns avec les autres.

Le Palais du T, étant comme je vous ai dit, une maiſon de campagne où le Marquis de Mantouë prenoit plaiſir à élever des chevaux & à nourrir des chiens, Jule repreſenta dans une grande ſale baſſe, qui ſembloit ouverte de tous côtez, les plus beaux chevaux qui fuſſent dans le haras, avec les chiens de la plus belle race, mais ſi bien colorez à fraiſque par Benedette Pagni & Rinaldo Mantouano ſes elevées, qu'il y avoit beaucoup de plaiſir de voir tous ces animaux en différentes actions, & qui ſembloient paroître

hors par les ouvertures que l'on avoit feintes. En ſuite de cette ſale, il y a une chambre, dont la voûte compoſée d'ornemens de ſtuc parfaitement bien travaillez, étoit encore enrichie de filets d'or. C'eſt là que Jule Romain repreſenta en pluſieurs tableaux toute l'hiſtoire de Pſiché. Ceux qui ſont peints dans la voûte, ſont à huile, & de la main des deux éleves que je viens de nommer; mais les autres grandes pieces qui ſont contre les murailles, ſont à fraiſque. D'un côté on y voit Pſiché dans le bain, environnée d'une troupe d'Amours, qui verſent ſur elle des eſſences & des parfums. De l'autre, l'on voit Mercure qui prépare le feſtin. Il y a un buffet admirable, à cauſe de la grande diverſité de baſſins, de coupes & de vaſes dont il eſt compoſé. Vous pouvez voir l'eſtampe que Baptiſte Franc Venitien en a gravée; & vous aurez plus de plaiſir à conſiderer la beauté de ce deſſein, que du recit que j'en pourrois faire.

Bien que ces Peintures ayent été exécutées par Benedette & Rinaldo, néanmoins étant toutes retouchées de la main de Jule, on peut les regarder comme ſon propre Ouvrage. Auſſi les faiſoit-il travailler ſur ſes deſſeins à l'exemple de Raphaël; ce qui n'eſt pas peu utile aux jeunes hommes, qui étant conduits par un excel-

cellent Maître, en deviennent beaucoup plus ſçavans. Car ſi quelquefois il s'en rencontre d'aſſez préſomptueux, pour s'imaginer d'être auſſi capables que ceux qui les conduiſent, néanmoins pour peu qu'on les abandonne à leur génie, ils reconnoiſſoient bien-tôt le beſoin qu'ils ont d'être ſoûtenus par un autre.

De cette chambre où l'hiſtoire de Pſiché eſt peinte, l'on paſſe dans une autre, ornée de bas-reliefs de ſtuc, faits ſur les deſſeins de Jule par Franceſque Primatice de Boulogne, & par Jean Baptiſte de Mantouë. L'on y voit tout ce qui eſt repreſenté dans la Colonne Trajane. Proche de cet appartement il y a une antichambre, où dans le platfond eſt repreſentée la chûte d'Icare, & les douze mois. On y voit les divers emplois dans leſquels les hommes s'occupent pendant toute l'année. Enfin, comme Jule avoit une liberté toute entiere d'exécuter ſes penſées de la maniere qu'il vouloit, il remplit ce palais de tant de choſes agréables & divertiſſantes, qu'il n'y a point de lieu qui n'ait des beautez différentes. Mais entre tous les Ouvrages que l'on voit au palais du T, rien n'eſt comparable à la ſale où il a peint la chûte des Geans. C'eſt là qu'il a employé tout ce que l'Art & l'induſtrie d'un ſçavant Peintre peut produire de plus grand & de

plus accompli. Car voulant faire quelque choſe dont l'invention, c'eſt-à-dire, la maniere de traiter ſon ſujet fût rare & ſurprenante, il choiſit un endroit dans le palais, ſemblable à celui où il avoit peint l'hiſtoire de Pſiché ; mais il voulut que la maçonnerie en fût diſpoſée de telle ſorte, qu'elle contribuât à l'artifice qui devoit paroître dans ſa peinture. C'eſt pour cela qu'après avoir fait jetter les fondemens de tout l'édifice, il fit faire une muraille très-forte, qui en s'élevant formoit une figure ronde, & compoſoit une voûte ſurbaiſſée en maniere de four. Les portes, les fenêtres, & la cheminée étoient de pierres ruſtiques, mal ordonnées, & jointes enſemble de telle ſorte, qu'il ſembloit que tout allât tomber.

C'eſt dans cette chambre qu'il prit un ſoin extraordinaire de repreſenter une fable, dont le ſujet eſt tout-à fait convenable à la diſpoſition du lieu. Car il a feint que le haut de la voûte eſt percé ; & par cette ouverture feinte on voit au plus haut du Ciel un Temple compoſé d'ordre Ionique, dans lequel paroît le trône de Jupiter. Ce Dieu eſt une peu plus bas, tenant un foudre à la main, qu'il lance contre les Geans. Junon eſt au deſſous qui ſemble le ſecourir. Proche d'eux ſont les vents, qui de leurs bouches extraordinaire-

ment

ment enflées, ſoufflent vers la terre, pendant qu'au feu épouvantable des foudres & des tonnerres qui luiſent, & qui ſemblent éclater de toutes parts, on voit la Déeſſe Opis tirée par ſes lions, qui toute effrayée ſe détourne d'un autre côté. Pluſieurs autres Divinitez font la même choſe, parmi leſquelles on remarque Venus qui eſt proche de Mars, & Mome qui les bras étendus, & comme immobile, ſemble craindre la ruïne de tout l'univers.

On y voit encore les Graces & les Heures qui ſe retirent pleines de frayeur. Enfin l'épouvante paroit ſi grande parmi ces Divinitez, que la plûpart prennent la fuite. Diane, Saturne, & Janus montent vers la partie du ciel la plus ſereine, pour s'éloigner du bruit & de l'horreur des tempêtes. Neptune en fait de même. On diroit qu'il tâche de ſe tenir ferme ſur ſon trident, & de vouloit arrêter ſes Dauphins; car la mer eſt tellement agitée, que ſes vagues s'élevent juſques aux nuës. Pallas qui eſt avec les neuf Muſes, ſemble moins timide. Elle regarde fixement quelle ſera la fin d'un entrepriſe ſi temeraire.

D'autre côté l'on voit Pan, tenant une jeune Nymphe, qui épouvantée cherche à ſe ſauver des feux & des foudres dont le Ciel eſt comme embraſé.

Apollon eſt dans ſon char, autour duquel ſont quelques-unes des Heures occupées à retenir ſes chevaux effrayez. Bacchus & Silene ſont environnez de ſatyres & de nymphes. Vulcain, qui tient un gros marteau ſur ſon épaule, regarde Hercule qui parle à Mercure. Pomone eſt auprès d'eux toute tremblante de peur, auſſi-bien que le reſte des Dieux ; & c'eſt une choſe admirable de voir comment ſur les viſages de tant de ſortes de Divinitez, Jule Romain a exprimé la crainte & la frayeur en tant de manieres différentes, que non ſeulement il ne ſe voit rien de plus beau, mais qu'il eſt même difficile de rien imaginer de plus parfait.

Les Geans ſont repreſentez dans les côtez de la chambre, au deſſous de l'endroit où la voûte prend ſon ceintre. Il y en a qui portent ſur leurs épaule, des montagnes & de gros rochers qu'ils ſemblent rouller, & mettre les unes ſur les autres pour eſcalader le Ciel, au même tems qu'on voit leur ruïne qui s'approche. Car Jupiter lançant ſes foudres ſur eux, & tout le ciel paroiſſant en feu, il ne ſemble pas ſeulement qu'il aille renverſer les orgueïlleux deſſeins de ces Geans, en les accablant ſous les montagnes qu'ils ont entaſſées les unes ſur les autres : mais on diroit que par un tel bouleverſement

il

il va mettre le ciel & la terre en confuſion.

Parmi ces Geans, dont les uns paroiſſent déjà accablez, & les autres bleſſez ſous les ruïnes des montagnes, on reconnoît Briarée preſque tout couvert de morceaux de roche.

Il y a un endroit qui repreſente l'ouverture d'une grotte, aux travers de laquelle on découvre un lointain, qui eſt peint avec un artifice tout particulier: car on y voit comme dans une fort grande diſtance pluſieurs Geans bleſſez du tonnerre, & qui fuyent craignant encore d'être comme les autres, renverſez ſous les montagnes.

D'un autre côté on en voit d'accablez par la chûte des temples & des palais. C'eſt dans cet endroit, & parmi des murailles & des colonnes qui ſemblent tomber, que Jule a placé la cheminée de la chambre; ce qu'il a fait pour rendre encore ſon Ouvrage plus ſurprenant: car lorſqu'on allume du feu, non ſeulement on voit des Geans, qui paroiſſent brûler au milieu des flâmes, mais on apperçoit Pluton tiré dans ſon chariot par des chevaux fort décharnez, & accompagné des Furies, lequel ſe précipite au fond des enfers.

Outre cela, pour rendre cette compoſition plus terrible, le Peintre a fait que

les

les Geans les plus grands, & d'une taille plus haute étant diverſement frapez de la foudre, ſont renverſez à terre; de ſorte qu'on s'imagine les voir les uns plus proches, & les autres plus loin, les uns morts, les autres bleſſez, & d'autres à demi enſevelis ſous les ruïnes des bâtimens. Et certes je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de rien faire en peinture qui ſoit plus ſurprenant, & où la vraiſemblance ſoit mieux obſervée. Car lorſqu'on entre dans cette chambre, & qu'on voit les fenêtres, les portes, & les autres endroits des murailles qui ſemblent tomber auſſi bien que ces montagnes, & ces colonnes feintes, l'on demeure tout ſurpris; & il eſt bien difficile en les conſidérant, de n'avoir pas quelque ſorte d'apprehenſion de leur chûte.

Mas ce qui eſt particulierement digne d'être obſervé dans tout ce magnifique Ouvrage, eſt que toutes les parties en ſont ſi uniformes, & ſi bien attachées les unes avec les autres, qu'il n'y a nulle ſeparation d'ornement; que toute la chambre n'eſt qu'une ſeule peinture; que les choſes proches ſemblent d'une grandeur prodigieuſe; que celles qui doivent paroître éloignées, ſe perdent, & diminuent de telle maniere, que cette ſale paroît une campagne, & un païs fort ſpacieux.

Enfin,

Enfin, c'eſt-là que Jule Romain ayant donné l'eſſor à ſes belles imaginations, ſemble avoir répandu comme par une plenitude & par un débordement de ſon ſçavoir, une infinité de nobles penſées, qu'on voit bien ne ſortir que d'une abondance de belles notions, qu'il avoit acquiſes dans toutes les choſes de la nature, & dans les ſecrets de ſon Art.

M'étant arrêté pour prendre haleine, Je comprends bien, dit alors Pymandre, que toute la ſcience de la peinture n'eſt pas enfermée, comme la plûpart des autres Arts, dans des limites reſſerrées; mais qu'elle embraſſe tout ce que l'Antiquité nous a laiſſé dans les Poëtes & dans les Hiſtoriens, pour apprendre à bien repreſenter les choſes paſſées, & outre cela, tout ce que la nature produit de plus parfait pour en former des images qui lui reſſemblent. C'eſt pourquoi un Peintre, à mon avis, réüſſit toûjours mieux, lorſqu'il tire de la fable ou de l'hiſtoire les ſujets qu'il repreſente, parce que nous les comprenons plus facilement que nous ne faiſons ceux qui ſont emblématiques, qui ayant beſoin d'une explication particuliere pour être bien entendus, ne donnent pas d'abord toute la ſatisfaction qu'on en peut deſirer.

Vous me repartirez peut-être, que je ſuis un de ceux qui ne demandent qu'à

ſçavoir l'hiſtoire d'un tableau pour être ſatisfait, & qui ne remarquant que les moindres parties, laiſſe conſiderer à d'autres ce qui regarde l'ordonnance & le deſſein.

Je vous dirai, repliquai-je, que vous n'êtes pas le ſeul de ce ſentiment, & qu'il y a beaucoup de perſonnes qui aiment mieux les tableaux d'hiſtoires, que ceux dont il faut devenir les ſujets, & dont le ſens eſt allegorique. Et pour moy je ne trouve pas cela tout-à-fait étrange; car comme nous cherchons plûtôt à nous entretenir avec des perſonnes que nous connoiſſons, & dont nous entendons la langue, qu'avec des gens inconnus, & que nous n'entendons pas; de même nous prenons plus de plaiſir à regarder dans des tableaux les hiſtoires que nous ſçavons déjà, que non pas à conſiderer une compoſition de figures où nous ne comprenons rien, & dont il faut deviner ce qu'elles repreſentent.

Cependant il y a des ſujets traitez miſtiquement, dont l'on ne doit pas faire peu d'état, principalement quand le Peintre a été aſſez ingenieux pour y cacher les ſecrets de la philoſophie. Et même il ſemble que cette maniere de repreſenter les choſes eſt particulierement propre à la peinture, & qu'elle a cela de commun avec la poëſie, qui ſous le voile de ſes bel-

les

les fictions, couvre une ſçavante moralité. Mais auſſi il faut que ce ſoit dans une excellente compoſition d'Ouvrage que cette philoſophie ſoit exprimée; & que le Peintre faiſant l'office d'un Poëte muet, expoſe dans la noble invention d'un beau ſujet, toutes les parties d'un Poëme bien entendu.

Pour rendre cette compoſition parfaite, il faut que l'ordonnance en ſoit magnifique, & que toutes les figures ne tendent qu'à repreſenter une ſeule action. Si c'eſt un lieu où il y ait diverſes actions repreſentées dans des tableaux ſeparez, il faut qu'elles ſe rapportent toutes à un ſeul ſujet; & c'eſt de quoi les Ouvrages que Jule Romain a faits à Mantouë, & dont je vous ay parlé, peuvent ſervir de parfaits modéles.

C'eſt-là qu'on peut voir comment un Peintre doit faire une exacte recherche de ce qu'il y a de plus rare dans la nature pour embellir ſon Ouvrage, & ne faire choix que d'un nombre convenable de figures, afin de ne pas incommoder la vûë qui ſe trouve embaraſſée, lorſque les choſes ſe preſentent à elle avec confuſion. C'eſt là qu'on peut apprendre à donner une grandeur aux figures, qui ſoit proportionnée à la grandeur du lieu, & à la diſtance de l'œil. Enfin c'eſt dans la belle

belle ordonnance de toutes ces choſes qu'on peut connoître quel étoit le genie & l'eſprit de ce ſçavant homme, puiſque dans ces Ouvrages on voit combien il étoit abondant en penſées & en belles imaginations, naturel & aiſé dans la diſpoſition de ſes figures, fecond en une diverſité de mouvemens, qui tous paroiſſent beaux & naturels; à quel point il ſçavoit bien exprimer les paſſions, & donner de la force, de la beauté & de la grace à ſon Ouvrage. On y peut remarquer ſon adreſſe à bien placer toutes les choſes qui entrent dans la compoſition de ſes tableaux, en ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres. Car il n'y a rien de confus; toutes les figures agiſſent, & font bien ce qu'elles doivent faire. Les principales ſont toûjours dans les endroits les plus apparens; & l'on voit que les autres ne ſont là que pour les accompagner, & que toutes ſervent, & ont rapport au principal ſujet. Comme il n'y a rien de ſuperflu qui cauſe de l'embarras, il n'y a rien auſſi de trop vuide qui marque de la pauvreté. On n'y voit point de figures chargées de vêtemens qui cachent trop le nud : tout le plan de l'Ouvrage ſe remarque ſans peine. Et certes, l'on peut juger par ces travaux, que quand un Peintre en veut entreprendre de ſemblables, il faut

faut qu'il employe toutes les forces de ſon eſprit pour ſe bien repreſenter l'action qu'il veut peindre, comme s'il la voyoit en effet devant ſes yeux ; & quand il vient à l'exécution, qu'il deploye tout ce qu'il a de ſcience, rompant la digue, s'il faut ainſi dire, à ſes riches imaginations, & les laiſſant répandre comme une eau, qui après avoir été retenuë, vient à ſe déborder avec impétuoſité, & inonde la campagne.

Ce n'eſt pas que je veüille dire que les Peintres ſe doivent laiſſer emporter à la violence de leur premier feu. Car comme les grands efforts ne durent quelquefois qu'un moment, on voit auſſi qu'encore que les Tableaux qui ſont faits avec furie, ayent je ne ſçai quoi de plaiſant, & qui ſurprend d'abord, neantmoins lorſqu'on vient à les examiner, on s'en laſſe bientôt, parce qu'on reconnoît que toutes les choſes y étant faites & miſes au hazard, & ſans jugement, il n'y a pas tant de beauté qu'on s'étoit imaginé ; & s'il y paroit quelque Art, il ſemble qu'on l'ait dérobé pour l'y mettre par force & par violence.

C'eſt pourquoy ce n'eſt pas aſſez qu'un peintre ait l'eſprit plein de feu, & l'imagination vive. Dans la Peinture, auſſi-bien que dans les autres Sciences, le jugement

gement doit avoir la principale conduite de l'Ouvrage, qui après cela aura cet avantage, que plus on le conſidérera, plus on y trouvera de ſcience & de beauté.

Michel-Ange admirant la profondeur de ſon Art, confeſſoit ingenuëment qu'il y avoit encore beaucoup de choſes qu'il ignoroit. Il eſt vray auſſi que quelque ſçavant qu'il ait été, on ne peut pas lui donner rang parmi ceux qui ont traité leurs Ouvrages avec ce parfait raiſonnement, que nous admirons dans les Tableaux de Raphaël & de Jule Romain. Il avoit ce feu & cette furie, qui à la verité engendre le terrible & le ſurprenant; ce qui ſouvent a fait produire à quantité d'autres Peintres qui l'ont voulu imiter, beaucoup de choſes fort mauvaiſes & fort deſagréables, n'ayant pas les autres excellentes qualitez qu'il poſſedoit.

Mais pour revenir à Jule, après avoir fini le palais du T, il rétablit encore celui où le Marquis faiſoit ſa demeure ordinaire dans Mantouë; & ce fut là qu'il peignit dans une ſale l'hiſtoire du ſiége de Troye, & que dans une Antichambre il fit douze Tableaux à huile, au deſſus des portraits des douze Empereurs que le Titien avoit peints; & qui ayant été pris au ſac de Mantouë, furent depuis portez en Angleterre.

Jule

Jule fit encore à Marmiolo, qui eſt diſtant de Mantouë environ deux lieuës, des bâtimens & des tableaux, qui n'étoient pas d'une moindre beauté que ceux du palais du T. Et dans une Chapelle de l'Egliſe de S. André de Mantouë, il repreſenta la Nativité de Notre Seigneur avec S. Jean & Saint Longis, qui ſont de bout ſur le devant du tableau. Cette peinture, qui eſt à huile, & d'une beauté ſinguliere, ſe voit maintenant dans le cabinet du Roi.

Je ſerois trop long ſi je m'arrêtois à vous parler de tous les tableaux de Jule, & de tous les deſſeins qu'il a faits, dont vous en pouvez voir quantité de très-excellens dans le cabinet de M. Jabac; car il n'y a guéres eû de Peintre qui ait mis au jour tant d'Ouvrages. Il fit pluſieurs cartons de tapiſſeries pour le Duc de Ferrare, qui furent exécutez en Flandres par un nommé Nicolas & Jean Baptiſte Roux, excellens ouvriers.

Voit-on rien de plus beau que celles qui ſont au Louvre, du deſſein de ce ſçavant homme? C'eſt dans les batailles & le triomphe de Scipion qu'on peut remarquer ce que je vous diſois tantôt des armes, & de toute cette magnificence qui paroiſſoit dans Rome aux triomphes des Empereurs. Ces deux tentures de tapiſſeries, qui contiennent ſix-vingts aunes en vingt-deux pieces,

ces, ſont toutes relevées d'or, & la beauté du travail répond bien à l'excellence du deſſein.

Une autre tenture qui repreſente l'hiſtoire de (1) Lucrece, celle des triomphes de (2) Bacchus, celle (3) d'Orphée, les (4) groteſques, les (5) mois qui étoient autrefois à M. de Guiſe, & le (6) raviſſement des Sabines, ſont des Ouvrages tous tiſſus de ſoye & d'or. Il y a encore dans le gardemeuble du Roi trois autres tentures de tapiſſeries, qui repreſentent (7) l'hiſtoire de Scipion, les (8) fruits de la guerre, & le (9) triomphe de Venus; & l'on peut dire que toutes ces grandes compoſitions ſont autant de chefs-d'œuvres, où l'on voit encore aujourd'hui plus qu'en aucun autre endroit de l'Europe, des marques de la beauté & de la grandeur du genie de cet excellent Peintre.

Si Jule Romain exécutoit ſi heureuſement toutes les choſes qu'il entreprenoit, ce n'étoit pas ſans une grande étude, & un long travail: auſſi ſçavoit-il bien rendre raiſon de tous ſes Ouvrages, & connoiſſoit d'autant mieux les choſes antiques, qu'il

(1) Contenant 21. aunes en 5. pieces. (2) 21. aunes en 7. pieces. (3) 28. aunes en 8. pieces. (4) 43. aunes en 10. pieces. (5) 45. aunes en 12. pieces. (6) 28. aunes en 5. pieces. (7) Contenant 57. aunes en 10. pieces, (8) 55. aunes & demie en 8. pieces. (9) 15. aunes en 3. pieces.

qu'il avoit toûjours fait une curieuſe recherche de toutes ſortes de médailles.

Lorſque l'Empereur Charles-Quint paſſa à Mantouë, Jule donna des marques de ſon ſçavoir, & de cette grande facilité qu'il avoit à bien inventer. Car il ordonna pluſieurs arcs de triomphe, des decorations de théatre, & quantité d'autres galanteries, pour leſquelles mêmes il avoit une naturelle inclination, n'y ayant jamais eû perſonne qui ait mieux ſçû trouver ces différens caprices dont l'on ſe ſert dans les maſcarades, dans les tournois, & dans de ſemblables fêtes, où l'on affecte des habits & des ornemens tout nouveaux & tout particuliers.

Enfin, ſi Jule rendit recommendable la ville de Mantouë en la décorant d'une infinité de beaux Ouvrages, & en remédiant au débordement du Po, dont les eaux l'inondoient ſouvent; il ſe fit auſſi beaucoup conſiderer du Marquis de Gonzague, qui eut pour lui une eſtime & une amitié toute particuliere. Lorſque ce Prince mourut, Jule en eût un tel deplaiſir, que dans la douleur qu'il reſſentit, il auroit quitté la Ville, & s'en ſeroit allé à Rome, ſi le Cardinal de Gonzague, qui prit le gouvernement de l'Etat, à cauſe du bas âge de ſes neveux, ne l'eût obligé de demeurer; lui faiſant connoître qu'il ne devoit

voit pas quitter un lieu où il étoit tout établi, & où il avoit non ſeulement une femme & des enfans, mais pluſieurs amis, & des biens conſiderables. Ce que le Cardinal lui repreſentoit auſſi par ſon interêt particulier, étant bien aiſe de conſerver auprès de lui une perſonne d'un ſi grand merite, & dont l'eſprit n'étoit pas moins agréable que les tableaux.

Quand Vaſari paſſa à Mantouë, en allant à Veniſe, il fit amitié avec Jule; & il écrit, qu'étant un jour enſemble, le Cardinal de Gonzague ſurvint, qui lui demanda ce qu'il lui ſembloit des Ouvrages de Jule. A quoi il fit réponſe, qu'il les eſtimoit tels, que leur auteur méritoit qu'on lui élevât des Statuës dans toutes les ruës de la ville, puiſqu'en ayant renouvellé plus de la moitié, tout l'état n'étoit pas ſuffiſant pour récompenſer ſon travail & ſa vertu. A quoi le Cardinal repartit obligeamment, que Jule en étoit plus maître que lui.

Jule continuoit toûjours de travailler à Mantouë, lors qu'Antonio da San Gallo étant mort à Rome, on jetta les yeux ſur lui pour conduire le bâtiment de l'Egliſe de Saint Pierre; & pour cet effet on lui fit des offres tres-avantageuſes. Mais le Cardinal de Gonzague ne voulut jamais permettre qu'il s'en allât; & ſa femme, ſes-

enfans,

enfans, & ſes parens le ſecondoient ſi bien par leurs prieres, que Jule réſolut de demeurer à Mantouë, où il ne vécut pas long-tems après : car étant tombé malade, il y mourut (1) âgé ſeulement de cinquante-quatre ans. Il laiſſa un fils nommé Raphaël, & une fille qui fut mariée à Hercule Malateſte. Il eût pluſieurs diſciples, dont les plus conſiderables furent Jean de Lion, Raphaël dal Colle, Benedetto Pagni, Figurino da Faenza, Fermo Guiſoni, Rinaldo, & Jean Baptiſte de Mantouë.

Dans le tems que Jule Romain travailloit à Rome avec beaucoup d'eſtime, & qu'il étoit conſideré comme le premier éleve de Raphaël, Michel-Ange de ſon côté tâchoit d'élever autant qu'il pouvoit, le merite & les Ouvrages de SEBASTIEN DE VENISE, qui a été mieux connu ſous le nom de FRA SEBASTIEN DEL PIOMBO. Ce Sebaſtien avoit appris de Jean Belin les principes de la peinture, & enſuite il s'étoit formé une maniere encore meilleure ſous Giorgion. De ſorte que s'étant mis en credit à Veniſe, où il fit pluſieurs Ouvrages, Auguſtin Ghiſi qui étoit un riche Banquier de Rome, & qui avoit beaucoup de correſpondance à Veniſe, trouva moyen de le faire venir pour travailler chez lui.

(1) Le 1. Novembre 1546.

D'abord il lui fit faire quelques tableaux dans la même loge, où Baltazar de Sienne avoit déjà peint; & après que Raphaël eût achevé l'hiſtoire de Galatée, qui eſt dans une autre loge du même palais de Ghiſi, Sebaſtien y fit auſſi un tableau où il peignit à fraiſque un Poliphême. Et enſuite il travailla à d'autres Ouvrages à huile qui le rendirent recommendable, parce qu'ayant appris ſous Giorgion une maniere de peindre aſſez gracieuſe, tous ceux qui recherchoient la beauté du coloris, en étoient fort ſatisfaits.

C'étoit dans ce tems-là que la réputation de Raphaël & de Michel-Ange cauſoit dans Rome deux différens partis entre les amis de l'un & de l'autre, particuliere-ment parmi les Peintres. Comme Sebaſtien avoit une haute opinion de lui-méme, & qu'il croyoit ne meriter pas moins que Raphaël, il ne fut pas de ceux qui favoriſe-ent ſon parti. C'eſt pourquoi Michel-Ange, pour l'engager davantage à pren-dre le ſien, lui témoigna toute ſorte d'af-fection, & le protegea en toutes rencon-tres, croyant que ſi une fois il pouvoit l'attirer auprès de lui pour le faire travail-ler ſur ſes deſſeins, il lui feroit exécuter des Ouvrages d'autant plus beaux, que ſa maniere de peindre étoit déjà tres-agrea-ble. En effet s'étant unis d'amitié, Sebaſ-

tien

tien commença à ſe mettre en réputation par le moyen de Michel-Ange, qui publioit par tout ſon mérite ; & ce fut dans ce tems-là qu'il fit un tableau pour porter à Viterbe, où il repreſenta un Chriſt mort. Cet Ouvrage fut beaucoup eſtimé : mais auſſi l'on dit que Michel-Ange en avoit fait le deſſein, de même que de quelques autres que Sebaſtien peignit enſuite.

Cependant il oſa bien entrer en concurrence avec Raphaël ; car lorſque Raphaël commença de travailler au tableau de la Transfiguration qui eſt à Saint Pierre in Montorio, & que le Cardinal de Medicis devoit envoyer en France, Sebaſtien entreprit auſſi d'en faire un de même grandeur, où il repreſenta la reſurrection du Lazare. L'ayant fini, veritablement en partie ſur le deſſein & ſous la conduite de Michel-Ange, il l'expoſa en public pour être comparé à celui de Raphaël. Et bien que celui de la Transfiguration ſoit ſi accompli en toutes ſes parties, qu'il n'y a rien de comparable à cet ouvrage ; néanmoins le travail de Sebaſtien ne laiſſa pas d'être eſtimé : & c'eſt ce tableau qui eſt encore aujourd'hui à Narbonne, où le Cardinal Jule de Medicis, qui en étoit alors Archevêque, l'envoya. Cet ouvrage, & les autres qu'il faiſoit tous les jours dans Rome, lui acquirent

tant de credit, que Raphaël étant venu à mourir, il fut conſideré de quelques-uns comme le premier Peintre d'alors; la faveur de Michel-Ange étant cauſe que beaucoup le préferoient à Jule Romain, & aux autres éleves de Raphaël. De ſorte qu'Auguſtin Ghiſi, qui avoit fait faire dans l'Egliſe de Sainte Marie del Popolo, une Chapelle pour ſa ſepulture par l'avis de Raphaël, traita avec Sebaſtien pour en faire les tableaux. Mais quoique ce Peintre eût fait dreſſer tous les échafaux pour y travailler, il n'avança pas pour cela davantage l'ouvrage; & le haut de cette Chapelle demeura couvert juſques en l'an 1554. que Loüis, fils d'Auguſtin, réſolut de la faire achever par Salviati, qui en peu de tems la conduiſit dans ſa perfection, & lui donna une forme, que la pareſſe & la negligence de Sebaſtien n'avoit pû faire depuis long-tems, encore qu'il eût été fort largement recompenſé par Auguſtin & par ſes héritiers, du peu de travail qu'il avoit commencé à y faire. Il entreprenoit beaucoup d'ouvrages qu'il ne finiſſoit jamais; ſoit qu'il n'eût pas aſſez de force pour pourſuivre de lui-même une grande entrepriſe, & que ſon genie l'abandonnât trop tôt; ou bien que ce fût par une pareſſe & nonchalance qui lui étoit naturelle. C'eſt ainſi

ainſi qu'il n'acheva pas un grand tableau de Saint Michel pour le Roi François I. qui en avoit déjà un de la main de ce Peintre. Ce qu'il finiſſoit plûtôt, & avec plus d'amour, c'étoit des portraits. Il fit celui d'Adrien VI. lors qu'il vint à Rome prendre poſſeſſion de la Chaire de Saint Pierre; & enſuite il repreſenta auſſi ſon ſucceſſeur Clement VII. Un des plus beaux qu'il ait faits, fut celui d'un Gentilhomme de Florence, nommé Antoine François de gl'Albizi, & celui encore de Pierre Arétin.

Dans ce tems-là l'Office de Fratel del Piombo étant venu à vaquer, il en fut pourvû par le Pape, à la charge d'une penſion de trois cens écus, qu'il devoit donner à Jean da Udiné. Ayant pris un habit ſortable à ſa condition, & ſe voyant en état de vivre commodément, il ne ſe ſoucia plus de travailler; mais regardoit comme un grand plaiſir, de pouvoir alors paſſer le tems à ne rien faire. Ce qui prouve bien que ſi les richeſſes & les commoditez ſont utiles à quelques-uns, & leur donnent moyen de s'avancer d'avantage, comme elles avoient fait à l'endroit de Raphaël, & d'autres grands Peintres; elles font un effet tout contraire en d'autres, qui au lieu de s'en ſervir utilement, demeurent dans l'oiſiveté & dans la pa-

reſſe; puiſque pendant que Sebaſtien eut moins de revenu, & une fortune plus baſſe, il travailla continuellement, & râchoit même de ſurpaſſer Raphaël; & depuis qu'il fut à ſon aiſe, il ne ſe mettoit au travail qu'avec peine. Il fit pourtant encore quelques tableaux : entr'autres le portrait de Catherine de Medicis, niece du Pape Clement, lors qu'elle fut à Rome, & avant que d'être Reine de France: il eſt vrai, qu'il ne l'acheva pas entierement. Il fit auſſi le portrait de Julie de Gonſague pour le Cardinal Hipolite de Medicis, lequel fut depuis envoyé au Roi François I.

Ce Peintre fut le premier qui s'aviſa de peindre ſur des pierres de diverſes couleurs, dont il faiſoit ſervir le fond dans la compoſition, & dans les ornemens de ſes tableaux. Comme cette nouvelle maniere plût d'abord à beaucoup de monde, & qu'il en étoit bien payé; afin de la rendre encore plus eſtimable, il chercha un moyen pour empêcher que les couleurs à huile ne ſe gâtaſſent, étant employées ſur des pierres, & contre les murailles: ce qui étoit arrivé à celles de Dominique, d'André del Caſtagno, & d'autres Peintres, qui ont été les premiers à peindre à huile, leſquelles devenoient noires, & s'effaçoient en peu de tems. Pour remedier

dier à cela il ſe ſervoit d'une compoſition de poix & de maſtic fondus & mêlez enſemble, dont il faiſoit enduire les murs avec la chaux vive : ainſi ſes ouvrages ne ſouffrant rien de l'humidité, conſervoient la beauté des couleurs, ſans qu'il arrivât aucun changement. C'eſt avec cette même compoſition qu'il a travaillé ſur les pierres les plus dures, où par ce moyen la couleur peut demeurer long-tems. N'ayant pas d'inclination pour la peinture à fraiſque, il perſuada le Pape d'obliger Michel-Ange de peindre à huile la façade de la Chapelle, où eſt à preſent le tableau du Jugement : ce que Michel-Ange n'ayant pas voulu faire, il encourut la diſgrace du Pape, & demeura quelque tems ſans rien faire. Mais enfin étant de nouveau ſollicité par le Pape, il déclara qu'il ne travailleroit point autrement qu'à fraiſque, & que la peinture à huile étoit un ouvrage de femme ou d'hommes lents & pareſſeux, tels que Fra-Baſtiano. De ſorte qu'ayant fait rompre tout l'enduit que Sebaſtien avoit déjà diſpoſé pour peindre à huile, il le fit préparer à ſa maniere, mais il n'oublia jamais l'injure qu'il crût avoir reçûë de Sebaſtien en cette rencontre.

Cependant Sebaſtien avoit tellement negligé la peinture, qu'il ne vouloit plus

s'attacher qu'à ce qui regardoit l'exercice de ſa charge, faire bonne chere, & ſe divertir avec ſes amis. Etant demeuré malade, âgé de ſoixante-deux ans, il mourut à Rome l'an 1547. & fut enterré dans l'Egliſe de Notre-Dame del Popolo. Vous pouvez voir dans le cabinet du Roi un tableau de ſa façon, repreſentant la Vierge & Sainte Eliſabeth. Sa maniere de peindre a beaucoup de celle de Michel-Ange, & tient plus de l'école de Florence que de celle de Lombardie, encore qu'il y eût appris les premiers commencemens de ſon art.

Comme j'eûs ceſſé de parler, Pimandre me dit: Je voi bien, parce que vous avez dit auparavant de Jule Romain, qu'il y avoit une grande difference entre ces deux Peintres; & je crois que ſi le credit de Michel-Ange fit préferer pour quelque tems ſon ami aux diſciples de Raphaël, l'on ne demeura guéres ſans connoître leur merite, particulierement de ce Franceſque, qui travailla avec Raphaël aux ſales du Vatican.

Quoique tous les éleves de Raphaël, repartis-je, n'ayent pas été ſi favorablement traitez de la fortune que Fra-Sebaſtien del Piombo, l'honneur qui ſuit toûjours le merite, n'a pas manqué de les recompenſer d'une gloire qui a ſurpaſſé celle

celle de Sebaſtien : car quelque reputation qu'il ait acquiſe, il y a une grande difference entre l'eſtime qu'on en fait aujourd'hui, & celle que l'on a pour Jule, pour Polidore, & pour Perrin del Vague. Bien que ce dernier n'ait pas fait des ouvrages comparables à ceux des deux autres, les choſes néanmoins qui ſe voyent de lui, ſont d'un goût ſi exquis, & tiennent ſi fort de la maniere gracieuſe de Raphaël ſon maître, qu'il n'y a rien qui ne plaiſe aux yeux, & qui ne touche l'eſprit de ceux qui les voyent.

Perrin del Vague étant né de parens pauvres, & delaiſſé fort jeune de tout ſecours, ſe jetta entre les bras de la peinture, qui le reçût comme une bonne mere, & ſe donna tellement à elle, qu'il l'honora toute ſa vie, & ne l'abandonna jamais.

Du tems que Charles VIII. paſſa en Italie, il y avoit à Florence un Jean Buonacorſi, qui avoit toûjours ſuivi le Roi dans ſes armées, & qui même y perdit enfin la vie, après avoir perdu au jeu une partie de ſon bien, & avoit depenſé l'autre partie à s'équiper. Il eût un fils nommé *Piero*, dont la mere mourut de la peſte, deux mois après l'avoir mis au monde. Il fut élevé fort pauvrement dans un village, & allaité par une chevre, juſques à ce que ſon pere s'étant remarié à Bologne à une

veuve, dont le mari & les enfans étoient morts de la contagion, cette belle-mere acheva de l'élever; & parce qu'il étoit fort agréable & fort enjoüé, il fut ſurnommé *Piérino*. Son pere voulant retourner en France, le mena à Florence, où il le laiſſa entre les mains de ſes parens, qui pour s'en décharger, le mirent auſſi-tôt en apprentiſſage chez un Epicier. Mais n'ayant pas d'inclination à la marchandiſe, il alla demeurer avec un certain Peintre nommé *Andrea*, & ſurnommé *de'Ceri*, parce qu'il travailloit ordinairement à peindre les cierges que ceux de Florence offrent tous les ans le jour de S. Jean; & c'eſt pour cela que notre jeune Piérino fut auſſi appellé *Pierino de'Ceri*.

André le garda quelque tems chez lui: mais voyant l'excellent naturel de ce jeune enfant, & ne ſe ſentant pas aſſez capable pour l'inſtruire dans la perfection de ſon art, il chercha à le placer avec un maître plus ſçavant. Il n'avoit qu'onze ans lors qu'il le mit avec Ridolpho, fils de Dominique Ghirlandaïo. Comme ce Peintre avoit d'autres jeunes hommes qui travailloient chez lui, cela donna encore à Perrin plus d'émulation. Mais entre les autres il y avoit un certain *Toto del Nunciata*, qui depuis s'en alla en Angleterre, où il fit pluſieurs ouvrages de peinture & d'archi-

d'architecture, avec lequel Perrin fit amitié, & à l'envi l'un de l'autre ils s'efforçoient à bien faire. Auſſi Perrin s'étant mis à deſſiner d'après les cartons de Michel-Ange avec pluſieurs autres jeunes hommes, il réüſſit le mieux de tous. De ſorte que dès ce tems-là il donna des marques de ce qu'il devoit faire un jour. Ce fut alors que le Vaga, Peintre Florentin, qui peignoit à Toſcanella, petite ville proche Viterbe, & du côté de la mer, étant venu à Florence y vit Perrin au logis d'André, & fut ſi touché de ſon eſprit & de ſa bonne grace, qu'il le demanda à ſon maître. Après l'avoir tenu quelque tems à travailler, il le mena à Rome, où Perrin avoit grand deſir d'aller. L'ayant recommendé à ſes amis, il retourna à Toſcanella; & Perrin étant alors connu ſous le nom de PERRIN DEL VAGUE, à cauſe de ſon dernier maître, il fut depuis ce tems-là toûjours nommé de la ſorte. D'abord il ſe mit à conſiderer ce qu'il y avoit de plus excellent dans les bâtimens, dans les ſtatuës, & dans tous les ouvrages des plus excellens hommes. Le grand amour qu'il avoit pour toutes ces choſes, & le deſir de s'avancer, le portoient à copier tout ce qu'il trouvoit de beau. Mais comme il avoit beſoin auſſi de penſer à ſa ſubſiſtance, il reſolut d'employer la moitié

de la ſemaine à peindre en boutique pour les maîtres, afin d'avoir dequoi vivre; & les autres jours, de deſſiner pour lui, paſſant même la plûpart des nuits à étudier. Ayant ainſi diſpoſé ſon tems, il commença par les ouvrages que Michel-Ange avoit faits dans la Chapelle du Pape Jule, tâchant néanmoins d'imiter toûjours, autant qu'il pouvoit, la maniere de Raphaël. Enſuite il copia tout ce qu'il put rencontrer de bas-reliefs, de ſtatuës & d'ornemens dans les anciens édifices & dans les grottes; & parce que la mode de faire des groteſques étoit alors toute nouvelle, il apprit à travailler de ſtuc; & il n'y avoit rien qu'il ne fît pour s'inſtruire, & pour devenir ſçavant. Auſſi ne fut-il pas long-tems ſans paroître un des meilleurs deſſinateurs de tous ceux qui étudioient alors dans Rome, particulierement pour ce qui regarde l'art de bien repreſenter un corps nud, & en bien marquer tous les muſcles: ce qui fit, que non ſeulement les Peintres & les Sculpteurs, mais encore toutes les perſonnes de condition, & les amateurs des beaux arts, commencerent à faire eſtime de lui. Jule Romain, & Jean Franceſque, ſurnommé il Fattore, en parlerent ſi avantageuſement à Raphaël, qu'il voulut le connoître. Ayant vû de ſes ouvrages il en fut

très

très-ſatisfait, & jugea bien qu'il deviendroit un excellent homme. Auſſi lors qu'il fit travailler aux loges du Vatican par l'ordre de Leon X. il ſe ſervit de Perrin del Vague, & le donna à Jean da Udiné, qui étoit un de ceux auſquels il en avoit laiſſé la conduite. Il ne travailla pas long-tems dans ce lieu, qu'il devint un des plus conſiderables de tous les Peintres qu'on y avoit employez. Il ſe rendit même plus agreable que les autres, dans les ornemens & dans les hiſtoires qu'il peignoit ſur les deſſeins de Raphaël. Ce qui paroît aſſez dans les tableaux où il a repreſenté les Iſraëlites qui paſſent le fleuve du Jourdain avec l'Arche; où les murs de Jerico tombent d'eux-mêmes à la vûë de l'Arche; où Joſué arrête le ſoleil, lors qu'il combat contre les Amorréens; & encore dans ceux où il a peint la Naiſſance de Notre Seigneur, ſon Baptême, la Céne qu'il fit avec ſes Apôtres; & dans pluſieurs bas-reliefs feints de bronze, où l'on voit Abraham qui ſe diſpoſe à ſacrifier Iſaac; Jacob qui lutte contre un Ange; Joſeph qui reçoit ſes freres; le feu qui tombe du ciel ſur les fils de Levi. Tous ces ouvrages, qui ſont des plus beaux & des plus finis, lui acquirent beaucoup d'eſtime; & parce que la veritable vertu va toûjours en augmentant, auſſi Perrin del Vague, bien loin

de

de s'arrêter aux loüanges qu'on lui donnoit, s'efforçoit de faire encore mieux, pour meriter legitimement les mêmes honneurs qu'il voyoit rendre à Raphaël & à Michel-Ange. Mais ce qui l'obligeoit davantage à travailler avec plaiſir & avec amour, étoit l'eſtime particuliere que Jean da Udiné & Raphaël faiſoient de lui, & le ſoin qu'ils avoient de l'employer dans les choſes les plus conſiderables.

Dans ce même tems Leon X. donna ordre qu'on achevât de peindre la voûte de la ſale qu'on appelle des Papes, qui eſt celle par où l'on paſſe au ſortir des loges, pour entrer dans les appartemens d'Alexandre VI. & où le Pinturichio avoit déjà fait quelques tableaux. Perrin del Vague & Jean da Udiné entreprirent cet ouvrage: ils l'ornerent de figures de ſtuc, de groteſques, & de diverſes peintures. Cette voûte eſt diviſée en pluſieurs compartimens, où il y a ſept places de figure ronde & ovale pour les ſept planetes, repreſentées par les Divinitez qu'on leur attribuë. La plûpart de ces figures ſont peintes de la main de Perrin, & d'une maniere très-agréable.

Je ne m'étendrai point à rapporter tous les autres ouvrages qu'il a faits, ſoit d'aprés les deſſeins de Raphaël, ſoit de ſon invention. Je vous dirai ſeulement, qu'à l'imita-

l'imitation de Polidore & de Mathurin, il peignit de clair-obſcur la façade d'une maiſon qui eſt à Rome proche de Paſquin ; que s'étant trouvé à Florence lors que Leon X. y alla, il fit une grande figure pour la décoration d'un des arcs de triomphe qu'on avoit élevez à l'arrivée du Pape ; qu'étant de retour à Rome, il fit pluſieurs tableaux pour des particuliers dans des Egliſes & dans des Vignes ; & que s'étant retiré à Florence, pendant que la peſte étoit à Rome en 1523. il y entreprit pluſieurs ouvrages qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Après que Clément VII. eût été crée Pape (1), les Arts qui ſembloient avoir été delaiſſez ſous le Pontificat d'Adrien VI. comme je vous ai dit, commencerent à reparoître ; de ſorte que les éleves de Raphaël s'étant raſſemblez à Rome, chacun étoit dans l'attente du choix qu'on feroit de ceux qui conduiroient les ouvrages du Vatican, comme Raphaël avoit fait autrefois. On délibera long-tems ſi l'on ſe ſervitoit de Jule Romain, & de Jean Franceſque pour ordonnateurs, & pour avoir la direction ſur les autres ouvriers. Mais parce que Perin avoit déjà fait quelque choſe pour le Pape, & que ſa maniere de peindre étoit fort agréable, les deux autres

(1) En 1523.

autres craignant qu'on ne le préferât à eux, réſolurent de s'allier avec lui, & de lui donner pour femme (1) une ſœur de Jean Franceſque, afin d'entretenir mieux leur amitié par ce parentage.

Il continuoit toûjours à travailler à S. Marcel, où il avoit déjà achevé quelques ouvrages fort eſtimez. Mais à peine eut-il mis fin à ce qu'il avoit entrepris, que le ſiege de Rome arriva en 1527. où il fut fait priſonnier. Ayant perdu le peu de bien qu'il avoit, & n'ayant pas de quoi vivre & entretenir ſa famille, il s'addonna à faire pluſieurs deſſeins, qui furent gravez par Jacob Caralgio, où il repreſenta une partie de l'hiſtoire des Dieux, lorsque pour ſatisfaire à leurs deſirs amoureux, ils ſe ſont transformez ſous diverſes formes.

Comme il étoit dans cette neceſſité, que Rome étoit encore dans le deſordre, & que le Pape même s'étoit retiré à Orviette, un de ſes amis, domeſtique du Prince Doria, lui perſuada d'aller à Gennes, l'aſſûrant que ce Prince, qui étoit amateur de la peinture, lui donneroit de l'emploi. Ayant été fort bien reçû du Prince Doria, ils arrêterent le deſſein d'un palais orné de ſtucs, & de diverſes peintures à fraiſque & à huile. C'eſt là que ce Peintre

(1) En 1525.

tre a donné les plus grandes marques de ſon ſçavoir. Il y a une ſale où il a repreſenté Jupiter qui foudroye les Geants; & dans d'autres chambres, il a peint pluſieurs ſujets, tirez des Metamorphoſes d'Ovide. Il peignit auſſi une chambre dans le palais de Gianetin Doria; il fit pluſieurs tableaux dans des Egliſes; & deſſina toute l'hiſtoire d'Enée pour faire des tapiſſeries.

Pendant qu'il travailloit à Gennes, il acheta une maiſon à Piſe, où ayant fait venir ſa famille qui étoit à Rome, il y fit un voyage: mais comme il ſe plaiſoit davantage à Gennes, il y retourna bientôt. Néanmoins quelques années après il reſolut de retourner à Rome où il demeura aſſez long tems ſans emploi, bien qu'il ſe fût fait connoître d'abord au Pape Paul & au Cardinal Farneſe. Enfin Pierre de Maſſimi le fit travailler dans une Chapelle de la Trinité du Mont; & enſuite ayant fait quelques ouvrages au Vatican, & pour le Cardinal Farneſe, le Pape & le Cardinal lui donnerent une penſion.

Parce qu'il étoit un des plus excellens ouvriers qui fût alors pour les figures & les ornemens de ſtuc, il fut choiſi pour faire le plat-fond de la ſale des Rois qui eſt au Vatican, vis-à-vis la Chapelle de Sixte IV. & il s'en acquitta ſi dignement, qu'il

qu'il n'y a rien de mieux pour ces ſortes d'ouvrages. Durant ce tems-là le Titien arriva à Rome; (1) il avoit autrefois fait le portrait du Pape, & ainſi étant connu de Sa Sainteté & de toute la Cour Romaine, il en fut fort bien reçû. Il s'éleva même un bruit parmi les ouvriers, qu'il étoit venu pour peindre dans la ſale des Rois, dont Perrin faiſoit les ouvrages de ſtuc, & dont il s'attendoit auſſi de faire les tableaux. De ſorte que la preſence du Titien n'étoit pas fort agreable à Perrin, qui craignoit qu'on ne lui ôtât ſon emploi pour le donner à ce nouveau venu; non pas qu'il crût que dans un grand travail à fraiſque, le Titien fût capable de le ſurpaſſer, mais parce qu'il n'étoit pas bien-aiſe de voir un concurrent auprès de lui, & d'être privé d'un ouvrage tel que celui-là, où il voyoit de quoi s'occuper pluſieurs années. Il fut dans cette apprehenſion tout le tems que le Titien demeura à Rome; ce qui fut cauſe qu'il ne le vit point, & qu'il en fut toûjours jaloux.

Cependant il n'exécuta pas tout ce qu'il avoit propoſé de faire; car peu de jours après, il mourut ſubitement (2), n'étant encore que dans ſa quarante-ſeptiéme année. Il fut enterré dans l'Egliſe de la Rotonde, où ſa femme & ſon gendre lui firent

(1) L'an 2546. (2) L'an 1547.

rent dreſſer une épitaphe. Il eut pluſieurs diſciples : celui dont il ſe ſervoit d'ordinaire & qui étoit le plus capable, fut Girolamo Siciolante da Sermoneta. Marcello Mantuano travailla auſſi ſous lui, & fit ſur ſes deſſeins quelques ouvrages à fraiſque dans le château Saint Ange.

Lors que Perrin rencontroit de jeunes gens capables de travailler, il s'en ſervoit volontiers pour avancer ſes tableaux, qu'il retouchoit enſuite, ne faiſant pas difficulté de peindre lui-même pluſieurs choſes aſſez baſſes, & même indignes du pinceau d'un ſi excellent homme. Mais la neceſſité qu'il avoit ſi ſouvent éprouvée, l'avoit rendu facile à travailler pour tout le monde, en ſorte qu'il n'y avoit point d'ouvrage qu'il n'entreprît. Depuis ſa mort on a gravé pluſieurs eſtampes d'après ſes deſſeins, entr'autres la défaite des Geants qu'il a peinte à Gennes, & huit pieces de l'hiſtoire de Saint Pierre, qu'il avoit deſſinées pour broder une chappe pour le Pape Paul III.

Il y a un petit tableau de la main de ce Peintre dans le cabinet du Roi, où il a repreſenté le Parnaſſe avec les Pierides d'un côté, & les neuf Muſes de l'autre.

ENTRE-

bloit faire en rêvant. Cela me donna ſujet de dire à Pimandre, qui me le fit remarquer : Ne vous ſemble-t'il pas que tous les hommes ont une inclination naturelle pour la peinture ? Car je n'en voi guéres, qui, même ſans y penſer & en ſongeant à d'autres choſes, ne tracent quelques figures, & ne tâchent de repreſenter ce qu'ils voyent. Auſſi je ne m'étonne pas ſi parmi le grand nombre de Peintres dont nous avons parlé, pluſieurs ont été tirez de la campagne, où l'on les rencontroit deſſinant les troupeaux qu'ils gardoient. Domenique Beccafumi fut encore un de ceux-là ; car étant fort jeune, & conduiſant les moutons de ſon pere, Lorenzo Beccafumi qui étoit un habitant de Sienne, l'ayant trouvé au bord d'une riviere qui deſſinoit ſur le ſable, le jugea auſſitôt capable d'un autre emploi que celui de Berger. Il le demanda à ſon pere ; & lors qu'il fut à ſon ſervice, il l'envoyoit tous les jours chez un Peintre apprendre à deſſiner. C'étoit dans le tems que Pietre Perugin vint à Sienne ; & comme il étoit en eſtime, & que ſa maniere agréoit beaucoup à Domenique, il s'efforçoit de l'imiter. Mais quelque tems après ayant oüi parler de ce que Michel-Ange & Raphaël faiſoient à Rome, il prit congé de Lorenzo ſon maître pour y aller, & en partant

de

de Sienne quitta le nom de Mecherino, que ſes parens lui avoient donné dès ſon enfance, & garda avec celui de Domenique le ſurnom de Beccafumi, qui étoit celui de ſon bienfaiteur, dans la famille duquel il s'allia enſuite.

Je ne prétends pas vous faire un long détail de tous les ouvrages qu'il a faits. Je vous dirai ſeulement, qu'après avoir travaillé quelques années dans Rome avec un heureux ſuccès, il retourna à Sienne, où il acquit beaucoup de réputation. Ce fut lui qui acheva ce beau pavé de marbre que vous avez vû dans l'Egliſe Cathedrale de Sienne, qu'un nommé Duccio, Peintre de ce païs-là, avoit commencé; mais Domenique en augmenta de beaucoup la beauté, en ajoûtant au marbre blanc un autre marbre griſâtre, qui fait paroître tout cet ouvrage comme s'il étoit peint de clair-obſcur, & dont les contours des figures ſont ſi bien gravez, qu'il ne s'eſt jamais rien fait de mieux en cette ſorte de travail. Il alla auſſi à Gennes, où il peignit pour le Prince Doria. Enfin étant revenu à Piſe, & enſuite à Sienne, il y paſſa le reſte de ſes jours, & mourut âgé de ſoixante-cinq, l'an 1549. le 18. de Mai.

Je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de vous parler d'un Giovan Antonio Lappoli,

LAPPOLI, qui étudia la maniere du Pontorme, & qui mourut l'an 1552. âgé de ſoixante ans; d'un NICOLO SOGGI, diſciple de Pietre Perugin, il avoit déjà plus de quatre-vingts ans, lorſque Jule III. fut créé Pape; (1) d'un GIULIANO BUGIARDINI Florentin, qui mourut l'an 1556. âgé de ſoixante-cinq ans; d'un CHRISTOPHE GHERARDI, qui a fait quantité d'ouvrages, mais qui ne ſont pas aſſez conſiderables pour s'y arrêter.

En effet, dit Pimandre, je n'ai jamais oüi nommer tous ces Peintres-là. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe y en avoir de très-ſçavans qui me ſoient inconnus: mais comme vous en dites peu de choſe, je juge par là que vous n'en faites pas grande eſtime.

Je vous avoüe, lui repartis-je, que je ne vous en dirois rien du tout, n'étoit qu'ayant déjà parlé, non ſeulement des plus excellens, mais encore de pluſieurs qui ont eû place dans l'hiſtoire des Peintres, il me ſemble qu'au moins je dois marquer le tems auquel ils ont vécu, & m'arrêter davantage à ceux qui ſont les plus célebres.

LE PONTORME n'eſt pas encore de ces grands hommes dont nous admirons les ouvrages, bien qu'il ait eû du credit parmi les Florentins. Il étudia ſous Leonard de

(1) *En* 1550.

de Vinci, ſous Mariotto Albertinelli, ſous Pierre de Coſimo, & enfin ſous André del Sarte, & ſe fit une maniere qui n'a rien de tous ſes maîtres. Il voulut même imiter quelque choſe d'Albert Dure, après avoir vû les eſtampes qu'il avoit gravées; mais cela ne ſervit qu'à diminuer encore davantage la maniere qu'il s'étoit faite. Quoi qu'il y ait dans Florence une infinité de ſes ouvrages, je ne vous en parlerai pas : vous ſçaurez ſeulement que dans les réjoüiſſances publiques qui ſe firent au Carnaval, la même année que Leon X. fut créé Pape, il fut un de ceux qui travaillerent aux préparatifs. Les principaux Seigneurs de Florence firent deux Compagnies, dont Julien & Laurent de Medicis étoient les chefs. L'une fut nommée le Diamant par Julien, frere du Pape, à cauſe que le vieux Laurent de Medicis, leur pere, portoit pour deviſe un Diamant. L'autre avoit pour nom & pour enſeigne en Langue Italienne *Il Broncone*. Laurent, qui étoit fils de Pierre de Medicis, avoit pris cette deviſe, qui repreſentoit un tronc de laurier ſec, mais dont les feüilles reverdiſſoient, pour marquer que le nom de ſon ayeul, & la grandeur de leur maiſon recevoit un nouvel éclat par la promotion de Leon à la dignité de Souverain Pontife. Ceux de la Compagnie du

du Diamant prierent Andrea Dazzi, qui étoit ſçavant dans les Langues Grecque & Latine, de leur choiſir un ſujet de Triomphe, qui pût ſatisfaire l'attente qu'on avoit de voir quelque choſe d'ingenieux & de riche. Auſſi en ordonna-t'il un ſemblable à ceux des anciens Romains. Il étoit compoſé de trois Chars artiſtement travaillez, & embellis de tableaux & d'ornemens très-riches. Dans le premier paroiſſoit l'Enfance, ſuivie d'une troupe de jeunes enfans; dans le ſecond l'âge Viril, accompagné de pluſieurs perſonnes conſiderables, & qui dans leur tems s'étoient ſignalez par quelques grandes actions; & dans le troiſiéme la Vieilleſſe, auſſi environnée d'une multitude de Vieillards, dont la reputation étoit connuë. Ceux qui accompagnoient les chars, étoient richement vêtus; de ſorte qu'il ne ſe pouvoit rien deſirer davantage, pour rendre ce cortege magnifique.

Je vous ai déjà fait remarquer en deux occaſions differentes, combien les Florentins étoient ingenieux pour ces ſortes de fêtes, & avec quel amour & quel ſoin ils s'y appliquoient: c'eſt pourquoi vous ne devez pas vous étonner, ſi dans cette occaſion ils firent choix des Architectes les plus ſçavans, des Sculpteurs les plus celebres, & des Peintres qui étoient le plus

en eſtime, & même pour les vêtemens, des Tailleurs & des Brodeurs les plus habiles. De ſorte qu'André de Coſimo & André del Sarte furent de ceux qui travaillerent à l'invention de ces chars : mais ce fut le Pontorme qui les orna de Peintures, & qui repreſenta tout au tour diverſes hiſtoires de la Metamorphoſe des Dieux. Au premier char étoit écrit en groſſes lettres, ERIMUS; au ſecond, SUMUS; & au troiſiéme, FUIMUS. La Chanſon que l'on fit commençoit, *Volano gl'anni, &c.*

Laurent qui étoit chef de la ſeconde Compagnie appellée *del Broncone*, ayant vû paroître ce triomphe, voulut faire encore quelque choſe de plus. Pour cet effet il employa Jacopo Nardi, homme docte & entendu dans ces ſortes de divertiſſemens, qui compoſa ſix Chars au lieu de trois, pour ſurpaſſer la Compagnie du Diamant. Le premier, qui étoit tiré par deux bœufs couverts de diverſes ſortes d'herbes, repreſentoit l'âge de Saturne & de Janus, appellé l'âge d'Or. On voyoit au plus haut du char, Saturne tenant ſa faux, & ſous ſes pieds la fureur enchaînée, avec une infinité de choſes convenables à Saturne, que le Pontorme avoit peintes & diſpoſées d'une maniere trés-agréable. Ce char étoit accompagné de

douze

douze Bergers preſque nuds, n'ayant qu'une partie du corps couverte de peaux de marthe & d'hérmine. Leurs chauſſures étoient des brodequins à l'antique, de differentes ſortes. Ils avoient des panetiéres penduës en écharpes, & la tête couronnée de divers feüillages. Les chevaux, ſur leſquels ils étoient montez, avoient au lieu de ſelles, des couvertures de peaux de lion, de tigre, de loup-cervier, dont les extremitez garnies d'or, pendoient de part & d'autre avec beaucoup de grace. Les étriers étoient faits en forme de tête de belier, de chien, ou d'autres animaux; les rênes & tout ce qui ſert à la bride, étoient des cordons d'argent, mêlez de diverſes ſortes de feüillages, & tous les ornemens d'or. Chacun de ces Bergers étoit accompagné de quatre eſtafiers, auſſi vêtus d'habits champêtres, mais moins riches que les autres: ils portoient un flambeau à la main, qui reſſembloit à un tronc d'arbre ſec.

Le ſecond char étoit tiré par quatre bœufs, couverts d'étoffe très-riche. De leurs cornes dorées pendoient des guirlandes de fleurs, & de petites boules, ſemblables à celles qu'on voit repreſentées dans les anciens bas-reliefs. Sur ce char étoit Numa Pompilius, ſecond Roi des Romains, avec les livres de leurs Loix, les

ornemens des Prêtres, & les inſtrumens propres aux ſacrifices, à cauſe qu'il fut le premier qui ordonna dans Rome des choſes de la Religion. Ce char étoit ſuivi de ſix de ces anciens Prêtres, montez chacun ſur une mule, la tête couverte de petites mantes de toile très-fine, & brodées d'or & d'argent, avec de grandes feüilles de lierre. Le reſte de leurs habits étoit ſemblable à ceux que ces Prêtres portoient anciennement, bordez de deux bandes d'étoffes, & de franges d'or qui tournoient tout au tour. Les uns tenoient à la main une caſſolette remplie de parfums; les autres un vaſe d'or, ou quelque choſe de ſemblable. A côté d'eux, marchoient de ces ſortes de miniſtres qui ſervoient aux temples, leſquels portoient des chandeliers antiques, mais travaillez avec un artifice ſingulier.

Le troiſiéme Char repreſentoit le Conſulat de Titus Manlius Torquatus, qui, après la premiere guerre contre les Cartaginois, gouverna la ville de Rome, la rendit floriſſante en vertus, & la fit joüir d'une heureuſe proſperité. Ce char, dans lequel paroiſſoit Manlius, étoit orné de diverſes Peintures de la main de Pontorme, & tiré par quatre chevaux. Douze Senateurs marchoient dedans, montez ſur des chevaux couverts de houſſes de toile

toile d'or, & accompagnez d'un grand nombre d'Eſtafiers, qui repreſentant les anciens Licteurs, portoient les faiſſeaux, les haches, & les autres marques de la Juſtice. Quatre Buffles accommodez de telle ſorte qu'ils paroiſſoient quatre Elephans, tiroient le quatriéme Char, où étoit repreſenté Jules Céſar triomphant. Ce Char étoit embelli de Peintures, où le Pontorme avoit figuré les plus fameuſes actions de ce Conquerant. Douze hommes à cheval marchoient après; ils étoient armez de pied en cap, & leurs armes d'un acier très-fin & très-luiſant, étoient enrichies d'or. Ils tenoient chacun une lance appuyée ſur la cuiſſe. Leurs Eſtafiers, qui n'étoient armez que de ceinture en haut, portoient des torches faites en façon de differens trophées.

Le cinquiéme Char étoit tiré par des chevaux aîlez, qui avoient la forme de griffons. Céſar Auguſte étoit dedans, ſuivi de douze Poëtes fameux, montez à cheval, couronnez de même que l'Empereur, de couronnes de laurier, & vêtus à la mode de leur païs. Ils ſuivoient Auguſte, à cauſe qu'il eût toûjours beaucoup d'amour pour eux, & que leurs ouvrages ont contribué à immortaliſer ſon nom: & afin qu'on les reconnût, ils avoient une eſpece d'écharpe,

pe, ſur laquelle leurs noms étoient écrits.

Trajan étoit dans le ſixiéme Char, tiré par huit geniſſes richement ornées. Devant lui marchoient à cheval, douze Docteurs ou Juriſconſultes vêtus de longues robbes. Les Eſtafiers, qui tenoient chacun un flambeau d'une main, & des livres de l'autre, repreſentoient les Ecrivains & les Copiſtes.

Enſuite de ces ſix chariots venoit le grand Char & le vrai triomphe du Siécle d'or, diſpoſé d'une maniere très-riche & très-ingenieuſe. Il étoit peint par le Pontorme, & orné de pluſieurs figures de relief, de la main de Baccio Bandinelle, fameux Sculpteur. Entre ces figures il y en avoit quatre, repreſentant quatre vertus, dont l'ouvrage fut fort admiré. Au milieu de ce Char paroiſſoit un globe terreſtre, ſur lequel étoit la figure d'un homme mort, couché de ſon long, & vêtu d'armes toutes roüillées. Il avoit le côté ouvert; & de cette ouverture ſortoit un jeune enfant d'or, tout nud, pour repreſenter la naiſſance ou reſurrection de l'âge d'or, & la fin du ſiécle de fer; dont il ſortoit & venoit au monde par la nouvelle exaltation de Leon X. au Pontificat. Mais je vous dirai que dans cette fête, ils eurent un mauvais préſage de la durée de ce ſiécle d'or: car l'enfant qui le repreſentoit,

& que l'on avoit ſi bien doré, mourut incontinent après, de la peine qu'il avoit ſoufferte dans cette occaſion. La chanſon que l'on chanta, commençoit:

Colui che da le leggi alla natura,
Et i varii ſtati, e ſecoli diſpone,
D'ogni bene è cagione:
Et il mal quanto permette al modo dura,
Onde queſta figura,
Contemplando ſi vede;
Comme con certo piede
L'un ſecol dopo, l'altro al mondo viene,
E muta il bene in male, & il male in bene.

Il me ſemble, continuai-je, en regardant Pimandre, que c'eſt aſſez parler de maſcarades. Mais comme les Ouvrages de Pontorme m'ont donné occaſion de vous remarquer celle-ci, j'ai penſé qu'elle pourroit ſervir à vous divertir, & vous faire connoître l'eſprit des Italiens, naturellement fecond dans ces ſortes de réjoüiſſances; & à vous dire auſſi que le Pontorme s'étant dignement acquitté de ce qui lui avoit été commis, il en acquit encore plus d'eſtime. Cependant je ne vous parlerai pas de ce qu'il fit enſuite. Je paſſerai à GIROLAMO GENGA, natif d'Urbin. Il étudia ſous Pietre Perugin, dans

le même tems que Raphaël commençoit auſſi d'apprendre les principes de la peinture. Il fut à Florence, où il demeura quelque tems; enfin, après être retourné à Urbin, il alla à Rome, & y demeura juſques à la mort de Guidobaldo Duc d'Urbin; & Franceſco Maria lui ayant ſuccedé, le fit revenir en ſon païs, où il l'occupa à des arcs de triomphe, & à des décorations de theatres, lors qu'il épouſa Leonor Gonzague, fille du Marquis de Mantoüe, & encore à d'autres ouvrages, tant pour l'embelliſſement de ſon Palais de l'*Imperiale*, que de pluſieurs autres lieux, dont il s'acquitta très-dignement, étant auſſi intelligent dans l'Architecture que dans la Peinture. Il vécut 75. ans, & mourut l'an 1551. laiſſant un fils, nommé BARTOLOMEO, & un gendre appellé GIOVAN-BATISTA San-Marino, qui tous deux travaillerent auſſi de peinture.

Dans le même tems GIOVAN-ANTONIO DA VERZELLI étoit au rang des Peintres mediocres; car encore qu'il fiſt des tableaux aſſez eſtimez, il étoit néanmoins ſi inégal dans ſes Ouvrages, qu'il n'en a pas fait beaucoup qu'on puiſſe mettre au rang des bonnes choſes. Il aimoit à repreſenter des actions laſcives; & en cela il ſuivoit ſon inclination ſi deshonnête, qu'il fut ſurnommé le SODOMA, & qu'il n'eſt

n'eſt bien connu que ſous ce nom. Il peignit du tems du Pape Nicolas V. une chambre au Vatican, lorſque Pietre Perugin y travailloit : mais quand Jule II. employa Raphaël, il ordonna qu'on jettât à bas tout ce qui étoit de la main de ces deux Peintres. Raphaël néanmoins eût tant de reſpect pour les Ouvrages de ſon maître, qu'il les conſerva, & même ne ſouffrit pas qu'on ruinât entiérement tout ce que le Sodoma avoit peint. Auguſtin Chiſi le fit travailler auſſi dans ſa Vigne, où il repreſenta dans une des principales chambres Alexandre & Roxane ; & ce fut par ſon moyen qu'il fut connu de Leon X. qui le fit chevalier. Cependant ſon humeur bizarre, & ſa conduite deshonnête ne lui acquirent ni eſtime ni richeſſes : de ſorte qu'après avoir vécu 75. ans (1), il mourut dans l'Hôpital de Sienne, auſſi pauvre de biens que de réputation.

Je ne m'arrêterai point à vous parler d'un Baſtiano, ſurnommé ATISTOTILE, qui mourut à Florence l'an 1551. d'un GAROFALO, d'un GIROLAMO da Carpi ſon diſciple, qui imita la maniere du Correge, ni d'autres Lombards, qui peignoient en ces tems-là, & parmi leſquels il y avoit alors des femmes qui ſe ſont ſignalées.

(1) L'an 1554.

lées. Car Amilcar Anguſciola, gentilhomme Crémonois, eût quatre filles, qui toutes s'adonnoient à la peinture. L'aînée, qui s'appelloit SOPHONISBE, ſe rendit ſi excellente à bien faire des portraits, que le Duc d'Alve l'ayant menée en Eſpagne pour demeurer auprès de la Reine, le Pape Pie IV. deſirant d'avoir le portrait de cette Princeſſe de la main de Sophoniſbe, lui en fit parler par ſon Nonce. L'on voit dans Vaſari la lettre qu'elle écrivit au Pape, en lui envoyant le portrait de la Reine d'Eſpagne, & la réponſe qu'il lui fit, où l'on peut remarquer l'eſtime qu'il faiſoit du merite & de la vertu de cette fille, dont les trois autres ſœurs ont auſſi laiſſé des Ouvrages aſſez conſiderables.

Domenique Ghirlandai, dont je vous ai autrefois parlé, & qui peignit au Vatican avec le Roſſelli, du tems du Pape Sixte IV. eût deux freres, DAVID & BENEDETTE. Ce dernier demeura quelque tems en France, d'où, après s'être enrichi, il retourna à Florence, & y mourut âgé de 50. ans. Pour David il vécut 65. ans. Il eût ſoin d'élever RODOLPHE ſon neveu, fils de Domenique, qui étoit contemporain de ces autres Peintres dont je viens de vous parler: car il ne mourut qu'en 1560. âgé de 65. ans. Mais laiſſons là ceux que nous ne pourrions loüer que d'avoir été

été Peintres, & revenons à ces Ouvriers illuſtres, qui ont contribué à la perfection des Arts.

Je ſuis bien de cet avis, dit Pymandre; car il me ſemble que vous m'avez témoigné pluſieurs fois que vous ne vouliez parler que des plus fameux, & non pas de tous ceux qui ont manié le pinceau.

Je ſçay bien, lui repartis-je, que je fais mention de pluſieurs qui ne meritent pas d'être mis au rang des plus excellens Peintres; mais auſſi peut être que j'en oublie quelques-uns qui meriteroient bien qu'on les remarquât, & que j'en parlaſſe avec honneur. Que ſi en cela je ne leur rends pas juſtice, c'eſt innocemment, & parce qu'ils me ſont inconnus. Car pour ceux dont j'ay vû les Ouvrages, je n'en oublieray pas un ſeul qui ait eû aſſez de merite pour être mis au rang des bons Peintres.

Jean da Udiné eſt de ceux que l'on peut bien remarquer. Il nâquit l'an 1494. & apprit les commencemens de la peinture ſous le Giorgion. En ſuite il alla à Rome, où Baltaſſar Caſtillon, Secretaire du Duc de Mantouë, le mit avec Raphaël. Ce fut ſous un ſi grand Maître qu'il apprit les principes de ſon Art, prenant d'abord une excellente maniere: ce qui n'eſt pas peu important à ceux qui embraſſent cette

profeſſion, parce que lorſqu'une fois l'on s'en eſt fait une mauvaiſe, il eſt difficile de la quitter. Il ſe rendit en peu de tems ſi habile, qu'il ſurpaſſa tous les autres Peintres, en ce qui eſt de bien repreſenter des animaux, des draperies, toutes ſortes d'inſtrumens, des vaſes, des païſages, des bâtimens, des fleurs & des fruits; mais il fut particuliérement recommendable dans le travail des ornemens de ſtuc, dont le ſecret étoit encore inconnu, & qu'il trouva de la maniere que je vai vous dire. Pendant qu'il ſe perfectionnoit de jour en jour ſous la conduite de Raphaël, on fouïlloit dans les ruïnes du Palais de Tite, pour y trouver quelques Statuës & d'autres antiquitez; & en remuant la terre, on découvrit certaines chambres peintes de Groteſques, c'eſt-à-dire, de petites figures, qui n'ont pas toûjours une entiére reſſemblance aux hommes & aux animaux qu'on peut repreſenter, mais qui ont quelque choſe de chimerique. On y trouva auſſi de petits tableaux d'hiſtoires, accompagnez d'ornemens en baſſe taille, faits de ſtuc. Jean da Udiné étant allé les voir avec Raphaël, ils furent ſurpris de la beauté de ce travail, que le tems n'avoit pû gâter, parce que l'air n'y étant point entré, toutes les couleurs s'étoient conſervées. Auſſi-tôt Jean commença de copier ces ſortes de pein-

peintures, qui pour avoir été trouvées ſous terre dans des grotes, ont depuis ce tems-là été appellées Groteſques, & à l'imitation de celles-là, il en fit pluſieurs autres. Mais il lui manquoit le ſecret de faire le ſtuc, tel qu'il le voyoit dans ces reſtes de l'antiquité. Il experimenta tant de ſortes de compoſitions pour le découvrir, qu'enfin il trouva que la chaux faite de travertin très-blanc, qui eſt une pierre dure, mêlée avec de la poudre de marbre bien broyée, faiſoit le même ſtuc qu'il voyoit dans ces Ouvrages antiques. Ainſi il commença de cette matiere à faire des ornemens groteſques; & embelliſſant ſon travail de nouvelles inventions, il en orna par l'ordre du Pape Leon X. les Loges du Vatican, où l'on voit que non ſeulement ce qu'il a fait, égale en beauté & en excellence les Ouvrages des Anciens, mais les ſurpaſſe de beaucoup.

Y a-t-il rien de plus agréable à voir que tous les différens oiſeaux qu'il a repreſentez contre les pilaſtres & dans les friſes de ces Loges? La nature n'a point produit de poiſſons, de monſtres marins, de fleurs, de fruits, & mille autres ſortes de choſes, que l'on ne les y voye ſi parfaitement peintes, qu'elles ſemblent vrayes. Je ne ſçai s'il vous ſouvient encore de ces baluſtres ſur leſquels il y a des tapis ſi bien contre-

faits,

faits, qu'on dit qu'un jour comme il ſe hâtoit d'en achever un, à cauſe que le Pape alloit voir ſon travail, il y eût un des Palefreniérs qui accourut pour le lever, penſant que c'étoit un veritable tapis qui cachoit quelque tableau.

Jean s'étant rendu le premier homme du monde dans cette maniere de peindre des Groteſques, & de faire le ſtuc, travailla à Florence dans le Palais du grand Duc, & dans la Sacriſtie de Sainr Laurent; à Rome dans le Palais du Pape, dans la Vigne du Cardinal Jule de Medicis, dans celle d'Auguſtin Chiſi, & en pluſieurs autres lieux, qu'il ſeroit trop long de ſpecifier. Il ſuffit de dire que ce qu'il a fait, eſt d'une beauté excellente, & qu'on lui eſt obligé du ſtuc & des Groteſques, dont l'uſage & l'invention étoient perdus.

Enfin ayant vécu juſques à l'âge de 70. ans avec beaucoup d'honneur, & dans l'eſtime d'un homme de bien, il mourut à Rome l'an 1564. & fut enterré dans l'Egliſe de la Rotonde, auprès de Raphaël ſon Maître. Son plus grand divertiſſement pendant ſa vie, étoit la chaſſe. L'on dit que ce fut lui qui s'aviſa le premier de faire un bœuf de toile peinte, pour ſe mettre à couvert, & pour approcher plus facilement du gibier.

Après m'être un peu arrêté pour reprendre

dre haleine, je dis à Pimandre: Je ne puis pas vous parler auſſi avantageuſement d'un des diſciples de Michel-Ange, qui travailloit en même tems que Jean da Udiné, & qui tâchoit d'imiter ſon Maître. C'eſt de BATTISTA FRANCO, natif de Veniſe: car quoiqu'il ait fait une infinité d'Ouvrages en pluſieurs endroits d'Italie, néanmoins comme ſa maniere étoit ſeche, elle n'a pas été eſtimée.

Pendant que le Genga travailloit pour le Duc d'Urbin, ce Baptiſte fut choiſi pour faire la voûte d'une Chapelle qui joint le Palais du Duc. Mais lorſqu'il l'eût finie, on remarqua qu'il n'avoit preſque fait que les mêmes figures que l'on avoit déjà vûës dans ſes autres Ouvrages: ce qui ſurprit beaucoup le Duc & tous les Peintres, qui s'attendoient de voir quelque choſe qui répondît au deſſein qu'il en avoit montré avant que de travailler. Car il eſt vrai, que pour bien deſſiner, Baptiſte ſurpaſſoit pluſieurs Peintres de ce tems-là. C'eſt pourquoi le Duc ne trouva pas à propos de le faire peindre davantage: mais parce qu'il avoit alors à *Caſtel Durante* des ouvriers qui faiſoient des vaſes de terre, & qui pour cela ſe ſervoient des eſtampes de Raphaël & des plus excellens Maîtres, il crut que les deſſeins de Baptiſte pourroient réüſſir dans ces

pluſieurs de ſes deſſeins dont l'on voit les eſtampes.

Mais parlons d'un Peintre qui vint en France du tems du Roi François I. C'eſt FRANÇOIS SALVIATI né à Florence l'an 1510. Son pere le voyant dès ſes plus jeunes années porté à deſſiner, le mit en apprentiſſage chez un Orfévre; enſuite il apprit à peindre ſous différens maîtres, & enfin ſous André del Sarte. Un des premiers tableaux qu'il fit, & qui lui acquit de la réputation, fut celui où il repreſenta Dalila qui coupe les cheveux à Sanſon, & que dèſlors on envoya en France. Quelque tems après il alla à Rome, où le vieil Cardinal Salviati le fit travailler, & le logea dans ſon Palais; ce qui fut cauſe qu'on lui donna le nom de Salviati, qui lui eſt demeuré depuis.

Ayant fini ce qu'il avoit commencé pour ce Cardinal, il fit pluſieurs Ouvrages à fraiſque & à huile. Il peignit dans l'Egliſe de la Paix, & dans celle de la Miſericorde proche le Campidoglio, où il repreſenta comme la Vierge va viſiter Sainte Eliſabeth. Ce tableau eſt un des plus beaux qu'il ait faits. Il fit auſſi pour le Seigneur Louïs Farneſe, ſur de grandes toiles à détrempe, l'hiſtoire d'Alexandre le Grand, qu'on envoya en Flandres pour faire des tapiſſeries. Il alla enſuite à Veniſe,

ſe, où il fit le portrait de l'Aretin, que cet excellent Poëte envoya au Roi François I. comme un Ouvrage rare, avec des vers de ſa façon. Etant retourné à Rome en 1541. il travailla auſſi à celui d'Annibal Caro, & d'un Gaddi, ſes intimes amis.

Après avoir fait pluſieurs autres Ouvrages, il fut appellé à Florence par le Duc Coſme de Medicis. Ce fut là qu'il fit une infinité de tableaux, & qu'il peignit celui qui eſt à Lion dans la Chapelle des Florentins, où Jeſus-Chriſt montre ſes playes à Saint Thomas, pour convaincre ſon incredulité. Etat encore retourné à Rome, entre les Ouvrages qu'il y fit, il peignit pour le Seigneur Almano Salviati, frere du Cardinal, Adam & Eve dans le Paradis terreſtre, qui eſt un des plus beaux tableaux que l'on voye de lui, & qui eſt preſentement dans le cabinet du Roi. En 1554. il vint en France, pour travailler à Fontainebleau : mais il n'y demeura pas long tems, parce qu'étant d'une humeur mélancolique, & aſſez bizarre, il ne s'accordoit pas avec le Primatice & les autres Peintres. Pendant ſon ſéjour, il peignit ſeulement à Dampierre pour le Cardinal de Lorraine, un cabinet, & quelques autres tableaux ſur des cheminées, dont l'on ne fit pas alors d'eſtime. Etant retourné en Italie, auſſi mal ſatisfait des

Pein-

Peintres qui étoient en France, qu'ils l'étoient de lui, il fut employé en diverſes occaſions juſques en l'an 1563. qu'il mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Il étoit naturellement amoureux de lui-même, facile à croire tout ce qu'on lui diſoit, jaloux de la reputation des autres Peintres, blâmant toûjours leurs Ouvrages, & même traitant trop aigrement ſes propres amis. Cependant il avoit l'eſprit vif & ſubtil, comprenant aiſément tout ce qu'il voyoit; laborieux, & ſans ceſſe attaché à l'étude de ſon Art. Il étoit abondant en penſées, fertile en belles inventions. Il travailloit également bien à fraiſque, à huile & à détrempe; enfin l'on peut dire qu'il étoit un de ceux qui pratiquoient plus facilement la peinture.

Daniel de Volterre qui vivoit dans le même tems, étoit auſſi d'une humeur mélancolique, & fort retirée; mais ſa converſation étoit plus honnête & plus traitable. Le nom de ſa famille étoit Ricciarelli. Il apprit d'abord à deſſiner ſous le Sodoma; mais il s'avança beaucoup davantage ſous Baltazar de Sienne. Ce n'eſt pas que dans tous les Ouvrages qu'il fit dans le commencement, on ne voye bien qu'il travailloit avec peine, parce qu'il n'y a ni bonne maniere, ni grace, ni invention, quoique d'ordinaire il paroiſſe toûjours

jours quelqu'une de ces parties dans les premiers eſſais de ceux qui ſont naturellement peintres. Cependant il acquit par ſon application continuelle, & ſon grand travail, ce que la nature ne lui avoit pas donné, & ſe rendit ſi excellent deſſinateur, qu'il y a des Ouvrages de lui dans Rome, qui ſont des plus conſidérables. Vous vous ſouvenez aſſez des tableaux qu'il a faits dans une Chapelle de la Trinité du Mont, puiſque celui de l'Autel vous agréa ſi fort, que vous en fiſtes faire une copie pour apporter en France.

Il eſt vrai, dit Pimandre, que j'y trouve des expreſſions admirables. Car croyez-vous qu'on puiſſe mieux repreſenter un ſemblable ſujet? Peut-on rien faire de plus beau & de mieux diſpoſé, que le corps de Jeſus-Chriſt que l'on détache de la croix, & que ceux qui ſont occupez à cet office? La douleur dont la Vierge eſt ſaiſie, & qui la fait paroître dans un évanouïſſement; l'affliction des Maries, qui ſoûtiennent la Mere du Fils de Dieu; & tant d'autres expreſſions me ſemblent ſi belles & ſi naturelles, que j'avoûë n'avoir rien trouvé qui m'ait touché davantage. Il me ſemble auſſi que quand on parloit des plus beaux tableaux qui ſont dans les Egliſes de Rome, l'on contoit entre les premiers, celui de Raphaël qui eſt à Saint Pierre *in*

Mon-

Montorio, un Saint Jerôme que le Domeniquin a fait proche Farneſe, & cette deſcente de Croix qui eſt à la Trinité du Mont. Mais il ne me ſouvient point ſi dans la même Chapelle, où je l'ai vûë, il y en a d'autres de la main de ce Peintre.

Il fit cette Chapelle, lui répartis-je, pour une Dame de la famille des Urſins; & parce qu'elle ſe nommoit Helene, en donnant à cette Chapelle le nom de la Croix de Notre Sauveur, elle voulut qu'on y repreſentât l'Invention de ce ſacré Bois, & l'hiſtoire de Sainte Helene mere de Conſtantin. C'eſt pourquoi Daniel ayant repreſenté dans le tableau de l'Autel le ſujet dont nous venons de parler, il peignit à fraiſque deux Sybilles, qui ſont au côté de la fenêtre qui donne la lumiere à la Chapelle. Le haut de la voûte eſt diviſé en quatre parties, par un agréable compartiment de ſtuc, orné de figures groteſques, & de feſtons d'une maniere nouvelle. Dans l'une de ces quatre parties de la voûte, l'on voit les Juifs qui travaillent à faire la croix où ils devoient attacher Jeſus-Chriſt; dans la deuxiéme, comme Sainte Helene fit venir les Juifs, & leur commanda de lui montrer l'endroit où la Croix étoit cachée; dans la troiſiéme, comme ne voulant pas lui obéïr en decouvrant ce ſacré tréſor, elle fait deſcendre dans un puits celui

celui qu'elle ſçavoit bien en avoir connoiſſance; & dans la quatriéme, l'on voit enfin ce miſerable, qui, pour ſauver ſa vie, montre le lieu où étoient enterrées les trois Croix qui furent faites au tems de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Ces quatre tableaux ſont peints avec beaucoup d'Art.

Au-deſſous du ceintre de la voûte, & des deux côtez de la Chapelle, il y a quatre autres tableaux, ſçavoir deux de chaque côté. L'un repreſente comment Sainte Helene fait tirer de terre la ſainte Croix avec les deux autres; & l'autre, le Miracle qui arriva au même tems, d'un malade qui fut gueri par l'attouchement de la vraye Croix. De l'autre côté on voit comment la Croix, où Notre Sauveur fut crucifié, fut reconnuë par la reſurrection d'un corps mort que l'on mit deſſus.

Vous ſçavez que Sainte Hélene ayant été viſiter les lieux Saints de la Paleſtine, où elle bâtit pluſieurs Egliſes, fut inſpirée de rechercher la Sainte Croix; & qu'étant arrivée en Golgotha (1), elle y fit foüiller, & trouva les trois Croix par le moyen d'un Juif, qui découvrit le lieu où elles étoient cachées: car ſçachant que leur coûtume étoit d'enterrer avec les criminels, ou proche d'eux, les inſtrumens de leur

(1) En l'an 326. ſelon le témoignage de Saint Cyrille, Evêque de Jeruſalem.

leur ſupplice, l'on chercha ce bois ſacré aux environs du ſepulcre de Notre Seigneur. Saint Ambroiſe dit (1) que la veritable Croix fut reconnuë par le tître que Pilate y avoit fait attacher : mais tous les Auteurs anciens ne ſont pas de ſon avis, entr'autres Saint Paulin (2), Evêque de Nole, & Severe (3) qui vivoit au même ſiécle, leſquels témoignent que ce fut par la reſurrection d'un mort qu'on coucha nud deſſus, qui étoit demeuré immobile à l'attouchement de celles où les deux larrons avoient été attachez. D'autres Auteurs diſent que ce fut par la gueriſon d'une femme qui étoit à l'agonie. Mais Nicephore rapporte que tous ces deux miracles arriverent; & c'eſt apparemment ſur ce témoignage que Daniel de Volterre les a repreſentez tous deux de la ſorte que je vous ai dit.

Pour le quatriéme tableau, on y voit comment l'Empereur Heraclius porte ſur ſes épaules la vraye Croix dans la ville de Jeruſalem, & non pas à Rome, comme Vaſari l'a écrit, qui ſe méprend ſouvent en beaucoup de choſes.

Lorſque la Croix de Notre Seigneur eût été recouvrée, il en demeura une partie à Jeruſalem, & l'autre partie fut envoyée à

(1) Orat. in fun. Theodoſ.
(2) Ep. 11. ad Sever. (3) Sev. Hiſt. l. 2.

à Conſtantin, qui, ſelon le témoignage de Socrate, la fit enfermer dans ſa propre ſtatuë, qui étoit élevée ſur une haute colonne dans la place de Conſtantinople, ſe promettant qu'une ſi ſainte Relique ſeroit la ſauvegarde de la ville. Et comme l'on n'en mit qu'une portion dans cette ſtatuë, le reſte fut porté à Rome dans l'Egliſe que Conſtantin fit bâtir ſur les ruïnes du Temple de Venus, que l'on appelle aujourd'hui Sainte Croix en Jeruſalem. Mais la ville de Jeruſalem ayant été priſe & pillée en 614. par Coſrhoës Roi des Perſes, il enleva tous ſes tréſors, & particulierement le Bois de la vraye Croix, que l'on y conſervoit précieuſement. Cependant quelque impie que fût ce Prince, il eut un tel reſpect pour ce ſacré Bois, qu'il n'oſa pas ſeulement découvrir la Châſſe dans laquelle il étoit enfermé. Il la fit porter en Perſe, où elle fut gardée avec autant de ſoin que dans l'Egliſe de Jeruſalem, juſques à ce qu'enfin l'Empereur Heraclius la rapporta l'an 628. Car ayant pluſieurs fois défait l'armée des Perſes, auſquels le Bois de la Croix n'étoit pas moins fatal, que l'Arche le fut autrefois aux Philiſtins, il obligea Coſrhoës de s'enfuir à Seléucie, où étant tombé entre les mains de Syroës ſon fils aîné, il fut conduit priſonnier dans la maiſon qu'il avoit fait bâtir pour enfermer

mer ſes treſors. Il y ſouffrit toutes ſortes d'affronts, & enfin une mort cruelle, par un juſte châtiment de Dieu, contre lequel il avoit commis mille impiétez. Syroës ayant pris poſſeſſion du Royaume, fit la paix avec Heraclius, lui rendit tous les captifs que ſon pere avoit faits, entre leſquels étoit Zacharie Evêque de Jeruſalem; & le Bois de la vraie Croix, qui fut d'abord porté à Conſtantinople, & l'année d'après à Jeruſalem. Mais cette tranſlation ſe rendit memorable par un ſignalé miràcle: car Heraclius s'étant revêtu pompeuſement de ſes habits Royaux, & ayant chargé ſur ſes épaules la Sainte Croix pour la porter au même lieu d'où les Perſes l'avoient enlevée, il fut contraint de s'arrêter tout court à la porte de la Ville, n'étant pas en ſa puiſſance d'avancer un pas, & demeura ainſi ſans paſſer outre, juſques à ce que le Patriarche Zacharie lui donnant avis de quitter les habits ſuperbes dont il étoit revêtu, il ſe couvrit d'un ſimple vêtement, & déchauſſa ſes ſouliers, pour mieux imiter l'humilité de Notre Seigneur, après quoi il ne trouva aucune difficulté à marcher & acheva aiſément le reſte du chemin qu'il avoit à faire. C'eſt dans cet état que Daniel a repreſenté cet Empereur, que l'on voit ſuivi d'un grand cortége, & environ-

né d'une infinité de perſonnes de tout ſexe & de toutes conditions qui adorent la Croix.

Dans la même Egliſe de la Trinité du Mont, il y a encore une Chapelle vis-à-vis celle dont je viens de parler, du deſſein & de l'ordonnance de Daniel: mais n'ayant été peinte que de la main de ſes diſciples, elle n'approche pas de la beauté de la premiere. Il travailla encore au Vatican à la ſale des Rois. Il fit cette grotte que l'on voit à Belvedere. Il peignit même quelque choſe au Jugement de Michel-Ange, que Paul III. eût pluſieurs fois deſſein de faire abbatre, parce qu'il n'étoit pas bien aiſe de voir tant de figures nuës dans un lieu ſi ſaint. Mais comme un ſi excellent Ouvrage avoit pour protecteurs pluſieurs Cardinaux, & tous les amateurs de la peinture, qui lui firent connoître que ce ſeroit une perte trop conſiderable, il ſe contenta que Daniel en couvrît quelques parties; ce qu'il fit avec des draperies fort déliées. Et ſous le Pontificat de Pie IV. il retoucha la figure de Sainte Catherine, & celle de Saint Blaiſe, qui ne paroiſſoient pas aſſez modeſtement diſpoſées. Ce fut auſſi lui qui, quelque tems après, fit le cheval de bronze que vous voyez ici dans la Place Royale. Car la Reine Catherine de Medicis, après la mort funeſte de Henri II.

ayant

ayant envoyé le ſieur Strozzi en Italie, elle lui donna charge de conferer avec Michel-Ange, pour dreſſer quelque monument à la mémoire du feu Roi ſon mari. Et comme Michel-Ange n'étoit plus en état d'entreprendre de grands travaux, ils traiterent avec Daniel de Volterre, pour faire une Statuë équeſtre du feu Roi. Cependant il ne fit pas l'Ouvrage entier; car incontinent après avoir achevé la figure du cheval, il mourut l'an 1566. âgé de cinquante-ſept ans. M. de Bretonvilliers Préſident des Comptes, a un petit tableau de lui, où eſt repreſenté un Chriſt mort. Il l'avoit fait pour Meſſer Giovan della Caſa, avec un autre, dont le Vaſari fait mention dans la Vie de ce Peintre.

TADDÉE ZUCCHERO mourut dans la même année. Il étoit originaire d'un lieu que l'on nomme Saint Ange *in Vado*, dans le Duché d'Urbin. Son pere, qui s'appelloit Octavien, étoit auſſi Peintre. Il l'éleva juſques à l'âge de quatorze ans, qu'il l'envoya à Rome, où il ſouffrit beaucoup d'incommoditez, avant que d'être en état de pouvoir gagner dequoi vivre : car n'ayant pas même le moyen de ſe loger, il étoit quelquefois obligé de coucher dans la Vigne d'Auguſtin Ghiſi, où il étoit le plus ſouvent à étudier après les tableaux de Raphaël. Cependant s'étant rendu fort

capable, il trouva de l'emploi ; & les premiers Ouvrages qui lui acquirent de la réputation, furent deux hiſtoires qu'il peignit de clair-obſcur, au devant de la maiſon d'un Gentilhomme Romain, nommé Jacopo Mattei, & qu'il acheva en 1548. n'ayant pour lors que dix-huit ans. Il fit enſuite pluſieurs autres travaux dans Rome, que je ne puis vous dire à preſent. Il avoit un frere nommé Frederic, plus jeune que lui, auquel ayant donné les premieres inſtructions de la peinture, il lui fit part de tous les Ouvrages qu'il entreprenoit ; & même c'eſt Frederic qui a achevé ce que Taddée avoit commencé de plus conſiderable. Car Taddée étant mort fort jeune, & à l'âge de trente-ſept ans, laiſſa imparfait ce qu'il avoit entrepris à la Trinité & à Caprarole, où l'on voit tout ce que ces deux freres ont fait de plus excellent. Cette maiſon eſt ſituée à une journée de Rome, & fut bâtie par Jacopo Barozzi, que l'on connoît mieux ſous le nom de VIGNOLE.

N'eſt-ce pas lui, interrompit Pimandre, qui a auſſi bâti le chateau de Chambor ?

Pluſieurs l'ont crû ainſi, repartis-je ; cependant cela n'eſt pas vraiſemblable : car le château de Chambor fut commencé long-tems avant que Vignole vînt en France. Il étoit originaire de Boulogne ; & étant

tant allé fort jeune à Rome, il s'addonna à la peinture: mais ayant beaucoup plus d'inclination pour l'architecture, il deſſinoit ſouvent pluſieurs morceaux d'édifices pour Jacopo Melighni, qui étoit alors Architecte de Paul III. Et même comme il y avoit dans Rome une Academie de perſonnes de qualité qui s'apliquoient à la lecture des livres de Vitruve, entre leſquels étoient le Seigneur Mattei, M. Marcello Cervini, qui fut depuis Pape, & pluſieurs autres, le Vignole s'attacha à leur ſervice. Il meſuroit les bâtimens antiques, & deſſinoit pour eux toutes les choſes qu'ils ſouhaitoient d'avoir: ce qui lui fut beaucoup avantageux, tant pour ſon étude particuliere, que parce qu'il trouvoit par là un honnête moyen de ſubſiſter. Cela fut cauſe de ce que le Primatice étant allé à Rome, ſe ſervit de lui pour mouler une grande partie des Statuës antiques qu'il apporta en France pour jetter en bronze; & même de ce qu'il l'amena pour lui aider dans cette grande entrepriſe, & pour travailler dans les choſes d'architecture, dont ils s'acquita avec beaucoup de ſoin & de jugement.

Après avoir demeuré deux ans en France, il retourna à Bologne, où il bâtit une Egliſe; & lorſque Jule III. fut créé Pape, il le fit venir à Rome, & lui donna des em-

plois, mais veritablement peu avantageux à ſa fortune. Enfin le Cardinal Farneſe, qui connoiſſoit ſon eſprit & ſa capacité, ayant réſolu de faire bâtir ſon Palais de Caprarole, le rendit maître abſolu de cette entrepriſe, & voulut que tout ce qu'on feroit, fût de ſon invention, & ſous ſa conduite. Ceux qui ont vû cette maiſon, avouënt qu'il ne pouvoit mieux choiſir, & qu'elle a beaucoup de grandeur & de nobleſſe. Elle eſt de figure pentagone, & diviſée en quatre appartemens, ſans comprendre le côté de devant, où eſt la principale entrée. C'eſt dans ces diverſes chambres que Taddée & Frederic Zucchero ont fait une infinité de peintures conformes aux lieux qu'ils ont voulu embellir.

Dans une des ſales eſt repreſenté en pluſieurs tableaux, tout ce qui regarde l'hiſtoire de la maiſon Farneſe, les hommes illuſtres, & les alliances de cette famille avec les plus grands Princes de l'Europe. L'on voit d'une côté comme le Duc Octave Farneſe épouſe Madame Marguerite d'Autriche. D'un autre côté le Duc Horace, qui prend pour femme la fille du Roi Henri II. avec cette inſcription au bas du tableau: *Henricus II. Valeſius, Gallia Rex, Horatio Farneſio Caſtri Duci, Dianam filiam in matrimonium collocat, anno ſalutis* 1552.

Dans

Dans ce tableau ſont repreſentez au naturel cette Princeſſe ornée d'un manteau Royal, le Duc ſon époux, la Reine Catherine de Medicis, M. Marguerite ſœur du Roi, le Roi de Navarre, le Connétable, le Duc de Guiſe, le Duc de Nemours, l'Amiral, le Prince de Condé, le Cardinal de Lorraine encore jeune, le Cardinal de Guiſe, mais qui n'étoit pas encore Cardinal, le Seigneur Pierre Strozzi, Madame de Montpenſier, & Mademoiſelle de Rohan. D'un autre côté le portrait du Roi Henri II. paroît avec cette Inſcription : *Henrico Francorum Regi Max. Familiæ Farneſiæ Conſervatori.*

Dans un autre tableau eſt repreſenté le Pape Paul III. qui revêt d'un habit Sacerdotal, le Duc Horace à genoux devant lui, & le fait Préfet de Rome. Le Duc Pierre Loüis Farneſe eſt à côté avec pluſieurs autres Seigneurs. Cette inſcription eſt au-deſſous du tableau : *Paulus III. P. M. Horatium Farneſium nepotem, ſummæ ſpei adoleſcentem, Præfectum Urbis creat anno* 1549.

Il y a encore dans la même ſale d'autres portraits & d'autres tableaux d'hiſtoires qui regardent la maiſon Farneſe. On y voit comme le Pape Jule III. confirme le Duc Octavien & le Prince ſon fils, dans le Duché de Parme & de Plaiſance, & com-

me le Cardinal Farneſe fut envoyé Legat vers l'Empereur Charles-Quint.

Dans le ſalon qui ſuit, eſt peint comme Paul III. après avoir été élû Pape, fut couronné le mois de Novembre 1534. comme enſuite il benit les Galeres à Civitavecchia pour aller à Thunis en 1535. comme il excommunie le Roi d'Angleterre en 1537. comme l'on équipe une flotte aux frais de l'Empereur & des Venitiens, qui devoit aller contre le Turc, ſous l'autorité du Pape en 1538. comme ceux de Perouſe implorent le Pardon de Sa Sainteté en 1540. après s'être revoltez contre le Saint Siege.

L'on voit encore dans le même lieu, & dans des tableaux plus grands que ceux dont je viens de parler, l'Empereur Charles V. qui à ſon retour de Thunis, baiſe les pieds du Pape Paul III. en l'an 1535. la paix faite par l'entremiſe de Sa Sainteté entre l'Empereur & le Roi François I. comme le Pape envoye le Cardinal *de Monte* Legat au Concile de Trente; & enfin comme le même Pape eſt au milieu des Cardinaux, & diſpoſe les choſes neceſſaires pour la convocation du Concile.

En ſuite de ce ſalon eſt une chambre de parade, embellie de peintures & d'ouvrages qui ſeroient trop longs à ſpecifier. De cette chambre l'on paſſe dans une autre à cou-

coucher; & comme c'eſt un lieu conſacré au ſommeil, c'eſt là que Taddée entreprit de repreſenter ces belles inventions, qu'Annibal Caro lui fournit par l'ordre du Cardinal Farneſe. Je ne vous en parlerai pas; vous pouvez voir dans les lettres de Caro ce qu'il en écrivit alors; & l'excellent diſcours qu'il en a fait, ne vous ſera pas moins agréable que les peintures. Vous y trouverez même quelque choſe de plus que dans les tableaux: car Taddée & Frederic ne purent pas repreſenter mille choſes ingenieuſes & agreables qui ſont dans ces lettres, parce que le lieu n'étoit pas capable de contenir une ſi grande abondance de ſujets.

A côté de cette chambre il y en a une autre conſacrée à la Solitude. Jeſus-Chriſt paroit dans le deſert, enſeignant ſes Apôtres; & à côté on voit Saint Jean-Baptiſte, le modéle des ſolitaires. Vis-à-vis de cette Peinture il y en a une autre, où ſont repreſentées pluſieurs perſonnes, qui ſe retirent dans les forets pour fuïr la compagnie des hommes; & pendant que d'autres tâchent de les en empêcher, & les pourſuivent à coups de pierre, il y en a qui ſe crevent les yeux, pour ne plus rien voir. A côté de ce tableau eſt le portrait de Charles-Quint avec cette inſcription au bas: *Poſt innumeros labores otioſam quietamque vitam traduxit.*

A l'oppoſite de ce portrait eſt celui de Soliman, Empereur des Turcs, qui vivoit alors, & aimoit beaucoup la retraite. Ces mots ſont au deſſous : *Animum à negotio ad otium revocavit.* Tout proche eſt repreſenté Ariſtote, & au-deſſous eſt écrit: *Anima fit, ſedendo & quieſcendo, prudentior.* Sous une autre figure de la main de Taddée eſt écrit: *Quemadmodum negotii, ſic & otii ratio habenda.*

Sous un autre ſont ces mots : *Otium cum dignitate, negotium ſine periculo.*

D'une autre côté eſt encore écrit au bas d'une figure : *Virtutis & libera vita magiſtra optima ſolitudo.*

Sous un autre : *Plus agunt qui nihil agere videntur.* Enfin pour comble de loüanges à l'honneur de la ſolitude & du repos, on voit ſous la derniere figure ces paroles : *Qui agit plurima, plurimùm peccat.*

Tous ces divers lieux ſont enrichis d'ornemens de ſtuc, de peintures & d'or, d'un ouvrage très-exquis.

Outre les tableaux auſquels Frederic travailla du vivant de ſon frere, & ſous ſa conduite, & ceux qu'il acheva après ſa mort, il en a fait une infinité en ſon particulier, tant à Rome, à Veniſe, à Florence, qu'en pluſieurs autres endroits d'Italie. Il vint en France, où il peignit pour le Cardinal de Lorraine. Enſuite il alla

en

en Flandres, où il fit quelques deſſeins pour des tapiſſeries : delà il paſſa en Angleterre, où il fit le portrait de la Reine Eliſabeth : il alla en Eſpagne, où il travailla à l'Eſcurial pour Philippe II. Enfin étant de retour en Italie, il fit encore pluſieurs ouvrages à Florence pour le Grand Duc, à Rome pour le Pape Gregoire XIII. en Savoye, à Urbin, & en d'autres lieux. Ce fut lui qui fonda l'Academie des Peintres dans Rome : mais parce que je tâche de garder l'ordre des tems que j'ai obſervé juſques ici, je ne vous en dirai rien que je n'aye parlé des autres Peintres qui ſont morts avant cet établiſſement, & qui étoient contemporains de Taddée: car Michel-Ange vivoit encore alors. Il eſt vrai que ſa mort préceda celle de Taddée d'environ deux ans; & quoique ſon grand âge ne lui permît plus de travailler comme il avoit fait, ſon ſçavoir néanmoins le rendoit toûjours conſiderable, & l'on ſuivoit ſes avis dans toutes les entrepriſes les plus importantes.

Je vous ai parlé de beaucoup de Peintres; mais de tous ceux que je vous ai nommez, il n'y en a point eû dont la réputation ait été auſſi grande, & le merite auſſi connu que le ſien. Comme il naquit dès l'an 1474. & qu'il vécut près de 90. ans, il fut connu de pluſieurs Papes, & de quantité

de Souverains, qui tous eûrent de l'eſtime pour ſa vertu, & lui donnerent occaſion de faire paroître ce qu'il ſçavoit dans la peinture, dans la ſculpture, & dans l'architecture, où l'on peut dire qu'il a excellé. Car encore que dans ce qui regarde la peinture, nous ayons fait voir la difference qui étoit entre lui & Raphaël, dont quelques diſciples mêmes avoient des qualitez que Michel-Ange ne poſſedoit pas : il eſt pourtant vrai qu'il eſt le premier des modernes qui a fait paroître ce qu'il y a de plus grand dans cet art, & qui a peut-être donné la hardieſſe à ceux qui l'ont ſurpaſſé, de pouſſer plus avant qu'ils n'auroient fait, s'il ne leur en avoit pas montré le chemin. Jamais perſonne n'a plus travaillé que lui pour acquerir la parfaite connoiſſance de tout ce qui compoſe le corps de l'homme. Auſſi a-t'il deſſiné le plus ſçavamment, & mieux ſçû les attachemens des os & des muſcles, qu'aucun Peintre dont nous ayons les ouvrages. Je ne ſçai pas s'il eût pû ſe rendre auſſi parfait dans toutes les autres parties de la peinture, en s'y appliquant : mais peut-être qu'il a preferé de tenir le premier rang dans le deſſein, en quoi il eſt certain qu'il a heureuſement réüſſi, puis qu'en cela il a ſurpaſſé tous les Peintres modernes.

Quoiqu'il ne fût pas d'une famille fort accom-

accommodée des biens de la fortune, il étoit néanmoins noble. Son pere ſe nommoit Loüis Buonarruoti Simoni, de l'ancienne maiſon des Comtes de Canoſſe. Il nâquit dans un château appelé Chiuſi dans le païs d'Arezzo, où ſon pere & ſa mere demeuroient alors; & quelque tems après étant retournez à Florence, ils le mirent en nourrice à trois mille de là, dans un village nommé *Settignano*, dont les habitans pour la plûpart étoient ſculpteurs & tailleurs de pierre. C'eſt pourquoi il diſoit quelquefois qu'il avoit ſucé l'art de ſculpture avec le lait de ſa nourrice, qui étoit femme d'un ſculpteur.

Auſſi-tôt qu'il fut capable d'apprendre, on l'envoya aux écoles: mais il avoit une ſi forte inclination au deſſein, qu'il déroboit le tems de ſes études pour s'y appliquer: ce qui le faiſoit ſouvent châtier de ſes maîtres, & de ſon pere, qui n'ayant peut-être pas aſſez de connoiſſance de la grandeur de l'art, dont ſon fils tâchoit d'apprendre les principes, le conſideroit comme une choſe indigne de la nobleſſe de ſa maiſon. Cependant Michel-Ange ayant fait connoiſſance avec FRANCESCO GRANACCI, qui travailloit ſous Domenique GHIRLANDAIO, tiroit par ſon moyen pluſieurs deſſeins, qu'il copioit inceſſamment; de ſorte que ſon pere ne pouvant

l'en

l'en détournet, fut conſeillé de le mettre en apprentiſſage avec le GHIRLANDAIO, qui étoit en grande eſtime non ſeulement à Florence, mais par toute l'Italie. Michel-Ange avoit pour lors quatorze ans; & ſe voyant en liberté de travailler, il s'y appliqua de telle ſorte que ſon maître étoit étonné de voir combien il s'avançoit dans ſa profeſſion. A l'âge de ſeize ans il ſe mit à tailler des figures de marbre, qui ſurprirent tous ceux qui les virent, & furent cauſe que Laurent de Medicis, qui en ce tems-là étoit le protecteur des gens vertueux, le prit chez lui, où il travailla juſques à la mort de ce digne amateur des beaux arts: après quoi il quitta Florence pour faire quelques voyages à Veniſe & à Boulogne. Comme ſa réputation ſe répandoit par tout, il alla à Rome où il demeura environ un an avec le Cardinal de S. George, & où il ſe perfectionna de telle ſorte, que tout le monde admiroit la facilité avec laquelle il exécutoit ſes hautes penſées. Il fit en ce tems-là pour le Cardinal de Roüanois une Notre-Dame de pitié, de marbre, qui eſt dans l'Egliſe de Saint Pierre.

Il eſt vrai, que l'on ne peut rien voir de mieux que le corps du Chriſt, dont la beauté & le ſoin qu'il a pris à en rechercher & bien exprimer toutes les parties, m'arrê-

m'arrêteroient trop long-tems, ſi je voulois vous en faire une exacte deſcription. Il fit enſuite pluſieurs autres ouvrages; & comme il fut invité par quelques-uns de ſes amis de retourner à Florence, il y alla, & y fit pluſieurs ſtatuës, & des deſſeins de tableaux qu'il devoit peindre en concurrence de Leonard de Vinci. Mais le S. Siege étant venu à vaquer par la mort d'Alexandre VI, Jule II. qui lui ſucceda, le fit venir à Rome pour travailler à ſon tombeau. Michel-Ange n'avoit alors que vingt-neuf ans; & cette entrepriſe étoit une des plus grandes que l'on eût jamais vûë. Car ce tombeau devoit être de forme quarrée, iſolé de toutes parts, afin que l'on vît les quatre côtez qui devoient être ornez de quarante figures de marbre, de pluſieurs enfans, de feſtons, & d'une infinité d'autres ornemens. Il ſe paſſa pluſieurs mois avant que le Pape eût encore rien arrêté. Enfin il reſolut de faire commencer cette ſepulture: mais comme il arrive ſouvent que les grands deſſeins ne s'accompliſſent pas, & qu'ils ſont d'ordinaire interrompus, ou par la mort de ceux qui les entreprennent, ou par des changemens inopinez, cet ouvrage n'a point été achevé. Michel-Ange finit ſeulement quelques figures, entr'autres une Victoire, un Moïſe, & deux Eſclaves, dont il fit preſent

preſent à Robert Strozzi, qui les envoya au Roi François I. & qui après avoir été long-tems à Equan, furent enfin portez à Richelieu où ils ſont maintenant.

Comment, dit Pimandre, cet ouvrage demeura-t'il imparfait, puis que le Pape vécut aſſez long tems après qu'il fut commencé?

Pluſieurs choſes, repartis-je, contribuerent à cela; l'humeur prompte du Pape, & celle de Michel-Ange, qui n'étoit pas capable de rien ſouffrir; outre les grands emplois qui ſe preſentoient tous les jours à lui.

A peine eût-il fait venir de Carare le marbre neceſſaire pour ce tombeau, qu'il abandonna toutes choſes & s'en retourna à Florence, prétendant avoir été maltraité du Pape. Car ayant fait conduire dans la place de Saint Pierre tous les marbres qui étoient arrivez, il alla parler au Pape, afin de faire payer les Voituriers: mais n'ayant pû avoir audience, il retourna chez lui les payer de ſon argent. A quelques jours de là, étant allé pour voir le Pape, il fut arrêté par un Palefrenier, qui lui dit un peu rudement d'attendre, & qu'il n'avoit pas charge de le laiſſer entrer. Et comme il ſe rencontra un Evêque qui voulant rendre office à Michel-Ange, dit au Palefrenier qu'il prît garde à

ce

ce qu'il faiſoit, & que peut-être ne connoiſſoit-il pas celui auquel il refuſoit l'entrée: il lui fit réponſe qu'il le connoiſſoit bien, & qu'il obéïſſoit aux ordres de ſes Superieurs, & du Pape même. Michel-Ange entendant cela, fut ſi piqué, voyant qu'on le traitoit d'une maniere extraordinaire, que ſans penſer s'il perdoit le reſpect, il dit au Palefrenier qu'il pouvoit aſſûrer le Pape, que quand il le chercheroit, il ne le trouveroit pas. Et au ſortir du Palais, il retourna chez lui, où ayant donné charge à ſes gens de vendre ſes hardes, il partit à deux heures de nuit pour s'en aller à Florence.

Etant arrivé à Pongibonci, il s'y arrêta pour ſe repoſer, ſe croyant en ſûreté. Mais il n'y fut pas long-tems, que pluſieurs Couriers lui apporterent des lettres du Pape pour l'obliger de retourner; ce qu'il ne voulut jamais faire, quelques prieres qu'on lui fît; & tous ces Meſſagers s'en allerent ſans autre reponſe de lui, ſinon qu'il prioit Sa Sainteté de lui pardonner s'il s'en étoit allé de la ſorte; que l'ayant fait chaſſer comme un coquin pour recompenſe de ſes fidéles ſervices, elle pouvoit en chercher d'autres qui priſſent ſa place. Il fut pourtant contraint à quelque tems de là, de retourner à Rome, parce que Jule envoya trois Brefs à la Seigneu-

rie de Florence, pour l'obliger de le renvoyer; mais ce fut avec tant de repugnance, que craignant qu'on lui joüât quelque mauvais tour, s'il s'opiniâtroit à demeurer à Florence. Il eût pluſieurs fois deſſein d'aller en Turquie, où Soliman lui propoſoit de bâtir un pont pour paſſer de Conſtantinople à Pera. Toutefois s'abandonnant au conſeil de ſes amis, il reſolut d'aller trouver le Pape qui étoit alors à Boulogne.

Pierre Soderin, Gonfalonier de la Seigneurie de Florence, afin de lui donner plus de ſûreté, l'envoya comme perſonne publique, avec la qualité d'Ambaſſadeur, & écrivit au Cardinal Soderin ſon frere, de le preſenter lui-même au Pape.

On rapporte encore d'une autre maniere le ſujet de ſa ſortie de Rome, diſant que Jule s'étoit fâché contre lui, parce qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'il vît ce qu'il faiſoit; & qu'un jour ayant donné de l'argent aux gens de Michel-Ange pour entrer dans la Chapelle de Sixte où il travailloit, Michel-Ange, qui s'étoit caché pour voir s'ils lui étoient fideles, voyant entrer le Pape, & ne ſçachant pas que ce fût lui, laiſſa tomber une planche d'un échaffaut ſur l'autre: ce qui donna une telle frayeur au Pape, qu'il s'enfuit plein de crainte & de colere. Mais de quelque façon

façon que la choſe ſe ſoit paſſée, il eſt certain qu'il ſe retira de Rome.

Etant arrivé à Boulogne, il fut conduit aux pieds de Jule ; & parce que le Cardinal Soderin étoit alors malade, il envoya un Evêque de ſa maiſon pour accompagner Michel-Ange. Jule le regardant d'un air dédaigneux, lui dit en colere : » Enfin, au lieu de venir nous trouver, vous avez attendu que nous ayons été « nous-mêmes vous chercher : ce qu'il di- « ſoit à cauſe que Boulogne eſt plus près « de Florence que n'eſt pas la ville de Ro- « me. Michel-Ange, ſans s'étonner, re- « partit au Pape : Qu'il prioit très-hum- « blement Sa Sainteté de lui pardonner ; « que ce qu'il avoit fait étoit par un mou- « vement de déplaiſir, ne pouvant ſouf- « frir qu'on le traitât mal ; qu'il ſçavoit « bien qu'il avoit failli, mais qu'il ſup- « plioit encore une fois Sa Sainteté de lui « pardonner» .

Le Vaſari en cet endroit de la vie de Michel-Ange, remarque une choſe aſſez plaiſante, & qui fait bien connoître le caractere & l'humeur prompte de Jule. Il dit que l'Evêque qui avoit conduit Michel-Ange aux pieds du Pape de la part du Cardinal Soderin, repreſentant à Sa Sainteté, pour excuſer Michel-Ange, qu'elle devoit lui pardonner, parce que les perſonnes

de

de ſa profeſſion ſont d'ordinaire ignorantes, & que hormis ce qui regarde leur art, ils ſont incapables de toute autre choſe; le Pape ſe mit ſi fort en colere, qu'il frappa l'Evêque d'un bâton qu'il tenoit, lui diſant : » Vous êtes vous-même » un ignorant, & vous lui faites injure, » lorſque nous ne voulons pas l'offenſer. Qu'ainſi l'Evêque fut mis honteuſement hors de la chambre; & le Pape ayant déchargé ſur lui toute ſa colere, donna ſa benediction à Michel-Ange, auquel il fit pluſieurs preſens, & promit encore de plus grandes récompenſes.

Pendant que Jule demeura à Boulogne, il lui commanda de faire ſa ſtatuë de la hauteur de cinq braſſes, & de la jetter en bronze. Si-tôt qu'il en eût fait le modéle de terre, il le montra au Pape. Cette figure hauſſoit un bras dans une action ſi fiere, que le Pape demanda à Michel-Ange, ſi elle donnoit la benediction ou la malediction? A quoi il fit reponſe, qu'elle avertiſſoit le peuple de Boulogne qu'il fût plus ſage à l'avenir; & comme il demanda au Pape, s'il ne mettroit pas un livre dans l'autre main : » Mettez-y plû- » tôt une épée, lui repartit le Pape, car » je ne ſuis point un homme de lettres: reponſe veritablement peu conforme à un Pape, mais bien à l'humeur de Jule.

Michel-

Michel-Ange ne fut pas plus de ſeize mois à mettre cette figure dans ſa perfection : après quoi on la plaça au frontiſpice de l'Egliſe de *San Petronio*, où elle ne demeura pas long-tems ; car elle fut enſuite renverſée, & miſe en pieces par les Bentivoglio, & venduë au Duc de Ferrare, qui conſerva ſeulement la tête, & du reſte de la matiere en fit faire une piece d'artillerie qu'on nomma la Julienne.

Pendant que Michel-Ange travailloit à cette ſtatuë, Bramante voyant le credit qu'il prenoit auprès du Pape, par le moyen de ſes ouvrages de ſculpture, fut des premiers à perſuader à Sa Sainteté de ne point hâter la ſtructure de ſon tombeau, parce qu'il ſembloit qu'il voulût preſſer ſa mort, & que cela étoit d'un mauvais augure ; qu'il valoit mieux occuper Michel-Ange à peindre la voûte de la Chapelle que Sixte ſon oncle avoit fait faire dans le Vatican, eſperant par ce moyen de procurer à Michel-Ange un emploi dont il ne pourroit pas ſi bien s'acquitter, & qu'ainſi il n'auroit pas tant de credit auprès du Pape. Quoiqu'il en ſoit, Michel-Ange étant de retour de Boulogne, le Pape lui fit ſçavoir qu'il vouloit remettre le travail de ſa ſepulture à un autre tems, & qu'il deſiroit qu'il peignît la voûte de la Chapelle Sixte. L'on dit que

ſouhai-

ſouhaitant beaucoup plus de travailler à ce tombeau, il fit ce qu'il put pour ne point mettre la main aux couleurs, & tâcha de ſe décharger ſur Raphaël. Mais ſa reſiſtance ne ſervoit qu'à rendre encore le Pape plus reſolu dans ſon deſſein : de ſorte qu'il fut obligé de commencer cet ouvrage, qui n'étoit pas à moitié fait, que le Pape impatient de ſon naturel, le voulut voir; & ayant fait abattre les échaffauts, tout Rome y courut. Enfin Michel-Ange ſe mit à l'achever; & quoi qu'il travaillât ſeul, n'étant pas ſeulement aſſiſté d'une perſonne qui broyât ſes couleurs, il n'y employa que vingt mois de tems.

Il eſt vrai qu'il ſe plaignoit ſouvent de l'impatience du Pape, qui lui ôtoit les moyens de le pouvoir finir autant qu'il eût voulu; & même comme il lui demandoit un jour avec empreſſement quand il auroit achevé, Michel-Ange lui répondit, que ce ſeroit lorſqu'il ſeroit ſatisfait de ſon travail dans ce qui regardoit ſon Art. Et nous voulons, lui » repliqua le Pape, que vous nous con- » tentiez auſſi, dans le deſir que nous » avons que vous le finiſſiez promptement; lui diſant enfin que ſi ce n'étoit bien-tôt, il le feroit jetter de deſſus ſes échaffauts à bas : ce qui obligea Michel-Ange, qui connoiſſoit

noiſſoit l'humeur du Pape, & qui craignoit ſa furie, de peindre toutes ſes figures au premier coup, ſans retoucher à ſec pluſieurs endroits, auſquel il eût donné plus de grace & de tendreſſe, & même enrichi d'or & de couleurs plus éclatantes certains ornemens, comme avoient fait ceux qui avoient peint avant lui dans la même Chapelle. Ce que le Pape lui recommandoit ſouvent de faire, diſant que ce qu'il peignoit lui ſembloit pauvre, auprès de l'or qui paroiſſoit dans les autres tableaux. Mais Michel-Ange voyant que cela l'eût occupé bien du tems, & que le Pape le preſſoit ſans ceſſe de finir, il lui diſoit quelquefois avec aſſez de liberté, que ceux qu'il repreſentoit, ne portoient point d'or en ce tems-là; que c'étoit des hommes ſaints, qui avoient mépriſé les richeſſes.

Cependant le Pape fut tres-ſatisfait de Michel-Ange; & quoiqu'il le traîtât quelquefois aſſez rudement, & même avec injure, il avoit néanmoins beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui, & ſouvent lui en donnoit des marques par des largeſſes & des bienfaits, comme il fit un jour, tâchant par là de réparer ſes emportemens. Car Michel-Ange lui ayant demandé permiſſion d'aller à Florence, il lui répondit: Et cette Chapelle, quand ſera-t-elle finie? Quand je pourrai, Saint Pere,

» Pere, lui répondit-il. Quand je pourrai, repartit le Pape: Je te la ferai bien finir, & dans le même tems lui donna d'un bâton qu'il tenoit. Michel-Ange ſe retira auſſi-tôt chez lui : mais à peine y fut-il arrivé, que le Camerier du Pape lui apporta cinq cens écus afin de l'appaiſer, lui faiſant connoître que les promptitudes de Sa Sainteté étoient des témoignages de ſon amitié, & plûtôt des faveurs & des marques de privauté, que des offenſes. Auſſi Michel-Ange voyant que cela réüſſiſſoit à ſon avantage, ne ſe fâchoit plus, & n'en faiſoit que rire.

Après qu'il eût fini la voûte de la Chapelle Sixte, il voulut s'appliquer tout de bon à la ſepulture de Jule. Mais Dieu qui prend ſouvent plaiſir à renverſer les deſſeins orgueilleux des hommes, ne permit pas qu'on élevât alors dans ſon Temple un mauſolée ſi ſuperbe, pour couvrir un corps qui devoit être la pâture des vers : car la mort de Jule étant ſurvenuë, ce grand deſſein fut abandonné ; & Leon X. qui lui ſucceda, voulant laiſſer après lui des marques de magnificence dans le lieu même où il étoit né, fit travailler Michel-Ange à Florence. Ce fut-là qu'il fit quantité d'ouvrages pendant le Pontificat de Leon & d'Adrien VI. Mais après la mort d'Adrien, Clement VII. qui fut élû Pape,

pe (1) n'ayant pas moins d'amour pour les beaux Arts que Leon X. & ſes prédeceſſeurs, obligea auſſi-tôt Michel-Ange de venir à Rome.

Je ſerois trop long, ſi je voulois m'arrêter à vous dire tout ce qu'il fit ſous le Pontificat de Clement, ſoit à Rome, ſoit à Florence, où les guerres & les divers évenemens arrivez de ſon tems, interrompirent ſouvent ſes deſſeins. Enfin ce fut pourtant ſous ce Pape qu'il fit la Chapelle des Ducs de Florence, & les belles figures qui ornent leurs tombeaux. Vous ſçavez bien qu'outre celles de Laurent & de Julien de Medicis, il y en a quatre autres qui repreſentent le Jour, la Nuit, l'Aurore, & le Crepuſcule, qui ſont d'une beauté admirable. Il me ſouvient de quatre vers que l'on fit en ce tems-là, ſur la figure de la Nuit, qui peut-être ne vous déplairont pas.

La Notte, che tu vedi in ſi dolci atti
Dormir, fu da un Angelo ſcolpita
In queſto ſaſſo, e perche dorme ha vita;
Deſtala ſe n'ol credi, e parleratti.

Michel-Ange, pour y repondre, fit ceux-ci, où il feint la Nuit qui replique :

Grato

(1) En 1523.

Grato m'è il ſonno, e più l'eſſer di ſaſſo
Mentre che il danno, e la vergogna dura.
Non veder, non ſentir m'è gran ventura;
Pero non mi deſtar; deh parla baſſo.

Il acheva encore pluſieurs autres ſtatuës que vous aurez pû voir à Florence. Il fit auſſi quelques tableaux, entr'autres celui d'une Leda, que François Mimi, qui avoit demeuré long-tems avec lui, apporta en France, & vendit à François I. Clement VII. lui fit faire auſſi le deſſein du Jugement de la Chapelle Sixte: mais la mort de ce Pape étant ſurvenuë en 1533. ce fut ſous Paul III. ſon ſucceſſeur, qu'il commença ce grand ouvrage que vous avez vû, & qu'il acheva ſur la fin de l'année 1541. après y avoir travaillé huit ans.

Enſuite il fit le tombeau de Jule II. non pas ſelon ſon premier deſſein, mais tel qu'on le voit à Rome dans l'Egliſe de Saint Pierre aux liens. Il peignit auſſi au Vatican dans la Chapelle Pauline, deux grands tableaux, dont l'un repreſente la Converſion de Saint Paul, & l'autre le Martyre de Saint Pierre; & lorſqu'Antonio da San Gallo, qui avoit la conduite de la Fabrique de Saint Pierre, vint à mourir (1), le Pape donna ſa place à Michel-

(1) En 1546.

Ange,

Ange, qui fit alors paroître dans ce magnifique bâtiment, & dans ce qu'il fit au Campidoglio, au Palais Farneſe, & en pluſieurs autres endroits, combien il étoit grand Architecte. Enfin ayant glorieuſement vécu quatre-vingt-huit ans onze mois, aimé & deſiré des Papes Jule II. Leon X. Clement VII. Paul III. Jule III. Paul IV. eſtimé de François I. de Charles-Quint, de Coſme de Medicis, des Venitiens, & même de Soliman, Empereur des Turcs, & de tout ce qu'il y avoit de Princes & de grands Seigneurs dans l'Europe, il mourut dans Rome le 17. Février 1564. comblé d'honneur; & peu de tems après fut tranſporté à Florence, où tout ce qu'il y avoit de beaux eſprits dans les Arts & dans les Sciences, travaillerent à lui faire des obſeques magnifiques.

Comme j'eûs ceſſé de parler, Pimandre me regardant, L'on voit bien, dit-il, que vous voulez vous ménager avec les diſciples de Michel-Ange, & qu'en cachant ſes defauts, vous vous contentez de parler de ſes Ouvrages, & du grand credit qu'il a eû pendant ſa vie: car après ce que vous m'avez dit de Raphaël, je ne voi pas, quelque reputation que Michel-Ange ait eûë, qu'il lui ſoit comparable.

Les comparaiſons, repartis-je, ne peuvent jamais être juſtes. Il eſt vrai que Ra-

phaël tient le premier lieu parmi les Peintres; mais les grandes qualitez qu'il avoit, ne peuvent pas détruire celles des autres; ni l'honneur qu'il a acquis, effacer celui que tant de grands perſonnages ont merité.

Alors Pimandre m'interrompant, Pouvez-vous, me dit-il, mettre Michel-Ange au rang des plus grands perſonnages, lui dont la reputation eſt plus fondée ſur la faveur de ceux de ſa nation, que ſur ſon propre merite, & que tant de Papes même n'ont conſideré, qu'à cauſe qu'il étoit Florentin comme eux; qui n'a ſurpris les eſprits de ce tems-là, que par la bizarrerie & l'extravagance de ſes penſées, la grandeur de ſes deſſeins, & la hardieſſe qu'il avoit de les mettre à execution? Vous êtes ſurpris ſans doute, continua-t'il en me regardant, de m'oüir parler de la ſorte; mais ne vous en étonnez point. J'ai vû il n'y a pas long-tems, des gens qui n'étoient pas de ſon païs, & qui jugeant de ſes ouvrages avec liberté, ne ſe menageoient pas comme vous, pour en dire leur avis. Ils étoient bien éloignez, non ſeulement de le mettre au rang des Raphaëls & des Jules Romains; mais par un judicieux examen de ſes tableaux, ils faiſoient voir qu'il étoit ſi peu digne de leur être comparé, que s'il eût paru dans ces tems libres, où la

Grece

Grece jugeoit équitablement du merite des grands hommes, il n'eût été conſideré par miles Peintres, que comme un Sophiſte parmi les vrais Philoſophes, ou comme un tailleur de pierre & un maſſon dans les atteliers des Architectes.

Pimandre voyant que je le regardois aſſez fixement, il ne faut pas, pourſuivit-il, que vous faſſiez l'étonné : car ne demeurerez-vous pas d'accord, que ce qu'il a deſſiné, eſt mal plaiſant, & d'une maniere dont je ne puis pas trouver les veritables termes pour me bien exprimer; qu'il n'a repreſenté que des païſans; & qu'à voir ſes figures, il ſemble qu'il n'ait travaillé qu'après des portefaix? Ditez-moi, je vous prie, que peut-on dire pour défendre ſon tableau du Jugement? A-t'il obſervé cette partie du coſtume ou bienſéance que je vous ai oüi dire être ſi neceſſaire dans les grands ouvrages? Celui dont je parle, n'eſt-il pas un ouvrage tout profane, & rempli d'un infame libertinage, une compoſition où il n'y a rien qui repreſente ce grand jour du Jugement, tel qu'il doit paroître, ni qui ſoit conforme à ce que l'Ecriture nous en dit?

Quelle confuſion de corps nuds n'y voit-on point? Ce lieu ne reſſemble-t'il pas à une étuve, comme vous diſiez tantôt que l'appelloit un Pape? Peut-on dire

que ce Peintre ait eû le moindre talent de la peinture, puis qu'il ne ſçait ni obſerver la verité de l'hiſtoire, ni garder une agreable convenance dans les figures, & moins encore l'honnêteté ſi neceſſaire à un tel ſujet, ni enfin ce grand mode dans l'art d'exprimer les choſes ? Il n'a pas ſeulement peint les Anges avec des aîles, pour les diſtinguer des Saints & des Demons, & les rendre reconnoiſſables parmi les Elûs & les Reprouvez qui reſſuſcitent : mais y a-t'il rien de plus inſolent que d'avoir repreſenté une fable du Paganiſme, en peignant Caron dans une barque ſur les bords du Styx ? N'eſt-ce pas une impieté qui ne peut être défenduë ? Combien d'actions & de choſes ridicules n'a-t'il point fait voir ſous la figure des Démons ? Enfin, vous avoüerez qu'il n'y a que de la bizarrerie & de l'extravagance dans tout ce qu'il a fait, & qu'il n'a point été un auſſi grand perſonnage que les Florentins l'ont voulu faire croire.

Pimandre parloit avec tant de chaleur, que je ne voulus ni l'interrompre, ni le contredire en aucune des choſes qu'il avançoit. Mais comme il eût ceſſé de parler, & que je vis qu'il attendoit ma reponſe, je lui dis ; Je voi bien que vous avez oüi parler des perſonnes qui ne ſont pas amis de Michel-Ange : car ſi les Florentins

ont

ont parlé en ſa faveur, il y en a d'autres (1) qui ne l'ont pas épargné, & qui ont dit, il y a long-tems, une grande partie des choſes que vous venez de lui reprocher.

Je ne prétends pas prendre ſon parti contre Raphaël, ni même excuſer ſes defauts. Je demeureray d'accord, ſi vous voulez, qu'il a été bizarre en beaucoup de choſes; qu'il a pris des licences contre les regles de la Perſpective; qu'il a été quelquefois trop hardi dans les expreſſions des figures; que dans les accommodemens des draperies qu'il a faites, on n'y voit pas toute la grace qu'on peut ſouhaiter; que ſon coloris n'eſt pas toûjours ni vrai ni agréable; qu'il n'a pas encore ſçû l'artifice du clair & de l'obſcur. Voilà bien des choſes que j'ajoûte à ce que vous venez de dire: mais cependant l'on ne peut pas ſoûtenir qu'il n'ait eû aucun talent de la Peinture, puiſquil eſt certain que jamais homme n'en a mieux poſſedé les principes, perſonne n'ayant mieux deſſiné que lui, & le deſſein étant le fondement de cet Art. Que penſez-vous que ſoient en comparaiſon du deſſein, toutes les autres parties, dont vous avez parlé avec tant d'éclat, comme la bienſéance, c'eſt-à-dire, la maniére de traiter l'hiſtoire avec toute la vraiſemblence qu'elle demande; la Perſpective

(1) M. Ludovico Dolcé, dans ſon dialogue de la peinture.

même, ſi vous voulez; & j'y ajoûterai encore les couleurs, & la maniere de traiter les jours & les ombres que j'eſtime beaucoup. Toutes ces choſes, ne ſont rien au prix du deſſein, parce qu'elles ne ſubſiſtent que ſur cette premiére partie, ſans laquelle un Ouvrage ne peut être plein que de grands defauts. On voit aſſez de gens, qui ſans grande étude mettent des Bâtimens en Perſpective; il ne faut pour cela qu'une regle & un compas; l'étude, non pas de pluſieurs années, mais de peu de jours, voire de quelques heures, & un peu de pratique les rend aſſez habiles. Combien de Peintres trouvent les veritables teintes des corps, & traitent les jours & les ombres ſi parfaitement, qu'il n'y a rien de plus naturel? Cependant il y a bien de ces ſortes d'Ouvrages qui ne ſont d'aucune conſidération: la bienſéance qu'on demande dans les tableaux & qui eſt en effet neceſſaire pour la belle expreſſion, & pour l'intelligence de l'hiſtoire, eſt une partie purement de ſpeculation, ou plûtôt de lecture & de memoire. Tout le monde y peut être auſſi ſçavant que les Peintres, auſquels il n'eſt pas plus malaiſé d'armer un ſoldat à la Romaine qu'à la Gauloiſe, ou vêtir une femme à la Turque qu'à la mode d'Italie, quand on ſçait de quelles armes ces différens

rens peuples ſe ſervoient, & quels étoient leurs habits. Le grand effort de cet Art eſt, lorſque la main exécute heureuſement, & par des traits bien formez, ce que l'eſprit a conçû, en ſorte que ces traits & ces figures expoſent à la vûë les vrayes images des choſes qu'on veut repreſenter; mais de telle ſorte, qu'il y ait une belle proportion dans les corps, & une vive expreſſion dans leurs actions & dans leurs mouvemens. Voilà en quoi conſiſte le deſſein; c'eſt lui qui marque exactement toutes les parties du corps humain, qui découvre ce qu'un Peintre ſçait dans la ſcience des os, des muſcles, & des veines; c'eſt lui qui donne la ponderation aux corps pour les mettre en équilibre, & empêcher qu'ils ne ſemblent tomber, & ne pas ſe ſoûtenir ſur leur centre; c'eſt lui qui fait paroître dans les bras, dans les jambes, & dans les autres parties, plus ou moins d'effort, ſelon les actions plus fortes ou plus foibles qu'ils doivent faire ou ſouffrir; c'eſt lui qui marque ſur les traits du viſage toutes ces différentes expreſſions qui découvrent les inclinations & les paſſions de l'ame; c'eſt enfin lui qui ſçait diſpoſer les vêtemens, & placer toutes les choſes qui entrent dans une grande ordonnance, avec cette ſymmetrie, cette belle entente, & cet Art

merveilleux que l'on admire dans les travaux des plus grands hommes, ſans que les couleurs mêmes ſoient neceſſaires pour faire comprendre ce qu'ils ont voulu repreſenter. Jugez donc, je vous prie, ſi un homme qui a poſſedé cette partie au point que tout le monde doit demeurer d'accord que Michel-Ange a fait, ne doit être compté parmi les Peintres, que comme un Tailleur de Pierre parmi les Architectes?

Quand il y auroit dans ſon tableau du Jugement quelques defauts de bienſéance, il ne doit pas pour cela paſſer pour un ignorant dans ſon Art. Le Titien pour avoir peint un des Pelerins d'Emmaüs avec un chapelet à ſa ceinture, doit-il être eſtimé un méchant Peintre? S'il y a quelque Ouvrage où Raphaël ait manqué dans la Perſpective, perdra-t-il pour cela ſa reputation? Paul Veroneſe a-t-il été égal dans toutes les parties de la Peinture? Cependant il a du mérite & de l'eſtime. Je demeurerai, ſi vous voulez, d'accord que Michel-Ange eût pû choiſir un ſujet plus convenable pour le lieu où il a repreſenté ſon Jugement: mais s'il n'a pas réüſſi dans ſon choix, peut-on dire qu'il ait fait un mauvais Ouvrage, & blâmer ſi fort la maniere dont il l'a traité? S'il a peint les Démons en pluſieurs ſortes d'actions extraordinaires, elles ſont conformes à leur malheu-

heureux état. Il y en a un qui conduit une barque, & qui reſſemble, dites vous, au Caron des Payens : ſi c'eſt une faute, il ne l'a commiſe qu'après le Dante, qui dans la deſcription de ſon Enfer, après avoir parlé des ames qui ſont aux bords du Fleuve d'Acheron, repreſente un batelier qui vient dans ſa barque pour les paſſer. (1).

Ed ecco verſo noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando, guai a voi anime prave.

Et enſuite :

Caron dimonio con occhi di bragia
Loro accenando, tutte le raccoglie,
Batte col remo qualunque ſi adagia.

Le Dante étoit un Poëte Chrêtien, qui parloit de la ſorte ; & comme la Peinture eſt une Poëſie muette, Michel-Ange n'a pas cru faire un crime, en imitant un Poëte qui n'avoit point été condamné pour s'être ſervi de ces ſortes d'expreſſions, & qui dans un autre endroit repreſente encore les Furies infernales de la même ſorte que les Payens (2).

Qu'eſt' è Megera dal ſiniſtro canto :
Queſta che piange dal deſtro, è Aletto ;
Teſifone è nel mezzo, &c.

 Quoi-

(1) Infer. Cant. 3. (2) Cant. 9.

Quoique l'Ecriture Sainte ne repreſente les Damnez que dans des flâmes, parmi les pleurs & les grincemens de dents, il y a eu néanmoins des Peres de l'Egliſe, qui ont encore exprimé leurs peines avec plus de force. Quand Saint Chryſoſtome parle d'une Ame que Dieu rendra participante de ſa gloire, il dit: „ qu'elle „ n'éprouvera point le feu de l'Enfer, le „ ver qui ronge & qui ne meurt point, les „ grincemens de dents, les chaînes qui „ ne ſe peuvent rompre, les tourmens & „ les miſeres, les tenebres profondes, les „ FLEUVES DE FLAME qui ne s'éteindront jamais, les blaſphêmes horribles „ & les lieux de douleurs & de tortures „ effroyables. "

Mais ſuppoſé que Michel-Ange n'eût aucun exemple de ce qu'il a fait; qu'il eût même manqué en quelque ſorte contre la bienſéance du lieu, par l'expoſition d'un ſujet rempli de trop de nuditez; devez-vous pour cela le traiter d'impie & de libertin, lui dont la vie a toûjours été très-Chrêtienne, & les mœurs très-reglées; qui n'a jamais été accuſé d'aucunes débauches; qui aimoit la beauté dans les Ouvrages de l'Art, mais qui n'avoit aucuns deſirs deshonêtes; qui vivoit même d'une maniere ſi auſtére & ſi retirée, qu'étant jeune, il ſe paſſoit d'un peu de pain & de vin, em-

employant tout ſon tems au travail, & à la lecture des bons Livres, particuliérement de l'Ecriture Sainte, & qui dans tous ſes Ouvrages n'a penſé qu'à bien faire ce qui regardoit ſon Art? Auſſi comme on lui dit un jour, que Paul IV. trouvoit que les figures de ſon Jugement étoient trop découvertes, & qu'il deſiroit qu'on y retouchât; il fit réponſe à celui qui lui parloit de la part du Pape, que cela étoit peu de choſe, & qu'il pouvoit aiſément y remedier; que Sa Sainteté remediât aux deſordres qui ſe paſſoient dans le monde; & que pour ſes peintures, il les auroit bientôt corrigées. Ce n'étoit donc pas par un mouvement deshonnête qu'il expoſoit des figures nuës; mais parce qu'elles ne faiſoient dans ſon eſprit aucune mauvaiſe impreſſion, & qu'il ne croyoit pas que ces images fuſſent capables de donner de mauvaiſes penſées à des Chrêtiens, lorſqu'en les voyant dans la compoſition d'un ſujet qui les doit remplir de crainte & de frayeur, ils ſe repreſenteroient le jour épouvantable de leur dernier Jugement, qu'il avoit peint plûtôt qu'aucune choſe, pour avoir lieu de faire paroître ſa ſcience dans la repreſentation du corps humain, que l'on y voit en toutes ſortes d'attitudes. Enfin, quand ſon intention ne ſeroit pas approuvée, peut-on dire pour cela qu'il

qu'il ait été un ignorant, lui qui pendant une ſi longue vie a tenu le premier rang parmi les Peintres, les Sculpteurs & les Architectes, & dont les Ouvrages ſont encore des marques de ſon grand ſçavoir, & parleront en ſa faveur tant qu'ils ſubſiſteront, principalement le ſuperbe Temple de Saint Pierre de Rome, qu'il a mis dans l'état où il eſt ? Car ce fut lui qui rectifia tous les deſſeins que Bramante, & les autres Architectes qui vinrent après, en avoient faits, & qui par une force d'eſprit & une grandeur de deſſein inconnuë même aux Anciens, dit ſans s'étonner à ceux qui loüoient le Bâtiment de la Rotonde, qu'il en vouloit faire un de même grandeur encore plus admirable, puiſqu'au lieu que celui-là étoit bâti ſur la terre ferme, il éleveroit le ſien en l'air : ce qu'il exécuta en effet, en bâtiſſant la Coupe de Saint Pierre, qui n'eſt portée que ſur quatre pilliers à une hauteur prodigieuſe, & dont le diametre n'eſt pas moindre que celui de la Rotonde.

Alors Pimandre prenant la parole, Quoique je cruſſe, dit-il d'un ton plus bas, avoir quelque connoiſſance des qualitez de Michel-Ange par ce que vous m'en aviez dit autrefois, & par ce que j'en ai ouï dire encore depuis, j'avoüe néanmoins que je n'en jugeois pas comme je dois, & qu'en

lui

lui donnant un rang aſſez conſiderable parmi les Peintres, je ne laiſſois pas de lui faire peut-être tort, par la trop grande différence que je mettois entre lui & Raphaël.

Ces deux perſonages, lui répartis-je, ont été les plus excellens hommes qui ayent paru, depuis que les Arts ſe ſont renouvellez en Italie; & ce ſont eux qui les ont élevez à la gloire qu'ils poſſedent aujourd'hui. Rien n'échapoit à Raphaël de toutes les choſes qui peuvent ſervir à l'excellence d'un Ouvrage: mais ſi Michel-Ange n'avoit pas cette beauté & cette grace qui paroiſſent dans les tableaux de Raphaël, il poſſedoit une grandeur de deſſein qui donnoit une merveilleuſe force à tout ce qu'il faiſoit.

Pimandre m'interrompant, Je voi bien, dit-il, qu'en terme de peinture, le mot de deſſein a diverſes ſignifications. C'eſt pourquoi, afin que je tire de notre Entretien toute l'utilité que je deſire, ſouffrez que je vous demande ce que vous entendez particulierement par le mot de deſſein, lorſqu'il ſemble que vous en attribuez toute la perfection à Michel-Ange.

Il eſt vrai repondis-je, que ce mot eſt pris en divers ſens parmi les Peintres. Car ils appellent deſſein, l'eſquiſſe d'un tableau, ou le projet de quelque Ouvrage repreſen-

té

té ſeulement ſur du papier avec le crayon ou la plume. On appelle encore deſſein la penſée, ou la volonté qu'on a de faire quelque choſe: ainſi avant que d'arrêter quelque hiſtoire, un Peintre dit qu'il en a formé le deſſein dans ſon eſprit. Mais le mot de deſſein dans ſa plus ordinaire ſignification, & comme je m'en ſuis ſervi en parlant de Michel-Ange, eſt proprement les traits avec leſquels le Peintre repreſente les choſes qu'il doit imiter, independemment du coloris, des jours & des ombres, & cet aſſemblage de lignes diverſement contournées, par le moyen deſquelles on forme les figures. Or il ne faut pas douter que cette partie ne ſoit, comme je vous ai dit, la premiere & la plus eſſentielle de la peinture, puiſqu'en vain un Peintre auroit appris ce qui regarde l'hiſtoire, la fable & les expreſſions, s'il ne ſçavoit les repreſenter dignement par le moyen du deſſein. Il y a pluſieurs choſes dans cet Art qui concernent la theorie, & deſquelles, pour peu de jugement qu'un Peintre puiſſe avoir, il lui eſt aiſé de ſe ſervir, quand il ſçait bien deſſiner. Mais le deſſein dépend de la pratique; il faut que la main agiſſe avec l'eſprit; & c'eſt une choſe tellement difficile, qu'il ſe trouve des perſonnes ſi malheureuſes, qu'encore qu'elles ayent une paſſion très-grande de bien faire, & qu'el-

qu'elles paſſent les jours & les nuits à étudier, elles ont néanmoins une main ſi lourde, & qui répond ſi peu à la volonté, qu'elles ne peuvent repreſenter ce qui eſt devant leurs yeux, ou dans leur eſprit, de la maniere qu'elles le voyent, ou qu'il doit être.

Ce n'eſt pas, interrompit Pimandre, une choſe extraordinaire, de ne pas toûjours bien exprimer nos penſées. L'eſprit conçoit & enfante avec une promptitude ſi grande, que ſouvent l'image des choſes qu'il produit, eſt plûtôt effacée de notre memoire, que nous n'avons le loiſir de la faire connoître. Mais je ne crois pas que la difficulté qu'on rencontre dans le travail, vienne de la main, qui eſt l'inſtrument dont on ſe ſert, ni du ſujet qu'on veut imiter ; c'eſt plûtôt des moyens que l'on garde, & de la mauvaiſe conduite qu'on obſerve. Car j'ai peine à croire qu'une perſonne, qui recherche quelque choſe avec paſſion, employe inutilement ſon tems, puiſqu'il eſt certain que les ſciences, auſſi-bien que la vertu, ſe communiquent à ceux qui les aiment avec ardeur, & qui les recherchent avec perſeverance.

Il y a bien eû des Peintres, repartis-je, qui les ont recherchées avec autant de paſſion que Michel-Ange, leſquels n'en ont pas été favoriſez comme lui. Pour devenir

nir excellent dans cet Art, il faut avoir le veritable genie de la Peinture: je veux dire qu'il ne faut pas y être porté malgré ſoi, ni même être de ceux qui ſe contentent d'une legere & ſimple inclination, & qui ne voulant connoître que les commencemens, apprehendent un trop grand travail. Les Atheniens avoient raiſon de laiſſer à leurs enfans la liberté de choiſir les Sciences & les Arts qui devoient occuper le reſte de leur vie; car l'eſprit qui n'eſt point contraint, s'attâche toûjours plus volontiers à ce qui eſt conforme à ſa nature. C'eſt pourquoi j'ay bonne opinion d'un jeune homme qui ſe porte de lui-même à l'étude. De combien de Peintres avons-nous parlé qui ſe ſont appliquez deux-mêmes à deſſiner, lorſqu'ils n'étoient encore que de jeunes enfans? Quand la nature s'eſt déclarée de la ſorte, il ne reſte plus qu'à ſe bien conduire, & à ne pas ſe détourner du droit chemin, ſi l'on veut courir dans cette carriére, & parvenir au terme de la perfection.

Alors Pimandre m'interrompant, N'eſt-ce pas, me dit-il, la nature qui doit nous mettre elle-même dans ce veritable chemin? Car Michel-Ange & Raphaël ayant de beaucoup ſurpaſſé leurs Maîtres, n'avoient pas appris d'eux un ſecret & une ſcience qu'ils ignoroient eux-mêmes.

Il

Il ne faut pas douter, repris-je, que la belle nature, c'eſt-à-dire, un eſprit bien éclairé, ne trouve de lui-même les voyes les plus faciles, & les ſentiers les plus courts. Mais il eſt certain auſſi qu'il peut recevoir un grand ſecours des lumieres & du travail des autres; & qu'un beau naturel trouve bien du ſoulegement, quand il rencontre d'abord un guide, qui le conduit dans un païs où il n'a jamais été. Annibal Carache, après avoir vû ce que Leonard de Vinci a écrit ſur la peinture, étoit fâché de n'avoir pas eû plûtôt entre les mains ces excellens préceptes, parce, diſoit-il, qu'ils lui auroient épargné vingt années de travail, s'il les eût lûs dès ſa jeuneſſe.

Je crois auſſi, dit Pimandre, qu'un jeune homme, auquel on feroit comprendre de bonne heure quantité de choſes dont nous avons parlé dans nos converſations, en tireroit une utilité conſiderable.

Il peut bien être, repartis-je, que parmi les remarques que nous avons faites, il y en ait qui pourroient profiter à ceux qui ont de l'amour pour la peinture: mais c'eſt l'ordre & la conduite qu'on garde aujourd'hui dans l'Academie Royale des Peintres, qui eſt très-avantageuſe à ceux qui vont y prendre des leçons. Les Conferences qu'on y fait, les prix qu'on y propoſe,

poſe, & que la magnificence Royale répand, ſont d'une utilité ſi grande, qu'on en voit déjà des marques dans le merveilleux progrès que font les jeunes Eleves.

Comme tous ceux, repartit Pimandre, qui aiment la Peinture, ne peuvent pas ſe trouver dans cette célébre Academie, pour y recevoir des leçons, vous me diriez bien ſi vous vouliez, votre ſentiment ſur la maniere dont l'on doit ſe gouverner pour inſtruire quelqu'un, ou pour s'inſtruire ſoi-même.

Vous pourriez, lui repartis-je, apprendre cela des ſçavans hommes qui enſeignent dans cette illuſtre Aſſemblée, bien mieux que de moi. Mais pour ne vous pas refuſer ce que vous demandez, je vous en dirai volontiers mon avis. Suppoſé qu'une perſonne ait tout l'amour qu'on peut avoir pour la Peinture, & qu'il ait avec cela une volonté déterminée de s'y perfectionner, la premiére choſe qu'il doit faire, eſt de commencer à deſſiner d'après de bons deſſeins, toutes les parties du corps humain, juſques à ce qu'il les ſçache parfaitement. Si c'eſt un jeune homme qui ait un Maître qui le conduiſe, ce Maître doit avoir la diſcretion de ne le pas charger d'un trop grand travail, mais plûtôt lui donner des préceptes qui ſervent à rendre ſon travail plus facile; & à meſure qu'il profitera, lui

lui donner d'autres deſſeins, non ſeulement ſçavans, mais agréables, afin que ſa vûë étant ſatisfaite par la nouveauté, & par la grace des choſes qu'il aura pour objet, il prenne plus de plaiſir à les copier. L'on peut même montrer aux jeunes gens diverſes façons de deſſiner. Comme ils trouvent du plaiſir dans la variété, ils ſe perſuadent que l'Art eſt plus facile qu'il n'eſt, & ainſi ſe perfectionnent peu à peu.

Ces particularitez vous ſembleront peut-être baſſes & inutiles; mais il faut s'y arrêter avant que de paſſer à d'autres; & même comme il y a quantité de choſes neceſſaires à cet Art, il eſt neceſſaire que celui qui enſeigne, ménage l'eſprit de ſes diſciples, de crainte de les rebuter, ne leur montrant dans les commencemens que ce qu'il y a de plus facile & de plus agréable. La nature par après les portera à rechercher ce qui eſt de plus malaiſé, & leur découvrira les moyens de bien réüſſir, chacun faiſant des obſervations particulieres en mille rencontres, qui n'ont pas été faites par d'autres, & qui demeurent propres à celui qui les a trouvées.

Lorſqu'on commence à ſe plaire dans le travail, & à y trouver de la facilité, il ne faut pas ſe laſſer, ni ſe rendre trop aſſidu; il ſuffit de bien connoître, & de bien choiſir ce qu'on veut imiter.

Il me ſemble pourtant, interrompit Pimandre, qu'on ne ſçauroit trop s'exercer, parce que le travail eſt la nourriture de l'art, & qu'il eſt même difficile, ſelon le ſentiment d'un Ancien (1), de conſerver ce que nous avons appris, ſi nous ne l'entretenons par un exercice continuel.

Je n'entends pas, repartis-je, interdire le travail, quand je le modere; au contraire, lors qu'on ne deſſine pas, il faut s'appliquer à la conſideration de tout ce qui concerne cet art, examiner ce qu'on veut imiter, en obſerver toutes les parties, s'affermir dans les premiers traits du deſſein, & avant que de former des figures entieres, ſçavoir bien faire les plus petites parties d'un membre, parce que les moindres choſes negligées dans les commencemens, donnent par après beaucoup plus de peine à apprendre, & ſont de grandes fautes, ſi l'on vient à ignorer la maniere de les faire. Sur tout il eſt bon d'avertir ceux qui commencent, de ne ſe point hâter, mais au contraire d'employer tout le tems neceſſaire à bien terminer un deſſein.

Il eſt certain, dit Pimandre, que les choſes faites avec loiſir, ſont les plus nettes & les mieux arrêtées; & que celles qui ſont faites à la hâte, ont plus de confuſion &

(1) Pl. lib. 8. Ep. 14.

& d'obſcurité. J'avois crû néanmoins, qu'en peinture il étoit bon d'être diligent, & de ſe faire une maniere prompte. Il me ſemble même d'avoir vû quelques ouvrages où l'on eſtime plus l'art & l'entente, que le ſoin & la peine qui ſe remarquent en d'autres.

Cette diligence, repris-je, eſt conſiderable dans quelques tableaux des meilleurs maîtres, où l'on voit la grandeur de leurs idées, & la force de leur imagination. Il eſt même vrai, qu'un homme ſeroit digne d'une grande loüange, qui pourroit en beaucoup moins de tems qu'un autre, mettre un tableau en ſa perfection. C'eſt dont l'on eſtima extrémement cet ancien Peintre (1), que je vous ai nommé autrefois, qui ayant entrepris un ouvrage pour Ariſtratus, Prince de Sicione, & le tems qu'il avoit pris pour le livrer, étant fort proche, ſans qu'il l'eût commencé, travailla avec tant de diligence, & le fit d'une maniere ſi prompte & ſi expeditive, qu'il trompa l'attente de tout le monde, & par la beauté même de ſon travail appaiſa la colere de ce Prince, qui, dans la crainte qu'il avoit que le Peintre ne lui manquât de parole, l'avoit déjà fait menacer d'un mauvais traitement.

Mais nous ne parlons pas ici de ces grands

(1) Nicomaque.

grands hommes, qui ſont comme les maîtres de l'art; nous parlons de ceux qui s'inſtruiſent encore, & qui voulant terminer un tableau, doivent y employer tout le tems neceſſaire. C'eſt pourquoi après avoir deſſiné quelque tems après les deſſeins des meilleurs maîtres, il faut étudier les ſtatuës antiques, les bas-reliefs & le naturel, & s'y attacher plûtôt qu'après les tableaux, quelques excellens qu'ils puiſſent être. Car ſi un jeune homme a l'ambition de devenir un grand perſonnage, pourquoi ira-t'il conſulter les Ecoliers plûtôt que le Maître? Et pourquoi ne s'addreſſera-t'il pas à la nature même, qui eſt celle qui a donné les leçons à tous les Peintres qui ont jamais été?

Ainſi donc, interrompit auſſi-tôt Pimandre, vous ne voulez pas qu'on aille étudier ſous Raphaël, & ſous les autres Peintres anciens, & vous condamnez les diſciples de ces grands hommes.

Je voudrois, repris-je, que l'on conſultât Michel-Ange, Raphaël, Jule Romain, & les plus grands Peintres, pour apprendre d'eux comment l'on doit deſſiner le naturel, & ſe ſervir de l'antique; de quelle ſorte ils ont ſçû corriger les defauts de la nature même, & donner de la beauté & de la grace aux parties qui en ont beſoin. Mais je ſouhaiterois auſſi qu'on s'attachât entiere-

entierement à l'antique & au naturel, afin qu'en prenant ſur le corps de l'homme la veritable forme de tous ſes membres, & ſur les Statuës antiques la belle proportion, l'on ne tombât point dans la maniere d'un autre Peintre. Car quelle apparence, je vous prie, de vouloir imiter des perſonnes, qui, quoique très-ſçavantes, auroient toûjours quelques défauts, & auſquels celui qui les voudroit ſuivre, ne feroit qu'ajoûter encore les ſiens.

N'eſt-il pas vrai que ſi le Valentin n'eût point pris pour Maître le Caravage, il ne ſeroit pas tombé dans une maniere ſi noire? Les Caraches qui ont ſuivi la nature ont bien mieux réüſſi; & s'ils euſſent plûtôt vû l'antique, leurs Ouvrages auroient toute la perfection que l'on peut deſirer.

Si l'on veut donc imiter les grands hommes, il ne faut pas que ſe ſoit dans leur maniere de travailler, mais dans leur conduite. Conſiderons les bonnes qualitez qu'ils poſſedoient, les connoiſſances qu'ils ont acquiſes, quelle grandeur paroît dans leurs Ouvrages, quel raiſonnement, quel choix, quelle diſpoſition; & enfin examinons en détail les parties qui compoſent un beau tout: gardons-en une image dans notre memoire, qui ſerve enſuite à

nous conduire dans la repreſentation des ſujets que nous aurons choiſis.

Le PRIMATICE eſt un de ceux qui avoient beaucoup conſideré les Ouvrages des plus grands Maîtres, particulierement de Jule Romain ſous lequel il avoit travaillé: mais parce qu'il s'étoit trop attaché à une maniere particuliere, l'on voit dans les grandes compoſitions qu'il a faites, qu'il y manque encore quelque choſe pour être dans la derniere perfection. Vous avez vû ce qu'il a peint de plus conſiderable: car bien que ſes premiers Ouvrages ſoient en Italie, il n'y a rien néanmoins qui approche de ceux qui ſont à Fontainebleau. On le nomme quelquefois Boulogne, à cauſe qu'il étoit natif de Boulogne en Italie. Il travalloit à Mantouë, lorſque François I. (1) le fit venir en France, où Me Roux étoit déjà arrivé, & avoit commencé de travailler dès l'année précedente.

Mais ce fut le Primatice qui fit les premiers Ouvrages de ſtuc & de peinture à fraiſque; & neuf ans après, le Roi l'envoya à Rome pour acheter des marbres antiques (2), où en peu de tems il amaſſa un grand nombre de buſtes & de figures entieres. Il y fit mouler par le Vignolle & quelques autres Sculpteurs le cheval de Marc-Aurelle, qui fut long-tems expoſé en

(1) *En* 1531. (2) *En* 1540.

en plâtre dans la grande Cour de Fontainebleau, qu'on appelle encore, à cauſe de cela, la Cour du Cheval blanc. Il fit auſſi mouler une grande partie de la Colonne Trajane, le Laocoon, le Tibre, le Nil, & la Cleopâtre qui eſt à Belvedere, dont il apporta tous les creux en France, & fit jetter en bronze pluſieurs de ces figures.

En ce tems-là Me Roux étant venu à mourir, le Primatice acheva une Galerie qu'il avoit laiſſée imparfaite, & eût la conduite de tous les Ouvrages de Fontainebleau. Comme le Roi étoit ſatisfait de lui, il le récompenſa d'une Charge de Valet de Chambre, & en l'an 1544. lui donna l'Abbaye de Saint Martin de Troye en Champagne, dont il le jugea digne, tant à cauſe de ſes merites, que pour ſa naiſſance, qui étoit très-noble.

Les grands biens que le Roi lui fit, ne l'empêcherent point de continuer ſes travaux. Il avoit auprès de lui pluſieurs Peintres excellens, qui travalloient ſur ſes deſſeins, entr'autres Giovambatiſta Bagnacavallo, Ruggieri da Bologna, Damiano del Barbieri, Proſpero Fontana, Nicolo de Modéne, que l'on connoît aſſez ſous le nom de Messer Nicolo, & qui ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres. Car c'eſt lui qui ſur les deſſeins du Primatice, a

peint à Fontainebleau la grande Salle du Bal, & la grande Gallerie, où il a repréſenté l'Hiſtoire des travaux d'Ulyſſe à ſon retour du Siege de Troye, dont les ſujets ſont tirez de l'Odyſſée d'Homere. Mais il travailla d'une maniere ſi particuliére, qu'il n'y avoit rien alors de plus beau que cette fraiſque, parce qu'il ne ſe ſervoit que de terres pures, avec peu de blanc, & ne retouchoit point ſon Ouvrage à ſec, comme les autres ont accoûtumé de faire. Il peignit encore la Chambre, qu'on appelle de Saint Loüis, où dans huit tableaux on voit les principales actions d'Ulyſſe, qu'il prit de l'Iliade d'Homere; & dans un autre chambre, qui eſt entre la Salle des Gardes, il a repreſenté quelques actions particulieres d'Alexandre le Grand. Il y a pluſieurs autres endroits de cette Royale Maiſon qui ſont enrichis de ſes Peintures. Il travailla auſſi à Meudon pour le Cardinal de Lorraine, après les deſſeins du Primatice. Damiano del Barbieri faiſoit les Ornemens de ſtuc, avec un autre Sculpteur Florentin, nommé Ponce, qui a fait pluſieurs Ouvrages dans Paris. Nicolo peignit auſſi à l'Hôtel de Guiſe & à l'Hôtel de Montmorency, qui eſt à preſent à Monſieur le Préſident de Meſme, & dans une maiſon proche les Bernardins.

On

On voit encore pluſieurs Ouvrages de ſa main dans le Château de Beauregard, proche de Blois, qui appartient à Monſieur le Préſident Ardier. Les plus conſidérables ſont dans la Chapelle qu'il a peinte à fraiſque ſur les deſſeins du Primatice. Il y a au-deſſus de l'Autel une Deſcente de Croix. Ce tableau eſt compoſé de ſept figures grandes comme le naturel. La principale eſt celle du Corps mort de Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt étendu contre terre, & ſoûtenu par Joſeph d'Arimathie. La Magdelaine eſt aux pieds de ſon Maître, qu'elle baiſe & arroſe de ſes larmes. La Vierge & les deux Maries ſont tout proche; & au-delà de toutes ces figures, on voit celle de Saint Jean, qui occupe une place conſidérable: ce que le Peintre voulut faire, à cauſe que celui à qui appartenoit alors cette maiſon, ſe nommoit Jean du Thier (1) Le haut de la Croix, qui eſt dans ce tableau, ſe termine dans la voute de la Chapelle, qui étant en croix d'Ogive, a dans chacune des quatre parties du pendentif, ou eſpaces qui ſont entre les areſtiers, ſix figures d'Anges, qui portent les inſtrumens de la Paſſion de Nôtre Seigneur. Autour de la Chapelle ſont peints les Myſteres de la Réſurrection. Dans le premier tableau eſt

(1) Il étoit Secretaire d'Etat ſous Henri II.

repreſenté Notre Seigneur, qui ſort glorieux du Tombeau où les Juifs le gardoient. Dans le ſecond, on voit comme l'Ange eſt aſſis à l'entrée du Sepulcre, & parle aux femmes qui alloient pour embaumer le Corps du Fils de Dieu. Dans le troiſiéme, Notre Seigneur qui ſe preſente à la Magdelaine en forme de Jardinier. Dans le quatriéme, comme il s'entretient avec les deux Pellerins qui vont à Emmaüs. Et dans le cinquiéme, comme il fait toucher ſon côté à Saint Thomas.

Tous ces différens Ouvrages ont été commencez ſous le Regne de François I. & continuez ſous Henri II. ſous François II. & ſous Charles IX.

Lorſque François II. vint à la Couronne, le Primatice eût l'Intendance génerale des Bâtimens, qui étoit déjà une Charge conſidérable, & qui avoit été exercée par le pere du Cardinal de la Bourdaiſiére, & par Monſieur de Villeroy. Et après la mort de ce Prince, il commença à Saint Denys, par l'ordre de Henri III. & de la Reine Catherine, la ſepulture de Henri II. ornée de Statuës & de bas-reliefs, de bronze, & de marbre d'une ſi grande beauté, que ſi elle eût été finie, comme il en avoit fait le deſſein, il n'y auroit rien de plus magnifique.

Ce que je vous puis dire, eſt que nous ſom-

ſommes redevables au Primatrice, & à Meſſer Nicolo, de pluſieurs beaux Ouvrages; & l'on peut dire qu'ils ont été les premiers qui ont apporté en France le goût Romain, & la belle idée de la peinture, & de la ſculpture antique. Avant eux, tous les tableaux tenoient encore de la maniere gottique, & les meilleurs étoient ceux, qui, à la maniere de Flandres, paroiſſoient les plus finis, & de couleurs plus vives. Mais comme le Primatice étoit fort pratique à deſſiner, il fit un ſi grand nombre de deſſeins, & avoit ſous lui, comme je vous ay dit, tant d'habiles hommes, que tout d'un coup il parut en France une infinité d'Ouvrages d'un meilleur goût que ceux qu'on avoit vûs auparavant. Car non ſeulement les Peintres quitterent leur ancienne maniere, mais même les Sculpteurs, & ceux qui peignoient ſur du verre, dont le nombre étoit fort grand. C'eſt pourquoi l'on voit encore des vitres d'un goût très-exquis, comme auſſi quantité de ces émaux de Limoge, & des vaſes de terre peints & émaillez, qu'on faiſoit en France auſſi-bien qu'en Italie. Il ſe trouve même des tapiſſeries du deſſein du Primatice. Il y en a une tenture à l'Hôtel de Condé peinte ſur de la toile d'argent avec des couleurs claires, qui étoit autrefois à M. de Mont-

morency. Pour des tableaux à huile de Meſſer Nicolo, il s'en trouve pluſieurs dans Paris. Vous avez vû ceux de M. le Marquis d'Alluye, que M. le Duc de Liancour avoit amaſſez avec grand ſoin. Il eſt vrai que dans les Ouvrages du Primatice & de Meſſer Nicolo, il y a encore quelque choſe à deſirer; car s'étant fait une maniere particuliere & expeditive, comme je vous ay dit, ils n'ont pas pris aſſez de ſoin de rendre leurs Ouvrages accomplis dans toutes les parties de la peinture: & ceux qui travailloient ſous eux ne tâchant qu'à les imiter, ſont tombez dans des défauts que les jeunes gens doivent éviter, lorſqu'ils ont aſſez de courage pour ne pas vouloir demeurer de ſimples copiſtes, ou du moins les imitateurs de leurs Maîtres.

Comme j'eus ceſſé de parler, je croi, dit Pimandre, qu'il eſt neceſſaire qu'il ſe rencontre des perſonnes qui copient des tableaux des autres, afin de renouveller ce que les Anciens ont fait, & n'en pas laiſſer perdre la memoire. Ne m'avez vous pas autrefois parlé d'un Peintre de Grece (1), qu'on eſtimoit beaucoup, à cauſe des choſes antiques qu'il prenoit plaiſir de copier pour les faire revivre?

Je demeure d'accord avec vous, repris-je,

(1) Nicophane.

je, qu'il faut qu'il y ait de toutes ſortes de Peintres, parce que tous ne peuvent pas avoir un même génie: mais ayant à donner des avis à quelqu'un, je ne lui conſeillerois pas de demeurer ſans ceſſe à copier les Ouvrages des autres, puiſqu'il a, comme je vous ay déja dit, devant les yeux le même modéle qu'avoient les plus ſçavans Peintres, qui eſt la nature.

Il ne ſeroit donc pas beſoin, dit Pimandre, en m'interrompant, d'aller en Italie pour devenir plus excellent Peintre?

Il eſt certain, repartis-je, que l'on peut étudier la Nature en tout païs. Il y a eû de grands hommes en France, en Allemagne, & ailleurs, qui n'ont jamais vû les beautez de Rome. Mais comme les Univerſitez ſont d'un grand ſecours, pour former l'eſprit des jeunes gens dans les Lettres humaines, & pour les perfectionner dans les ſciences, de même, il eſt avantageux d'étudier les beaux Arts dans les lieux où l'on s'y exerce davantage, parce que parmi un grand nombre de perſonnes qui aſpirent à une même fin, il y en a toûjours qui excellent en quelque partie, & dont l'on peut beaucoup apprendre, & encore dans les lieux où il reſte des exemples de tout ce qui a été fait de plus beau. Albert Dure, Lucas & Holben, ſans parler de pluſieurs autres, ont acquis

beaucoup de reputation : néanmoins parce qu'ils n'avoient point vû les différens Ouvrages des Anciens, ils ne ſe ſont pas rendus parfaits dans toutes les parties de la Peinture. Les Peintres mêmes d'Italie, comme les Lombards, qui n'ont pas vû les belles antiques, n'ont point poſſedé cette grande réputation qu'ont eû ceux de l'Eſcole de Rome, où il ſe trouve une infinité de belles choſes qui enſeignent les Maîtres, & donnent encore de nouvelles lumieres aux eſprits les plus éclairez. Auſſi depuis que les François, & ceux des autres païs ont été en Italie obſerver ce qu'il y a de plus beau, ils ſe ſont rendus encore plus ſçavans dans la Peinture : car ce n'eſt pas un Art que les Italiens ayent inventé, ni même qu'ils ayent déterré eux ſeuls. Lorſque Cimabué & Giotto commencerent à le faire revivre, on le pratiquoit au-decà des Monts, auſſi-bien qu'en Italie, où l'on peut dire que depuis Conſtantin les Ouvrages de Sculpture & de Peinture n'étoient pas d'un meilleur goût dans Rome que ceux qu'on faiſoit ici.

Il m'eſt tombé depuis peu entre les mains un vieux livre en parchemin d'un Auteur François, dont les caracteres & le langage témoignent être du douziéme ſiecle. Il y a quantité de figures à la plume, qui font connoître que le goût de deſſiner étoit

étoit alors auſſi bon que celui d'Italie l'étoit du tems de Cimabué. Auſſi a-t-on vû que les Arts ne ſe ſont pas plûtôt perfectionnez ſous Raphaël & ſous Michel-Ange, qu'ils ont en même tems commencé à paroître en ces quartiers avec plus de beauté qu'auparavant; & l'on peut dire qu'en cela les graces du Ciel furent en même tems également diſtribuées preſque par toute l'Europe, puiſqu'en Allemagne, en Holande & en Flandres, il parut de grands hommes, dont la reputation alloit juſques à Rome, comme celle des Peintres Italiens ſe répandoit ailleurs. Il y a long tems que l'on pratique la peinture en France; nos anciennes vitres en ſont des preuves; & je vous ay même dit que le premier qui fit peindre à Rome ſur du verre, étoit natif de Marſeille. Auſſi comme les Peintres de France travailloient beaucoup ſur le verre, & qu'ils étoient tout enſemble Peintres & Vitriers, on voit que dès l'an 1520. il ſe faiſoit beaucoup de vitres dans les Egliſes d'un goût très-excellent, & dont les couleurs ſont admirables; je ne dis pas ſeulement pour la beauté & l'éclat de la matiere, j'entends pour le mélange des couleurs, & ce que les ouvriers nomment l'apprêt. Les noms néanmoins de ces excellens hommes ne ſont point venus juſques

à nous, & l'on ne ſçait pas quels étoient ceux qui travailloient avant que le Roi François I. eût fait venir d'Italie Mᵉ Roux, & les autres Peintres que j'ai nommez. Les Flamans ont eû plus de ſoin de conſerver la memoire de leurs Peintres; & quoiqu'ils n'en ayent pas cherché l'origine ſi loin que Vaſari a fait de ceux d'Italie, on trouve que dès l'an 1366. HUBERT VAN-EYCK naquit à Maſeyk, ville ſituée ſur la riviere de Meuſe. On préſume qu'il étoit fils d'un Peintre, parce que toute ſa famille embraſſa cette profeſſion, & qu'il avoit même une ſœur, nommée Marguerite, qui pour exercer cet Art avec plus de liberté, ne voulut jamais être mariée. Hubert eût un frere plus jeune que lui, qui fut ſon diſciple, & duquel je vous ai déjà parlé; car c'eſt lui qu'on nomme JEAN DE BRUGE, qui trouva l'invention de peindre à huile, & qui eût la gloire de faire de cette maniere les premiers ouvrages que l'on ait jamais vûs. Il étoit de Venlo, au païs de Gueldres, mais il fut ſurnommé de Bruge, à cauſe qu'il travailloit ordinairement en cette ville, alors la plus opulente de tous les Païs-Bas. Je vous ai dit comment un Peintre de Meſſine partit exprès de Naples pour venir en Flandre, où il apprit ce ſecret, qu'il porta en Italie.

Hubert & Jean firent enſemble pluſieurs

ſieurs tableaux, & entr'autres pour le bon Duc Philippes de Bourgogne, Comte de Flandres, celui que l'on voit encore dans l'Egliſe de Saint Jean de Gand, où eſt repreſenté l'Agneau de l'Apocalypſe au milieu des quatre animaux & des vingt-quatre Vieillards.

Ce fut le dernier ouvrage auquel Hubert travailla avec ſon frere; & même il ne le vit pas dans ſa perfection, car il mourut (1) avant qu'il fût achevé. Jean le finit, & repreſenta dans l'un des volets ce Duc à cheval, & à côté ſon frere & lui.

Il fit auſſi Adam & Éve, que l'on conſerve cherement dans le même lieu; & enſuite il alla demeurer à Bruges, où il ſe plaiſoit davantage qu'à Gand. Il peignit dans l'Egliſe de Saint Donat une Vierge avec pluſieurs Saints: il fit auſſi un tableau pour la Prevôté de Saint Martin d'Ipre; & comme il travailloit d'une maniere toute nouvelle, il n'y eût guéres de Princes en Europe qui ne vouluſſent avoir de ſes ouvrages.

Il envoya un Saint Jerôme à Laurent de Medicis; & un autre tableau au Duc d'Urbin, où il avoit repreſenté une étuve. Le Duc Philippes fit tant d'état de ſon merite, qu'il lui donna place dans ſon Conſeil. Il mourut à Bruges, & fut enterré

(1) L'an 1426.

terré dans l'Egliſe de Saint Donat, où il avoit choiſi ſa Sepulture.

Ce fut environ ce tems-là (1) que naquit à Nuremberg ALBERT DURER, dont le nom ne s'eſt pas moins repandu par tout le monde, que ceux des plus grands Peintres dont je vous ai parlé. Son pere, qui étoit Orfévre, lui fit apprendre à deſſiner dès ſes plus jeunes années, & le retint aſſez long-tems dans ſa boutique, avec intention de le faire Orfévre comme lui. Mais Albert ayant fait connoiſſance avec un certain Hupſe Martin, apprit de lui à graver & à manier les couleurs. Ne voulant rien faire voir qui ne fût excellent, il chercha à ſe perfectionner avant que de mettre ſes ouvrages au jour. Comme il n'avoit fait aucunes études, il s'appliqua à celles qu'il crut les plus neceſſaires pour la profeſſion qu'il embraſſoit. Il apprit l'Arithmetique, la Géometrie, la Perſpective & l'Architecture; & ayant fait de ces ſciences un fondement, ſur lequel il pût bâtir avec ſûreté, il ſe mit à travailler, & ne commença qu'à l'âge de vingt-ſept ans à mettre ſes ouvrages en lumiere. Auſſi ne vit-on rien paroître de lui qui reſſentît ſon apprenti; on y remarqua une maniere faite, & des coups de Maître. La premiere piece qui parut gravée au burin, fut

(1) En 1470.

fut celle où il a repreſenté les trois Graces, portant un globe ſur leurs têtes.

Enſuite il fit pluſieurs autres figures (1), comme l'Hiſtoire de la Paſſion, les Portraits du Duc de Saxe, de Melancthon, & pluſieurs autres, tant en cuivre qu'en bois, avec une infinité de deſſeins, parce qu'il étoit fertile en penſées, & travailloit avec facilité.

Pour des ouvrages de peinture, il n'en a pas fait un ſi grand nombre. Ceux d'entre ſes tableaux qu'on a le plus eſtimez, ſont l'Adoration des trois Rois, qu'il fit en 1506. En 1507. il peignit Adam & Éve d'une ſi grande beauté, qu'un Gaſpard Urſinus Velius prit occaſion de faire ces deux vers en voyant ce tableau :

Angelus hos cernens miratus dixit : Ab horto
Non ita formoſos vos ego depuleram.

En 1508. il repreſenta Notre Seigneur en Croix, & le Martyre de pluſieurs Saints. Il s'y peignit auſſi tenant une banniere, dans laquelle ſon nom étoit écrit. Il fit encore un ſemblable ſujet de Jeſus en Croix, où ſont le Pape, l'Empereur, pluſieurs Cardinaux, & où il paroît lui-même tenant un rouleau, où eſt écrit : *Albertus Durer, Noricus, faciebat anno de Virginis partu* 1511.

La

(1) En 1497.

La plûpart de ces tableaux-là étoient à Prague dans le Cabinet de l'Empereur. Ceux de Nuremberg ont auſſi conſervé cherement ce qu'ils ont pû avoir de lui.

Lorſqu'il fut en Hollande pour y voir Lucas, que ſa grande reputation lui donna envie de connoître, il fit ſon portrait; & pour lier amitié avec Raphaël d'Urbin, il lui envoya le ſien : car il avoit une eſtime particuliere pour tous les gens de mérite. Il n'y eût jamais homme plus accort, plus charmant, ni plus agréable que lui. Ses vertus & ſon ſçavoir lui acquirent l'amitié de l'Empereur Maximilien, qui, pour lui en donner des marques, l'ennoblit.

Enfin, après avoir glorieuſement vécu cinquante-huit ans, il mourut à Nuremberg, au mois d'Avril 1528. & fut enterré dans le cimetiére de Saint Jean, ſous une tombe de marbre, où eſt ſon Epitaphe. Outre les tableaux & les eſtampes que l'on voit de lui, il a laiſſé des traitez d'Architecture & de Perſpective; mais entr'autres, quatre livres de la Symetrie, & des proportions du corps humain.

Dites-moi, je vous prie, dit alors Pimandre, quelle eſtime vous faites d'Albert & de ſes ouvrages, & quelle difference vous mettez entre lui & les meilleurs Peintres d'Italie dont vous avez parlé?

Albert,

Albert, repartis-je, étoit de ceux qu'on peut dire avoir un beau naturel pour la peinture, & qui ne manquant pas de jugement pour ſe conduire, avoit exactement obſervé la nature, & deſſinoit parfaitement bien les choſes comme il les voyoit. Mais s'étant trouvé comme renfermé dans ſes propres connoiſſances, & ne voyant rien autour de lui qui lui donnât des idées plus nobles & plus hautes, il ne s'eſt pas apperçû qu'il y a dans la peinture une infinité d'autres parties qu'il faut ſçavoir pour s'y rendre parfait. Ainſi il n'a pas connu ce qui eſt neceſſaire pour les grandes & nobles ordonnances ſelon la difference des ſujets.

Il a ignoré le choix qu'il faut faire des plus belles parties; la nobleſſe des expreſſions, les divers accommodemens des draperies: & quoiqu'il ſçût la perſpective, il ne l'a pas néanmoins pratiquée dans toute ſon étenduë, n'ayant pas ſçû celle qu'on appelle *Aerienne*, ni cet affoibliſſement des couleurs, des jours & des ombres, s'attachant uniquement à bien deſſiner toutes les parties d'un tableau, à les finir avec ſoin, & à employer de belles couleurs. Il n'a pas penſé en étudiant chaque choſe en particulier, qu'elles font un autre effet toutes enſemble; & que dans une grande ordonnance de pluſieurs figures, la diſtan-

ce

ce qu'il faut à l'œil pour les conſiderer, les fait paroître d'une autre maniere que quand on les regarde de près, & ſeparément. Il ne s'eſt pas mis non plus en peine de repreſenter d'autres vêtemens que ceux de ſon tems, & n'a point choiſi d'autres proportions que celles des corps qu'il voyoit. Car il ne faut pas, comme je vous ai dit, ayant la nature pour modéle, ſe contenter de la copier comme on la voit. Il faut la connoître dans toute l'étenduë de ſes parties, quoique l'on n'en repreſente ſouvent que ce qui eſt découvert, & qu'il reſte beaucoup de choſes cachées. C'eſt pourquoi dans le même tems qu'on deſſine les parties d'un corps, il faut ſçavoir le rapport & la belle proportion qu'elles doivent avoir les unes avec les autres, afin de ne pas manquer dans la compoſition du tout enſemble.

Si Albert, dit Pimandre, a fait un traité des proportions : pouvoit-il manquer d'obſerver lui-même ce qu'il enſeignoit aux autres?

Ce qu'il en dit, repartis-je, ne peut pas ſervir de regle aſſûrée : car ce ſont des meſures qu'il a priſes veritablement ſur la nature, mais il n'a pas fait choix de la belle nature.

Il n'y a donc pas, interrompit Pimandre, une meſure arrêtée pour toutes ſortes de corps?

Non

Non aſſûrément, repliquai-je; car premierement il n'y en a point pour les enfans, dont toutes les parties changent à meſure qu'ils croiſſent. La nature, qui dès la naiſſance leur donne une tête plus groſſe à proportion, que tout le reſte des membres, comme ſi elle ſe hâtoit de former le lieu qui doit être la demeure de l'eſprit, ne donne pas à cette tête dans la ſuite des tems un accroiſſement égal aux autres parties. Il ſe trouve que dès l'enfance la tête a autant de hauteur, que les deux épaules enſemble ont de largeur, quoique dans les hommes faits il n'y ait d'une épaule à l'autre que la meſure de deux faces; de ſorte que juſqu'à ce qu'on ſoit hors de l'enfance, il n'y a point de proportion certaine. C'eſt ſur cela qu'Albert Durer, & quelques autres ont fait pluſieurs remarques, auſquelles il ne faut pas s'arrêter, ſi l'on veut ſuivre l'avis de Leonard de Vinci, qui conſeille aux Peintres de faire eux-mêmes des obſervations ſur la nature, & de conſiderer de tems en tems de quelle ſorte elle travaille dans la formation, & dans l'accroiſſement du corps de l'homme.

Lorſqu'il eſt dans ſa perfection, Vitruve, qui le meſure par la grandeur de ſon pied, veut que pour être d'une belle proportion, il en ait dix de hauteur. Il y en

a d'autres, qui prennent la tête pour meſurer les autres parties : comme d'autres encore ſe ſervent de la grandeur du viſage, c'eſt-à-dire, de l'eſpace qui eſt depuis le bas du menton juſques au haut du front, où commence la racine des cheveux. Et parce qu'il y a des corps de diverſes tailles & grandeurs; que les uns ſont plus courts, les autres plus hauts & déchargez, ils ont auſſi donné plus ou moins de meſure à ces corps. Car ils en ont fait qui n'ont que ſept têtes de haut, d'autres huit, d'autres neuf, & il y en a même qui ont été juſques à dix, & cela tant à l'égard des hommes que des femmes, comme l'on peut voir dans Albert Durer & dans Lomazzo.

Cependant ceux qui ont ſoigneuſement meſuré les plus belles Antiques, n'y trouvent point toutes ces diverſes meſures. Leur difference ne conſiſte que dans les largeurs qui les rendent plus groſſes ou plus menuës, & les fait paroître ou plus ſvelres ou plus ramaſſées ; & j'ai appris des plus excellens hommes en cet art, qu'il n'y a dans toutes les Antiques qu'une ſeule meſure pour les hauteurs, tant des hommes que des femmes, qui eſt de huit têtes ou dix faces.

Et de quelle ſorte, interrompit Pimandre, ont-ils diſtribué toutes ces meſures?

Ce

Ce ſeroit, repartis-je, un diſcours qui ſeroit ennuyeux, ſi j'entreprenois de vous les rapporter toutes. Je vous dirai ſeulement en peu de mots, que le corps d'un homme & d'une femme ſe diviſe en dix faces; c'eſt-à dire, dix meſures, qui ſont chacune de la grandeur du viſage, à prendre, comme je viens de dire, depuis la racine des cheveux juſques au bas du menton. La premiere comprend l'eſpace qui eſt depuis le haut de la tête juſques au bout du nez. La deuxiéme, depuis le nez juſques au haut de l'eſtomach. La troiſiéme, depuis le haut de l'eſtomach juſques au creux de la poitrine. La quatriéme, depuis le creux de la poitrine juſques au nombril; d'où juſques au bas du ventre, l'on compte la cinquiéme, & où ſe trouve le milieu du corps. Car de-là juſques au genoüil il y a deux hauteurs de viſage, & trois autres du genoüil juſques à la plante des pieds. La main eſt de la longueur du viſage; & depuis la jointure de la main juſques à celle de l'épaule, il y a trois faces. D'une épaule à l'autre, il y en a deux: de ſorte que de l'extremité d'une main à l'autre, il ſe trouve la même longueur que depuis les pieds juſques au haut de la tête.

La tête ſe diviſe en quatre parties. Le viſage en contient trois, dont la premie-

re

re comprend l'eſpace qui eſt entre le haut du front, ou la racine des cheveux & les ſourcils. La deuxiéme, celui qui eſt depuis les ſourcils juſques ſous les narines. Et la troiſiéme, depuis les narines juſques ſous le menton. Je ne penſe pas qu'il ſoit neceſſaire que je vous faſſe un détail de toutes les autres parties du viſage; cela ſeroit trop long & inutile à preſent.

Je ne crois pas même, dit Pimandre, qu'on en puiſſe rien dire de fort certain, puiſque la nature les rend ſi differens, que de tous ceux que nous voyons, il n'y en a point qui ſe reſſemblent.

Vous ſçavez bien, repliquai-je, qu'en parlant ce matin des parties qui ſervent à la compoſition d'un beau corps, nous n'avons conſideré que celles qui peuvent contribuer à former une ſeule & unique beauté. De même, quand je vous parle de la meſure que doivent avoir ces parties pour engendrer une parfaite ſymmétrie, je m'arrête ſeulement à la meſure que les plus grands Maîtres ont gardée, quand ils ont formé ces anciennes ſtatuës, qui ſont les vrais modéles de la belle proportion.

Cependant vous remarquerez, comme une choſe conſiderable, que quand on étudie cette parfaite beauté, & ces belles proportions, ce n'eſt pas pour les mettre continuellement en pratique; c'eſt afin de con-

connoître ce qu'il y a de plus beau & de plus noble dans le corps humain, mais non pas pour repreſenter les corps d'une même maniere : il faut que les figures ayent rapport aux ſujets que l'on traite, & les changer ſelon les perſonnes que l'on repreſente, Hercule ne devant pas être peint comme Apollon, ni Bacchus comme Silene.

Il me ſemble, interrompit Pimandre, avoir autrefois oüi dire à quelques Peintres, que pour bien donner ces différentes beautez, il faut conſiderer chaque corps ſelon l'influence des ſept Planetes.

Ce ſont, repris-je, les méditations de quelques Auteurs Italiens dont je veux bien vous expliquer la penſée. Pour donner de la beauté à un Ouvrage, il eſt neceſſaire, comme je viens de dire, qu'il ſoit diverſifié dans toutes ſes parties, & non ſeulement dans les actions des figures, mais encore dans leurs airs de tête, dans leurs grandeurs & dans leurs proportions, parce que les Peintres doivent imiter la nature, qui n'eſt pas égale dans tous les hommes. S'ils donnoient une même proportion à tous les corps, & une pareille beauté à tous les viſages, il ſembleroit qu'ils n'auroient imité qu'une ſeule figure, & que leurs peintures ſeroient faites ſur un même modéle. Il faut qu'il y ait une différence

rence viſible & aiſée à connoître entre un Roi & un Soldat; un homme de Cour & un villageois, ſi l'on veut rendre un ouvrage vraiſemblable & dans ſa perfection: & c'eſt, à vous dire vrai, ce qui ne ſe trouve pas dans les Ouvrages d'Albert. L'on a même fort bien remarqué le défaut de Perrin del Vague, qui donnoit à toutes les figures de femmes qu'il peignoit, un air de viſage tout ſemblable, parce qu'il ne prenoit jamais que ſa femme pour modéle. Or il y a des Peintres Italiens (1) qui ont écrit, que pour trouver toutes ces différences, il faut conſiderer quatre choſes dans le corps de l'homme; ſçavoir les quatre élemens, ou les quatre humeurs principales dont il eſt compoſé: car ci ſe ſont les quatre humeurs qui émeuvent les paſſions, elles font encore d'autres effets dans la ſubſtance des corps. Ils diſent premiérement, que ceux qui tiennent le plus du feu, ont un temperament chaud & ſec, dont les propriétez ſont d'accroître & d'endurcir. Ainſi les perſonnes dominées par la Planete de Mars, & qui tiennent de ce temperament, ſont d'ordinaire plus puiſſantes que les autres, & ont les parties du corps rudes, nerveuſes, & couvertes de poil. Ceux qui tiennent de l'air chaud & humide ne ſont pas ſi forts, & ont les parties

(1) Comme a fait Lomazzo.

ties du corps délicates au toucher: ceux de ce témperament ſont dominez par Jupiter.

Le temperament de ceux qui ſont gouvernez par la Lune, tient de l'eau froide & humide: ce qui fait que leur taille n'eſt pas ſi haute que celle des ſeconds, leurs proportions ſi juſtes, les parties du corps ſi fortes, ni ſi vigoureuſes.

Pour les corps qui tiennent de la terre, & qui ſont attribuez à Saturne; comme ils participent beaucoup du froid & du ſec, les membres en ſont d'ordinaire plus rudes & plus reſſerrez que ceux qui dépendent de Mars, & n'ont pas tant de force.

Du mélange de ces quatre élemens, ou qualitez principales, ſe forment tous les autres corps, dont les uns tiennent du Soleil, les autres de Venus, & les autres de Mercure.

Ils diſent encore que ceux qui ſont dépendans du Soleil, n'ont pas les parties du corps ſi rudes que ceux qui tiennent de Mars, mais auſſi un peu plus que ceux qui dépendent de Jupiter, & qu'ils ſont d'une moindre taille.

Les perſonnes dominées par Venus. ont la taille belle, grande & bien proportionnée. Ils ont rapporté ces obſervations, pour montrer que la beauté d'un tableau dépend de bien former toutes ces ſortes

de corps, chacun ſelon le temperament des perſonnes, & la nature du païs que l'on veut repreſenter. Car il y a une grande difference entre la taille & la mine d'un Anglois, & celle d'un Arménien ; entre un Allemand & un Eſpagnol. Si vous avez bien pris garde dans les bas-reliefs de la Colonne Trajane, dans ceux de l'Arc de Conſtantin, & dans quelques autres qui nous reſtent, vous verrez que les Sculpteurs anciens obſervoient cela très-ſoigneuſement ; & qu'on remarque dans leurs ouvrages, la difference qu'il y a entre un Romain & un Barbare : de ſorte que le Peintre doit, par les Hiſtoires & les lumieres de la raiſon, apprendre à bien marquer toutes ces differences.

Le temperament le plus convenable à un Roi étant celui qui tient du Soleil, il doit donner à la figure qu'il en fait, une proportion de membres, qui ait rapport aux corps ſujets à cette Planette, tâchant d'imprimer en lui toute la majeſté & la grace qui ſe doit rencontrer en la perſonne d'un Prince.

Et parce que la proportion la plus propre à un ſoldat, eſt celle qui eſt attribuée aux corps ſujets à la Planette de Mars, il fera conſiſter ſa principale beauté dans la force de ſes membres, & dans la vigueur de ſes actions. Pour celui qui eſt ſujet aux

influences

influences de Venus, ſa beauté doit paroître dans une grace & une delicateſſe amoureuſe, qui ſe remarquera dans la conſtitution de ſon corps, & dans l'expreſſion de ſes actions.

Quand un Peintre ne ſe ſent pas aſſez fort pour entreprendre les grandes compoſitions, qui demandent une recherche exacte de toutes ces parties, il vaut mieux qu'il ſe borne dans de moindres ſujets: car pourvû qu'il execute bien ce qu'il entreprend, il aura toûjours la gloire d'avoir bien réüſſi.

Dans le même tems qu'Albert Durer travailloit en Allemagne, il y avoit en Flandres un Peintre en reputation, & dont les tableaux étoient fort eſtimez, parce qu'en effet n'entreprenant pas de grandes ordonnances, il exécutoit aſſez heureuſement ce qu'il faiſoit. Vous en avez ſans doute oüi parler; car c'eſt ce fameux Maréchal, dont les tableaux ſont encore ſi eſtimez par ceux de ſon païs.

Il ſe nommoit QUINTIN MESIUS ou MATSIS, & naquit à Anvers ſur la fin du quatorziéme ſiécle. Dès ſon enfance il eût beaucoup d'inclination pour le deſſein: mais ſon pere ne voulant pas qu'il s'y arrêtât, le contraignit d'apprendre le métier de Maréchal, qu'il exerça encore après la mort de ſon pere, afin de gagner ſa

vie, & pouvoir nourrir ſa mere. Cependant, comme il n'étoit pas d'une complexion aſſez forte pour un travail ſi rude, il tomba dans une longue & perilleuſe maladie; & n'ayant pas moyen de ſe faire aſſiſter, fut porté à l'hôpital.

Entre les perſonnes charitables qui le viſiterent, il y en eût une qui lui donna une image en taille de bois; & ne ſçachant à quoi ſe divertir pendant qu'il revenoit en convaleſcence, il lui prit envie de la peindre, & enſuite il fit encore quelques autres portraits. Mais ayant recouvré ſa ſanté, il retourna dans ſa boutique, & prenant le marteau continua ſon travail ordinaire. Néanmoins ayant un eſprit qui ne pouvoit s'arrêter à de gros ouvrages, il entreprit de couvrir & d'environner de fer, un puits qui eſt proche la grande Egliſe d'Anvers, où il fit paroître l'excellence de ſon eſprit, par l'artifice & la délicateſſe de ſon travail: car le fer eſt ſi bien manié dans une infinité de feüillages & d'ornemens qu'on y voit encore, que deſlors tout le monde jugea avantageuſement de l'ouvrier, & connut bien qu'il étoit capable d'un autre emploi que de celui où il s'occupoit. Il fit de la même maniere un Baluſtre qui eſt à Louvain; & peut-être auroit-il continué dans ce penible métier, ſi l'amour ne ſe fût point mêlé de ſes affaires. Il

Il avoit environ vingt ans, lorſqu'il devint éperduëment amoureux d'une fille de ſa condition, qu'un Peintre recherchoit en mariage. Elle témoigna à Quintin, qu'elle avoit plus d'inclination pour lui que pour le Peintre; mais qu'elle avoit beaucoup d'averſion pour ſon métier de maréchal: de ſorte que ſe voyant obligé de le quitter, s'il vouloit poſſeder cette fille, & ayant ſçû d'elle que la profeſſion de Peintre lui étoit très-agréable, il reſolut d'apprendre cet Art, quelque difficile qu'il fût; & s'y appliqua dès ce moment avec tant de ſoin & d'aſſiduité, qu'en peu de tems il ſe rendit comparable aux meilleurs maîtres qui fuſſent en Flandres. Ainſi il épouſa celle qu'il recherchoit avec tant de paſſion, & donna en même tems une marque du pouvoir de la beauté ſur un eſprit ſenſible à ſes charmes.

Depuis que l'amour lui eût mis le pinceau à la main, il ne le quitta point; il continua après être marié, dans l'exercice de la peinture, & fit quantité d'excellens tableaux qui donnerent de l'étonnement à tout le monde, principalement à ceux qui l'avoient vû auparavant dans un travail ſi rude, & ſi different de celui de la peinture.

Son chef-d'œuvre fut une deſcente de Croix, qu'il fit pour la Confrairie des Me-

nuiſiers d'Anvers, qui la mirent dans une Chapelle de l'Egliſe Cathedrale. Ce tableau eſt couvert de deux volets; dans l'un eſt repreſenté le Martyre de Saint Jean l'Evangeliſte; & dans l'autre, Hérodias, qui danſe, tenant la tête de Saint Jean-Baptiſte. Lorſque le Roi d'Eſpagne Philippe II. alla en Flandres, il eût bien voulu emporter ce tableau; mais on lui témoigna qu'on ne pouvoit l'ôter du lieu où il étoit. Toutefois dans les troubles qui arriverent enſuite, lorſque les Hérétiques briſerent quantité d'images, Martin de Vos, Peintre, qui craignoit que cette peinture ne fût perduë, perſuada aux Magiſtrats de l'acheter des Maîtres de la Confrairie pour la mettre en ſûreté: ce qu'ils firent, & en payerent quinze cent livres, dont les Maîtres acheterent une maiſon pour faire leurs aſſemblées.

Ce Peintre a fait quantité d'autres tableaux, qui ont été repandus de tous côtez. Il y avoit dans le Cabinet du feu Roi d'Angleterre, Charles I. les Portraits d'Eraſme & de Petrus Ægidius dans une même Ovale: le dernier tenoit une Lettre, que Thomas Morus, qui étoit intime ami de tous les deux, lui avoit écrite. Il y a des Vers de ce Chancelier d'Angleterre ſur le ſujet de ces deux Portraits, que j'ai appris autrefois d'un de

mes

mes amis, amateur des belles Lettres, & qui a fait pluſieurs recherches ſur les vies des perſonnes illuſtres dans toutes les ſciences. C'eſt auſſi de lui (1) que j'ai ſçû pluſieurs choſes qui regardent quelques Peintres Flamands. Je vai vous dire les Vers, ſi je puis m'en ſouvenir. C'eſt le Tableau qui parle :

Quanti olim fuerant Pollux & Caſtor amici,
Eraſmum tantos Ægidiumque fero.
Morus ab his dolet eſſe loco ſejunctus amore,
Tàm propè quàm quiſquam vix queat eſſe ſibi.
Sic deſiderio eſt conſultum abſentis, ut horum
Reddat amans animum littera, corpus ego.

Et après, Morus parle lui-même à Quintin en cette ſorte :

Quintine, ô veteris Novator artis
Magno non minor artifex Appelle,
Mirè compoſito potens colore
Vitam adfingere mortuis figuris
Hei ! cur effigies labore tanto
Factas tàm benè, talium virorum
Quales priſca tulere ſecla raros,
Quales tempora noſtra rariores,
Quales, haud ſcio, poſt futura, an ullos,
Te juvit fragili indidiſſe ligno,
Dandas materiæ fideliori
Quæ ſervare datas queat perennes ?
O ſi ſic poteras tuaque fama, &

(1) M. Bullart d'Aras.

Votis conſuluiſſe poſterorum,
Nam ſi ſacula quæ ſequentur, ullum
Servabunt ſtudium artium bonarum,
Nec Mars horridus obteret Minervam,
Quanti hanc poſteritas emat tabellam?

Il y avoit chez le Duc de Bouquingan, & chez le Comte d'Arondel pluſieurs Portraits de la main de Quintin. Les plus beaux qui ſe voyent encore de lui, étoient, il n'y a pas long-tems, chez un Marchand d'Anvers, nommé Stenens, dont l'un repreſente un Banquier & ſa femme qui comptent & peſent de l'argent, & qui fut fait dès l'an 1514. Il y en a d'autres, où l'on voit des gens qui joüent aux Cartes. Le ſieur Corneille Vander-Geeſt avoit auſſi une Vierge que l'on eſtimoit beaucoup. Il y a dans l'Egliſe de Saint Pierre de Louvain un tableau de Sainte Anne; & ceux de cette ville qui en font grand état, ont ſoûtenu, que ce Peintre étoit né chez eux: mais ceux d'Anvers leurs diſputent cet honneur. Il y mourut l'an 1529. & fut enterré dans l'Egliſe des Chartreux, qui étoit dans les foſſez de la ville, d'où cent ans après, ſes os ont été retirez par les ſoins de ce Corneille Vander-Geeſt, qui les fit mettre au pied de la tour de l'Egliſe Cathedrale de Notre-Dame d'Anvers, & au-deſſus fit élever l'image de Quintin, taillée de marbre blanc avec cet Epitaphe:

QUIN-

QUINTINO MATSYS
INCOMPARABILIS ARTIS
PICTORI, ADMIRATRIX
GRATAQUE POSTERITAS
ANNO POST OBITUM
SÆCULARI
CIↃ IↃCXXIX. *Poſuit.*

Et plus bas eſt écrit ſur un marbre noir, en lettres d'or:

CONNUBIALIS AMOR DE MULCIBE
FECIT APELLEM.

Il fit beaucoup mieux les portraits que les autres tableaux d'Hiſtoires. Il laiſſa de ſon mariage un fils, nommé Jean, qui fut auſſi Peintre, & imita la maniere de ſon pere.

Comme ces Peintres n'avoient pas un grand fond de ſcience, ils ne s'addonnoient d'ordinaire qu'à faire des Portraits, prenant plaiſir à repreſenter des viſages de vieillards ou de vieilles, & quelques actions communes & baſſes, parce qu'il eſt bien plus aiſé de repreſenter les défauts de nature, que de bien imiter l'état de ceux auſquels il ne ſe trouve rien à reprendre.

Il y avoit encore dans le même tems un Peintre d'Anvers, nommé Joos VAN-CLEEF, qui faiſoit des Portraits, & repre-

ſentoit des Banquiers, comme faiſoit Quintin : mais il donnoit plus de force à ſa peinture. Un JERÔME BOS, natif de Bolduc, qui faiſoit des Groteſques & des figures boufonnes. Il y a une tenture de Tapiſſerie de ſon deſſein dans le Garde-meuble du Roi.

Mais pendant qu'Albert ſe rendoit conſiderable en Allemagne, & que Quintin étoit eſtimé par ceux de ſon païs, LUCAS travailloit en Hollande avec une grande approbation. Il étoit de Leyden, & porta toûjours le nom de cette ville, où il vint au monde l'an 1494. Son pere, qui ſe nommoit Hugo Jacob, étoit un fort médiocre Peintre : ce fut lui néanmoins qui le premier ſeconda par ſes enſeignemens les inclinations de ſon fils, & qui d'abord lui apprit à deſſiner. Enſuite il le mit ſous Corneille Engelbert, Peintre qui alors avoit quelque reputation. Il étoit tellement attaché au travail, qu'il ne prenoit pas ſeulement le tems de ſe repoſer pendant la nuit, de ſorte que ſa mere étoit obligée de lui ôter la chandelle pour l'empêcher de veiller.

Dès l'âge de neuf ans il grava quelques piéces qu'il donna au Public. A douze ans il peignit un tableau à détrempe qui fut aſſez eſtimé. A quinze ans il en fit un autre plus conſiderable, où il repreſenta comme

comme Mahomet étant yvre, tua un Moine de ſa ſecte. Ce fut dans ce même tems qu'il grava pour les Vitriers de Leiden, neuf pieces de l'hiſtoire de la Paſſion de Notre Seigneur. Il repreſenta auſſi la tentation de Saint Antoine, & la Converſion de Saint Paul. Il n'avoit que ſeize ans lorſqu'il fit un *Ecce Homo*, Adam & Eve chaſſez du Paradis Terreſtre, & pluſieurs autres piéces.

Il ſe maria fort jeune, & épouſa une fille de la noble famille de Boſthuiſen. Étant richement pourvû, il vivoit ſplendidement; & quoiqu'il aimât la bonne chere, il ne perdoit pas pour cela un moment du tems, deſtiné à ſon travail. Il ſembloit même quand il avoit plus bû qu'à l'ordinaire, que le vin lui donnoit davantage d'eſprit : ce qu'on remarquoit dans quelques piéces qu'il avoit gravées au ſortir de la débauche, qui paroiſſoient meilleures que les autres, comme l'hiſtoire de Saül, qui lance un javelot contre David qui joüe de la harpe; un païſan à qui une femme tire l'argent de ſa bourſe, pendant qu'un Charlatan lui arrache une dent de la bouche; une autre piéce, où l'on voit un vieillard & une femme qui accordent chacun un inſtrument de Muſique. Celui de l'homme eſt monté de groſſes cordes de luth, & celui de la femme eſt un ſiſtre.

On dit que parlà il vouloit repreſenter ce que Plutarque écrit, que pour faire un bon accord dans une famille, l'homme doit tenir un ton haut & grave, & la femme le plus bas & le plus doux.

Il fit auſſi le portrait de l'Empereur Maximilien, lorſqu'il fit ſon entrée à Leiden. Il avoit appris à graver au burin, d'un Orfévre, ami de ſon pere; & à l'eau forte, d'un Armurier qui gravoit fort bien des armes. Comme Albert Durer étoit alors en reputation d'être le plus excellent Graveur de ce tems-là, Lucas ayant vû quelques-unes de ſes piéces, les copia, & fit enſorte par après qu'elles tomberent entre les mains d'Albert, qui fut ſurpris de voir un ſi excellent competiteur. Néanmoins au lieu d'en être jaloux, il témoigna de la joye; & après avoir beaucoup loüé les ouvrages & l'ouvrier, il n'eût point de repos qu'il ne l'eût vû, & n'eût fait amitié avec lui: ce fut pour cela, comme je vous ai dit, qu'il fit le voyage de Hollande. Ces deux excellens hommes s'étant rencontrez, comme firent autrefois Appelle & Protogéne, & rendu des témoignages d'eſtime & d'amitié, par des careſſes mutuelles, firent encore le portrait l'un de l'autre.

Quant aux tableaux de Lucas, on a eſtimé beaucoup celui où Notre Seigneur guerit un Aveugle. Goltius l'acheta une ſomme

ſomme conſiderable : il étoit couvert de deux volets, ſur leſquels Lucas peignit d'un côté le portrait d'un homme, & de l'autre celui d'une femme, avec les Armes de leur maiſon. Il fit auſſi une Venus, grande comme nature, tenant un petit Amour par la main, où l'on mit des Vers Grecs & Latins ; il me ſouvient encore des Latins :

Oceani quondam ſpumis Venus orta ferebar:
Nunc ſpumis, Luca, vivo renata tuis.

Il y a encore dans l'Hôtel de Ville de Leiden un tableau, où Lucas a repreſenté le Jugement dernier ; & ſur les deux volets, il a peint Saint Pierre & Saint Paul. L'Empereur Rodolphe, amateur des belles choſes, avoit un tableau de lui, qu'il eſtimoit beaucoup. On y voyoit la Vierge à demi-corps, tenant le petit Jeſus, & à côté la Magdeleine, & une femme à genoux, & ſur les volets qui le cachoient, une Annonciation : il n'avoit que vingt-deux ans lorſqu'il le fit. Il y a une infinité d'autres tableaux de ſa main, diſperſez en pluſieurs endroits d'Allemagne & des Païs-Bas, comme chez un Marchand d'Amſterdam l'hiſtoire du Veau d'or ; à Leiden l'hiſtoire de Rebecca ; & à Delft en Hollande chez un Bourgeois, l'hiſtoire de

de Joſeph, lorſqu'il eſt en priſon avec l'échanſon & le pannetier de Pharaon. Il a auſſi fait pluſieurs portraits de ſes amis : car il ne voulut pas ſe captiver à peindre d'autres perſonnes. Il a encore peint ſur du verre ; mais comme c'eſt une matiere fragile, il ſe trouve peu de ces morceaux : Goltius néanmoins avoit conſervé une piéce où étoit repreſenté David victorieux, & pluſieurs filles qui vont danſant au-devant de lui.

Lucas ſe voyant comblé d'honneurs & de biens, reſolut d'aller viſiter les Provinces de Brabant, de Flandres, & de Zelande, pour ſe divertir ; & par tout où il paſſoit, il traitoit ſplendidement ceux de ſa profeſſion. Etant à Middelbourg, il fit connoiſſance avec un Peintre nommé Jean de Maubuge ; & ils firent pluſieurs fois la débauche enſemble.

Il y avoit entr'eux beaucoup de jalouſie, parce qu'ils étoient égaux en réputation & en richeſſes ; de ſorte que c'étoit à qui paroîtroit avec plus d'éclat. Lorſqu'ils ſe virent, Maubuge étoit vêtu d'un habit de drap d'or, & Lucas d'une robe de Camelot de ſoye, fort riche. Ils entrerent dans une ſi grande défiance l'un de l'autre, que Lucas ſe perſuada qu'il avoit été empoiſonné ; & cette opinion fit un tel effet dans ſon eſprit, qu'étant retourné chez

chez lui, il tomba malade, & fut ſix ans au lit, toûjours languiſſant. Il ne laiſſoit pas néanmoins de peindre, & de deſſiner continuellement; & même ayant fait faire des inſtrumens propres pour s'en ſervir ſur ſon lit, il grava au burin pluſieurs piéces encore plus étudiées qu'auparavant.

On trouva ſous le chevet de ſon lit, après qu'il eût expiré, une planche, où étoit repreſentée une Pallas, qu'il avoit achevée peu d'heures avant ſa mort.

Il ne laiſſa qu'une fille richement mariée. Il mourut l'an 1533. âgé de trente-neuf ans, avec la réputation du plus artiſte Graveur, & du meilleur Peintre que l'on connût dans les Païs-Bas. Ce fut lui qui perfectionna l'Art de peindre ſur le verre.

Outre tous les Ouvrages dont je vous ay parlé, Lucas a encore fait des deſſeins de Tapiſſeries. Il y en a douze Piéces (1) dans le Garde-Meuble du Roi, où ſont repreſentez les douze mois de l'année; & une autre tenture (2) qui repreſente les ſept Ages.

Le Roi n'a-t-il pas auſſi, dit Pimandre, des Tapiſſeries du deſſein d'Albert Durer? Il y a quatre Tentures, repartis-je, qui ont toûjours paſſé pour être de lui, dont l'une (3) repreſente l'hiſtoire de Saint Jean; une

(1) De 37. aunes de cours. (2) Contenant 28. aunes & demie en ſept Piéces. (3) De 25. aunes en 8. Piéces.

une autre (1), la Paſſion de Notre Seigneur; la troiſiéme (2), ſont ces belles Chaſſes de l'Empereur Maximilien, qui étoient autrefois à Monſieur de Guiſe: elles ſont toutes relevées d'or. Il n'y a que la quatriéme (3) qui n'eſt que de ſoye, & qui repreſente la vie humaine. Mais il eſt vrai que pour les Chaſſes, il n'y a point d'appa:ence qu'elles ſoient d'Albert. Auſſi l'on m'a aſſûré qu'elles étoient de la main d'un Peintre de Bruxelles, nommé BERNARD VAN-ORLAY, qui travalloit du tems de Raphaël, & qui a fait exécuter toutes les Tapiſſeries que les Papes, les Empereurs & les Rois faiſoient faire en Flandres, d'après les deſſeins d'Italie. D'abord ſa maniere étoit gotique; mais à force de voir des Ouvrages de Raphaël & de Jule, il la changea: & même il y en a qui ont voulu dire que les Tapiſſeries de l'hiſtoire de Saint Paul, qui ſont dans le Garde-Meuble du Roi, & qui ont toûjours paſſé pour être de Raphaël, ſont de ſon deſſein; ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable, car on y voit trop la maniere de ce grand Maître. Peut-être ce Bernard les a-t-il conduites ſur de legers deſſeins de Raphaël, y ayant en effet quelques parties, qu'on voit bien n'être pas tout-à-fait arrêtées.

(1) De 9. annes en 5. Piéces. (2) De 60. annes & demie en 12. Piéces. (3) De 27. annes & demie.

rêtées. Car c'étoit lui qui prenoit le ſoin de tous les Ouvrages de peintures & d'étoffes que l'Empereur Charles V. faiſoit faire, & même des vitres qui ſont dans les égliſes de Bruxelles. Il avoit ſous lui un nommé TONS, grand Païſagiſte, qui a travaillé aux Chaſſes de l'Empereur Maximilien; & un autre de ſes Eleves PIERRE KOECK (1), natif d'Aloſt, fort bon Peintre & Architecte. Celui-ci alla en Turquie, d'où il apporta le ſecret des belles couleurs pour les teintures des ſoyes & des laines.

Je ne m'étonne pas, dit Pimandre, ſi les Tapiſſeries de ce tems-là ſont ſi belles, puiſque l'on prenoit tant de ſoin à les rendre parfaites, & par les deſſeins des plus excellens Maîtres, & par la bonté de la matiere. Il eſt vrai auſſi qu'il n'y a rien de plus beau que ces Chaſſes dont vous parlez; & quoi-que ce Peintre ne fût pas d'Italie, je ne voi pas qu'il en mérite moins d'honneur. Car il me ſouvient qu'il y a des figures ſi animées, des viſages ſi naturels, des vétemens ſi riches, & des païſages ſi agréables, qu'il n'y a rien à mon ſens de plus beau; & pour moi je vous avoüe que je n'y apperçois pas ce qui peut tenir du goût que vous nommez gotique. Pour ce qui eſt des Ouvrages d'Albert & de Lucas, il eſt vrai que vous m'en avez fait voir

(1) Il eſt mort en 1550.

voir autrefois, dont les habits & la maniere de peindre ne me plaiſoient pas; mais où il y avoit auſſi certaines choſes que je trouvois bien faites.

Ce ſont, repris-je, ces différences qui diſtinguent ſi fort les grands Peintres Italiens d'avec ces Maîtres dont je viens de parler, qui ne ſe ſont étudiez qu'à bien faire quelques parties, mais qui n'ont point travaillé à la recherche des autres. Vous voyez dans leurs Tableaux des têtes bien peintes & bien finies; mais les jours, les lumieres, les beaux contraſtes de membres, & les grandes diſpoſitions ne s'y rencontrent pas. Leurs figures ſont couvertes d'habits riches, mais à la mode de leurs païs, & comme on les portoit en ce tems-là, parce qu'ils n'étudioient point la belle maniere de les vêtir, quoi-que cela leur fût aſſez néceſſaire, n'ayant guéres fait de compoſitions où l'on voye beaucoup de nuditez.

J'avoûë, dit Pimandre, qu'on ne peut pas les en accuſer, comme Michel-Ange; auſſi n'avoient ils pas beſoin de ſe rendre ſi ſçavans dans l'Anatomie.

C'eſt pourtant, repartis-je, une des principales choſes qu'un Peintre doit ſçavoir, quand même il ne repreſenteroit jamais que des figures vêtuës.

Quoique Michel-Ange en eût fait ſa pre-

premiere & principale étude, il ne laiſſoit pas de s'y attacher continuellement ; & pour s'y perfectionner davantage, faiſoit ſouvent diſſequer des corps morts, afin de voir la conſtruction & l'origine de tous les os, leur incaſtrature, les ligatures des muſcles & des nerfs, les diviſions des veines, & enfin tout ce qui compoſe le corps de l'homme, & qui ſert à donner mouvement à toutes ſes différentes parties. Non ſeulement il faiſoit des obſervations ſur le corps humain, mais encore ſur ceux des animaux, particulierement des chevaux : auſſi jamais Peintre ne l'a égalé dans la connoiſſance de l'Anatomie, qu'on peut dire très-néceſſaire à cet Art.

Comme l'on ne repreſente guéres de ſquelettes, dit Pimandre, ni de corps décharnez, je ne m'étois pas imaginé que cette étude fût auſſi néceſſaire à un Peintre que celle de bien repreſenter la chair, & de ſe perfectionner dans le beau coloris: c'eſt pourquoi j'aurois excuſé les Peintres Flámands dont nous avons parlé, de ne l'avoir pas ſçûë, n'ayant voulu repreſenter que des figures vétuës.

C'eſt, repartis-je, que vous ne jugez des choſes que par les apparences, & ne conſiderez dans un Ouvrage que ce qu'il y a de plus éclatant. Cependant il ſe rencontre dans un Tableau beaucoup de choſes

ſes que l'on n'y apperçoit pas, & qui ſont pourtant les plus difficiles à bien éxécuter, & les plus importantes dans un Ouvrage.

Car il faut conſidérer le corps de l'homme comme le corps d'un navire. Vous ſçavez bien que ce ne ſont pas les planches qui le couvrent, & les ornemens dont il eſt enrichi, qui le compoſent entierement. Les groſſes pieces de bois dont on forme d'abord comme un ſquelette, en font le corps principal, & ſont comme les os qui le ſoûtiennent. Si dans la figure d'un homme la chair n'eſt ſoûtenuë des os, c'eſt un corps qui n'a nulle fermeté. Et de même que la perfection d'un horloge, & la juſteſſe de ſes mouvemens dépendent de la bonté des reſſorts; auſſi le corps des animaux & leurs mouvemens dépendent de la fabrique des os, & de la ſituation des muſcles & des tendons qui les ſoûtiennent & les font agir.

Comme il y a une infinité de parties dans le corps qui ſont diſſemblables, & qui toutes, ou la plûpart, agiſſent différemment, il eſt neceſſaire que le Peintre remarque avec un ſoin tres-exact leurs divers effets; & lorſqu'il les a bien compris, il faut qu'il travaille encore à les bien repreſenter, & à leur donner la forme, la force & la grace qui leur eſt néceſſaire.

Je

Je ne crois pas, dit Pimandre, qu'il ſoit ſi difficile à un Peintre de s'inſtruire de ce qui regarde les os, que de ce qui dépend des nerfs & des muſcles ; parce qu'il me ſemble que les os ſont toûjours les mêmes, & ſervent comme d'eſſieux aux membres du corps.

Il faut néanmoins, repartis-je, conſidérer attentivement leur incaſtrature ou enchaſſement : car c'eſt par là qu'on connoît que quelque effort que les bras & les jambes faſſent, elles ne peuvent ployer que du côté où les os ont leurs mouvemens libres. Comme les muſcles & les nerfs ſont plus ſouples & plus obéïſſans, & qu'ils ſe retirent & s'allongent, ſelon l'effort que l'on fait, ils changent en toutes ſortes de rencontres ; de ſorte qu'il eſt néceſſaire de connoître ces divers changemens, qui groſſiſſent où étreciſſent les parties du corps.

Ce qui apporte du changement dans les nerfs & dans les muſcles, eſt le mouvement que fait le corps, ou le poids dont il ſe trouve chargé : ainſi dans une jambe qui poſe à terre & qui porte le corps, l'on voit des nerfs & des muſcles plus marquez & plus reſſentis que dans l'autre jambe qui ſera levée, & qui ſe ſoulagera. Mais je ne m'arrêterai pas à vous parler de ces différens effets, puiſque tout ce que j'en pour-

pourrois dire, ne vous inſtruiroit pas aſſez. Il faut les obſerver ſur le naturel, dans les tems auſquels le corps agit plus librement. Et c'eſt pourquoi Leonard de Vinci conſeille ſi ſouvent aux Peintres de n'être jamais ſans tablettes, afin de remarquer ce qu'ils voyent dans une infinité de rencontres, étant impoſſible de poſer un modéle dans une attitude auſſi naturelle que celle où nous voyons les perſonnes qui travaillent, ou qui ſont touchées de quelque forte paſſion.

Je comprends bien, dit Pimandre, que les mouvemens du corps ſont très-néceſſaires dans les Tableaux, & ſervent ſi fort à l'expreſſion des ſujets, qu'un Peintre n'eſt pas habile homme s'il ne ſçait les repreſenter tels qu'ils doivent être.

Non ſeulement, repris-je, il n'eſt pas habile, mais il peut paſſer pour ignorant, quand il peche dans cette partie, qui dépend du deſſein, comme je vous ai dit.

Un de ceux qui ont le mieux écrit de la Peinture (1), parlant des mouvemens & de la pondération des corps, dit que pour bien repreſenter la ſituation des membres, & leurs différentes actions, il faut conſidérer ce que la nature nous apprend elle-même, en remarquant premierement que le milieu du corps eſt toûjours ſoumis à la tête. Que

(1) Leon Baptiſte Albert.

Que ſi quelqu'un ſe tourne & ſe ſoutient ſur un pied, ce même pied ſe trouve directement ſous la tête, comme s'il étoit la baſe de tout le corps; que la tête eſt preſque toûjours tournée du même côté que le pied qui la ſoûtient, c'eſt-à dire, dans les actions naturelles, & qui ne ſont point forcées. Mais cet Auteur a obſervé que la tête n'eſt preſque jamais tournée d'un côté, qu'il n'y ait en même tems une partie du corps qui faſſe le même effet, comme pour la ſoûtenir, ou qui ne s'abandonne & ne ſe jette de l'autre côté pour faire l'équilibre. Il dit encore que la tête ne ſe renverſe en arriere pour regarder en haut, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour voir le milieu du Ciel, & qu'elle ne ſe tourne jamais davantage d'un côté ou d'un autre, que pour toucher du menton les os des épaules. Quant à ce qui eſt des efforts que nous faiſons en tournant le corps depuis la ceinture en haut, ce détour ne va tout au plus qu'à faire qu'une épaule ſe rencontre en droite ligne ſur le nombril. Les mouvemens des jambes & des bras ſont un peu plus libres: toutefois dans les actions ordinaires, les mains ne s'élevent guéres plus haut que la tête, le poignet plus haut que l'épaule, le pied plus haut que le genou; & un pied ne s'éloigne guéres plus de l'autre que d'un pied de diſtance.

Lorſ-

Lorſqu'on éleve un des bras, auſſi-tôt toutes les parties de ce côté-là ſuivent le même mouvement, en ſorte que le talon qui eſt du même côté, s'élevera de terre par l'action que fera le bras.

Si tous ceux qui ſe mêlent de peindre, interrompit Pimandre, avoient bien fait ces remarques, je m'aſſûre qu'ils ſe corrigeroient de beaucoup de defauts; car il y en a qui font des figures ſi forcées & ſi contraintes, qu'on en voit l'eſtomac & le dos en même tems: ce qui étant impoſſible dans la nature, eſt encore plus deſagréable dans les tableaux.

Pour ne ſe pas tromper dans ces ſortes de mouvemens, repris-je, & pour bien connoître ceux dont le corps eſt capable, il le faut conſidérer d'abord comme immobile. Parmi les Peintres, bien qu'une figure n'agiſſe point, & qu'elle paroiſſe en repos, on ne laiſſe pas de dire qu'elle eſt dans une belle attitude: car comme ils appellent l'ordonnance d'un Tableau, cet aſſemblage de toutes les figures qui le compoſent, ils nomment auſſi l'*attitude* de la figure, la ſituation & la diſpoſition de tous ſes membres.

Il me ſemble, dit Pimandre, qu'on devroit plûtôt nommer cela ſa poſture, lorſqu'elle n'agit point, puiſque le mot d'*attitude* ſignifie quelque mouvement.

Il

Il eſt vrai, repartis-je, que par le mot d'attitude l'on entend principalement la diſpoſition d'une figure qui fait quelque action. Néanmoins l'on dit auſſi quelquefois l'attitude d'un portrait, quoique bien ſouvent il n'y ait que la tête & les épaules, & même d'un corps mort: ce mot s'étant mis en uſage, & ayant pris la place de celui de diſpoſition, qui eſt commun à ce qui ſe meut, & à ce qui eſt en repos.

Or dans quelque attitude que l'on conſidere un homme, il faut remarquer ſa ſituation, pour voir s'il eſt bien planté; ſi les parties de ſon corps ſont poſées dans un tel équilibre ou contrepoids qu'il ſe puiſſe tenir ferme ſur ſes membres; qu'il ne ſoit point contraint, & qu'il agiſſe facilement ſans ſortir de ſon centre, ou du moins hors du cercle de ſon activité, & des termes preſcrits à ſes forces, & aux mouvemens qu'il eſt capable de faire. Si un Peintre veut repreſenter une figure toute droite, & dans la même diſpoſition que l'Hercule de Farneſe, il conſidérera ſur quel pied elle doit être poſée; & ſi c'eſt ſur le pied droit, il faut que toutes les parties du côté droit tombent ſur ce pied-là, & qu'à meſure qu'elles viennent à baiſſer, & à décroître en ſe ramaſſant enſemble, celles du côté gauche qui leur ſont oppoſées, augmentent & ſe hauſſent à proportion. La clavi-

cule du col doit répondre directement ſur le pied droit, qui devenant le centre de tout le corps, en porte le faix, comme je diſois tantôt. Il faut concevoir la même choſe d'un homme qui marche, puiſqu'en cette action les parties qui ſe trouvent appuyées ſur la jambe où poſe tout le corps, ſeront toûjours plus baſſes que les autres, comme j'euſſe pû vous faire remarquer dans la Statuë d'Atalante que nous avons vûë ce matin. Néanmoins dans les mouvemens prompts, cette différence de hauteur & de baſſeſſe n'eſt pas ſi grande, ni même ſi remarquable, que dans les mouvemens lents & tardifs, parce que les mouvemens prompts donnant au corps un balancement continuel & comme imperceptible, ils empêchent que toutes les parties ne deſcendent juſqu'au centre de leur gravité: ce que nous voyons dans un homme qui court ſur du ſable, qui n'imprime jamais ſi avant les marques de ſes pieds que celui qui va lentement, à cauſe que l'effort qu'on fait en courant, donne au corps quelque eſpece de légereté.

Or comme l'équilibre vient du repos que tous les membres reçoivent quand ils ſont ſoûtenus ſur leur centre; auſſi cet équilibre venant à manquer, il faut que le mouvement ſuive, & qu'il ſe porte en quelque lieu; ou bien ſi vous aimez mieux, il faut que

que le mouvement commence auſſi-tôt que les parties ceſſent d'être en équilibre ; non pas néanmoins de telle ſorte que l'équilibre abandonne entierement les agitations & les diverſes actions des corps : car le mouvement ſe ruineroit lui-même, ſi l'équilibre ne demeuroit toûjours comme ſa guide & ſon gouvernail pour le conduire & le redreſſer, lorſqu'il paſſe d'un lieu à un autre, & comme un contrepoids dans les mains d'un homme qui danſe ſur la corde. Ainſi un homme qui leve le pied gauche, ne ſe peut ſoûtenir ſur le pied droit, ſi l'équilibre ne s'y rencontre ; & s'il veut changer & ſe mettre ſur le pied gauche, il faut en quittant l'équilibre qui le maintient ſur le pied droit, qu'il en trouve un autre ſur le gauche.

C'eſt encore ainſi qu'un homme qui lance un dard, ou une pierre, ſe renverſe pour avoir plus de force, & met le centre de ſa peſanteur ſur le pied qu'il tire en arriere ; puis s'abandonnant à l'effort qu'il fait en jettant ſon trait, ou ſa pierre, il quitte par ce mouvement cet équilibre, & en trouve un autre ſur le pied de devant, où il rencontre ſon repos. Il en arrive encore de même à un homme qui frape ſur quelque choſe avec violence.

Si l'équilibre vient de l'égale peſanteur qui ſe rencontre ſur la partie qui ſert de

Pour concevoir encore ceci plus facilement, prenez garde que vous ne ſçauriez avancer la partie ſuperieure du corps, de quelque côté que ce ſoit, qu'au même tems une des parties inférieures ne recule ou n'avance pour le ſoûtenir; comme, ſi vous vous panchez en arriere, il faut qu'une des jambes recule. Enfin la démonſtration de cela eſt ſi évidente, & chacun la peut ſi-bien remarquer en ſa perſonne, que je m'étonne de ce que pluſieurs Peintres ont manqué dans ces obſervations, faiſant voir des figures qui ſemblent tomber, & dont les jambes ſont ſi éloignées l'une de l'autre, & les actions ſi violentes, qu'elles n'ont aucune force ni beauté dans leur expreſſion.

Il y a quatre choſes qui me ſemblent encore aſſez néceſſaires à obſerver, lorſqu'on veut repreſenter une perſonne qui remuë un fardeau. Car il faut conſiderer s'il le leve de bas en haut; ſi c'eſt quelque choſe qu'il tire en bas, comme une corde attachée à une poulie; ou bien qu'il pouſſe en avant, ou qu'il traîne derriere lui.

Quand on peint ces ſortes d'actions, l'effort doit paroître d'autant plus grand, que la partie du corps qui s'abandonne pour tirer, ou pour pouſſer, ſera éloignée du centre de l'équilibre. Par exemple, ſi pour traîner quelque choſe de fort peſant,

j'avance le corps en pouſſant la terre des deux pieds, & me roidiſſant ſur la corde que je tiens, je ne ſois ſoûtenu que par cette même corde, qui venant à rompre, cauſeroit ma chûte : n'eſt il pas vrai qu'alors la peſanteur du fardeau que je traîne, me ſert d'équilibre & de ſoûtien, & que je marque d'autant plus la difficulté qui ſe rencontre à le tirer, que je fais paroître d'abandonnement dans tout mon corps? Car il n'y a perſonne qui ne voye bien, qu'étant éloigné de l'appuy de mes jambes, je n'en ay point d'autre que celui que je trouve dans la réſiſtance de la choſe que je traîne. Et c'eſt ainſi que l'on fait voir l'effort de ceux qui tirent ou remorguent un vaiſſeau, & que l'on exprime plus ou moins de force dans des gens qui travaillent à élever quelque fardeau. Il y a d'autres ſortes de mouvemens qui ne ſont point cauſez par un corps étranger, mais qui ſont lents ou prompts ſelon les mouvemens de l'eſprit, ou la paſſion qui les fait agir.

Quand il n'y a que l'eſprit qui agit, le corps exerce ſes actions ſimplement & avec facilité, ſans qu'il paroiſſe rien de contraint dans ſes membres, parce que les paſſions n'y ayant point de part, les ſens font leurs fonctions ſans trouble, & avec tranquillité.

Vous n'êtes pas d'avis, je m'aſſûre, continuai-

tinuai-je en regardant Pymandre, que j'examine en particulier tous les mouvemens que l'eſprit fait faire au corps; & peut-être même ne pourrois-je pas m'en acquiter: car ayant rapport aux penſées & aux imaginations des hommes, il y en a de tant de ſortes, ſelon le temperament, l'âge, le ſexe & la condition des perſonnes, qu'il ſeroit bien difficile de s'en ſouvenir.

C'eſt pour cela, comme je vous ay dit, qu'il faut que le Peintre étudie avec grand ſoin le temperament & les diverſes inclinations des hommes, afin que ſçachant les effets qu'elles produiſent, il ait moins de peine à les comprendre ſur le naturel; qu'il connoiſſe par avance comment l'air des viſages change ſelon la diverſité des penſées qui occupent l'eſprit; les paſſions qui l'agitent; la qualité des humeurs qui dominent; les accidens auſquels les hommes ſont ſujets, ſoit dans le travail, ſoit dans le repos, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie; qu'il conſidere les principaux endroits où ces mouvemens paroiſſent le plus ſur le viſage qui change, comme diſoit le premier des Orateurs (1), à toutes les différentes paſſions que l'homme reſſent.

Cette partie eſt celle qui engendre la beauté, & qui donne la vie aux Ouvrages de la main. Raphaël l'a poſſedée ſi par-

(1) Cic. 3. de Orat.

faitement, qu'on voit ſur le viſage de toutes ſes figures ce qu'elles ſemblent avoir dans l'eſprit.

Pour les mouvemens du corps engendrez par les fortes paſſions de l'ame, le Peintre ne ſçauroit jamais les mieux apprendre qu'en conſiderant le naturel. Si par haſard il ſe rencontre dans un lieu où des gens ſe battent, c'eſt-là qu'il peut voir tous les effets de la colere, & qu'il peut examiner de quelle ſorte un homme en cet état a le viſage compoſé, & toutes les parties de ſon corps diſpoſées ſelon l'agitation de ſon eſprit : il remarquera les actions différentes de ceux qui ſont préſens, qui les regardent, ou qui tâchent de les ſéparer : il verra la différence qu'il y a entre les mouvemens des jeunes hommes & ceux des perſonnes plus âgées : il s'y trouvera peut-être quelques femmes affligées, quelques enfans épouvantez, des gens qui en paſſant leur chemin, s'arrêtent inopinément à la rencontre de ces deſordres. Enfin c'eſt dans ces occaſions où Leonard de Vinci veut que le Peintre faſſe proviſion d'expreſſions naturelles pour s'en ſervir dans le beſoin, parce qu'il ne peut en avoir de plus vrayes, & qu'alors il peut conſiderer aiſément de qu'elle ſorte tous les membres ſe meuvent, & font des actions naturelles, & conformes à l'agitation

tion de leur eſprit : car la diverſité des expreſſions, qui donne la grace aux choſes, ne conſiſte pas ſimplement à mettre des figures en différentes poſtures.

Les Peintres qui ſe ſont le plus tourmenté l'eſprit pour en inventer, n'ont pas laiſſé beaucoup de marques de leur jugement dans les autres parties de la peinture qui ſont plus néceſſaires & plus nobles.

Si l'on veut imiter les Maîtres de l'Art, j'entends les Raphaëls, les Jules Romains, les Polidores, & ceux de leur école, il faut non ſeulement éviter tous les mouvemens forcez qui fatiguent les yeux, mais prendre ceux qui ſont les plus naturels; & pour cet effet les étudier dans toutes ſortes de perſonnes, en conſiderant de quelle ſorte elles font leurs actions différemment les unes des autres, lorſqu'elles agiſſent ou qu'elles ſouffrent. Car il eſt certain que la colere paroît autrement exprimée ſur le viſage d'un honnête homme, que ſur celui d'un païſan; qu'une Reine s'afflige d'une autre maniere qu'une villageoiſe; & que dans les mouvemens du corps, auſſi-bien que dans ceux de l'eſprit des perſonnes qu'on peint, il doit y avoir de la différence.

M. Pouſſin a peint la femme de Germanicus d'une maniere convenable à la grandeur & à la généroſité d'une Princeſ-

ſe qui voit mourir ſon mari. S'il eût repreſenté une païſane touchée d'une ſemblable douleur, il l'auroit peinte dans une poſture plus deſeſperée, parce que le ſimple peuple, qui ne prévoit jamais les maux, s'abandonne au deſeſpoir quand ils arrivent: mais la douleur des perſonnes de condition & d'eſprit, n'eſt jamais accompagnée de meſſéance, & de trop d'emportement.

Le Peintre qui aura donc remarqué la différence qui ſe rencontre dans les mouvemens des hommes, ſelon leur qualité, conſiderera celle qui ſe trouve dans les différens âges. Il obſervera de quelle maniere les enfans expriment par leur petites actions, les paſſions de leurs ames; comment ils s'abandonnent à la joye dans leurs jeux & dans leurs divertiſſemens. Le Titien a peint dans un Tableau pluſieurs Amours, où l'on peut remarquer de quelle ſorte il y a exprimé la promptitude de leurs mouvemens, & la liberté de leurs geſtes. Il faut encore prendre garde qu'ils ſont ordinairement timides en preſence des perſonnes âgées, faciles à pleurer pour les moindres déplaiſirs, & qu'ils portent auſſi-tôt les mains à leurs yeux, lorſqu'ils ſont fâchez, ou qu'ils ſouffrent quelque douleur.

Les jeunes filles doivent être modeſtes & gracieuſes; toutes leurs actions plûtôt tran-

tranquilles qu'agitées: bien qu'Homere, dont Xeuxis ſuivoit, à ce qu'on dit, les penſées, aimât à voir dans les femmes, de l'enjoûment & de la gayeté.

Quant aux jeunes hommes, il faut les repreſenter avec des mouvemens plus vifs, qui marquent une promptitude d'eſprit, une liberté & une force de corps. Dans les hommes faits, il faut faire paroître des mouvemens plus fermes & plus poſez, des attitudes nobles, & propres à remuer les bras & les jambes, avec force & facilité. Leonard de Vinci obſerve que les vieilles femmes doivent paroître audacieuſes & promptes; qu'il doit y avoir dans leurs actions quelque choſe d'extraordinairement animé; mais que ces expreſſions doivent être ſur leurs viſages & dans leurs bras & leurs mains, plûtôt que dans leurs jambes. Les vieillards au contraires ſeront peints avec des mouvemens lents & tardifs: il faut qu'il paroiſſe dans leurs membres une foibleſſe & une laſſitude, en ſorte que non ſeulement ils ſoient ordinairement poſez ſur les deux pieds, mais encore appuyez ſur quelque choſe qui les ſoûtienne.

Je vous dirai de plus, que ce n'eſt pas ſeulement dans les hommes & dans les femmes, qu'un Peintre doit obſerver les actions & les mouvemens: il faut qu'il

étudie ceux des autres animaux, pour les repreſenter conformément à leurs eſpeces; & comme la partie la plus élevée de ceux qui ont quatre pieds, reçoit beaucoup de changement lorſqu'ils marchent, à cauſe de l'agitation des quatre jambes, il doit prendre garde que ce changement eſt d'autant plus conſiderable, que l'animal eſt plus grand.

Il doit conſiderer encore le mouvement des choſes inanimées, comme des arbres, dont les branches étant agitées du vent, font divers tours, & ſe ployent en pluſieurs manieres, ſelon qu'elles ſont pouſſées tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; quelquefois ſe renverſant en arriere contre le tronc, & d'autres fois ſe jettant en dehors, & ſe baiſſant vers la terre. Les plis des draperies ont preſque les mêmes agitations: car comme il ſort diverſes branches d'un arbre, de même il ſort d'un vétement pluſieurs plis qui ſe repandent & ſe jettent en differentes manieres, ſelon que le vent ou le mouvement du corps les agite.

Je ne puis m'empêcher de repeter encore, que tous ces divers mouvemens doivent être repreſentez doux, moderez & agréables, auſſi-bien que ceux des figures, en ſorte qu'ils ſe faſſent moins admirer par le travail & le ſoin qu'on aura pris à les bien

bien finir, que par la grace & la facilité qui doit y paroître. Et à cauſe que les habits ſont ordinairement peſans, & tendent contre terre, il faut, quand on veut faire joüer les plis, qu'il y ait dans la perſonne qui les porte, un mouvement plus fort, ou bien un vent qui les agite & les ſouleve : mais auſſi il faut que ce vent ſouffle également ſur toutes les autres figures du Tableau, lorſqu'elles ſont dans un lieu propre pour le recevoir, & ne pas faire des draperies, dont les unes ſoient emportées d'un côté, & les autres d'un autre, ni auſſi que leurs plis ſoient trop rompus & trop arrangez. Car il s'en voit qui paroiſſent comme des tuyaux d'orgues; d'autres qui vont diminuans de groſſeur, comme les cordes d'une harpe; & enfin d'autres ſi caſſez, qu'ils reſſemblent à de la carte, ou à du papier plié.

Ce n'eſt pas une petite ſcience que de bien draper une figure. Les grands Peintres ont toûjours conſideré les vétemens comme une choſe très-malaiſée; & même, ce qui vous paroîtra incroyable, comme plus difficile que le nud. Annibal Carache, qui, après Raphaël, a été un de ceux qui ont le mieux ſçû les accommodemens des draperies, prenoit plus de peine à les faire, qu'à repreſenter une figure nuë; & quand il étoit obligé d'y travailler,

ler, il les deſſinoit toûjours, ou les faiſoit deſſiner par ſes diſciples ſur des perſonnes mêmes, & enſuite les accommodoit ſur une de ces figures de bois, que les Peintres appellent manequins, pour les peindre avec plus de loiſir. L'on dit auſſi que Raphaël deſſinoit ſouvent ſes draperies d'après les Peintres qui travailloient ſous lui, parce qu'ils ſçavoient mieux que d'autres perſonnes, s'accommoder d'une maniere qui fît paroître de beaux plis.

Il me vient en penſée, dit Pymandre, que les Italiens ſe ſont plus portez à donner de l'action à leurs figures que les Flamands, parce que naturellement ils ont l'eſprit plus vif, & le geſte plus animé.

Il eſt certain, lui dis-je, que les Peintres ſe peignant eux-mêmes, ceux d'Italie, qui en effet ont l'eſprit plus prompt, ſe ſont portez à des entrepriſes plus extraordinaires que les autres, qui n'ont repreſenté que des actions ordinaires. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eû des Peintres Flamands qui ont ſçû donner de l'action & du mouvement à leurs figures. Ce Pierre Koek, dont je vous ai tantôt parlé, diſpoſoit agréablement une compoſition d'ouvrages. Au retour de ſes voyages, il grava en bois toutes les cérémonies qui s'obſervent parmi les Turcs, où l'on voit dans toutes ſes figures une grande facilité, & beaucoup

coup d'expreſſion. Il y a des cheveux fort bien deſſinez; & les habits & les ornemens y ſont exécutez avec beaucoup d'entente. LE VIEUX BRUGLE, dont vous avez tant oüi parler, étoit ſon diſciple; il ſe nommoit Pierre, & étoit natif d'un village, nommé Brugle proche Breda.

Entre les Peintres qui ont encore eû de la reputation au-deçà des Monts, il y en eût un, qui du tems d'Albert & de Lucas, travailla avec grande eſtime; mais que la nature ſeule avoit vraiſemblablement élevé au point où il a paru. C'eſt JEAN HOLBEN, natif de la ville de Bâle. Sa maniere de peindre toute particuliere fait conjecturer, que ce fut par ſon travail & par ſon propre jugement, qu'il ſe perfectionna lui ſeul dans cet Art, n'ayant jamais été en Italie, ni vû ailleurs des exemples ſur leſquels il ait pû ſe former. Les premieres piéces qui le firent connoître, fut une danſe des Morts, qu'il peignit dans l'Hôtel de Ville de Bâle, où ſous pluſieurs figures il a repreſenté des perſonnes de tous âges & de toutes conditions. Lorſqu'il travailloit à cet ouvrage, il fit amitié avec Eraſme de Roterdam, qui étoit à Bâle, où il faiſoit imprimer ſes œuvres. Holben fit ſon portait; & Eraſme fâché qu'un ſi excellent homme demeurât dans un païs où l'on ne connoiſſoit pas aſſez ſon

merite,

merite, le publia par tout, & lui perſuada d'aller en Angleterre, où le Roi Henri VIII. traitoit favorablement les hommes extraordinaires, & leur faiſoit part de ſes liberalitez. Le deſir d'acquerir du bien & de l'honneur le firent aiſément reſoudre à ce voyage; & d'autant plus volontiers, que ce lui fut un honnête ſujet pour ſe ſeparer d'avec ſa femme, dont la mauvaiſe humeur l'incommodoit plus que toutes choſes: ce qui lui faiſoit ſouvent repeter, que ce que dit un Poëte Grec (1) eſt bien veritable, que les Dieux ont donné aux hommes des remedes contre les bêtes, mais qu'il n'y en a point pour ſe défendre contre une mauvaiſe femme. Il crut que le ſeul dont il pouvoit ſe ſervir, étoit l'éloignement; & ainſi prenant l'occaſion qui ſe preſentoit, il partit de Bâle pour aller en Angleterre. Eraſme lui donna des lettres de recommendation pour Thomas Morus, Grand Chancelier d'Angleterre, ſon intime ami, auquel il envoya auſſi ſon portrait qu'Holben avoit fait. Comme Eraſme mandoit par ſes lettres le merite d'Holben, Morus le reçût avec beaucoup de joye, & fit grande eſtime de ſon ouvrage. Il le logea chez lui ſans le faire connoître à perſonne, afin de pouvoir l'entretenir plus commodément, & poſ-

ſeder

(1) Euripide.

ſeder les premiers fruits de ſon travail. Il fit d'abord pluſieurs portraits, entr'autres ceux de Morus, de ſa femme & de ſes enfans, leſquels il plaça dans une ſale. Et le Roi s'étant trouvé quelques jours après à un magnifique feſtin, où Morus l'avoit invité avec les principaux Seigneurs de la Cour, ils furent tous ſurpris, lorſqu'ils virent dans cette ſale tant de portraits qui leur parurent comme autant de perſonnes vivantes. Morus voyant que le Roi prenoit plaiſir à les regarder, le ſupplia de les recevoir: ce qu'il fit, & demanda s'il ne pouvoit point avoir le Peintre qui les avoit faits. Morus, l'ayant fait venir, le preſenta au Roi, qui lui fit beaucoup de careſſes, & laiſſa à Morus ſes portraits; lui diſant, que puis qu'il avoit celui qui les avoit peints, il en pouvoit avoir d'autres: & deſlors le Roi prit Holben en ſi grande affection, qu'il lui en donna bientôt des témoignages; & même cela parut à la Cour par une rencontre aſſez fâcheuſe. Comme Holben faiſoit le portrait d'une femme, & qu'il ne voulut pas qu'on le vît travailler, il y eût un Seigneur, des principaux de la Cour, qui demanda à entrer dans ſa chambre. Holben uſa de toute ſorte de prieres pour l'en empêcher; mais plus il faiſoit de difficulté, & plus ce Seigneur le preſſoit; en ſorte que voulant

uſer

uſer de violence, Holben le repouſſa ſi rudement qu'il le fit tomber de l'eſcalier en bas. Il s'écria auſſi-tôt, & ſes gens étant accourus, & le voyant bleſſé, ſe mirent en état de rompre la porte pour entrer, afin de vanger leur Maître. Holben ſe barricada ſi bien qu'ils n'en purent venir à bout, & s'étant ſauvé par le haut de la maiſon, il alla ſe jetter aux pieds du Roi, qui lui pardonna, ayant ſçû comme la choſe s'étoit paſſée. Un peu après le Seigneur qui avoit été bleſſé, s'étant fait porter chez le Roi en l'état qu'il étoit, lui fit ſa plainte, & demanda que l'on punît exemplairement celui qui l'avoit oſé traiter de la ſorte, impoſant à Holben pluſieurs choſes fauſſes, pour aigrir davantage le Roi contre lui. Mais comme il étoit informé de la verité, & que d'ailleurs il avoit de l'affection pour Holben, il fit connoître à ce Seigneur qu'il ne pouvoit le ſatisfaire de la maniere qu'il deſiroit: dont il fut ſi irrité, que perdant tout d'un coup le reſpect, il jura hautement, qu'il ſçauroit bien ſe vanger lui-même. Le Roi en colere lui dit, que puiſqu'il étoit aſſez hardi pour mépriſer ſon autorité en parlant de la ſorte, que c'étoit à lui qu'il auroit affaire, & non plus à Holben; & qu'il vouloit bien qu'il ſçût, qu'il pouvoit faire quand il voudroit, des Comtes comme lui,

lui, mais qu'il ne pouvoit pas faire un Holben, & que pour cela il lui commandoit de quitter le deſir de vengeance qu'il avoit. Ce Seigneur ſurpris de la colere du Roi, modera la ſienne, & lui promit de faire ce qu'il lui commanderoit : ainſi cette affaire demeura entierement aſſoupie.

Holben continuant à travailler, fit le portrait du Roi grand comme nature, qui parut une choſe admirable, tant il repreſenta bien l'air & la taille de ce Prince, & les veritables traits de ſon viſage. Il peignit auſſi le Prince Edoüard & les Princeſſes Marie & Eliſabeth, qui étoient encore fort jeunes. Ces portraits ont été long-tems dans le Palais de Withal.

Il fit encore pour la Confrairie des Chirurgiens de Londres un Tableau, où le Roi Henri VIII. étoit repreſenté aſſis dans une chaiſe, donnant les Privileges aux Chirurgiens qu'on voit à genoux devant lui. On croit pourtant que ce tableau n'eſt pas entierement de ſa main, & qu'il fut achevé par un autre Peintre qui imita ſa maniere.

Il y avoit encore dans la maiſon des Oſtrelins, dans la ſale du Convive, deux Tableaux à détrempe, qu'on a vûs ici depuis quelques années, & qu'on avoit envoyez en Flandres.

L'un

L'un repreſente le triomphe de la Richeſſe, & l'autre celui de la Pauvreté. La Richeſſe eſt figurée par le Dieu Plutus, qui eſt un vieillard chauve, aſſis ſur un char à l'Antique, & magnifiquement orné. Ce char eſt tiré par quatre chevaux blancs, ſuperbement harnachez, & conduits par quatre femmes, dont les noms ſont écrits au-deſſus. Le Dieu des Richeſſes ſe baiſſe pour prendre de l'argent dans un coffre & dans des ſacs, afin de le repandre parmi le peuple. On voit auprès de lui la Fortune & la Renommée, & à côté Créſus & Midas. Il y a autour de ſon char pluſieurs perſonnes qui s'empreſſent pour amaſſer l'argent qu'il repand.

Dans l'autre tableau eſt la Pauvreté, repreſentée par une vieille femme maigre, aſſiſe ſur une gerbe de paille. Son char eſt rompu en divers endroits, & tiré par un cheval & par un âne fort décharnez. Devant ce cheval marchent un homme & une femme, les bras croiſez & le viſage triſte; & toutes les figures qui l'environnent, ne repreſentent que pauvreté & que miſere. Il y a quelque choſe de ſingulier dans la diſpoſition & dans l'exécution de ces tableaux; & l'on dit même que Frederic Zuccaro étant en Angleterre en 1574. ſe donna la peine de les copier; mais ce qu'il eſtima beaucoup, fut le portrait d'une

ne Dame Angloiſe vêtuë de ſatin noir, qui étoit à l'Hôtel de Pembroc.

Holben appelloit ſa piéce d'honneur le tableau à détrempe, où il avoit repreſenté Thomas Morus, ſa femme & ſes enfans, grands comme nature, parce que ce fut le premier ouvrage qu'il fit en Angleterre pour ſe mettre en reputation. On voit plus de portraits de lui que d'autres ſortes d'ouvrages; il fit le ſien par deux fois: mais outre ce qu'il a peint, il a fait quantité de deſſeins pour des Graveurs, des Sculpteurs & des Orfévres. Il y a de lui des figures de la Bible en taille de bois, qui ſont gravées avec beaucoup de netteté, comme auſſi cette danſe des Morts qu'il a peinte à Bâle.

Il étoit gaucher, & ne pouvoit travailler de la main droite; ce qu'il a eû de commun avec Turpilius, cet ancien Peintre & Chevalier Romain, qui pour cela étoit admiré de ſon tems. Enfin, Holben ayant embelli l'Angleterre de ſes ouvrages, & porté ſa reputation par toute l'Europe, fut attaqué de la peſte, dont il mourut à Londres l'an 1554. âgé de cinquante-ſix ans. L'année d'après JEAN MOSTAR mourut: il étoit d'Harlem en Hollande, & faiſoit des païſages & de petites figures.

Mais je ne me ſouvenois pas de vous parler

parler d'un Peintre de Bruxelles, contemporain d'Albert Dure, & qu'on peut dire avoir été un des plus ſçavans de tous ceux qui paſſoient alors dans les Païs-bas. Il ſe nommoit ROGER VANDERWYDE, & a peint dans l'Hôtel de Ville de Bruxelles pluſieurs tableaux, où il a repreſenté des exemples de juſtice les plus mémorables que l'hiſtoire lui a pu fournir; entre leſquels il y en a un qui a grand cours en Flandres, & que pluſieurs (1) Auteurs ont rapporté. La beauté de cette peinture mérite bien que je vous en faſſe le recit. Erchenbaldus de Burban, homme illuſtre & puiſſant, & que quelques-uns qualifient de Comte, avoit un ſi grand amour pour la juſtice, que ſans faire acception de perſonne, il ne pardonnoit aucun crime. Comme il étoit malade, & en danger de mort; un de ſes neveux fils de ſa ſœur, ayant attenté à la chaſteté de quelques femmes, il commanda auſſi-tôt qu'on s'en ſaîſît, & qu'on le menât au ſupplice. Ceux qui reçûrent cet ordre, eûrent compaſſion de la jeuneſſe de ſon neveu; & l'ayant ſeulement averti de s'abſenter, ne laiſſerent pas de faire ſçavoir au malade qu'ils avoient exécuté ſes commandemens. Mais cinq jours après, le jeune homme qui croyoit la cole-

(1) *Ceſarius l. 9. c. 38. Cantipratenſis l. 2. c. 36. part. 6. Fulgoſ. l. 1. c. 6. Del Rio diſq. mag. l. 4. c. 6. quæſt. 3.*

colere de ſon oncle déjà paſſée, alla imprudemment dans ſa chambre pour le viſiter. Le malade l'appercevant diſſimula ſon courroux, & lui tendant les bras, l'invita par des paroles obligeantes à s'approcher de lui: mais lorſqu'il pût l'embraſſer, il lui paſſa un de ſes bras ſur le col, & le ſerrant de toute ſa force, lui donna de l'autre main, d'un couteau dans la gorge, & lui ôtant la vie, devint lui-même l'exécuteur de la juſtice qu'il avoit ordonné de faire. Le corps mort & tout ſanglant ayant été emporté, le peuple vit avec horreur un ſpectacle ſi tragique & ſi cruel. Cependant la maladie d'Erchenbaldus commença d'augmenter; & l'Evêque du lieu étant venu pour le confeſſer, fut tout ſurpris de voir quele malade s'accuſant avec une douleur extrême de tous ſes pechez, il ne parloit point du meurtre de ſon neveu qu'il venoit de commettre: de quoi l'ayant averti, il ſoûtint qu'en cela il n'avoit commis aucun mal, n'ayant rien fait que par la crainte qu'il avoit de Dieu, & pour le zele de la juſtice: ce qui fâcha ſi fort l'Evêque, qu'il lui refuſa l'abſolution, & remporta le ſacré Viatique. Mais à peine étoit-il ſorti de la maiſon, que le malade le fit appeller, & le pria de voir ſi la Sainte Hoſtie étoit dans le ciboire; & comme l'Evêque l'eût ouvert,

& qu'il fut étonné de n'y trouver rien : *Voilà*, dit le malade, *celui que vous m'avez refuſé qui s'eſt donné lui-même à moi :* & ouvrant la bouche, montra la Sainte Hoſtie ſur ſa langue. De quoi l'Evêque fut ſi ſurpris, qu'il fut obligé d'approuver ce qu'il avoit condamné auparavant, & de faire ſçavoir à tout le monde un ſi grand miracle, qui arriva environ l'an mil deux cent vingt.

Cette Hiſtoire eſt repreſentée par ce Vanderwyde, qui a fait voir dans ſes figures, des expreſſions qui ſurpaſſent tout ce que les autres Peintres, dont je viens de parler, ont jamais fait de plus beau. Il mourut en mil cinq cent vingt-neuf.

Quelques années après, JEAN SCHOREL commençoit à paroître avec eſtime en Holande, où alors il y avoit quantité de Peintres, auſſi-bien que dans toutes les autres Provinces des Païs-bas. Jean fut nommé Schorel, à cauſe d'un village qui eſt proche d'Almaer en Holande, où il prit naiſſance en l'an 1495. Il étudia d'abord à Amſterdam chez Jacob Cornille Peintre; mais étant devenu amoureux de ſa fille, qui n'avoit alors que douze ans, il alla demeurer chez Jean Maubuge, en attendant que cette fille fût en âge d'être mariée; & afin que le tems lui ennuyât moins, il réſolut de voyager. De ſorte qu'il alla en Alle-

Allemagne, où il vit Albert Dure : de là il paſſa à Veniſe, d'où il partit avec pluſieurs autres, pour faire le voyage de la Terre Sainte. Il n'avoit alors que vingt-cinq ans ; & afin de profiter de ſes voyages, il deſſina preſque tous les lieux où il ſe rencontra, particulierement ceux de la Terre Sainte, la ville de Jeruſalem, & tout ce qu'il y avoit de plus remarquable. Il deſſina auſſi les côtes & les Iſles par où il paſſa, entre autres celles de Candie & de Cypre. Etant de retour à Veniſe, il alla à Rome, où il copia tout ce qu'il trouva de plus beau, & même il travailla pour le Pape Adrien VI. qui le retint à ſon ſervice. Enſuite il retourna en Hollande, où ayant appris que ſa Maîtreſſe étoit mariée, il pourſuivit un Canonicat dans l'Egliſe de Notre-Dame d'Utrecht; & l'ayant obtenu, y établit ſa demeure. Il ne laiſſa pas de faire pluſieurs Tableaux, qui avoient plus du goût d'Italie que ceux qu'on avoit faits juſqu'alors dans les Païs-Bas. Le Roi François I. tâcha de l'attirer en France; & comme il avoit pluſieurs bonnes qualitez, il étoit cheri de toutes les perſonnes de condition. Il étoit Poëte, Muſicien, & joüoit fort bien de pluſieurs inſtrumens. Antoine More qui étoit ſon diſciple, fit ſon portrait deux ans avant ſa mort, qui arriva l'an 1562.

étant pour lors dans ſa ſoixante-ſeptiéme année.

Il y avoit en ce tems-là dans la Ville d'Anvers un fameux Païſagiſte, nommé Mathias Cock, qui mourut en 1565, & dans celle de Liége un Peintre nommé Lambert Lombart, qui avoit voyagé en Italie, & qui fut Maître de Hubert Goltzius, de François Floris, & de quelques autres.

Ce François Floris, que l'on nomme d'ordinaire Franc-Flore, naquit à Anvers l'an 1520. Son pere avoit nom Corneille Floris, Tailleur de pierre. Après avoir étudié à Liége ſous Lombart, il s'en alla à Rome, où il deſſina beaucoup d'après les Ouvrages de Michel-Ange. Etant revenu à Anvers, il y vivoit ſplendidement, & ſouvent dans la débauche; il avoit même la réputation d'un des plus grands beuveurs de ſon tems. Il travailloit avec facilité, d'une maniere un peu dure & chargée. Il a fait les travaux d'Hercule, que l'on voit gravez. Il laiſſa pluſieurs Ouvrages, & beaucoup d'Eleves, & mourut âgé de cinquante ans, l'an 1570.

Martin Heemskerke, ainſi nommé à cauſe d'un village de Holande d'où il étoit, étudia d'abord ſous un Jean Lucas, puis ſous Schoorel. Il mourut à Haerlem l'an 1574. âgé de ſoixante-ſeize ans.

Vous

Vous parlez d'un Peintre, dit Pymandre, dont peut-être ne ſçavez-vous pas tout ce qu'il a fait durant ſa vie.

J'avoûë, repartis-je, que je ne m'en ſuis pas beaucoup mis en peine, non plus que de beaucoup d'autres qui vivoient alors dans ces païs-là, parce que je n'ai recherché que les Ouvrages de ceux dans leſquels on voit quelques parties qui méritent d'être conſiderées.

Ce n'eſt pas de ſes Tableaux dont je veux parler, repliqua Pymandre: mais comme vous avez remarqué dans quelques Peintres Italiens des actions particulieres pour me faire connoître leur humeur & leur maniére de vie, je vous ferai part de ce que j'ai appris ſur les lieux, de ce Peintre Hollandois. Ayant beaucoup travaillé pendant qu'il vivoit, il mourut aſſez riche; & pour laiſſer quelque mémoire de lui, il legua par ſon Teſtament dequoi marier tous les ans une fille du village d'où il étoit; mais ce fut à condition que le jour des nôces le marié & la mariée avec tous les conviez, iroient danſer ſur ſa foſſe: ce qui ſe pratiquoit ſi religieuſement, à ce qu'on m'aſſûra, qu'encore que le changement de Religion arrivé en ces païs-là, eût fait démolir & abbatre toutes les croix des cimetieres, les habitans néanmoins de Heemskerke n'ont jamais

voulu permettre qu'on ôtât celle qui eſt ſur la foſſe de ce Peintre, laquelle eſt de cuivre, & leur ſert comme d'un titre pour jouïr de la dot & de la donation faite à leurs filles.

J'avouë, répondis-je, que je ne ſçavois pas cette particularité, qui fait voir que s'il y a eu des Peintres qui aimoient beaucoup les richeſſes, comme nous en avons remarqué parmi les Italiens; il y en a eu d'autres qui ont recherché la danſe & des divertiſſemens juſques après leur mort, & qu'ils ſont tous differens dans leur mœurs, auſſi-bien que dans leurs Ouvrages.

Par tout ce que vous m'avez dit, repliqua Pymandre, je voi que la difference qu'il y a dans leurs tableaux, ne vient que de ce grand nombre de parties qui ſont néceſſaires dans la Peinture; & que ſi l'on connoiſſoit les difficultez qu'il y a de s'y perfectionner, je ne crois pas qu'il ſe trouvât tant de Peintres que nous en voyons.

Il n'eſt pas beſoin, repartis-je, que tous ceux qui commencent quelque étude, connoiſſent la peine qui s'y rencontre; c'eſt aſſez qu'ils ſe mettent dans le bon chemin, & qu'ils ſe laiſſent conduire par la forte inclination qui les entraîne. Celui qui veut s'appliquer à la Peinture, ne doit pas s'étonner, ſi d'abord il trouve beaucoup d'obſtacles, & s'il n'exécute pas aiſé-

ment

ment toutes choſes. Il arrivera même qu'il ne pourra pas en acquerir une connoiſſance générale, comme nous avons dit tantôt, ou que l'ayant acquiſe il en trouvera la pratique très-difficile. Cependant je ne conſeillerois pas à cet homme-là de quitter le pinceau; je l'exhorterois plûtôt à ſe fortifier dans ce qui lui eſt le plus facile, s'il n'a pas un genie aſſez grand pour ſe rendre univerſel. Par exemple, s'il n'eſt pas abondant en inventions, qu'il tâche au moins de poſſeder parfaitement la connoiſſance de ſon Art, afin de ne rien faire que de correct & de judicieux; s'il n'a pas le talent de donner à ſes figures toute la grace qu'il voudroit, qu'il les rende conſidérables par la force & par la majeſté. Si quelqu'un le ſurpaſſe dans la gentilleſſe, & dans l'agrément de ſes Ouvrages, qu'il s'efforce de le vaincre par ſon ſçavoir & par ſa diligence. Quoi que tout le monde ne puiſſe pas monter au degré de perfection, où les plus grands hommes ſont arrivez, on peut néanmoins ſe rendre conſidérable en quelque partie.

M'etant arrêté, Pymandre demeura auſſi quelque tems ſans parler; & après avoir repaſſé dans ſon eſprit ce que je venois de dire, vous venez, dit-il en me regardant, de remarquer autant qu'il ſe peut, toutes les beautez de la nature; & il me ſemble

que vous m'avez ſuffiſamment fait connoître les choſes qu'on doit apprendre pour ſe perfectionner dans la Peinture ; mais ſi par ces remarques vous avez donné des enſeignemens propres à choiſir ce qui eſt beau, & rejetter ce qui eſt difforme; dites-moi, je vous prie, de quelle maniére un Peintre ſe doit conduire dans ſon travail.

Ne vous ai-je pas fait voir, repartis-je, que le deſſein étant le fondement & la baſe de toute cette grande machine de la Peinture, il faut qu'il s'y fortifier autant qu'il pourra; qu'il deſſine ce qu'il y a de plus beau parmi les Antiques, qu'il les confére avec le naturel, pour en corriger les défauts ; qu'il examine tout ce qu'il y a de grand, de noble & de gracieux dans les Bas-Reliefs ; & qu'il ne laiſſe rien de ce qu'il trouvera de plus excellent, ſans en faire des mémoires. Raphaël étoit ſouvent parmi les ruïnes du Coliſée & des vieux Palais, où il conſidéroit ces beaux reſtes de l'Antiquité, pour s'en former une parfaite idée: auſſi eſt-il vrai qu'il l'a euë ſi belle, que toutes ſes figures ont la grace & la Majeſté des plus belles Statuës que les Grecs nous ont laiſſées.

Ce n'eſt pas qu'un Peintre doive copier toutes les Statuës qu'il voit, ni tous les tableaux qui ſont en eſtime: il y employeroit

roit trop de tems : il ſuffit qu'il les regarde, qu'il les obſerve, & qu'il faſſe un choix judicieux des plus belles parties. Il doit imiter les abeilles dans l'ordre de ſes études. Quand elles vont en quête, (1) elles ne s'attachent qu'à une ſorte de fleurs ; & avant que d'être déchargées du butin qu'elles y ont fait, on ne les voit point voler à celles d'une autre eſpece.

Ainſi il partagera ſon tems, tantôt à deſſiner, tantôt à remarquer ce qui eſt beau dans Raphaël, & tantôt à copier l'Antique, ſans jamais abandonner le naturel, qui doit être ſon principal objet, afin de ne ſe point faire de maniére.

Et lorſqu'il ſera bien inſtruit de toutes ces choſes, repliqua Pymandre, comment doit-il exécuter ſes penſées, & pratiquer ce qu'il a appris ?

Il y a pour cela, repartis-je, deux moyens ou deux inſtrumens principaux qui lui ſont propres, qu'il ne doit point chercher hors de lui-même, & dont il ſe doit ſervir d'abord. L'un eſt la vuë, l'autre eſt la raiſon, ou le jugement. Quoique ces inſtrumens concourent tous deux à repréſenter les mêmes choſes ; ils y arrivent néanmoins fort ſouvent par des voyes différentes. Le jugement qui ſe conduit avec retenuë, & qui cherche toûjours le che-

(1) Ariſt. Hiſt. de Animal. l. 9. c. 40.

min le plus aſſûré, ſe ſert des moyens les plus certains pour exécuter ſon Ouvrage, tâchant même de profiter des inventions & du travail d'autrui.

Les yeux au contraire ne ſe fient qu'à eux-mêmes, ne croyent que les choſes qui les touchent, & ne veulent repreſenter les objets que de la ſorte qu'ils les voyent. Cependant il n'y a rien, comme vous ſçavez, qui ſe trompe ſi aiſément que nôtre vuë; car pour peu qu'il y ait d'altération & de changement, ou dans notre œil, ou dans l'objet que nous regardons, ou dans l'eſpace qui eſt entre cet objet & notre œil, il ſe trouvera une notable différence entre l'original & la figure que nous en ferons. Nonobſtant cela l'œil ne laiſſe pas d'avoir la meilleure part aux choſes que nous faiſons; c'eſt lui qui le premier les approuve, ou qui les condamne; & nous voyons ſouvent qu'il l'emporte ſur la raiſon, quand les choſes ont le bonheur de lui plaire. C'eſt pourquoi il faut que le Peintre tâche, autant qu'il peut, d'accorder enſemble la vuë & la raiſon, afin qu'il ne faſſe rien qui ne ſoit au gré de toutes deux.

Pour cet effet il doit étudier la Gèometrie, & la Perſpective, principalement cette derniére, qui eſt comme une regle certaine pour meſurer les Ouvrages, ou plûtôt

plûtôt une lumiére très-claire, qui lui découvrira ſes défauts, & l'empêchera de tomber dans pluſieurs manquemens inévitables à ceux qui l'ignorent.

Vous ſçavez bien qu'il n'y a point de différence entre pluſieurs figures qui compoſent l'ordonance d'un tableau, & pluſieurs corps d'Architecture, pour ce qui regarde le moyen de les mettre en perſpective; & que le cadre d'un tableau n'eſt conſidéré que comme le chaſſis d'une porte ou d'une fenêtre, par laquelle on découvre pluſieurs objets, qui doivent être repréſentez ſur une toile, comme ils paroîtroient dans la nature.

Il ſeroit véritablement difficile de réduire toutes les parties du corps humain dans leur raccourci avec des lignes, comme l'on feroit un membre d'Architecture, parce qu'il y auroit un grand embarras des différentes lignes qu'il faudroit tirer pour tracer le géometral de tous les corps qui ſe trouveroient en diverſes attitudes dans un même tableau.

Les Peintres néanmoins doivent réduire les principales parties dans leur juſte hauteur & groſſeur; & qui voudroit ſe donner la peine, & prendre le tems néceſſaire pour cela, il n'y a rien de ſi particulier qu'on ne pût bien faire. Mais la vuë & la raiſon ſuppléent au défaut de la régle, &

doivent exempter ceux qui travaillent, d'une quantité de lignes qui leur cauſeroient un travail preſque infini.

On deſſine même bien ſouvent à vuë d'œil, non ſeulement une diſpoſition de figures, mais encore des bâtimens; & en cela celui qui a l'œil le plus juſte, réüſſit le mieux, les choſes ſe trouvant en perſpective quand elles ſont bien faites. Mais comme il eſt difficile d'y être toûjours aſſez exact, parce que l'œil ſe peut aiſément tromper; ceux qui veulent être fort corrects, après les avoir deſſinées à vuë d'œil ſur le naturel, les reduiſent encore en leur place par les régles de la perſpective; & ces régles ſont ſi néceſſaires, qu'il y a même des perſonnes qui ſe ſervent, ou d'un petit treillis, ou d'un verre, pour avoir la véritable place des objets qu'ils veulent peindre. Leonard de Vinci, & Leon Baptiſte Albert conſeillent au Peintre de ſe ſervir de ces deux moyens, pour deſſiner après la boſſe, parce qu'on ne peut ſe mouvoir ſi peu, que les ſuperficies d'une figure ne changent auſſi.

C'eſt donc pourquoi, dit Pymandre, j'ai vû des Peintres ſe ſervir d'un compas, pour meſurer toutes les parties du viſage, lorſqu'ils font des portraits; & en effet, quand l'on en prend ainſi les grandeurs, je crois qu'on ne ſe peut tromper.

Encore

Encore qu'il importe fort peu, repris-je, de quelle façon l'on ait agi, lorſqu'on a mis ſon Ouvrage dans un état tout-à-fait accompli; il ne faut pas néanmoins s'accoûtumer dans les commencemens à ces ſortes de réductions, parce qu'il eſt beaucoup plus avantageux de comprendre les choſes par la force de l'eſprit & la juſteſſe de l'œil, que d'employer ces inſtrumens, dont le ſecours même embarraſſe, & ne fait que rendre les ouvriers plus négligens. Auſſi Michel-Ange avoit accoûtumé de dire que la proportion doit être dans les yeux des Peintres, afin qu'ils ſçachent par eux-mêmes juger de ce qu'ils voyent.

Mais continuai-je, en regardant Pymandre, je croyois ne m'entretenir avec vous que des Peintres qui ont été en réputation, & vous dire mon ſentiment ſur leurs Ouvrages: cependant vous m'engagez inſenſiblement à vous parler des régles de l'Art.

Pymandre m'interrompant auſſi-tôt, Nous n'avons pas beſoin, dit-il pour nous entretenir, de prendre tant de précautions; nous ne quittons pas pour cela notre Sujet; & puiſque l'occaſion s'en préſente, je ſerai bien-aiſe d'apprendre comment il faut ſe conduire dans la pratique de la pein-

ture, lorſque l'on commence à s'y appliquer.

Quand un Peintre, repris-je, ne deſſine que pour ſon étude particuliére, ſoit après la boſſe, ſoit après le naturel, il importe peu de quelle lumiére il ſe ſerve, c'eſt-à-dire, du jour ou de la lampe : il doit néanmoins faire en ſorte que ſon modéle ſoit diſpoſé de telle façon, que les ombres y tombent doucement, & ne cauſent point de difformitez, parce qu'il ne faut pas s'accoûtumer à rien faire qui ne ſoit beau. Pour cet effet, s'il deſſine à la clarté d'une lampe, il peut mettre un chaſſis huilé entre la lumiére & ſa figure, afin que les ombres en ſoient moins trenchées ; & s'il deſſine dans le grand jour, prendre une lumiére qui tombe d'enhaut, & qui ne faſſe pas des ombres trop fortes. Que s'il travaille à faire un portrait, il faut conſidérer le lieu où il eſt ; car les parois peuvent donner des reflets ſi forts & ſi déſagreables ſur le viſage de la perſonne qui ſe fait peindre, que l'ouvrier travailleroit en vain, pour faire quelque choſe de beau.

C'eſt pour cela que Leonard de Vinci veut que le Peintre accommode un lieu tout exprès. Quand donc il veut deſſiner ſeulement pour ſon étude, il n'importe pas de quelle ſorte il donne le jour à ſes figures, comme nous avons dit ; mais lorſqu'il

qu'il veut s'en ſervir dans la compoſition d'un tableau, alors il faut uſer d'autres précautions. Il doit avoir égard au lieu où ſe paſſe ſon hiſtoire; ſi c'eſt à la campagne, ou dans un endroit fermé, afin de donner des lumiéres propres & convenables à toutes les figures.

Il n'y a point de doute qu'une lumiére diffuſe qui vient d'enhaut, & qui n'eſt point trop forte, eſt très-avantageuſe, & fait paroître avec grace juſques aux moindres parties du corps.

Les Peintres ne deſſinent pas d'abord avec juſteſſe toutes les parties qui entrent dans un Ouvrage, ils en font une legere exquiſſe, où ils établiſſent ſeulement l'ordre de leurs penſées pour s'en ſouvenir. Car les images des choſes qui ſe préſentent à nous, & des paſſions que l'on veut repréſenter, paſſent avec un mouvement ſi ſubit, qu'elles ne donnent pas le loiſir à la main de les figurer; & lorſqu'une fois elles ſont diſſipées, les idées ſi fortes & ſi nettes que l'on avoit dans l'eſprit, ne pouvant plus être bien exprimées, il eſt difficile de donner à un Ouvrage cette beauté, & cette grace qu'on y demande; & quelque ſoin qu'on prenne à bien diſpoſer toutes ſes parties, on verra néanmoins qu'elles ne ſont point conduites avec un même feu. C'eſt ce feu pourtant qu'il ne faut

pas

pas laiſſer éteindre, mais le bien ménager. Virgile, à ce qu'on dit, compoſoit dans ſa chaleur poëtique les beaux Ouvrages qu'il nous a laiſſez, attendant à polir ſes Vers, qu'ils fuſſent tous enfantez; après quoi il les perfectionnoit, les formant, s'il faut ainſi dire, peu à peu, comme l'Ourſe fait ſes petits.

L'on ne peut point dire de quelle ſorte le Peintre doit produire ſes penſées; cela dépend de la force de ſon imagination. Je dirai ſeulement que la verité en doit être le fondement; c'eſt-à-dire, que la vraiſemblance doit paroître dans toutes les parties qui compoſent une hiſtoire; mais il faut que ce ſoit une verité, dont les beautez ſurprenantes ſemblent être cachées aux yeux du peuple, & que les eſprits du commun n'appercevroient pas, ſi d'autres plus élevez ne les découvroient: car il y a quelquefois des choſes qui ſont ridicules pour être trop vrayes, & qui pourroient rendre un Ouvrage défectueux, ſi elles n'y paroiſſoient d'une maniére extraordinaire. Il faut que les Poëtes, embelliſſent celles qui ſont trop ſimples d'elles-même, & qu'il y ait dans leurs tableaux quelque nouvelle invention, qui n'ait point encore été vuë. Or toute la force de ces belles inventions conſiſte dans la faculté imaginative, quoique pourtant nous

ſoyons

ſoyons redevables de la premiére connoiſſance que nous avons des choſes, au ſens de la vuë, qui porte dans l'eſprit les figures & les couleurs de tous les objets qui ſe préſentent à nous. Et bien que l'Art donne ſouvent à ce qu'il fait, quelque choſe qui n'eſt pas toûjours dans la nature, il n'y doit rien ajoûter néanmoins qui offenſe la verité, ou qui bleſſe les yeux. Quand Horace (1) parle du pouvoir qu'ont les Poëtes & les Peintres de feindre quelque choſe, il n'entend pas que cette fiction ſoit trop licentieuſe, mais conduite avec artifice.

Il y a bien des Peintres, dit Pymandre, qui ne ſçavent pas quelles licences leur ſont permiſes, ni juſques où ils peuvent porter la fiction. C'eſt pourquoi ils doivent prendre garde, qu'en voulant trop enrichir leurs penſées, ils ne les défigurent. Car ſi un Poëte doit cacher les choſes véritables qu'il raconte, ſous des figures indirectes & obliques, avec une certaine grace & une beauté qu'un Hiſtorien ne doit pas rechercher; il me ſemble auſſi que le Peintre doit ſuivre la même conduite.

Dans la peinture, comme dans la Poëſie, repris-je, les Ouvrages que l'on veut faire

(1) *Fingendi poteſtas debet eſſe artificioſa, non etiam immoderata.*

faire paroître auſſi-tôt qu'ils ſont enfantez, ſont rarement corrects & achevez dans toutes leurs parties : car ce n'eſt pas toûjours la raiſon qui les produit : c'eſt ſouvent, comme j'ai dit, un certain feu caché, qui échauffe les Poëtes & les Peintres, & qui les porte impetueuſement à peindre & à faire des Vers. Auſſi n'y en a-t-il point qui réüſſiſſent avec plus d'éclat, que ceux que l'on y voit pouſſez par un ſecret ſentiment de leur âme ; doù il arrive que chaque Peintre paroît encore davantage dans les choſes qu'il aime. Et à dire le vrai, c'eſt une grace du Ciel toute ſinguliére d'être bon Peintre, auſſi bien que bon Poëte ; il faut que tous les deux ſoient pourvûs d'un beau naturel ; qu'ils apportent en naiſſant une diſpoſition aiſée à l'un & à l'autre de ces beaux Arts : & comme tous les hommes ſont d'humeurs & de complexions differentes, auſſi leurs maniéres & leurs façons de faire ne ſont point ſemblables. Ce ſont ces divers temperamens qui font que les Peintres ſont ſi différens dans ce qu'ils font ; que les uns ſont agréables, les autres terribles ; les uns doux & gracieux ; les autres pleins de majeſté & de grandeur ; que les uns prennent plaiſir à traiter des Sujets nobles & relevez, les autres à repréſenter des actions ſimples, & les choſes les plus com-

mu-

munes. Ainſi l'on a remarqué d'un certain Ardrocydes, qu'il ne peignoit que des poiſſons, que Dioniſius fut ſurnommé Antropographe, à cauſe qu'il ne repréſentoit que des hommes, que Paraſius ſe plaiſoit à peindre des choſes laſcives, que Nicias Athenien s'appliquoit particuliérement à bien peindre des femmes, que Pauſias prenoit un ſingulier plaiſir à exprimer la variété des fleurs; & ainſi beaucoup d'autres, qui ont parfaitement réüſſi dans les choſes pour leſquelles ils avoient une intention particuliére.

Car il faut que l'eſprit d'un Peintre entre, s'il faut ainſi dire, dans le Sujet même qu'il repreſente. Il ne peut bien peindre une action, s'il ne la met tellement dans ſon eſprit, qu'il la voye comme devant ſes yeux, & s'il ne prend les mêmes ſentimens des perſonnes qu'il veut figurer, comme faiſoit autrefois ce Polus (1) comedien, dont vous avez ouï parler: ce qui a fait dire à Horace, *Si tu veux que je pleure, il faut que tu commence le premier*, parce que ceux qui ſont véritablement paſſionnez, & auſquels la nature même fait dire ou repréſenter quelque choſe, ne font & ne diſent que ce qui convient à la paſſion qu'ils expriment, & ainſi ils ſont capables d'émouvoir les autres plus puiſſam-

(1) Aul. Gel. noct. att. l. 7.

ſamment, que ne peuvent faire tous les ſecrets de l'Art.

C'eſt pour cela que je vous ai dit, qu'il faut s'accoûtumer à bien remarquer dans toutes les occaſions ce qui eſt digne d'être obſervé, & s'en imprimer fortement les images dans l'eſprit; afin d'avoir dans la mémoire, comme un magaſin de diverſes eſpéces, qui fourniſſent par après à toutes les choſes dont on aura beſoin. Elles ſerviront même à fortifier l'imagination, & lui aideront à produire de nouvelles Images; car elle eſt ſi puiſſante, que, comme a fort bien dit un ſçavant Empereur, (1) non ſeulement elle donne à l'eſprit à juger des choſes qui ſont devant nous, mais elle lui repréſente encore celles qui ſont éloignées de pluſieurs lieuës, & les fait voir plus clairement, que ce qui eſt devant nos yeux, & que nous touchons.

Mais ces moyens dont je vous parle, dépendent en premier lieu du genie du Peintre: car s'il eſt grand, il ſe ſent porté à rechercher plûtôt les belles actions, & les beaux effets de la nature, que les choſes baſſes & communes. En ſecond lieu, de la force de ſon eſprit, qui le fera entrer plus avant dans les paſſions des hommes, pour les bien exprimer dans ſes tableaux. Et

(1) Julian. Orat. 8.

Et en dernier lieu, de la netteté de ſon jugement, qui lui fera choiſir ce qu'il y a de plus beau, & rejetter ce qui eſt vil & ſuperflu. Ces trois qualitez ſont néceſſaires pour entreprendre & achever les grands Ouvrages; mais comme elles ſont un don de nature, & que celui là eſt le plus favoriſé du Ciel, qui les poſſede plus parfaitement; tout ce que l'on peut dire ſur cela, ne peut, à mon avis, profiter de guéres à ceux qui n'ont pas un eſprit déjà diſpoſé à les bien comprendre. Cependant je ne laiſſerai pas d'ajoûter, que quand un Peintre a comme enfanté ſon Ouvrage, qu'il en a deſſiné la compoſition, qu'il en a fait même différentes eſquiſſes, comme faiſoit autrefois Raphaël, s'il eſt aſſez fécond pour cela, il doit enſuite raiſonner ſur toutes les choſes qu'il a eſquiſſées; conſiderer s'il n'y a point trop ou trop peu de figures pour le Sujet qu'il traite; ſi elles agiſſent conformément à ce qu'elles doivent repréſenter; ſi le plan ou ſcit eſt ſpacieux, & ſans embarras; ſi les lumiéres & les ombres ſont données à propos, ſelon la diſpoſition des figures, & l'arrangement des couleurs, afin que l'ordonnance générale produiſe un bel effet.

Quand il a fait cet examen, il doit réduire en perſpective tout l'eſpace de ſon tableau, afin de mettre ſes figures dans leur

leur juſte diſtance; puis les prenant les unes après les autres, les deſſiner toutes d'après nature, le plus correctement qu'il pourra; & n'oubliant rien de ce que nous avons déjà dit, qui regarde la ſcience des os, des nerfs, des muſcles, & les proportions convénables, donner à ſon modéle les mêmes actions, les mêmes jours, & le placer au même Point de vuë que la figure doit avoir dans ſon Tableau, pour ne pas tomber dans les fautes de pluſieurs Peintres, qui font voir les parties d'une Figure qui ne peuvent être apperçûës, parce qu'ils les ont deſſinées dans une autre diſtance que celle qu'elle occupe dans leur Ouvrage.

Quand le Peintre aura marqué les contours de ſes Figures avec force, & avec grace, il en formera peu à peu les ombres, obſervant ſoigneuſement les endroits où elles viennent à ſe ſéparer des clairs.

Nous avons dit, qu'outre qu'il doit toûjours avoir la nature pour objet, il doit encore imiter les Anciens dans le beau choix qu'ils en ont fait; néanmoins il faut qu'il ſe conduiſe, à l'égard des Statuës Antiques, avec jugement: car il pourroit ſe ſervir d'une très-belle Figure Antique, qui pourtant n'auroit pas de grace dans ſon Ouvrage, comme s'il vouloit donner à toutes ſes Figures d'hommes les mêmes

pro-

proportions de l'Appollon, & à celles des femmes celles de la Venus de Medicis. Il y a même des Peintres qui tombent dans un excès de beauté, s'il faut ainſi dire, faiſant des choſes, qui dans une rencontre ſeroient belles, mais qui ne conviennent pas aux Ouvrages qu'ils traitent; d'autres qui répetent toûjours les mêmes choſes, comme de faire toutes leurs Figures ſueltes & égayées, & de leur donner les marques des Antiques, juſques aux plis de leurs draperies.

Je ne ſçai ſi les Peintres approuveroient ma penſée; mais il me ſemble que quand ils travaillent à faire un Tableau, ils ne doivent point ſonger aux choſes qu'ils ont vuës, ſoit de Peinture, ſoit de Sculpture. Il faut, ce me ſemble, laiſſer agir ſon genie dans la production, & l'ordonnance de ſes Figures, juſques à ce qu'on ait diſpoſé tout ſon Sujet; & lorſqu'on en a arrêté la compoſition, on peut revoir ſes deſſeins, & ſe ſervant de ſes études, corriger ce qu'on a fait ſur l'exemple des belles choſes qu'on aura remarquées.

Les Antiques doivent être aux Peintres comme des verres au travers deſquels ils puiſſent voir la nature; ou bien des miroirs qui leur en découvrent les défauts; & non pas s'en ſervir, comme je viens de dire, en l'état qu'on la trouve. Il y a bien de

de la différence entre une Statuë & le corps d'un homme vivant ; les jours & les ombres ne ſont pas ſur le marbre les mêmes effets qu'ils font ſur la chair. Il y a des choſes dans le naturel qui ne ſe trouvent pas dans les Ouvrages de Sculpture, comme les cheveux, la barbe, le poil des ſourcils, & pluſieurs autres particularitez.

Je ne répeterai point le ſoin qu'on doit prendre de donner à chaque Figure la proportion, la grace, la paſſion, le mouvement, & les habits qui lui ſont propres. Je dirai ſeulement quil faut varier toutes les choſes qui entreront dans un Tableau, ſi l'on en veut rendre la compoſition agréable; mais cette diverſité doit être naturelle, ſans qu'il y ait rien d'affecté, ni de contraint. Il faut que toutes les Figures ſemblent s'être rangées & poſées d'elles-mêmes ſans trop de ſoin & d'étude; & c'eſt ce qui fait la grace dans la diſpoſition, de même que dans les membres du corps. Il y en a, qui pour donner plus de vie à leurs Figures, les font turbulentes, & dans des actions trop emportées, comme ſi les hommes ne paroiſſoient vivans, que quand ils agiſſent avec vehemence. Il faut fuir ces défauts, & marquer le mouvement où il eſt néceſſaire, & le repos où il ne doit pas y avoir d'action.

Ce que j'aurois encore à dire, eſt qu'un Peintre

Peintre ne doit jamais contraindre ſon eſprit quand il veut produire quelque ordonnance. Il doit attendre que ſon feu ſoit allumé, s'il faut ainſi dire, pour exprimer ſes conceptions; & lorſqu'il eſt en belle humeur, ſe laiſſer emporter doucement au courant de ſes belles imaginations. Car il arrive preſque toûjours que le beau feu qui nous échauffe, lorſqu'il ſeconde nos affections, & qu'il éclaire nos penſées, nous eſt plus favorable, & plus avantageux que tout le ſoin, & toute la diligence que nous pouvons apporter dans notre travail, pourvû que nous ne nous trompions pas nous-mêmes, par un trop grand amour de nos propres Ouvrages. Il faut auſſi s'accoûtumer de bonne heure à faire de grandes choſes, parce que dans les petites figures les défauts ne s'y voyent pas ſi bien; mais dans les grandes, on y découvre les moindres imperfections.

Il me ſemble, interrompit Pymandre, que Galien parle pourtant comme d'un Chef-d'œuvre de l'Art, d'une pierre enchaſſée dans un anneau, où il avoit vû Phaëton repreſenté dans un char tiré par quatre chevaux, dont les plus petites parties étoient terminées avec un artifice merveilleux.

Il faut, repartis-je, que les grands Peintres laiſſent cet avantage aux Graveurs, & qu'ils

qu'ils cherchent de la gloire à faire de plus grands Sujets. Ceux qui ſçavent exécuter les grandes choſes, feront encore aiſément les plus petites. Il eſt vrai que s'il y en a qui s'arrêtent trop à de petits Sujets, il y en a auſſi qui entreprennent trop librement les plus grands Ouvrages. Quand ils ont quelque facilité à inventer, ils forment auſſi-tôt de grandes ordonnances, qui demeurent imparfaites, parce qu'ils n'ont pas la force de les achever.

Mais ne vous ſemble-t'il pas, dis-je à Pymandre, en me levant d'auprès de lui, qu'il y a aſſez long-tems que je vous parle de ce qui regarde le deſſein? Si nous nous étions encore autant arrêtez à remarquer ce qui appartient au coloris, je crois que nous aurions touché les principales parties de la Peinture.

Il ne tiendra qu'à vous, repondit Pymandre, de dire tout ce qui concerne cet Art, puiſque je n'ai pas de plus grand plaiſir que de m'en inſtruire.

Il vaut mieux, lui dis-je, remettre cela à une autre fois. Nous fimes encore un tour dans les Tuileries, & enſuite nous nous retirâmes, avec deſſein de nous revoir bien-tôt.

Fin du Tome quatriéme.

TABLE

TABLE

DES MATIERES, CONTENUËS en ce Tome Deuxiéme.

A.

ABſalon avoit de beaux cheveux. Page 18
Academie des Peintres à Rome, établie par Frederic Zucchero. 251
Academie Royale de peinture, avantageuſe aux jeunes gens. 283
Adrien VI. Pape, ſa naiſſance, & ſa promotion. 133
Albert Dure. 125. 302
Amours peints par le Titien. 346
Anatomie, combien neceſſaire aux Peintres. 330
André Amaral, Portugais, trahit les Chrétiens au ſiege de Rhodes. 136
André Mantegne fit graver ſes Ouvrages. 123
Anneau où Phaëton étoit repreſenté avec ſon char & ſes chevaux. 383
Annibal Caraccio eſtime les écrits de Leonard de Vinci. 283
Antoine Mimi, diſciple de Michel-Ange. 71
Ariſtotile, peintre Florentin. 225
Ariſtratus, Prince de Sicione. 287
Des Armes anciennes. 148
Armes des Parthes & des Sarmates. 162
Armes faites de la corne des pieds de chevaux. *ibid.*
Aſpaſie loüée par la beauté de ſes yeux. 24
Atheniens (Les) laiſſoient choiſir à leurs enfans les Sciences & les Arts qui leur plaiſoient. 282
Attitude, ce que c'eſt. 336
Auguſtin Venitien, Graveur. 129
Aurore appellée aux doigts de roſe. 42

B.

BAcchus, inventeur des Triomphes. 83
Baccio Baldini Graveur en Cuivre. 124
Baltaſar Peruzzi. 129
Baptême de Conſtantin, peint par Jule Romain. 167
Baptiſte del Moro. 130
Baptiſte Franco. 231
Baptiſte Peintre Venitien. 129
Barbe. (De la) 35
Bartolomeo da Bagnacavallo. 107
Bartolomeo. 224
Bataille de Conſtantin contre Maxence, peinte

re par Jule Romain. 141. & ſuiv.
Bâtiment des Tuileries. 48. & ſuiv.
Bauregard près de Blois, peint par Nicolo. 293
Beauté du corps. 7 & ſuiv.
Benedetto Ghirlandai 226
Benedetto, Peintre. 71
Benedetto Pagni a peint à Mantouë ſous Jule Romain. 175
Benevento Cellini, Graveur en pierre. 123
Berenice offre ſes cheveux dans le Temple de Venus, pour le retour de ſon mari. 18
Bernardino Licinio, Peintre. 71
Bernard Van Orlay, Peintre de Bruxelles. 328
Bernazzano de Milan, Païſagiſte. 66
De la Bouche. 32
Des Bras. 40
Brugle le vieux. 351

C.

CAprarole, Maiſon bâtie par le Vignole, & peinte par Taddée, & Frederic Zucchero 246
Catherine de Medicis fit bâtir les Tuileries par de Lorme 56
Cavalier del Pozzo, amateur de la peinture. 79
Ceremonies obſervées par le peuple Romain aux jours de Triomphe. 96
Ceſar da Seſto, Peintre. 66
Chevaux armez anciennement. 149
Cheval de bronze de la Place Royale, fait par Daniel de Volterre. 242
Chevalier Bayard. 156
Cheveux, combien eſtimez. 17
Cheveux de la Reine Berenice changez en ſept étoiles. 18
Cheveux roux en averſion à tout le monde. 21
Chriſtophe Gerardi. 215
Coiffures des femmes. 17
Comment il faut peindre les jeunes gens. 9
Comment le Corps doit être pour être beau. 11. & 12
Conferences de l'Academie Royale. 284
Conſtantin, & l'Hiſtoire de ſes actions, peinte par Jule Romain dans le Vatican. 140. & ſuiv.
Son Baptême. 167
Des Côtez. 44
Coſrhoës, Roi des Perſes, enleve le bois de la vraie Croix. 240
Du Cou. 36
Couleur des cheveux, & quelle eſt la plus eſtimée. 20
Corn. Engelbert, Peintre. 322
Coupe de l'Egliſe de S. Pierre. 278

D.

D.

DEs Cuiſſes. 44
Daniel de Volterre. 235. A fait le Cheval qui eſt à la Place Royale. 242
Danſe des Morts, d'Holben. 351
David Ghirlandai. 226
Des Dents. 32
Deſſein, ce que c'eſt. 273
Deſſeins de Tapiſſeries, faits par Jule Romain. 188
Diſciples de Jule Romain. 193
Diverſes façons de s'armer. 148
Diverſité des expreſſions. 381
Des Doigts. 45
Domenique Beccafumi. 213. Acheva le pavé de l'Egliſe Cathedrale de Sienne, & peiguit pour le Prince Doria à Génes. 214
Domenique de' Camei Milanois, Graveur en Pierre. 119
Les Doſſes ont peint pour le Duc d'Urbin. 64
Des Draperies. 349
Duccio, Peintre de Siene. 214

E.

EMaux de Limoge. 195
Eneas Vicus de Parme, Graveur. 130
Erchenbaldus de Burban égorge ſon propre neveu. 359
Eſcalier des Tuileries. 4
Des Epaules. 33
Eſtampes de Mr de Maroles dans la Bibliotheque du Roi. 130
Eſtomac. (De l') 42

F.

FErmo Guiſoni, diſciple de Jule Romain. 193
Figurino da Faenza, diſciple de Jule Romain. *ibid.*
Francia Bigio. 107
Franc-Flore. 362
François Mazzuoli, Parmeſan. 109
François Salviati. 233
Franceſque Primatice de Boulogne a travaillé à Mantouë ſous Jule Romain. 177
Franceſco Monſignori. 115
Franceſco Torbido, dit le More. *ibid.*
Frederic Zucchero, & ſes ouvrages. 246. A peint en France, & fit en Flandres des deſſeins de Tapiſſeries. 250
Du Front. 16

G.

GAleries de Fontainebleau. 291
Garofalo. 225.
Geometrie & Perſpective neceſſaire aux Peintres. 368
Gherardo, Graveur. 125
Giovan Antonio da Ver-

 celli

zelli, dit le Sodoma. 224
Giliano Buggiardini. 215
Giovan-Baptiſta San-Marino. *ibid.*
Giovan-Antonio Lappoli. 214
Girolamo da Carpi. 225
Girolamo Genga. 223
Gorge, (De la) & de ſa beauté. 43
Granacci ingenieux dans les décorations de Theatres, & accommodemeus de Maſcarades. 115
Graveurs en pierre. 120
Graveurs ſur cuivre. 123
Gravûre (De la) à l'eau forte. 129
Groteſques, & leur invention. 230

H.

Des Hanches. 44
Helene à la belle chevelûre. 17
Helene avoit le cou long. 37
Helene (Sainte) trouve la vraie Croix. 238
Heraclius retira le bois de la vraie Croix d'entre les mains des Perſes. 240
Hiſtoire de l'invention de la vraie Croix peinte par Daniel de Volterre. 238
Hiſtoire peinte à Bruxelles, d'un Oncle qui tuë ſon neveu par l'amour qu'il a pour la Juſtice. 358
Hiſtoire de Pſiché par Jule Romain au Palais du T. 177
Holben. 351. Ses Ouvrages, & le differend qu'il eut avec un Seigneur d'Angleterre. 352
Hôtel de Meme, peint par Nicolo ſur les deſſeins du Primatice. 189
Hubert & Jean Van-Eyck, Peintres Flamans. 300

I.

Jacob Hugo, Peintre. 322
Jambes. (Des) 45
Jardin des Tuileries. 48
Jacques Caraglio, Graveur. 129
Jacques Palme, dit le Vieux Palme. 111
Jean Antonio de Roſſy, Graveur en Pierre. 123
Jean-Baptiſte de Mantouë a peint ſous Jule Romain. 177
Jean-Baptiſte Mantuan, Graveur. 130
Jean de Bruge, Inventeur de la Peinture à huile. 300
Jean da Caſtel Bologneſe, Graveur en Pierre. 120
Jean da Udiné. 227. Trouva l'invention du ſtuc. 228. Fit excellemment les Groteſques. *ibid.*
Jean Delle Corgnivole, Graveur en Pierre. 119

Jean

Jean Franceſque Carato. 115
Jean Gougeon, Sculpteur fameux. 61
Jean de Lion, diſciple de Jule Romain 193
Jean de Maubeuge, Peintre. 326
Jean Martin da Udiné, Peintre. 66
Jean Moſtar. 357
Jean Schoorel. 360
Jerôme Bos, de Bolduc. 322
Jerôme Cock Flamand, Graveur. 130
Jerôme Mazzuoli. 111
Jerôme de Treviſi alla en Angleterre. 71
L'Invention d'un Tableau doit être conſiderée en deux manieres. 172
Invention de la Gravûre ſur Cuivre. 126
Joconde, Rel. de S. Dominique. 112
Des Joûës. 29
Jule II. & ſon humeur prompte. 260
Jule Romain. 131. Ses Ouvrages au Vatican. 132. à la Vigne Madame. 133. à Mantouë. 140. au Palais du T. 175. à Marmiole. 189
Sa mort. 193

L.

LAmbert Lombart. 362
Liberale de Verone. 115
Lorenzo Lotto. 112
Lucas de Leide, & ſes Ouvrages. 126. 322
Luigi Anichini, Graveur en Pierre. 122
Lyſippe, excellent Sculpteur obſerva de faire la tête petite. 15

M.

MAjeſté, ce que c'eſt dans les hommes & dans les femmes. 7
Des Mains. 41
Marc Antoine, Graveur. 126
Marc de Ravenne, Graveur. 129
Maréchal (Un) d'Anvers ſe fait Peintre. 317
Marmita, Graveur en pierre. 122
Martin, Peintre & Graveur à Anvers. 125
Martin Heemskerke. 362
Fait un legs, à la charge qu'on ira danſer ſur ſa foſſe. 363
Maſcarade faite à Florence. 115. & triomphes repreſentez. 216
Maſo Finiguerra Florentin trouve l'invention de graver ſur cuivre. 124
Matheo dal Naſaro, Graveur en pierre, vint en France ſous François I. 120
Mathurin, Compagnon de Polidore. 172
Maubeuge. 326
Maxence defait par Conſtantin. 143
Meudon, peint par le Primatice & par Nicolo. 292

Michel-Ange, ſa naiſſance. 255. Ses Ouvrages. 260. Grand Deſſinateur. 271
Michelino, Graveur en pierre. 119
Milice des Romains, & leurs armes. 153
Montignori. 115
Morto da Feltro. 107
Du Mouvement des animaux, & des choſes inanimées. 248
Des Mouvemens & actions du corps. 333
Mouvemens du corps engendrez par les paſſions de l'ame. 341. & ſuiv.

N.

NEz. (Du) 30. Les Perſes eſtimoient ceux qui avoient le nez aquilin. 31
Nicolo Meſſer & ſes Ouvrages. 292
Nicolo Soggi. 215

O.

ORdres (Des) de l'Architecture. 50
Oreilles. (Des) 29
Ovation. (De l') 81
Ouvrages de terre émaillée. 231

P.

PAſtino, Graveur en pierre. 123
Peintures des Chambres de Caprarole. 245. & ſuiv.
Peinture fort ancienne en France. 299
Pelegrin da San-Daniclo, Peintre & diſciple de Jean Belin. 66
Pericles deſagreable à cauſe de la forme de ſa tête. 14
Perin del Vague, ſa naiſſance. 201. Il peignit au Vatican. 205. En divers lieux de Rome. 207. A Gênes. 209. Sa mort. 210
Perſpective, comment elle doit être pratiquée. 368
Pieds. (Des) 45
Pierre Koek d'Aloſt. 329
Pierre Maria, Graveur en pierre. 119
Pietro Paolo Galeotto, Graveur en pierre. 123
Philbert de Lorme a bâti les Tuileries. 56
Philippe de Villiers Grand-Maître de Malthe defend l'Iſle de Rhodes contre les Turcs : eſt bien traité de Soliman. 137
Phryné fameuſe Courtiſane, accuſée devant le Senat d'Athénes. 43
Polidore de Caravagio peint à Rome, & en d'autres lieux. 72. Sa mort. 100
Ponderation (De la) & Equilibre. 334. 338
Pontorme (Le) & ſes Ouvrages. 215
Pomponio Amalteo, Peintre. 71
Pordenone (Le) a peint en

en concurrence de Titien. 67
Posthume Tuberte triompha dans Rome. 82
Primatice, & ses Ouvrages. 290. Il fut Abbé de Saint Martin de Troyes. *ibid.*
Probus fut le dernier qui triompha dans Rome. 94
Proportions (Des) du corps humain.. 307.

Q.

QUintin Mesius, Peintre Flamand. 315

R.

RAphael dal Colle, disciple de Jule Romain. 193
Rejoüissances faites à Florence la promotion de Leon X. 216
Resurrection du Lazare, peinte par Sebastien de Venise, & portée à Narbonne. 195
Rinaldo a peint à Mantouë sous Jule Romain. 175
Rhodes assiegée par les Turcs, & prise sur les Chrétiens. 135
Rhodolphi Ghirlandai. 226
Roger Vandervvyde. 358
Roux, (Me) a peint à Fontainebleau. 102.
Sa mort. 106

S.

SAle des Geans, peinte par Jule Romain au Palais du T. 177
Sandro Boticelli. 124
Sebastien de Venise, dit Fratel del Piombo. 193
Du Sein. 43
Sepulture de Henri II. à S. Denis. 294
Serlio à bâti à Fontainebleau, & à S. Germain en Laye. 56
Sodoma. (Le) 224
Soliman assiege Rhodes. 135
Soliani, Peintre Florentin. 71
Sophonisbe Angusciola va en Espagne, & fait le portrait de la Reine pour le Pape Pie IV. 226
Sourcils, comment doivent être. 28
Statuës antiques dans le Palais des Tuileries. 5
Statuë de Jule II. faite par Michel-Ange. 260
Syroës fait la paix avec Heraclius, & rend le Bois de la vraie Croix. 240

T.

TAbleaux de l'Histoire de Constantin, peints par Jule Romain.. 139
Tableaux de Jule Romain dans le Cabinet du Roi. 189
Tableaux de Nicolo, chez Mr le Marquis d'Alluye. 295
Tableau du Salviati dans le Cabinet du Roi. 233

Tableau

Tableau de Sebaſtien de Veniſe dans le Cabinet du Roi. 199
Tableaux peints ſur des pierres de diverſes couleurs, de l'invention de Sebaſtien de Veniſe. 198
Taddée Zucchero. 243
a peint à Rome & à Caprarole. 246
Tapiſſeries du Roi, du deſſein de Jule Romain. 190
Tapiſſeries du Roi, du deſſein de Lucas, d'Albert & autres. 327
Temperamens. (Des divers) 313
Temple de S. Pierre de Rome. 266
Thetis aux pieds d'argent. 45
Thomas Morus, peint par Holben. 352
Titien va à Rome en 1546. 209
Tombeaux de Laurent, & de Julien de Medicis, faits à Florence par Michel Ange. 265
Tombeau de Jule II. entrepris par Michel-Ange. 255
Tons, grand Païſagiſte. 329
Triomphes (Des) des Anciens. 79
Triomphé (De ceux qui ont) dans Rome. 82
Triomphe de Camille, peint par Polidore 86
Triomphe de Paul Emile. 88
Triomphe de Céſar. 93
Triomphe de Scipion, repreſenté dans les Tapiſſeries du Roi, du deſſein de Jule Romain, 95
Triomphe de la pauvreté & de la richeſſe, peint par Holben. 356
Trophees antiques. 80
Trophees de deux ſortes. *ibid.*
Trophées de Marbre & de Bronze. *ibid.*

V

VAlentin imite le Caravage. 289
Valerio Vincentino, Graveur en pierre. 120
Van-Cleef, Peintre d'Anvers. 321
Venus & Adonis, peints par le Titien. 38
Venus, peinte par Lucas. 325
Vêtemens (Des) des figures. 349
Vignole a donné le deſſein de Chambor, & bâti Caprarole. 244 & ſuiv.

Y.

DesYEux, & comment ils doivent être pour être beaux. 24

Z.

ZEnobie, menée priſonniere à Rome. 93
Zeuxis ſuivoit les penſées d'Homere. 347

Fin de la Table du Tome Deuxiéme.

00564787